Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Wilkie Collins

LA MORTE VIVANTE

The New Magdalen, (1873)

Traduction de Charles Bernard-Derosne
Paris, Librairie Hachette, 1889

Table des matières

Monsieur Émile de Girardin

Témoignage de ma sincère gratitude,

Ch. Bernard-Derosne.

Août 1875.

PROLOGUE

LA CHAUMIÈRE SUR LA FRONTIÈRE

La scène se passe en France, dans l'automne de l'année mil huit cent soixante-dix, – l'année de la guerre entre la France et l'Allemagne.

*Les personnages sont : – le capitaine Arnault, du *** de ligne ; – le docteur Surville, attaché aux ambulances françaises ; – le chirurgien-major Wetzel, de l'armée allemande – Horace Holmcroft, officier anglais, correspondant militaire d'un journal anglais ; – Mercy Merrick, infirmière des ambulances françaises ; – Grace Roseberry, jeune Anglaise retournant en Angleterre.*

CHAPITRE PREMIER

LES DEUX FEMMES

Une horrible nuit.

Il pleut à torrents.

Vers la fin de l'après-midi deux détachements français et prussiens se sont heurtés par hasard près du village de La Grange, sur la frontière française.

Dans ce rapide combat les Français ont eu l'avantage et quelques centaines d'Allemands ont été rejetés chez eux.

Une chaude affaire ; mais comme elle succédait presque immédiatement à celle de Wissembourg, elle s'est perdue dans le bruit de cette funeste journée : à peine les journaux en ont-ils dit quelques mots.

La nuit s'avance.

Le capitaine Arnault, qui commande la compagnie française, est assis dans une des chaumières du village.

C'est le logis du meunier.

Le capitaine lit à la lumière d'une mauvaise chandelle quelques dépêches prises à l'ennemi.

Il a laissé s'éteindre la flambée allumée dans l'âtre… Quelques tisons brûlent encore et éclairent faiblement les alentours du foyer.

Le sol est jonché des sacs vides du meunier.

Le lit, une couchette grossière, s'élève dans un coin de la chambre dont les murailles sont couvertes d'images d'Épinal, représentant des sujets religieux ou militaires : un étrange et naïf musée de campagne.

La porte qui fait communiquer cette pièce à la cuisine est arrachée : on s'en est servi en pièce de brancard pour porter les blessés après le combat.

Ils sont là, couchés sur de la paille, le mieux possible, dans cette cuisine, soignés par un chirurgien de leur nation et une infirmière anglaise attachée a l'ambulance.

La porte a été remplacée par un morceau de toile grossière, qui forme portière.

Une autre portière est demeurée intacte, elle conduit de la chambre dans la cour, elle est close.

Soigneusement fermée aussi l'unique fenêtre, et les volets en sont fixés par une solide barre de bois.

Au dehors, le capitaine a placé lui-même les sentinelles ; il n'a négligé aucune des précautions qui peuvent assurer à ses hommes une nuit de repos.

Il continue attentivement la lecture des dépêches tombées entre ses mains, et il prend des notes sur ce qu'il lit.

La portière de toile se soulève : le docteur Surville entre et s'avance près de la petite table ronde devant laquelle l'officier est assis.

« Qu'y a-t-il ? demanda brusquement celui-ci.

– Simple question… dit le docteur. Avons-nous quelque chance d'être tranquilles toute la nuit ?

– Qu'avez-vous besoin de le savoir ? reprit le capitaine avec un mouvement de défiance.

– Les blessés le demandent… Ces pauvres gens sont inquiets pour ces quelques heures. Ceux d'entre eux que la souffrance laisserait dormir n'osent céder au sommeil… Que leur répondre ? »

Le capitaine leva les épaules.

« Vous devez certainement savoir quelque chose, reprit le chirurgien.

– Je sais que nous sommes maîtres du village pour le moment… je n'en sais pas plus long. Voici les papiers dérobés à l'ennemi. »

En même temps il les froissait avec impatience entre ses mains.

« Je n'y ai trouvé, reprit-il, aucun renseignement qui puisse vraiment m'éclairer. Tout ce que je sais c'est que le gros de l'armée allemande est plus près du point que nous occupons que le gros de l'armée française. Tirez de là les conclusions que vous voudrez. Je n'ai rien de plus à vous dire. »

Ces plus derniers mots n'avaient rien de bien encourageant.

Le capitaine Arnault se leva, ramena sur sa tête le capuchon de son caban, alluma un cigare à la chandelle, et se prépara à sortir.

« Où allez-vous, capitaine ? demanda le docteur.

– Faire ma ronde aux avant-postes.

– Vous n'avez donc pas besoin de cette chambre ?

– Pas avant pas quelques heures. Auriez-vous le désir de transporter ici un de vos blessés ?

– Je pensais à la dame anglaise, reprit le docteur. La cuisine n'est pas pour elle un lieu bien convenable. Elle serait mieux ici, et l'infirmière, qui est aussi Anglaise, pourrait lui faire compagnie. »

Le capitaine Arnault sourit d'un air assez peu obligeant.

« Hé !… hé !… deux jolies personnes… Le docteur Surville est donc toujours l'ami des dames ?… Faites venir ici vos deux belles Anglaises, si elles ont le courage ou l'imprudence de se confier à vous. »

Seulement, avant d'avoir atteint l'extrémité de la chambre, il se retourna.

« Faites attention, dit-il, que vous avez affaire à des femmes, et que toutes les femmes sont curieuses.

– Que voulez-vous dire ? »

Le capitaine indiqua du doigt les volets fermés de la fenêtre.

« En avez-vous jamais connu une seule, reprit-il, qui, si le désir lui vient d'ouvrir une fenêtre, soit capable de résister à ce désir-là.… Vous me direz qu'il pleut, qu'il vente, qu'il fait un temps du diable. Cela qu'il n'y fait rien. Vos deux protégées n'en peuvent pas moins avoir envie de décrocher les volets. C'est ce que je ne veux pas. Je ne me soucie point

que cette lumière révèle notre position aux espions prussiens. Heureusement la pluie redouble.

– C'est un déluge.

– Tout est donc pour le mieux, cela nous sauve. »

Sur cette remarque consolante il ouvrit et referma rapidement la porte qui donnait sur la cour et s'éloigna décidément.

Le docteur souleva de nouveau la portière rustique.

« Mademoiselle Merrick, dit-il, croyez-vous pouvoir prendre quelques instants de repos ?

– Pourquoi non ? » répondit une douce voix dans la cuisine.

Il y avait une mélancolie frappante dans l'accent que l'étrangère avait mis à prononcer ces deux mots.

« Passez donc dans cette chambre. Vous pouvez y amener avec vous cette dame anglaise. Le capitaine veillera au dehors pendant une grande partie de la nuit. »

Une ou deux minutes s'écoulèrent.

Les deux femmes parurent.

L'infirmière entra la première.

C'était une personne grande et mince, infiniment gracieuse dans son uniforme de mérinos noir, avec le col, les manches, le tablier blancs.

Elle portait au bras gauche un brassard où la croix rouge de la convention de Genève avait été brodée.

Sa pâleur et sa tristesse étaient touchantes ; l'expression de son visage, l'abandon de ses attitudes, tout indiquait en elle un long état de souffrance morale.

Il y avait une singulière grandeur native dans la façon dont elle portait la tête : ses grands yeux noirs et ses traits réguliers devaient la rendre toujours belle et charmante, sous quelque costume qu'elle se fît voir.

Sa compagne était plus petite et aussi plus brune ; sa physionomie avait de certains attraits piquants de nature à faire comprendre l'insistance polie du docteur à la servir.

En quoi ce docteur avait agi comme aurait fait tout autre homme.

Le suffrage universel du sexe fort aurait proclamé que c'était là une jolie femme.

Elle portait un long vêtement de laine grise, qui la couvrait jusqu'aux pieds.

Il fallait toute la souplesse naturelle d'une taille exquise pour donner de la tournure à un vêtement si vulgaire et si lourd.

Néanmoins la langueur de sa démarche et l'altération de sa voix quand elle remercia le médecin des bons soins qu'il prenait d'elle donnaient à penser qu'elle était exténuée de fatigue.

Ses regards cherchèrent vainement à s'orienter dans la demi-obscurité de cette chambre.

Elle saisit vivement le bras de l'infirmière de l'air d'une femme qui a récemment éprouvé quelque violente frayeur et dont le système nerveux en est encore ébranlé.

« Une seule recommandation, mesdames, dit le docteur. Ayez soin de ne pas toucher à ce volet, car il ne faut pas qu'aucune lumière filtre au dehors. Du reste, pas la peine de vous installer ici de votre mieux. Rassurez vos craintes, si vous en avez encore, et souvenez-vous qu'il y a ici un Français qui vous est tout dévoué. »

Il appuya sur ces derniers mots tout en portant galamment à ses lèvres la main de la jeune dame brune.

Au même instant apparut un fâcheux.

C'était un des soldats qui veillaient dans l'ambulance et qui venait annoncer qu'un des blessés, ayant dérangé son bandage, perdait beaucoup de sang et paraissait évanoui.

Le docteur se soumit de la plus mauvaise grâce du monde aux obligations de son métier et aux lois de l'humanité.

Il sortit en maugréant.

Les deux femmes étaient demeurées seules.

« Voulez-vous vous asseoir, madame ? demanda l'infirmière.

– Ne m'appelez pas madame, je vous prie, répliqua la jeune femme avec beaucoup de cordialité. Je me nomme Grace Roseberry. Vous plaît-il de me dire votre nom ? »

L'infirmière hésitait.

« Il n'est pas aussi joli que le vôtre, balbutia-t-elle. Appelez-moi Mercy Merrick. »

Sa voix tremblait.

S’était-elle donc donné un nom qui n’était pas le sien ?

Y avait-il quelque bruit fâcheux attaché au vrai nom qu’elle n’osait prendre ?

Mlle Roseberry ne songea guère à faire d’observations à ce sujet.

« Comment vous remercier, s’écria-t-elle, de toute votre bonté envers une étrangère ?

– Je n’ai fait que mon devoir, répliqua Mercy Merrick assez froidement. Ne parlons point de si peu de chose.

– Il faut en parler, au contraire. Dans quelle situation m’avez-vous trouvée après le combat de ce soir ? Ma voiture brisée, mes chevaux volés, moi-même perdue dans un pays que je ne connais point, dépouillée de mes bagages et de mon argent, et de plus trempée jusqu’aux os par cette affreuse pluie. C’est à vous que je dois d’avoir trouvé un abri dans le campement français… Je porte vos vêtements… sans vous je serais morte de froid et de peur. »

Mercy, d’abord, ne répondit pas.

Seulement elle avança une chaise, pour la jeune dame, près de la table, et s’assit elle-même à quelque distance, sur un vieux coffre, dans un coin de la cheminée.

« Puis-je vous faire une question ? demanda-t-elle tout à coup.

– Cent questions, répondit Grace, si vous voulez. »

En même temps elle regardait le feu expirant et la triste physionomie de sa compagne, assise dans le coin le plus obscur de la pièce.

« Cette misérable chandelle éclaire à peine, dit-elle avec impatience. Elle va s'éteindre tout à l'heure. Ne pourrions-nous donc rendre ce réduit plus gai ?… Sortez de votre coin, je vous en prie, et faites rapporter du bois et d'autres chandelles. »

Mercy ne bougea pas et secoua la tête.

« Les chandelles et le bois sont choses rares ici, répliqua-t-elle. Il faut que nous prenions patience, dussions-nous même rester dans l'obscurité. Dites-moi, continua-t-elle, en élevant un peu le ton de sa voix calme, comment avez-vous osé essayer de franchir la frontière en temps de guerre ? »

Grace répondit, mais d'une voix sourde.

Sa gaieté passagère l'avait abandonnée tout à coup.

« J'avais des motifs pressants, dit-elle, pour retourner en Angleterre.

– Seule ?… Vous n'avez donc personne pour vous protéger ? »

La tête de Grace s'inclina sur sa poitrine.

« J'ai laissé mon unique protecteur… mon père… dans le cimetière anglais, à Rome, répondit-elle. Ma mère est morte il y a quelques années au Canada. »

L'infirmière quitta brusquement son coffre et se leva.

Les derniers mots sortis de la bouche de Mlle Roseberry l'avaient comme galvanisée.

« Vous connaissez le Canada ? demanda Grace.

– Oui. »

Ce fut toute sa réponse, faite à contre cœur, si brève qu'elle eût été.

– Êtes-vous allée à Port Logan ?

– J'ai vécu à quelques lieues de Port Logan.

– Quand cela, donc ?

– Il y a quelque temps… »

Là-dessus Mercy Merrick retourna à son coffre, et changea le sujet de la conversation.

« Vos parents qui sont en Angleterre doivent avoir conçu de grandes inquiétudes à votre égard ? » dit-elle.

Grace fit un geste.

« Je n'ai point de parents en Angleterre. On pourrait bien difficilement trouver une personne au monde plus dénuée d'amis que moi… Nous revenions du Canada quand la santé de mon père s'affaiblit, et le docteur recommanda le climat de l'Italie. Sa mort m'a laissée non seulement sans amis, mais presque sans ressources. »

Elle s'arrêta, chercha la poche du vêtement gris dans lequel l'infirmière l'avait enveloppée, et y prit un portefeuille.

« Toutes mes espérances, reprit-elle, sont contenues dans ce petit portefeuille. C'est le seul et unique trésor que je sois parvenue à sauver quand on m'a volé tous mes bagages. »

Mercy pouvait tout au plus apercevoir le portefeuille que Grace lui montrait dans l'obscurité croissante de la chambre.

« Avez-vous là beaucoup d'argent ? demanda-t-elle.

– Je vous ai dit que non, mais seulement quelques papiers de famille et une lettre de mon père, me recommandant à une vieille dame qui habite l'Angleterre, et qui est sa parente par alliance ; je ne l'ai jamais vue. Cette dame a bien voulu consentir à me recevoir comme lectrice et demoiselle de compagnie. Si je ne retourne pas bientôt en Angleterre, quelque autre personne prendra ma place.

– Et vous n'avez pas d'autre moyen de vivre ?

– Aucun. Mon éducation a été bien négligée… Nous menions une vie presque sauvage dans le fin fond de l'Amérique du Nord, et je suis à peine en état de remplir les devoirs d'une gouvernante. Je dépends donc absolument de cette étrangère qui veut bien me recevoir par considération pour mon père. »

Elle remit le portefeuille dans la poche de son vêtement et termina son petit récit aussi naturellement qu'elle l'avait commencé.

« Mon histoire est une triste histoire, n'est-ce pas ? » dit-elle.

La voix de l'infirmière prit tout à coup une singulière aigreur.

« Il y a de plus tristes histoires que la vôtre, fit-elle. Il y a des milliers de pauvres femmes qui ne demanderaient comme suprême bonheur que de pouvoir prendre votre place en ce monde… »

Grace tressaillit.

« Peut-on envier un sort tel que le mien ? s'écria-t-elle.

– Certes on peut envier votre existence sans tache et la chance que vous avez d'être accueillie honorablement dans une maison respectable. »

Grace se retourna vivement, cherchant à distinguer l'expression de la physionomie de sa compagne.

« Comme vous dites cela d'une singulière façon ! » murmura-t-elle.

Cette fois elle ne reçut pas même de réponse ; le lugubre personnage assis sur le coffre était immobile.

Grace se leva et fit approcher sa chaise du siège que l'infirmière s'était choisi.

« Il doit y avoir quelque chose de romanesque dans votre existence, dit-elle. Comment en êtes-vous venue à la situation où je vous vois ici ?… Vous remplissez de terribles devoirs, et vous m'intéressez plus que je ne puis dire. Donnez-moi votre main. »

Mercy refusa la main qu'on lui tendait et recula sur le coffre.

« Ne sommes-nous donc pas amies ? demanda Grace avec étonnement.

– Nous ne pouvons pas être amies.

– Pourquoi ? »

L'infirmière gardait un opiniâtre silence.

Grace se rappela l'hésitation de cette jeune femme à dire son nom.

« Vais-je deviner juste ? demanda-t-elle. Je crois bien que vous devez être quelque grande dame déguisée ?… »

Mercy se prit à se sourire à elle-même… doucement et amèrement.

« Moi… une grande dame ! fit-elle. Pour l'amour de Dieu, taisez-vous !… »

Mais la curiosité de Grace était trop vivement surexcitée.

Elle insista.

« Encore une fois, reprit-elle avec douceur, soyons amies. »

Et tout en parlant elle posa sa main sur l'épaule de Mercy, qui la repoussa rudement.

Ce geste brutal aurait mis hors d'elle-même la femme la plus patiente du monde.

Grace, indignée, recula à son tour.

« Ah ! s'écria-t-elle, indignée, vous êtes méchante !

– Je suis bonne, répondit l'infirmière, avec une tristesse navrante.

– C'est par bonté que vous me repoussez !… et quand je vous ai dit mon histoire ?…

– Ne me demandez pas la mienne… ne me faites pas parler, s'écria-t-elle, vous le regretteriez cruellement… »

Grace ne se tint point pour battue.

« J'ai eu confiance en vous, moi, continua-t-elle. Vous me refusez la vôtre, je reste votre obligée et vous ne voulez point m'aimer. Ce n'est point généreux.

– Eh bien !… dit Mercy Merrick, asseyez-vous. »

Le cœur de Grace battait bien fort dans l'attente de la révélation qui allait lui être faite.

Elle rapprocha encore sa chaise du coffre, mais d'une main assurée Mercy repoussa cette chaise.

« Non, pas si près de moi, dit-elle avec âpreté. Vous ne savez pas ce que vous faites.

– Grand Dieu !…

– Pas si près, attendez… Vous ne vous doutez guère de ce que je vais vous dire. »

Grace obéit cette fois sans souffler mot.

Il y eut une minute de silence.

Une faible lueur échappa à la chandelle mourante et montra Mercy presque accroupie sur le coffre, appuyant ses coudes sur ses genoux et cachant sa figure dans ses mains.

Une seconde après, la chambre était plongée dans une complète obscurité.

Au moment juste où l'ombre enveloppa les deux femmes, l'infirmière commença de parler.

CHAPITRE II.

MADELEINE… AUX TEMPS MODERNES

« Quand votre mère était de ce monde, dit-elle brusquement, vous est-il jamais arrivé de traverser avec elle, à la nuit, les rues d'une grande ville ? »

Singulière question.

Mercy Merrick n'entamait point d'une façon ordinaire la conversation confidentielle que Grace Roseberry avait exigée de sa nouvelle amitié.

Grace répondit simplement :

« Je ne vous comprends pas.

– Je vais donc essayer de me faire mieux comprendre, » dit l'infirmière.

La rudesse naturelle et la froideur composée de sa voix disparurent tout à coup ; sa grâce, sa tristesse avaient repris le dessus.

« Vous lisez les journaux comme tout le monde, n'est-ce pas ?… continua-t-elle. Avez-vous jamais lu les histoires de ces malheureuses créatures, nos semblables, mourant de faim, repoussées de tous, et que le besoin a entraînées dans le péché ? »

Grace, dont l'étonnement allait croissant, répondit qu'elle avait lu bien souvent de pareilles choses dans les journaux et dans les livres.

« Et si ces pauvres pécheresses affamées sont des femmes…, avez-vous entendu parler des refuges établis pour les protéger et les ramener au bien ? »

Grace était stupéfaite.

Un vague soupçon de quelque horrible et triste chose qu'elle allait apprendre lui traversa l'esprit.

« Je ne sais que penser, dit-elle brièvement. Que voulez-vous dire ?

– Répondez-moi, reprit l'infirmière en insistant. Avez-vous entendu parler de ces refuges ?… Avez-vous entendu parler de ces femmes ?

– Oui.

– Éloignez encore un peu votre chaise de moi. »

Elle s'arrêta.

Sa voix, sans perdre de sa netteté, descendit jusqu'à ses tons les plus bas.

« J'étais autrefois une de ces femmes, » dit-elle.

Grace se redressa et laissa échapper un cri étouffé.

Puis elle demeura pétrifiée… incapable d'articuler un seul mot.

« J'ai été dans un refuge… poursuivit doucement et tristement l'autre femme. J'ai été dans une prison… Désirez-

vous toujours être mon amie ?… Désirez-vous toujours vous asseoir auprès de moi et me serrer la main ?… »

Elle attendit une réponse, mais vainement.

« Vous voyez que vous aviez tort, dit-elle avec une nouvelle douceur, quand vous me traitiez de méchante… et que j'avais raison quand je vous disais que j'étais bonne. »

Grace cependant se remettait peu à peu.

« Je ne voudrais pas vous offenser… » murmura-t-elle avec embarras.

Mercy Merrick l'interrompit.

« Vous ne m'offensez pas, dit-elle sans la plus légère teinte d'amertume dans les inflexions de sa voix. Je suis accoutumée d'être clouée au pilori de ma vie passée. Quelquefois je me demande à moi-même si tout cela a été ma faute. Je me demande si la société n'avait pas des devoirs à remplir envers moi quand j'étais une enfant, que je vendais des allumettes par les rues… et surtout quand j'étais une ouvrière laborieuse, ne comptant que sur mon aiguille pour me procurer le pain quotidien. »

Sa voix alors trembla pour la première fois ; elle s'arrêta un moment, et, reprenant bientôt son empire sur elle-même :

« Il est trop tard pour revenir sur ces choses cruelles, continua-t-elle avec résignation. La société souscrira pour me régénérer,… mais la société ne pourra me ramener en arrière. Vous me voyez ici dans un poste de confiance… faisant patiemment, humblement tout le bien que je puis faire. À quoi bon ? Ici ou ailleurs, ce que JE SUIS ne peut jamais effacer ce que J'AI ÉTÉ. Depuis trois ans passés, tout ce qu'une femme sincèrement repentante peut faire, je l'ai fait.

À quoi bon ?… Dès qu'on sait l'histoire de mon passé son ombre hideuse m'enveloppe, et les meilleurs frémissent et me repoussent. »

De nouveau elle attendit.

Un mot sympathique allait-il sortir des lèvres de l'autre femme et venir la consoler ?

Non.

Mlle Roseberry était humiliée ; Mlle Roseberry était confuse.

« Je suis bien fâchée pour vous. »

Ce fut tout ce qu'elle put dire.

« Tout le monde est bien fâché pour moi, répliqua l'infirmière avec son inaltérable patience, mais la place perdue ne peut être regagnée. Je ne puis retourner en arrière !… Je ne le puis ! s'écria-t-elle dans un furieux transport de désespoir, réprimé au moment même où il lui avait échappé. Vais-je vous raconter ma vie ? reprit-elle. Voulez-vous écouter l'histoire de la Madeleine… aux temps modernes ? »

Grace recula d'un pas ; Mercy la comprit aussitôt.

« Je ne vous dirai rien qui puisse vous faire rougir, dit-elle. Une personne dans votre position ne pourrait pas comprendre les luttes et les épreuves par lesquelles j'ai passé. Mon histoire ne commencera qu'au refuge. La supérieure m'avait mise dans une bonne place, et cette situation, je l'avais honnêtement acceptée… On me regarda comme pouvant être ramenée au bien. Je justifiai la confiance qu'on avait eue en moi ; je fus une fidèle servante. Un jour pourtant ma maîtresse m'appela. C'était une bonne maîtresse, si

jamais il en fut. « Mercy, » me dit-elle, je suis bien triste ; on a su que je vous avais prise dans un refuge ; je perdrai tous mes autres domestiques ; il faut vous en aller. » Je retournai auprès de la supérieure, une autre excellente femme. Elle me reçut comme une mère. « Nous essayerons encore, Mercy ; ne vous laissez pas abattre. » Je vous ai dit que j'avais été au Canada ? »

Grace, en dépit d'elle-même, commençait à s'intéresser au récit de Mercy.

Elle répondit avec une certaine chaleur et en se levant :

« Oui… oui… vous me l'avez dit. »

Puis elle retourna à sa chaise, placée à une distance salutaire et significative du coffre.

L'infirmière poursuivit :

« Ma dernière place a été, au Canada, chez la femme d'un officier : de braves gens qui avaient émigré. Ils me témoignaient beaucoup de bienveillance ; je menais une vie paisible et agréable, et je me disais : « Est-ce là l'honneur perdu que j'ai regagné ? ... Suis-je retournée en arrière ? » Ma maîtresse mourut. De nouveaux voisins nous arrivèrent. Parmi eux, il y avait une jeune personne, et mon maître pensa à se remarier. J'avais le malheur, dans ma situation, d'être ce que l'on appelle une jolie femme. J'excitai la curiosité des étrangers. Les nouveaux venus firent des questions sur mon compte, et les réponses de mon maître ne les satisfirent pas. Ils découvrirent qui j'étais. Encore la vieille histoire ! « Mercy, je suis bien fâché ; on fait des cancans sur vous et sur moi ; nous sommes innocents, mais il n'y a pas à dire… il faut nous séparer. » Je partis, mais j'avais acquis

une connaissance précieuse durant mon séjour au Canada, et j'ai trouvé à en faire usage ici.

– Quelle est cette connaissance ?

– Nos plus proches voisins étaient des Canadiens français, reprit Mercy. J'ai appris à parler le français.

– Et vous êtes retournée a Londres ?…

– Où donc aurais-je pu aller, dans ma position ? répliqua Mercy. Oui, je suis retournée encore une fois auprès de la supérieure. Une épidémie s'était déclarée dans le refuge, je me rendis utile comme infirmière. Un des médecins me remarqua et devint amoureux de moi, comme on dit. Il m'aurait épousée. La supérieure, en honnête femme, crut devoir lui révéler la vérité. On ne le revit plus. La vieille histoire !… Je commençais à être lasse de me dire à moi-même : « Je ne puis aller en arrière !… » Le désespoir s'empara de moi ; le désespoir qui endurcit le cœur. Je me serais suicidée ; je me serais rejetée dans mon ancienne vie… mais il y avait un homme qui… »

À ces derniers mots, sa voix, qui était redevenue calme, même durant la dernière partie de son triste récit, s'altéra de nouveau.

Elle s'arrêta, suivant en silence les souvenirs et les pensées qui l'agitaient.

La curiosité de Grace, décidément excitée, lui conseilla de rappeler par un mot qu'elle était toujours là.

« Quel était cet homme, demanda-t-elle, et comment devint-il votre ami ?

– Mon ami ?… Il n’a pas même su que j’étais au monde. »

La nouvelle étrangeté de cette réponse n’eut d’autre résultat que d’augmenter naturellement l’anxiété de Grace et son désir d’en apprendre davantage.

« Vous alliez cependant dire que… fit-elle.

– J’allais dire qu’il me sauva. Et il m’a vraiment sauvée ; vous allez savoir comment. Un dimanche, le chapelain ordinaire du refuge ne put nous dire l’office. Il fut remplacé par un étranger, presque un jeune homme. La supérieure nous apprit que l’étranger s’appelait Julian Gray. Je pus le voir sans qu’il me vît. Le texte de son sermon était tiré de ces paroles de l’Évangile : « Il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n’ont pas à se repentir. » Je ne puis dire ce que des femmes plus heureuses auraient pensé de ce sermon ; tout ce que je sais, c’est que parmi nous, au refuge, il n’y avait pas d’yeux qui ne fussent pleins de larmes. Pour moi, il toucha mon cœur comme jamais homme ne l’avait touché ni auparavant ni depuis. Le violent désespoir qui me déchirait s’adoucit au son de sa voix : le misérable cercle de ma vie s’agrandissait et s’embellissait presque à mes yeux tandis qu’il parlait. À partir de ce jour, j’ai accepté la rudesse du sort, je suis devenue patiente. J’aurais même été quelque chose de plus, j’aurais été une femme heureuse si j’avais pu prendre sur moi de parler à Julian Gray.

– Qui vous empêchait de lui parler ?

– J’avais peur.

– Peur de quoi ?

– Peur de rendre ma triste vie plus triste encore. »

Une femme qui aurait eu quelque sympathie au cœur pour cette infortunée aurait deviné le sens de ces derniers mots.

Grace se trouva simplement embarrassée, et ne devina rien.

« Cette fois encore, je ne vous comprends pas, » dit-elle.

Il n'y avait plus d'autre alternative pour Mercy que de confesser clairement la vérité.

Elle fit un geste qui n'était que trop expressif.

« J'ai redouté de le voir s'intéresser à mes chagrins, dit-elle, et de lui donner mon âme en retour de sa pitié. »

L'absence de toute communauté de sentiments entre elle et Grace se trahit bien en ce moment.

Grace, sans avoir la moindre conscience de sa cruauté, s'écria :

« Vous !… ».

L'infirmière tomba à ses pieds.

Mais un mouvement subit de Grace lui dit nettement, presque brutalement que sa confession était allée assez loin.

« Je vous excède, mademoiselle ?… dit Mercy. Ah ! vous ne savez pas quel fardeau peut supporter le cœur d'une femme. Avant d'avoir vu Julian Gray, je ne considérais plus les hommes que comme des objets de remords et d'horreur. Mais laissons ce sujet. Le prédicateur du refuge n'est plus maintenant pour moi qu'un souvenir, le seul souvenir heu-

reux de ma vie ! Je n'ai plus autre chose à vous dire. Vous avez absolument voulu connaître mon histoire… Vous la connaissez à présent.

– Pas tout entière. Vous ne m'avez pas appris comment vous avez trouvé ici un emploi ? » dit Mlle Roseberry, dont la curiosité n'était pas encore satisfaite.

Mercy traversa la chambre et rapprocha les derniers tisons qui brûlaient encore.

« La supérieure avait en France des amis, répondit-elle, quelques-uns attachés aux hôpitaux militaires. Il n'était pas bien difficile de me procurer une place dans ces conditions. La société peut trouver à m'employer ici. Ma main est aussi légère que celle d'une femme honnête, mes paroles de consolation sont aussi douces aux malheureux… »

En même temps elle indiquait du geste la chambre où étaient étendus les blessés.

« … Aussi douces, reprit-elle, que si je jouissais de la meilleure réputation de vertu. Et si une balle termine ma carrière, tant mieux ! La société sera débarrassée de moi à bon compte. »

Elle demeura muette et pensive, considérant les débris de ce feu mourant… comme si elle y eût vu l'image de sa vie.

La plus simple humanité commandait absolument de lui dire quelques mots.

Grace réfléchit… s'avança d'un pas… s'arrêta… et trouva enfin ce qu'elle cherchait, c'est-à-dire la plus triviale de toutes les phrases qu'un être humain puisse adresser à son semblable.

« S'il y avait quelque chose que je pusse faire pour vous… ? » dit-elle.

Puis elle s'arrêta court, et cette phrase ne fut jamais terminée.

Mlle Roseberry croyait s'être montrée suffisamment compatissante envers la malheureuse femme qui l'avait secourue et abritée.

L'infirmière releva sa noble tête et s'avança sans répondre vers la porte.

Elle retournait à ses devoirs de charité.

« Mademoiselle Roseberry aurait pu me serrer la main. » pensait-elle.

Mlle Roseberry s'était bien dit aussi qu'elle l'aurait dû, son embarras était grand et son anxiété réelle.

« Que pouvez-vous faire pour moi ?… » s'écria Mercy, au moment de franchir le seuil.

La froide politesse de sa compagne la jetait dans un nouvel accès de révolte passagère.

« Pouvez-vous faire que je ne sois plus moi ?… Pouvez-vous me donner le nom et la place d'une femme pure ?… Ah ! si j'avais seulement vos maigres chances dans la vie !… Si j'avais, même avec votre avenir incertain, votre position honorable !… »

Elle porta la main à son cœur.

« Mais je n'ai rien de tout cela ! fit-elle. Restez ici, reprit-elle, pendant que je vais retourner à ma besogne. Je vais

voir si vos vêtements sont secs, vous ne porterez pas les miens plus longtemps. »

Elle allait sortir sur ces mots mélancoliques, dits d'une façon touchante et sans la moindre amertume ; mais elle remarqua que le bruit régulier de la pluie contre les vitres de la croisée ne se faisait plus entendre.

Alors elle revint sur ses pas, et oubliant la recommandation du capitaine, elle ouvrit le volet de bois et regarda au dehors.

La lune s'élevait, voilée sous d'épaisses vapeurs dans le ciel orageux ; la pluie avait en effet cessé ; mais en même temps l'obscurité propice qui dérobait la position des Français aux espions prussiens se dissipait.

C'est à quoi Mercy ne pensa point ; elle se dit seulement que dans quelques heures, si rien de fâcheux ne survenait, la jeune Anglaise pourrait continuer son voyage.

Encore quelques heures et le jour se lèverait.

Mercy allait refermer le volet.

Avant qu'elle ne l'eût fixé, un coup de feu retentit.

Il paraissait avoir été tiré des avant-postes contre la chaumière.

Il fut presque immédiatement suivi d'une seconde détonation plus rapprochée.

Mercy laissa retomber le volet et écouta.

CHAPITRE III

L'OBUS PRUSSIEN

Un troisième coup de feu plus près encore de la chaumière.

Grace, qui prenait peur, s'approcha de la fenêtre.

« Que signifie cela ? demanda-t-elle.

– Ce sont des signaux des grand'gardes, répliqua tranquillement l'infirmière.

– Est-ce qu'il y a quelque danger ?... Est-ce que les Prussiens sont revenus ?... »

Ce fut le docteur Surville qui répondit à cette question : il souleva le rideau de toile et s'avança dans la chambre.

« Les Prussiens marchent sur nous, dit-il, leur avant-garde doit être proche. »

Grace s'affaissa sur la chaise qui était près d'elle, elle tremblait de tout son corps.

Mercy courut au-devant du docteur.

« Allons-nous défendre la position ? » lui demanda-t-elle.

Le docteur Surville baissa la tête d'un air de mauvais augure.

« Impossible, murmura-t-il, nous ne sommes pas en force… un contre dix. »

Le son aigu des clairons français se fit entendre.

« On sonne la retraite, reprit le médecin. Le capitaine n'est pas homme à penser deux fois à ce qu'il doit faire. Maintenant prenons soin de nous-mêmes. Il faut que dans cinq minutes nous soyons hors d'ici. »

Une première décharge de mousqueterie éclata.

L'avant-garde prussienne attaquait les avant-postes français.

Grace s'accrocha au bras du docteur.

« Emmenez-moi avec vous !… s'écria-t-elle. Ô monsieur, j'ai déjà eu tant à souffrir des Prussiens !… Ne m'abandonnez pas quand ils reviennent. »

Le chirurgien fut vraiment à la hauteur de la situation ; il plaça la main de la jolie Anglaise sur sa poitrine.

« C'est le cœur d'un Français qui bat sous votre main, lui dit-il. Le dévouement d'un Français vous protège ! »

La tête de Grace retomba sur son épaule.

Surville croyait à ce qu'il disait ; mais il pensa qu'il y avait deux femmes et il regarda du côté de Mercy comme pour lui rappeler qu'il avait à son service une seconde épaule.

Celle-là aussi était charmante.

Il oubliait que la chambre était plongée dans une complète obscurité… ce regard caressant fut perdu pour Mercy.

Au reste elle ne pensait guère au docteur et ne songeait qu'aux malheureux blessés qui agonisaient dans la pièce voisine.

Doucement elle rappela le médecin au sentiment des devoirs et de sa profession.

« Que va-t-on faire des malades et des blessés ? » demanda-t-elle.

Surville leva une épaule… celle qui était libre.

« Nous pouvons emmener les plus valides, dit-il. Il faut malheureusement laisser les autres. Personnellement, ne craignez rien, chère dame. Il y aura toujours une place pour vous dans le fourgon des bagages.

– Et pour moi aussi ? » demanda Grace d'une voix suppliante.

Le bras protecteur du médecin s'arrondit autour d'une taille délicate et répondit par une pression significative.

« Vous devez, en effet, vous occuper de cette jeune dame, dit Mercy, quant à moi, ma place est avec les hommes que vous laissez en arrière. »

Grace écoutait avec effroi.

« Pensez à ce que vous risquez, fit-elle, en restant ici. »

Mercy lui montra le signe qu'elle portait au bras droit.

« N'ayez aucune crainte pour moi, répondit-elle, la croix rouge me protégera. »

Un roulement de tambour avertit le galant docteur de prendre son poste de chef de l'ambulance sans le moindre retard.

Il conduisit Grace à une chaise et posa sur son cœur les deux mains de la jeune femme, cette fois, pour se faire pardonner une courte absence.

« Attendez ici, je reviendrai vous prendre, dit-il. Ne craignez rien, ma charmante amie. Dites-vous que Surville est un homme d'honneur, et que Surville vous est tout dévoué ! »

Il oublia encore une fois l'obscurité et adressa un nouveau regard plein de tendresse et de muets hommages à sa charmante amie.

« À bientôt ! » s'écria-t-il.

Il lui baisa la main et disparut.

Au moment où le rideau de toile retombait sur le médecin, le bruit aigu de la mousqueterie faisait place à celui du canon.

Un obus éclata au beau milieu du petit jardin de la chaumière, à quelques pas seulement de la croisée.

Grace s'agenouilla avec épouvante.

Mercy, au contraire, sans perdre un instant son empire sur elle-même, s'avança vers la fenêtre.

« La lune s'est levée, dit-elle. Les Prussiens peuvent canonner le village. »

Grace se jeta sur elle en lui demandant du secours.

« Emmenez-moi ! criait-elle. Allons-nous rester ici pour y être tuées ?… »

Mais elle s'interrompit stupéfaite, à la vue de l'infirmière se tenant immobile à la fenêtre.

La silhouette de Mercy se dessinait dans un rayon de lune.

« Êtes vous donc de fer ? dit-elle. Rien ne vous peut effrayer ? »

Mercy sourit tristement.

« Pourquoi aurais-je peur de la mort ? répondit-elle. Et quelle raison ai-je de tenir à la vie ? »

Le canon ébranla la chaumière pour la seconde fois.

Un second obus tomba dans la cour, à l'autre extrémité du bâtiment.

Étourdie par le bruit de l'explosion, folle de terreur, à mesure que le danger semblait menacer de plus près la masure du meunier, Grace enlaça ses bras autour de l'infirmière.

Elle oubliait que cette même femme, elle n'aurait pas voulu toucher sa main cinq minutes auparavant.

« Où peut-on être le plus en sûreté ?… s'écria-t-elle. Où me cacher ?

– Comment voulez-vous que je vous dise où tombera le prochain obus ? » répondit tranquillement Mercy.

La courageuse attitude de cette femme semblait redoubler l'épouvante de sa compagne.

Grace ne tenait plus Mercy embrassée ; elle regardait autour d'elle d'un œil égaré, cherchant le moyen de fuir.

Elle se précipita vers la cuisine, mais aussitôt elle recula devant les clameurs, le bruit, et la confusion provoquée par l'enlèvement des blessés que l'on portait dans le fourgon.

Elle vit la porte qui conduisait dans la cour.

Elle y courut avec un cri de joie.

Elle venait de poser la main sur le verrou quand le troisième obus tomba sur le toit de la chaumière même.

Reculant encore, Grace porta machinalement ses mains sur ses oreilles.

L'obus perça le toit de chaume et vint éclater dans la chambre.

Mercy, qui n'était pas blessée, bondit vers la fenêtre.

Les fragments de l'obus embrasaient le plancher à travers les décombres brûlants ; à travers la fumée, Mercy aperçut le corps inanimé de la pauvre jeune femme avec qui elle se trouvait depuis une heure, seule, dans cette chambre.

Même, en ce moment terrible, le sang-froid de l'infirmière ne se démentit pas.

Elle saisit d'abord les sacs vides du meunier amoncelés en tas dans un coin, et s'en servit, piétinant sur cette toile épaisse pour étouffer le feu du plancher.

Cela fait, elle vint s'agenouiller près de Grace.

La jeune femme était-elle morte ?…

Était-elle seulement blessée ?…

Mercy souleva une de ses mains inertes et chercha le pouls.

Tandis qu'elle en cherchait les battements, le docteur Surville, alarmé sur le sort des deux femmes, entra précipitamment.

Il soupçonnait bien que quelque malheur était arrivé.

« À moi ! criait Mercy, à moi, docteur !… J'ai peur que l'obus ne l'ait touchée, reprit-elle en lui cédant la place. Voyez si elle est dangereusement blessée ? »

L'anxiété du médecin devant cette charmante victime se traduisit brusquement par un juron dans lequel les R roulaient plus qu'il ne convenait sans doute.

« Enlevez-lui ses vêtements d'abord, cria-t-il. Pauvre ange ! Elle a tourné en tombant ; le cordon qui retenait son manteau s'est tordu autour de sa gorge. »

Mercy la déshabillait, le docteur la soulevait dans ses bras.

« Apportez une chandelle, dit-il avec impatience ; ils vous donneront la dernière qui brûle dans la cuisine. »

Il essayait lui aussi de trouver le pouls ; sa main tremblait, le bruit et la confusion qui régnaient dans cette cuisine l'étourdissaient.

« Grand Dieu ! s'écria-t-il, je n'ai depuis longtemps éprouvé pareille émotion. »

Mercy rentrait la chandelle à la main.

La lumière révéla la terrible blessure qu'un éclat d'obus avait fait à la tête de la jeune Anglaise.

La contenance du docteur Surville changea en un instant.

Toute expression d'angoisse disparut de sa physionomie ; son attitude professionnelle se couvrit soudain comme d'un masque.

Qu'est-ce qui faisait en ce moment l'objet de son admiration ?

Un corps inanimé reposant sur son bras… rien de plus.

Les grands yeux noirs de Mercy le surveillaient avec la plus vive attention.

« Cette dame est-elle sérieusement blessée ? demanda-t-elle.

– Ne prenez pas la peine de tenir plus longtemps cette lumière, telle fut la froide réponse du jeune docteur. C'est fini… Je ne puis plus rien faire pour elle.

– Morte ?… »

Le docteur Surville confirma ce mot d'un signet et, brandissant son poing dans la direction des avant-postes :

« Maudits Allemands !… » cria-t-il.

Une dernière fois il regarda ce visage éteint, naguère si brillant de jeunesse, puis il leva les épaules.

« Les hasards de la guerre ! » dit-il, en soulevant le cadavre et en le déposant sur le lit qui était dans le coin de la chambre.

Après quoi il manifesta son dégoût en crachant sur les éclats de l'obus qui venait de faire explosion.

« Il faut la laisser ici, reprit-il. C'était tout à l'heure une personne charmante, ce n'est plus rien maintenant. Allons, mademoiselle Merrick, venez ; dans quelques minutes il ne serait plus temps. »

Il offrit le bras à l'infirmière.

On entendit un grand bruit de ferraille.

C'était le fourgon qui se mettait en marche.

La retraite était commencée.

Mercy jeta un regard vers la pièce voisine et vit ses chers blessés qui allaient demeurer sans secours aux mains de l'ennemi.

Elle refusa l'offre de Surville.

« Je vous ai déjà dit que je resterais ici, » répondit-elle.

Surville joignit les mains en signe d'obligeante insistance.

Mercy lui montra la porte de la chaumière.

« Allez ! dit-elle. Ma résolution est bien prise ! »

Jusqu'à la fin le docteur se montra digne de lui ; il sortit avec une grâce et une dignité à nulle autre pareilles.

« Madame, dit-il, vous êtes sublime ! »

Sur ce dernier compliment, cet amant passionné de la galanterie, fidèle quand même à son admiration pour le beau sexe, s'inclina, mit la main sur son cœur, et disparut.

Mercy désormais était seule avec la morte.

Les derniers bruits de la fuite, le dernier roulement des voitures au galop allaient s'éteignant dans le lointain.

Aucune nouvelle fusillade venant des positions occupées par l'ennemi ne troubla plus le silence.

Les Prussiens savaient que les Français battaient en retraite.

Dans quelques minutes ils allaient prendre possession du village abandonné ; on allait les entendre marcher à leur tour.

Ce calme était terrible.

Les malheureux blessés eux-mêmes, qu'on avait laissés dans la cuisine, attendaient leur sort.

Dans la chambre, Mercy considérait le lit.

Les deux femmes s'étaient rencontrées dans le trouble de la première escarmouche à la tombée de la nuit.

Séparées à leur arrivée dans le village par le devoir qui réclamait l'infirmière, elles s'étaient retrouvées dans la chambre du capitaine.

Les relations qui s'étaient établies entre elles avaient été bien rapides et ne semblaient point devoir jamais se métamorphoser en amitié.

Mais ce fatal accident remplissait de pitié l'âme de Mercy.

Elle prit la lumière et s'approcha du cadavre de celle qui avait été tuée à ses côtés.

Elle s'agenouilla près du lit, admirant le calme suprême de cette figure sans vie.

Grace avait eu une physionomie étrange ; une fois qu'on l'avait vue, vivante ou morte, on ne pouvait plus l'oublier.

Son front était assez bas et couvert ; ses yeux très-beaux, mais il y avait entre eux plus que la distance régulière ; sa bouche et son menton étaient remarquablement petits.

Mercy de sa douce main, arrangea les cheveux épars et disposa les vêtements froissés de la morte.

« Il n'y a pas cinq minutes, pensa-t-elle en elle-même, je souhaitais ardemment de changer de position avec vous ! »

Elle se détourna avec un soupir.

« Je le voudrais encore bien plus à présent !… » dit-elle.

Le silence commençait à l'oppresser.

Elle marcha doucement jusqu'à l'autre bout de la chambre.

Les vêtements dispersés sur le plancher, ses propres vêtements qu'elle avait prêtés à Mlle Roseberry, attirèrent son attention quand elle les heurta du pied.

Elle souleva la robe, la secoua, car elle était couverte de poussière, et la déposa sur une chaise.

Puis elle porta la lumière sur la table, et se glissant vers la fenêtre, elle écouta les premiers bruits qui allaient annoncer l'approche des Prussiens.

Un léger murmure du vent à travers les arbres, c'était tout.

Elle quitta la fenêtre et alla s'asseoir auprès de la table en réfléchissant profondément.

Y avait-il quelque service à rendre à la morte, dont l'accomplissement était urgent, dans l'intervalle qui allait s'écouler encore avant que les Prussiens ne parussent ?

Mercy se rappela la conversation qu'elle avait eue avec son infortunée compagne.

Mlle Roseberry avait parlé du but qu'elle poursuivait en retournant en Angleterre.

Elle avait fait mention d'une dame, d'une parente par alliance, à qui elle était personnellement tout à fait étrangère, qui cependant devait la recevoir chez elle et qui l'attendait.

Mercy qui savait comment la pauvre créature était morte, ne devait-elle pas écrire à sa seule amie ?

Qui le ferait si ce n'était elle ?

Personne ne le pouvait.

Un seul témoin restait de la catastrophe qui venait d'avoir lieu dans la chaumière, et ce témoin était elle-même.

Elle reprit la robe sur la chaise et chercha dans la poche le portefeuille de cuir que Grace lui avait montré.

Le seul moyen de connaître l'adresse à laquelle il fallait écrire en Angleterre n'était-il pas d'ouvrir ce portefeuille et d'examiner les papiers qu'il renfermait ?

Mercy ouvrit donc le portefeuille… et s'arrêta, éprouvant une étrange répugnance à pousser plus loin ses recherches.

Un moment de réflexion la convainquit que ses scrupules étaient déplacés.

Si elle respectait le portefeuille, les Prussiens ne se donneraient pas la peine d'écrire en Angleterre.

Devait-elle laisser l'inspection de ces papiers aux yeux de ces barbares qui s'avançaient, des hommes ou des brutes ?

Elle était femme, la morte était sa compatriote.

Elle vida tout ce que contenait le portefeuille sur la table.

Cette action insignifiante devait décider de tout le cours de son existence à venir.

CHAPITRE IV

LA TENTATION

Plusieurs lettres, liées ensemble par un ruban, attirèrent d'abord l'attention de Mercy.

L'encre dont on s'était servi pour écrire les adresses avait pâli par l'action du temps.

Les lettres, adressées alternativement au colonel Roseberry et à l'honorable madame Roseberry, contenaient une correspondance entre le mari et la femme, remontant à une époque où les devoirs militaires du colonel l'obligeaient à de longues absences.

Mercy ne pensa pas qu'elle dût continuer à les lire et passa à l'examen des autres papiers. Ils consistaient en quelques feuilles jointes ensemble à l'aide d'une épingle, couvertes d'une écriture de femme, et portaient ce titre : MON JOURNAL À ROME.

Le journal avait été écrit par Mlle Roseberry elle-même ; il avait été principalement consacré à fixer le souvenir des derniers jours de son père.

Mercy replaça ce journal et la correspondance dans le portefeuille ; le seul papier qui restât alors sur la table était une lettre.

L'enveloppe, qui n'était pas cachetée, portait cette adresse :

LADY JANET ROY,

MABLETHORPE HOUSE,

Kensington,

LONDRES.

Mercy tira la lettre de l'enveloppe.

Les premières lignes lui apprirent que c'était là précisément la lettre d'introduction du colonel auprès de l'unique protectrice qui restait à Grace, après l'arrivée de celle-ci en Angleterre.

Elle la lut d'un bout à l'autre.

Le colonel y disait nettement que cette recommandation était le dernier effort et le dernier espoir d'un mourant.

Le colonel Roseberry s'étendait avec tendresse sur les mérites de sa fille et avec regret sur les imperfections de son éducation, qu'il attribuait aux pertes pécuniaires qu'il avait subies, pertes qui l'avaient forcé d'émigrer au Canada comme un pauvre.

Puis venaient de chaleureux remercîments adressés à Lady Janet.

« ***Je vous dois de mourir l'esprit en repos sur l'avenir de ma chère fille. Je confie à votre généreuse protection le seul trésor qui m'ait été laissé sur cette terre. Durant votre longue existence vous avez noblement usé de votre rang élevé et de votre grande fortune pour faire le bien. Je pense qu'il vous sera surtout compté là-haut d'avoir consolé les derniers moments d'un vieux sol-***

dat en ouvrant votre cœur et votre foyer à sa pauvre enfant privée de son dernier appui. »

La lettre se terminait là.

Mercy la déposa, le cœur bien gros, sur la table.

Quelle heureuse destinée la pauvre fille avait perdue !

Une grande dame, noble, riche, l'attendait dans sa maison, une femme assez bonne, assez généreuse pour que le cœur d'un père ait pu se reposer sur elle du sort de sa fille à son lit de mort.

Et cette fille gisait là, maintenant ; la bonté de Lady Janet devenait inutile ; il n'était plus besoin de Lady Janet.

Le capitaine français avait laissé sur la table tout ce qu'il fallait pour écrire.

Mercy replia la lettre de façon à pouvoir écrire la nouvelle de la mort de Mlle Roseberry sur le verso de la page blanche.

Elle était encore occupée à peser les expressions dont elle devait se servir, quand le son de quelques voix plaintives venant de la chambre voisine frappa son oreille.

Les blessés laissés en arrière demandaient du secours, les soldats abandonnés perdaient courage.

Elle entra dans la cuisine.

Un cri de bonheur accueillit son apparition… sa vue suffisait à réconforter les hommes.

Elle passa d'un lit de paille à un autre avec des paroles de consolation qui leur rendaient quelque espoir ; elle les

pansa au passage, et ses mains habiles et légères soulageaient leurs souffrances.

Ils embrassaient le bord de son vêtement ; ils l'appelaient leur ange gardien ; ils souriaient à cette belle créature allant et venant au milieu d'eux, et penchant au-dessus de leurs couches sa gracieuse figure compatissante.

« Je serai avec vous quand les Prussiens viendront, dit-elle, courage, mes pauvres enfants ! vous n'êtes pas abandonnés par votre bonne amie.

– Nous avons du courage, à présent, madame ! disaient-ils. Dieu vous bénisse ! »

Si la canonnade avait recommencé à ce moment, si un obus avait frappé mortellement Mercy quand elle secourait les affligés, quel chrétien aurait hésité à déclarer qu'il y avait une place dans le ciel pour cette femme.

Très-bien.

Mais si la guerre arrivait à sa fin et la laissait vivante, il n'y avait point de place pour elle sur cette terre ?

Quel était son avenir ?

Avait-elle un foyer ?

Elle reprit la lettre destinée à Lady Janet.

Mais, au lieu de s'asseoir pour écrire, elle resta devant la table regardant cette feuille d'un œil distrait.

Une idée folle avait pris naissance dans son esprit au moment où elle rentrait dans la chambre ; elle souriait faiblement elle-même à cette extravagance.

Qu'arriverait-il si elle allait demander à Lady Janet Roy de lui donner auprès d'elle la place destinée à Mlle Roseberry ?

Elle avait rencontré la pauvre Grace dans des circonstances critiques.

N'avait-elle pas fait pour l'infortunée tout ce qu'une femme peut faire pour une autre ?

Ne l'avait-elle pas efficacement et généreusement secourue ?

Elle avait donc quelque droit à la bienveillance de Lady Janet, et si Lady Janet n'avait pas en ce moment une autre dame de compagnie et une autre lectrice en vue, qui sait ?…

En supposant qu'elle se décidât à plaider sa propre cause dans cette lettre même, que ferait la bonne et noble dame ?

Ah ! sans doute elle répondrait à sa lettre et écrirait :

Envoyez-moi des renseignements sur votre position, et je verrai ce que je puis faire.

Sa position !… des renseignements !…

Mercy se prit à rire amèrement.

Décidément elle allait écrire courtement, avec le moins de phrases possible, un simple récit des faits.

Eh bien, non !

Elle ne put tracer une ligne sur le papier.

La fantaisie qui lui avait traversé l'esprit n'était pas de celles dont on triomphe à volonté.

Son imagination était obsédée surtout par le tableau des avantages qu'on devait rencontrer auprès de Lady Janet ; elle se représentait la belle demeure de Mablethorpe House, le bien-être et la vie élégante qu'on devait y mener.

Encore une fois elle songea à la bonne fortune que Mlle Roseberry avait perdue en mourant.

Malheureuse créature !

Et tout cela parce que l'obus était tombé sur la maison au lieu de tomber dans la cour !

Les cruels caprices du sort !

Mercy repoussa la lettre encore une fois et se mit à marcher par la chambre avec impatience.

Oh ! le moyen de chasser ces images perverses qui la tourmentaient !

Elle essaya de songer à ceci, à cela, à toutes choses un peu, mais son esprit ne s'arrêtait point à ces pensées inutiles et se rejetait sans cesse sur l'AUTRE, l'idée fixe.

Elle contemplait son avenir.

Quelles étaient ses chances de repos et de sécurité quand la guerre serait terminée, si elle en sortait vivante ?

L'expérience du passé dessinait par avance avec une fidélité impitoyable, devant ses yeux, ce lamentable tableau.

Qu'elle allât ici ou là, qu'elle fit une chose ou l'autre, qu'elle essayât le bien encore une fois ou ne l'essayât pas, cela devait finir toujours de la même façon.

Curiosité et admiration causées par sa beauté ; recherches faites sur son compte ; découverte de son passé ; la société bien fâchée de l'apprendre ; la société souscrivant généreusement pour elle, et toujours, toujours, le même résultat final !

L'ombre funeste de l'ancienne faute l'enveloppant et une atmosphère pestilentielle la tenant en quarantaine au milieu des autres femmes !

La flétrissure, alors même qu'elle aurait mérité son pardon aux yeux de Dieu, la flétrissure, marque indélébile aux yeux des hommes !

Et il y avait seulement vingt-cinq ans qu'elle était née ; elle était dans tout l'éclat de sa jeunesse, dans la première force de la vie, et, suivant le cours de la nature, elle avait cinquante ans encore à continuer de vivre !

Elle s'arrêta au chevet du lit ; elle regarda de nouveau le visage de la morte.

Pourquoi l'obus avait-il frappé celle qui était riche d'espérances et épargné celle qui n'attendait que honte et douleurs ?

Ce qu'elle avait dit elle-même à Grace Roseberry lui revint à la mémoire.

« Si seulement j'avais ta chance !… Si seulement j'avais ta réputation et ton avenir !… »

Elle se pencha sur la pauvre figure inanimée et lui parla comme si elle pouvait encore l'entendre.

« Oh ! dit-elle avec passion, si tu pouvais être Mercy Merrick et si je pouvais être Grace Roseberry à présent !…»

Au moment où ces mots jaillissaient de ses lèvres elle fit un brusque mouvement, puis demeura là, pensive, muette, rigide comme le marbre.

Là, près du lit, ses yeux s'étaient levés, mais avec un air sauvage ils semblaient fouiller l'espace, son cerveau était en feu, son cœur l'étouffait.

– Si tu pouvais être Mercy Merrick et si je pouvais être Grace Roseberry, à présent ! » répétait-elle.

En ce moment où le cours de la vie semblait s'être arrêté dans ses veines, tout à coup son esprit prit son vol.

Puis elle fit un geste.

Son âme venait d'être frappée comme d'un choc électrique.

Oui, elle pouvait être Grace Roseberry si elle l'osait.

Qui l'empêchait de se présenter à Lady Janet Roy sous le nom de Grace et à la place de Grace ?

Quels risques courait-elle dans cette aventure désespérée ?

Cette démarche était sûre.

Grace le lui avait dit : Lady Janet et elle ne s'étaient jamais vues.

Les amis de Grace étaient au Canada ; ses parents d'Angleterre étaient morts.

Mercy connaissait le lieu que Grace avait habité au Canada : Port Logan.

Elle n'avait qu'à lire le journal manuscrit pour être en état de répondre à toutes questions qui lui seraient faites relativement au voyage à Rome et à la mort du colonel Roseberry.

Quant à la difficulté de tenir son rôle auprès de Lady Janet…

Elle n'avait pas à remplacer une jeune fille accomplie : Grace avait parlé d'elle-même, et les lettres de son père en parlaient aussi en termes très-nets, comme d'une personne dont l'éducation avait été négligée.

Tout, tout conspirait en faveur de la femme perdue qui voulait se relever enfin et quand même !

Les personnes qu'elle avait connues dans l'ambulance étaient loin ; elle ne devait jamais les revoir.

Ses propres vêtements étaient en ce moment portés par Mlle Roseberry ; ils étaient marqués à son propre nom.

Les vêtements de Mlle Roseberry, marqués du nom de Mlle Roseberry, séchaient à la disposition de Mercy dans la chambre voisine.

Enfin, enfin, la route libératrice, le moyen d'échapper à l'intolérable humiliation de la vie présente s'ouvrait devant elle.

Quelle perspective !

Une nouvelle identité qu'elle pouvait s'assurer si elle le voulait !

Un nom nouveau au-dessus des reproches !

Une nouvelle vie passée, dans laquelle tout le monde pourrait regarder, chercher, sans rien trouver qui fit baisser les yeux !

Son visage s'anima ; ses yeux brillèrent ; elle n'avait jamais été aussi irrésistiblement belle.

C'est que l'espérance rayonnait au loin, elle était tout illuminée de ce rayon sauveur.

Cependant, toute cette lumière s'éteignit.

Son visage redevint sombre.

C'est qu'elle envisageait sous un autre point de vue son audacieux projet.

Mais quel mal y avait-il à faire cela ?

Mercy écouta sa conscience qui lui parlait…

De Grace, d'abord…

Mais on ne saurait faire de mal à une morte ?

Elle ne nuirait donc pas à Grace ; elle ne nuirait pas davantage à ses parents : ses parents étaient morts comme elle.

Mais Lady Janet ?

Eh bien, si Mercy servait fidèlement sa nouvelle maîtresse, si elle se conduisait honorablement dans sa nouvelle position, si elle se montrait toujours prompte à obéir, reconnaissante pour les bontés qu'on aurait envers elle… si elle était toujours ce qu'elle devait être et ce qu'elle voulait être dans la paix céleste et la sécurité de sa nouvelle existence… quel mal ferait-elle à Lady Janet ?

Elle pourrait, elle voulait donner sujet à Lady Janet de bénir le jour où elle serait entrée dans sa maison.

Elle saisit avidement la lettre du colonel Roseberry, et la remit avec les autres papiers dans le portefeuille.

L'occasion s'offrait à elle ; toutes les chances étaient en sa faveur ; sa conscience ne lui disait rien contre l'essai de ce projet infernal.

« J'irai !… » dit-elle.

Quelque chose pourtant choquait encore la délicatesse innée de ses sentiments, quelque chose froissait encore le meilleur côté de sa nature, tandis qu'elle glissait le portefeuille dans la poche de sa robe.

Sa conscience !…

Était-elle sûre d'avoir bien interrogé sa conscience ?

Elle songeait à remettre le portefeuille sur la table, à attendre que son émotion se fût calmée.

Si alors elle envisageait de sang-froid le plan qu'elle venait de former et si, dans cet examen, elle n'y trouvait aucun mal, c'est qu'il serait juste…

Allons, Mercy, réfléchissez encore…

Mais, en ce moment, le sourd piétinement de fantassins en marche et les sabots des chevaux ébranlaient la rue du village et remplissaient la nuit.

Les Prussiens s'avançaient !

Quelques minutes encore et ils allaient entrer dans la chaumière ; ils forceraient Mercy de donner des renseignements sur elle-même, ils lui demanderaient ses papiers.

Pas un instant à perdre.

Sous quels traits allait-elle se présenter aux Allemands ?

Sous ceux de Grace Roseberry, la jeune fille pure, ou de Mercy Merrick, l'ancienne… ?

Elle regarda le lit pour la dernière fois.

La carrière de Grace était bien terminée ; l'avenir de Grace était à Mercy si elle osait.

Sa nature résolue, forcée à faire un choix en un instant, choisit l'alternative la plus hardie.

Elle s'affermit dans sa détermination de prendre la place et le nom de la morte.

Les pas des fantassins prussiens approchaient.

La voix des officiers devenait distincte et l'on entendait les commandements.

Mercy, assise devant la table, attendait.

Ses yeux tombèrent sur le vêtement qu'elle portait encore…

À son bras droit la croix rouge.

En une seconde, elle fut frappée de l'idée que ce costume d'infirmière pourrait la jeter dans des dangers inutiles : il la mettait dans une position publique ; il pourrait conduire plus tard à des recherches, et ces recherches pourraient la trahir.

Elle regarda tout autour d'elle.

La robe grise dans laquelle elle avait enveloppé Grace attira son attention.

Elle la prit et s'en habilla.

Le nouveau vêtement était à peine noué autour de sa taille qu'elle entendit ouvrir la première porte extérieure, des armes résonnaient dans la chambre voisine.

Attendrait-elle qu'on la découvrît ou bien allait-elle se montrer aux soldats ?

Il était plus aisé à un tempérament tel que le sien d'aller au-devant du péril que de l'attendre.

Elle s'avança vers la cuisine.

Mais le rideau de toile, au même instant, se souleva, et trois hommes se trouvèrent en face d'elle dans l'embrasure de la porte.

CHAPITRE V

LE CHIRURGIEN PRUSSIEN

Le plus jeune des trois étrangers, à en juger par ses traits, sa constitution, et ses manières, était un Anglais.

Il portait une casquette et des bottes militaires, mais le reste de l'ajustement était bourgeois.

Près de lui se tenait un officier en uniforme prussien ; près de l'officier, le troisième et le plus âgé des personnages du groupe.

Ce dernier portait aussi un uniforme ; mais son extérieur était bien loin d'avoir l'aspect militaire.

Il boitait d'un pied, il se tenait courbé, presque ployé en deux, et, au lieu d'un sabre, il avait une canne à la main.

Après avoir regardé vivement avec une grosse lorgnette d'écaille d'abord Mercy, ensuite le lit, puis la chambre, il se retourna avec une brutale tranquillité de manières vers l'officier.

« Une femme malade dans le lit ; une autre femme qui la soigne, rien de plus dans la chambre. Aucune nécessité, Major, de poser ici une sentinelle.

– Aucune, » répondit le Major.

Il tourna sur ses talons et rentra dans la cuisine.

Le chirurgien prussien, au contraire, s'avança, poussé par son instinct professionnel dans la direction du lit.

Le jeune Anglais, dont les yeux semblaient rivés sur Mercy, tira le rideau de toile de la porte, et s'adressa respectueusement en Français à la jeune femme :

« Me permettrez-vous de vous demander si vous êtes Française ? dit-il.

– Je suis Anglaise, » répondit Mercy.

Le chirurgien entendit la réponse.

S'arrêtant tout court, et montrant le corps étendu sur le lit, il dit à Mercy en bon anglais, mais avec un fort accent allemand :

« Puis-je être bon à quelque chose ? »

Ses manières avaient une courtoisie moqueuse, sa voix rude était d'une monotonie sardonique.

Mercy se prit d'une aversion instantanée pour ce vilain vieillard boiteux, qui la regardait si brutalement avec sa grande lorgnette.

« Vous ne pouvez être bon à rien ici, monsieur, dit-elle vivement. Cette dame a été tuée quand vos troupes ont canonné cette chaumière. »

L'Anglais tressaillit et regarda le lit avec compassion.

Le Prussien se rafraîchit d'une prise de tabac et fit une seconde question.

« Le cadavre a-t-il été examiné par un médecin ? » demanda-t-il.

Mercy fit la plus brève et la plus maussade des réponses :

« Oui. »

Mais le chirurgien n'était pas homme à se laisser intimider par la mauvaise humeur d'une femme.

Il continua l'interrogatoire.

« Qui a examiné le corps ? demanda-t-il.

– Le médecin attaché à l'ambulance française. »

L'Allemand grommela quelques méprisantes remarques sur tous les Français, sur la médecine française, et sur toutes les institutions françaises.

L'Anglais saisit la première occasion de s'adresser lui-même encore une fois à Mercy.

« Cette dame est une de vos compatriotes ?… » demanda-t-il.

Mercy réfléchit avant de lui répondre.

La terrible résolution qu'elle avait prise, le but effrayant qu'elle poursuivait, lui commandaient une extrême réserve.

« Je crois que oui, dit-elle froidement, nous nous sommes rencontrées par hasard. Je ne sais rien d'elle.

– Pas même son nom ?… »

L'audace de Mercy n'était pas encore assez allumée pour qu'elle osât donner ouvertement à la morte son propre nom.

Elle se réfugia dans une dénégation opiniâtre.

« Pas même son nom, » répéta-t-elle.

Le vieillard la considéra plus brutalement que jamais… sembla réfléchir, et prit la chandelle sur la table.

Il s'en alla boitant jusqu'au lit et examina silencieusement le cadavre.

Quant à l'Anglais, il essayait de continuer la conversation avec Mercy sans cacher l'intérêt qu'il portait à cette femme charmante.

« Pardonnez-moi, dit-il ; mais vous êtes bien jeune pour être seule en temps de guerre, dans un endroit comme celui-ci. »

Le bruit d'une querelle dans la cuisine débarrassa Mercy de la nécessité immédiate de lui répondre.

Elle entendit les voix des blessés qui s'élevaient, ils semblaient se plaindre et les rudes voix des officiers allemands leur imposaient silence.

Les généreux instincts de la femme l'emportèrent aussitôt chez Mercy sur toutes les considérations de prudence.

Insouciante de se trahir et de se faire reconnaître comme l'infirmière de l'ambulance française, elle releva vivement le rideau pour entrer dans la cuisine.

Une sentinelle prussienne lui barra le passage et lui apprit, dans sa langue maternelle, que les étrangers ne pouvaient entrer.

L'Anglais s'interposa poliment et demanda à la jeune femme si elle avait quelque raison particulière pour désirer de pénétrer dans cette chambre.

« Ah ! les pauvres Français !… dit-elle vivement, son cœur lui reprochant de les avoir oubliés. Les pauvres blessés !… »

Le chirurgien prussien se retourna et prit la parole.

« Vous n'avez rien à faire avec les blessés français, grogna-t-il. Les blessés français sont mon affaire et non la vôtre. Ils sont *nos* prisonniers, et on va les porter à *notre* ambulance. Je suis Ignatius Wetzel, chef de l'état-major médical… c'est moi qui vous le dis. Taisez-vous. »

Il se tourna vers le factionnaire et ajouta en allemand :

« Rabattez ce rideau, et si cette femme insiste, mettez-la dehors de cette chambre. »

Mercy essaya de faire quelques observations.

L'Anglais prit son bras fort respectueusement et l'attira hors de la portée du factionnaire qui se montrait tout prêt à exécuter sa consigne.

« Il est inutile de résister, dit-il. La discipline prussienne ne fléchit Jamais. N'ayez d'ailleurs aucune inquiétude pour ces Français. L'ambulance sous les ordres du chirurgien-major Wetzel est admirablement administrée. Ces hommes seront bien traités, je vous en réponds. »

Il vit des larmes briller dans les yeux de la jeune femme tandis qu'il lui parlait ; son admiration pour elle n'en fit que doubler.

« Aussi bonne que belle ! pensa-t-il. Quelle adorable créature !

– Eh bien, dit Ignatius Wetzel, regardant Mercy à travers sa lorgnette, êtes-vous satisfaite et vous tairez-vous ? »

Elle céda.

Oh ! le sort !

Sans la résistance du chirurgien, son dévouement pour les blessés aurait pu l'arrêter sur la pente fatale où elle allait s'engager et renverser le plan infernal.

Si on l'avait laissée retourner à sa bonne œuvre, reprendre sa noble tâche d'infirmière, la fatale tentation se serait dissipée peut-être.

La maudite sévérité de la discipline allemande venait de rendre inutile le dernier cri de sa conscience et de son cœur.

Son visage s'assombrit, son visage devint plus dur.

Elle s'éloigna dédaigneusement du chirurgien Wetzel et prit une chaise.

L'Anglais la suivit et revint, lui aussi, à ses ennuyeuses questions.

« Ne croyez pas que je veuille vous effrayer, dit-il. Vous n'avez pas à avoir, je le répète, le moindre sujet d'inquiétude pour ces Français, mais il n'en est pas ainsi pour vous-même. L'action recommencera autour de ce village au point du jour. Je voudrais bien vous voir en un lieu plus sûr. Je suis officier dans l'armée anglaise… Mon nom est Horace Holmcroft. Je serais enchanté de vous être utile, et je le puis si vous y consentez. Vous voyagiez donc en France ? ».

Mercy serra plus étroitement autour d'elle la robe qui cachait son costume d'infirmière et commit silencieusement son premier acte de fraude.

Elle baissa la tête en signe d'assentiment.

« Retournez-vous en Angleterre ?

– Oui.

– Dana ce cas, je puis vous faire traverser les lignes prussiennes et avancer un peu dans votre voyage. »

Mercy le regarda avec un étonnement qu'elle ne put dissimuler…

Le violent intérêt qu'il lui portait était contenu dans les plus strictes limites de la bonne éducation : c'était incontestablement un gentleman.

Avait-il réellement le pouvoir de faire ce qu'il venait de dire ?

« Me faire traverser les lignes prussiennes ?… répéta-t-elle. Vous devez alors posséder une grande influence, monsieur ?… »

Horace Holmcroft sourit.

« Je possède une influence à laquelle personne ne peut résister, répondit-il, l'influence de la presse. Je suis ici en qualité de correspondant militaire pour un de nos grands journaux anglais. Si je le lui demande, le Commandant en Chef vous accordera un laisser-passer. Il est tout près de cette chaumière. Le voulez-vous ? »

Cette offre ne devait-elle pas confirmer Mercy dans sa résolution fatale ?

Elle prit l'Anglais au mot.

« J'accepte avec reconnaissance, monsieur, » dit-elle.

Il fit un pas dans la cuisine et s'arrêta.

« Il vaut peut-être mieux faire ma demande aussi particulièrement que possible, dit-il. Je serai interrogé si je passe par cette chambre. N'y a-t-il pas un autre moyen de sortir de la chaumière ? »

Mercy lui montra la porte conduisant dans la cour.

Il s'inclina… et la quitta.

Elle regarda furtivement du côté du chirurgien prussien.

Ignatius Wetzel était toujours près du lit, penché sur le cadavre, absorbé dans l'examen de la blessure que l'obus avait faite.

L'instinctive aversion de Mercy pour le vieillard augmentait d'autant plus qu'elle restait seule avec lui.

Elle se retira toute troublée vers la fenêtre et regarda au dehors à la clarté de la lune.

S'était-elle donc engagée déjà dans le vol et le mensonge ?

Non !

Elle avait accepté de retourner en Angleterre… rien de plus.

Et une fois en Angleterre, elle demeurait encore libre de ne point se présenter à Mablethorpe House aux lieu et place de Grace.

Le temps lui appartenait encore… et il lui restait bien des jours devant elle pour prendre une décision… pour écrire le récit du malheur de Grace Roseberry et pour l'envoyer avec le portefeuille à Lady Janet Roy.

En supposant qu'elle se décidât à suivre la droite voie au lieu de l'autre, qu'adviendrait-il d'elle quand elle se retrouverait en Angleterre ?

Là, il ne lui resterait d'autre alternative que de faire une fois encore appel à sa protectrice, la supérieure.

Vraiment elle n'aurait pas autre chose à faire que de retourner au refuge !

Le refuge !… la supérieure !… quelles pensées ces deux mots ne ramenaient-ils pas en ce moment dans son esprit où ils prenaient la première place ?

À qui pensait-elle alors dans cette masure sinistre, au milieu de cette crise de sa vie ?

À l'homme dont les paroles avaient trouvé le chemin de son cœur, dont l'influence l'avait fortifiée et consolée dans la chapelle du refuge.

L'un des plus beaux passages du sermon de Julian Gray avait été spécialement consacré à mettre en garde son auditoire contre les influences dégradantes de la fausseté et de la ruse.

Les termes dans lesquels il avait fait appel aux malheureuses femmes qui l'entouraient… paroles de sympathie et d'encouragement qu'elles n'avaient guère entendues jusque-là… revinrent au souvenir de Mercy Merrick, comme si elles résonnaient encore à son oreille.

« Oh ! murmura-t-elle en pensant a ce qu'elle avait médité et projeté, qu'allais-je faire ?… »

Elle quitta la fenêtre, et le vague dessein se formait dans son esprit de suivre M. Holmcroft et de le rappeler.

En se détournant, elle se trouva en face d'Ignatius Wetzel.

Il venait justement, lui aussi, de se retourner pour lui parler, et il tenait à la main un mouchoir de poche blanc, le mouchoir qu'elle avait prêté à Grace…

« J'ai trouvé ceci dans sa poche, dit-il. Son nom est brodé au coin. Ce doit être une de vos compatriotes. »

Il lut les lettres brodées sur le mouchoir avec une certaine difficulté.

« Mercy Merrick. »

Ses lèvres à ***lui*** avaient dit cela, non les siennes, à ***elle !***

C'est lui qui avait dit le nom !

« Mercy Merrick… est-ce un nom anglais ?… poursuivit Ignatius Wetzel, les yeux fixés sur la jeune femme. Oui, je le crois, c'est un nom anglais ? »

Le souvenir de Julian Gray s'effaça de l'esprit de Mercy.

Une question présente et pressante, une angoisse actuelle, occupaient maintenant la première place dans ses pensées.

Devait-elle rectifier l'erreur de l'Allemand ?

Elle avait cru être la maîtresse du temps ; mais il va vite.

Le temps était venu de parler et d'affirmer la vérité, ou de se taire et de se prêter à la fraude.

Horace Holmcroft rentra dans la chambre au moment où les yeux brillants du chirurgien Wetzel étaient encore attachés sur Mercy, attendant sa réponse.

« Je n'ai pas exagéré mon influence, dit-il en montrant un papier qu'il tenait à la main. Voici le laisser-passer. Avez-vous une plume et de l'encre ? Il faut que je remplisse les blancs. »

Mercy lui indiqua du geste ce qu'il demandait sur la table.

Horace s'assit et trempa sa plume dans l'encre.

« Veuillez bien croire que je ne veux pas m'immiscer dans vos affaires, reprit-il. Mais je suis forcé de vous adresser une ou deux questions bien nettes. Quel est votre nom ? »

Un tremblement soudain la saisit : et dans son effroi elle s'appuya des deux mains au montant du lit.

Toute sa vie future dépendait de sa réponse.

Cependant, elle était incapable d'articuler un seul mot.

Ignatius Wetzel restait debout devant elle.

Il se mit à croasser comme un corbeau, et, lui présentant brusquement le mouchoir de poche, il répéta à plusieurs reprises :

« Mercy Merrick… Mercy Merrick… c'est un nom anglais, n'est-ce pas ? »

Horace Holmcroft leva les yeux.

« Mercy Merrick ?…, dit-il. Qui s'appelle Mercy Merrick ? »

Le chirurgien Wetzel lui désigna la morte.

« J'ai trouvé ce nom sur ce mouchoir, dit-il. Quant à la dame, qui est encore vivante, elle n'a pas été assez curieuse, à ce qu'il paraît, pour chercher le nom de sa compatriote. »

Il y avait dans ces derniers mots de l'ironie comme toujours, et peut-être de la méfiance, et l'Esculape allemand les accompagna d'un regard assez méprisant.

La fierté de Mercy se révolta devant la grossièreté du Prussien.

Il arrive souvent qu'une irritation passagère décide des plus sérieuses actions de la vie.

Il en fut ainsi pour Mercy Merrick.

Sa colère contre les rudes propos d'Ignatius Wetzel la jeta sans retour sur le chemin funeste.

Elle tourna dédaigneusement le dos au vieillard brutal et lui laissa croire qu'il avait vraiment découvert le nom de la morte.

Horace se remit en devoir de remplir les vides sur le laisser-passer.

« Pardonnez-moi d'insister, dit-il. Vous avez éprouvé ce qu'est la discipline prussienne. Votre nom ?… »

Elle répondit d'une voix sourde, tout en froissant sa robe entre ses mains :

« Grace Roseberry, » dit-elle.

Ces deux mots étaient à peine sortis de sa bouche que déjà elle aurait donné pour pouvoir les rétracter tout ce qu'elle possédait au monde.

« Mademoiselle ?… » demanda Horace en souriant.

Elle fit signe de la tête.

Il écrivit : Mlle Grace Roseberry… réfléchit un moment… puis ajouta sous forme d'interrogatoire :

« Retournant près de ses amis en Angleterre ?… »

Ses amis en Angleterre !

Le cœur de Mercy se gonfla.

Cette fois elle ne répondit pas même d'un signe.

« Cela sera suffisant, dit Horace en se levant et en présentant le laisser-passer à Mercy ; je vous conduirai moi-même hors des lignes et je ferai en sorte que vous puissiez prendre le chemin de fer. Où sont vos bagages ? »

Mercy lui indiqua la grande porte du bâtiment.

« Dans le hangar ?… Mais il n'y a presque rien… On vous en aura pris la meilleure partie. »

Mercy répondit à voix basse :

« On me l'a pris.

– N'importe, reprit-il, vous pouvez aller où vous voulez, à présent… Dois-je, pendant que vous allez vous préparer, vous attendre ici ou dehors ? »

Mercy jeta un coup d'œil méfiant sur Ignatius Wetzel.

Le docteur allemand venait d'achever enfin son interminable examen du corps de la vraie Grace.

Si Mercy le laissait seul avec M. Holmcroft, il n'y avait point de mauvais propos que l'odieux vieillard ne pût dire sur son compte.

« Attendez-moi dehors, je vous prie, » fit-elle.

Le factionnaire se recula en faisant le salut militaire à la vue du laisser-passer.

Tous les prisonniers français avaient été emportés ; il n'y avait plus qu'une demi-douzaine d'Allemands dans la cuisine et tous étaient endormis.

Mercy tira le manteau de Grace Roseberry du coin dans lequel on l'avait mis à sécher.

Elle portait déjà sa robe.

Elle se dirigea vers le hangar, une grossière construction de bois, dans la cour de la chaumière.

À la grande porte elle rencontra un deuxième factionnaire, montra son laisser-passer pour la seconde fois, et demanda à cet homme s'il comprenait le français.

Il répondit qu'il le comprenait un peu.

Mercy lui donna une pièce de monnaie et lui dit :

« Je vais empaqueter mes bagages dans le hangar. Soyez assez bon pour veiller à ce que personne ne me dérange. »

Le factionnaire hocha la tête en signe d'assentiment.

Mercy disparut dans l'intérieur obscur du hangar.

Demeuré seul avec le chirurgien Wetzel, Horace remarqua que l'étrange vieillard retournait encore au lit et se penchait de nouveau sur le cadavre.

« Y a-t-il donc, demanda-t-il, quelque chose de remarquable dans la manière dont cette pauvre créature a trouvé la mort ?

– Rien de bon à mettre dans un journal, riposta le Prussien, qui recommençait ses investigations plus attentivement que jamais.

– Mais cela est intéressant pour un médecin… n'est-ce pas ? dit Horace.

– Très-intéressant pour un médecin, » répéta le vieil Ignatius d'un ton renfrogné.

Horace accepta avec bonne humeur l'insinuation qui était contenue dans ces mots, et qui était assez claire : « Allez-vous-en. »

Il quitta la chambre par la porte conduisant dans la cour, et là attendit la ravissante Anglaise.

Resté seul, Ignatius Wetzel, après avoir promené un premier regard circonspect autour de lui, ouvrit la partie supérieure du vêtement de Grace et posa la main droite sur son cœur.

Prenant un petit instrument d'acier dans sa trousse avec son autre main, il l'enfonça dans la blessure… souleva un morceau brisé et déprimé de l'os du crâne, et attendit un résultat.

« Aha ! cria-t-il, en s'adressant avec une gaieté horrible à la pauvre créature sans vie qu'il avait sous la main. Le Fran-

çais a dit que tu étais morte, ma chère… il l'a dit n'est-ce pas ?… Eh bien ! ce Français est un charlatan !… ce Français est un âne ! »

Il releva la tête et appela dans la cuisine.

« Max ! »

Un jeune Allemand endormi, couvert du menton aux pieds d'un tablier de pansement, souleva le rideau.

« Apportez-moi mon sac noir, » dit Ignatius Wetzel.

Et il se frottait joyeusement les mains et se secouait comme un chien mouillé.

« Vive le diable ! grommela le terrible vieillard, ma chère morte anglaise, je n'aurais pas voulu manquer cette rencontre avec toi pour tout l'or que j'ai au monde. Ah ! ah ! ah ! infernal charlatan de Français, tu appelles cela la mort, n'est-ce pas ?… Moi j'appelle cela suspension de la vie causée par une pression sur le cerveau ! »

Max apparut avec le sac noir.

Ignatius Wetzel choisit deux terribles instruments, neufs et brillants, et les pressa sur son cœur.

« Mes chers petits, dit-il tendrement, mes petits chéris, allons, à l'œuvre ! »

Il se tourna vers son aide.

« Vous rappelez-vous la bataille de Solférino, Max, où les Français ont si bien battu les Autrichiens… et le soldat autrichien à qui j'ai fait une opération pour une blessure à la tête ? »

Les yeux de l'aide à moitié endormi se rouvrirent démesurément, cette question l'avait tout à fait arraché au sommeil.

« Je me le rappelle bien, dit-il ; c'est moi qui tenais la lumière. »

Le maître ouvrit la marche vers le lit.

« Je ne suis pas satisfait du résultat de cette opération de Solférino, dit-il ; j'avais besoin de l'essayer une fois encore. Elle a sauvé la vie de l'homme, c'est vrai, mais elle n'a pas manqué d'envoyer sa raison au diable. Il doit y avoir eu quelque vice dans cette opération, ou bien c'est qu'il y avait un vice de tempérament chez cet homme. Enfin !… Regardez, mon cher Max, la chère jeune femme qui est sur ce lit ; voilà le cas de Solférino. Vous tiendrez encore la lumière, mon cher enfant, restez là et regardez de tous vos yeux. J'espère cette fois sauver la vie de la blessée et sa raison tout ensemble. »

Il retroussa les parements de son uniforme et commença l'opération.

Au moment où ses terribles instruments touchaient la tête de Grace, on entendit la voix du factionnaire du plus proche avant-poste.

Il donnait en allemand le mot d'ordre qui allait permettre à Mercy de faire son premier pas vers l'Angleterre :

« Laissez passer la dame anglaise ! »

L'opération continua.

La sentinelle du poste suivant criait à son tour :

« Laissez passer la dame anglaise ! »

L'opération était finie.

Ignatius Wetzel leva la main pour recommander le silence et posa son oreille sur la bouche de la patiente.

Le premier souffle tremblant de la vie qui revenait erra sur les lèvres de Grace Roseberry et frappa la joue ridée du vieux chirurgien.

« Aha ! s'écria-t-il, chère enfant, vous respirez !… vous vivez !… »

Il parlait encore.

La sentinelle placée à l'extrême limite de la ligne prussienne cria, mais on l'entendit à peine de la chaumière, la distance, était trop grande :

« Laissez passer la dame anglaise ! »

FIN DU PROLOGUE.

DRAME

MABLETHORPE HOUSE

La scène se passe en Angleterre, dans l'hiver de l'année mil huit cent soixante-dix – l'année de la guerre entre la France et l'Allemagne.

Les personnages sont : – Julian Gray ; – Horace Holmcroft ; – Lady Janet Roy ; – Grace Roseberry ; – Mercy Merrick.

CHAPITRE VI

LA DEMOISELLE DE COMPAGNIE DE LADY JANET

C'est un beau jour d'hiver.

Le ciel est pur, la gelée est rude, la glace épaisse, une fête pour les patineurs.

La salle à manger de l'ancien hôtel, appelé Mablethorpe House, situé à Kensington, l'un des faubourgs aristocratiques de Londres, est bien connue des artistes et des amateurs pour ses boiseries sculptées, rapportées de Florence par un ancêtre du possesseur actuel.

Mais ces merveilles de l'art italien ne décorent que trois côtés de la muraille.

Sur le quatrième, la marche du progrès moderne a rompu l'uniformité.

On a sacrifié la boiserie pour ouvrir une serre contiguë à la salle, un ravissant jardin d'hiver rempli de plantes et de fleurs rares.

À droite, lorsqu'on regarde en face la serre, une porte donnant dans la bibliothèque, et de là conduisant, à travers le grand vestibule, aux autres appartements de réception de l'hôtel.

À gauche, une seconde porte pareille conduisant dans la salle de billard, dans le fumoir, et dans une plus petite pièce qui commande une des entrées secondaires de la maison.

À gauche également, s'élève la grande cheminée, surmontée de son manteau de marbre, sculpté dans le style confus et ornementé à profusion du dix-huitième siècle en Angleterre.

Pour un œil exercé, la salle à manger, avec son ameublement moderne et la serre voisine, ses antiques boiseries, ses grandes portes, et sa cheminée colossale, offre un mélange étonnant, presque révolutionnaire, de genres, d'époques et d'écoles tout à fait différents.

Des yeux ignorants ne voient là rien de plus que beaucoup de luxe et de confort : c'est ici une riche demeure, commode, agréable, et dont les maîtres entendent bien la vie.

La pendule vient de sonner deux heures.

La table est dressée pour le second déjeuner.

Les personnes assises autour de la table sont au nombre de trois.

D'abord Lady Janet.

Une jeune femme : sa lectrice et sa dame de compagnie.

Enfin un hôte de la maison qui a déjà figuré dans ce récit sous le nom d'Horace Holmcroft et que nous avons vu attaché à l'état-major de l'armée allemande comme correspondant militaire d'un journal anglais.

Lady Janet Roy se présente pour ainsi dire d'elle-même.

Quiconque a la plus légère prétention à connaître la société à Londres, est familier avec le nom ou la personne de Lady Janet Roy.

Qui n'a entendu parler de ses vieilles dentelles et de ses rubis inestimables ?

Qui n'a admiré son noble visage, sa belle chevelure blanche toujours admirablement disposée, ses admirables yeux noirs qui ont conservé leur éclat juvénile depuis soixante ans qu'elle a fait sa première apparition dans le monde ?

Qui n'a goûté le charme de son aimable conversation, de son esprit intarissable, de son humeur gracieuse, et de ses manières enjouées ?

Quel est l'ermite moderne qui ne connaît, au moins par ouï-dire, la nouveauté fantastique et l'originalité de ses opinions, les généreux encouragements qu'elle se plaît à donner aux mérites naissants, de quelque nature qu'ils soient et dans toutes les classes ; sa charité, qui ne s'attache point à paraître et à faire de bruit, mais à faire du bien ; son inépuisable indulgence, que ne peut décourager aucune ingratitude, que ne peut lasser aucune bassesse ?

Tout le monde a entendu parler de la populaire vieille dame… veuve d'un mari depuis longtemps oublié, qui ne lui a pas laissé d'enfants.

Tout le monde connaît Lady Janet Roy.

Mais qui connaît la belle jeune femme assise à sa droite et qui joue avec sa fourchette, au lieu de songer tout simplement à manger ?

Personne.

Elle est élégamment vêtue de popeline grise, ornée de velours de même couleur, le tout égayé par un ruban rouge qu'elle a noué autour de son col.

Elle est presque aussi grande que Lady Janet et avec une grâce et une sûreté de maintien bien rares chez les jeunes femmes qui dépassent la taille moyenne.

À en juger par une certaine grandeur naturelle dans le port de sa tête et dans l'expression de ses grands yeux noirs, ceux qui ne croient pas à l'influence du sang et de l'éducation ne manqueront point de deviner que c'est une personne noble, très-noble.

Hélas ! elle n'est pourtant que la dame de compagnie et la lectrice de Lady Janet.

Sa tête, couronnée de sa belle chevelure brune, s'incline avec un gracieux respect quand Lady Janet parle.

Sa belle main énergique et mignonne est sans cesse et toujours attentive à remplir les plus légers désirs de Lady Janet.

La vieille dame, d'ailleurs, affectueusement familière avec elle, lui parle toujours comme elle parlerait à une fille adoptive.

Mais la gratitude de la belle dame de compagnie se traduit toujours avec la même retenue ; le sourire de la belle dame de compagnie trahit toujours la même inaltérable tristesse, lors même qu'elle sourit pour répondre au rire cordial de Lady Janet.

Y a-t-il donc quelque mystère dans toute cette jeunesse et toute cette beauté ?

Est-ce l'esprit ou le corps qui souffre chez cette charmante créature ?

Quelle est la nature des sentiments dont elle paraît agitée ?

La nature d'un remords.

Oui, vraiment elle languit accablée sous le pesant fardeau d'un reproche éternel que lui adresse sa conscience.

Aux yeux de la maîtresse de la maison, des hôtes de la maison et des visiteurs, elle est réellement ce qu'elle paraît être, Grace Roseberry, orpheline, parente par alliance de Lady Janet Roy.

Elle seule sait qu'elle est la réprouvée des rues de Londres ; l'hôte du refuge de Londres ; la femme perdue, qui, après avoir vainement tenté de se laver des souillures du passé, a saisi la planche de salut que le sort lui offrait, et, pour redevenir honnête, a volé une famille et un nom.

Elle est la protégée par l'ombre de son épouvantable secret, déguisée sous un nom qui est celui d'une autre ; installée aux lieu et place de la malheureuse tuée dans le camp français par un obus prussien.

Mercy Merrick n'avait qu'à oser pour devenir Grace Roseberry.

Elle a osé ; elle est Grace Roseberry elle-même depuis bientôt quatre mois.

En ce moment, tandis que Lady Janet cause avec Horace Holmcroft, ses pensées retournent vers le jour où elle a fait le fatal premier pas dans la carrière de ce mensonge.

Son changement de personnage n'a été que trop merveilleusement facile à accomplir !

À première vue, Lady Janet a cédé au charme de son noble et ravissant visage.

Elle n'a pas eu même besoin de présenter la lettre volée ; pas même besoin de répéter l'histoire si bien apprise d'avance.

La vieille dame a mis la lettre de côté sans l'ouvrir, la vieille dame a arrêté l'histoire dès les premiers mots.

« Votre visage est votre meilleure recommandation, ma chère ; votre père ne peut rien dire pour vous que vous n'ayez déjà dit vous-même en vous montrant. »

Tel avait été l'accueil de Lady Janet.

N'était-il point de nature à confirmer la fausse Grace Roseberry dans cette supercherie funeste ?

Ce n'était point l'expérience qui lui manquait.

Elle avait bien lu le journal écrit à Rome, elle connaissait le Canada, elle avait aisément répondu à toutes les questions relatives à la maladie du colonel Roseberry que lui adressait sa protectrice.

Ses réponses étaient préparées à l'avance.

On ne l'avait point prise au dépourvu.

Et pendant ce temps, en Allemagne, dans un lit d'hôpital, la véritable Grace revenait lentement et péniblement à la vie.

La fausse Grace était présentée aux amis de Lady Janet comme la parente par alliance de la maîtresse de Mablethorpe House.

Au reste, jusqu'alors, aucune circonstance n'était survenue qui pût lui donner le plus léger soupçon que Grace Roseberry ne fût pas une femme bien morte, bien enterrée.

Aussi loin qu'elle portât les yeux, aucun sujet d'inquiétude ; elle devait vivre en parfaite sécurité de la vie d'une autre, si sa conscience le lui permettait ; elle devait être respectée, distinguée, aimée, dans la situation qu'elle avait usurpée si hardiment.

Elle se leva de table tout à coup.

Toute son étude, tous ses efforts consistaient à se délivrer des souvenirs qui l'obsédaient.

Comme ils la poursuivaient encore en ce moment, elle fuyait devant eux.

Sa mémoire était sa pire ennemie ; son seul refuge contre elle-même était le changement d'occupation et le changement de place.

« Puis-je aller dans la serre, Lady Janet ? demanda-t-elle.

– Certainement, ma chère enfant. »

Elle salua sa protectrice… regarda un moment Horace Holmcroft avec une attention calme et pleine de compassion… et, traversant lentement la salle, elle entra dans le jardin d'hiver.

Les yeux d'Horace la suivirent avec une curieuse expression d'admiration mêlée de colère.

Quand il eut cessé de la voir, l'admiration s'évanouit, la colère resta.

Le visage du jeune homme se contracta, et il fronça les sourcils ; puis il demeura silencieux, sa fourchette à la main, oubliant, lui aussi, de manger.

« Un peu de pâté français, Horace ? dit Lady Janet.

– Non, merci.

– Alors un peu de poulet ?

– Non, pas de poulet.

– Rien ne vous tente donc ?

– Je boirai, si vous voulez bien me le permettre. »

Il remplit son verre de bordeaux pour la cinquième fois et le vida d'un trait.

Les yeux perçants de Lady Janet le surveillaient avec une attention moqueuse ; la langue de Lady Janet était un instrument aigu ; Lady Janet avait l'habitude de dire franchement ce qui lui passait par l'esprit.

« L'air de Kensington ne paraît pas vous convenir, mon jeune ami, repartit-elle. Depuis que vous êtes mon hôte, vous ne cessez de remplir votre verre et de vider votre porte-cigares. Mauvais signe chez un jeune homme. Quand vous êtes arrivé ici, vous étiez, il est vrai, encore souffrant d'une blessure. À votre place, je ne me serais pas exposé à recevoir une balle rien que pour avoir l'occasion d'envoyer la description d'une bataille à un journal. Mais je comprends

tous les goûts. Votre blessure vous fait-elle encore souffrir ?… Êtes-vous malade ?… »

– Pas le moins du monde.

– Êtes-vous de mauvaise humeur ? »

Horace Holmcroft laissa tomber sa fourchette dans son assiette, et, ses coudes sur la table :

« Terriblement, » répondit-il.

L'indulgence de Lady Janet était grande, mais pas sans bornes, elle excusait toutes les erreurs et toutes les fautes, jamais une infraction aux bonnes manières.

Elle saisit donc l'instrument de correction qui se trouvait à sa portée… une cuiller… et en frappa vigoureusement son jeune ami sur le bras.

« Ma table n'est pas la table d'un club, dit la vieille dame. Levez la tête… Ne regardez pas votre fourchette… regardez-moi. Je ne permets à personne d'être de mauvaise humeur dans ma maison. C'est me faire injure. Si la vie tranquille que nous menons ici ne vous convient pas, dites-le franchement et trouvez quelque chose d'autre à faire. Je pense que vous découvririez bien quelque occupation… si vous daigniez vous en donner la peine. Il n'y a pas besoin de sourire. Je ne tiens pas à voir vos dents… Ce que je veux, c'est une réponse. »

Horace convint, avec beaucoup de gravité, qu'il pouvait trouver une occupation.

Et d'abord, la guerre entre la France et l'Allemagne continuait ; son journal lui avait offert de reprendre la correspondance militaire.

« Ne me parlez ni des journaux ni de la guerre ! cria lady Janet avec une soudaine exaltation qui n'était pas jouée, qui était de la vraie colère cette fois, – J'ai horreur des journaux ! Je leur ai interdit l'entrée de ma maison. Je les rends responsables du sang répandu dans la guerre entre l'Allemagne et la France. »

Les yeux d'Horace s'ouvrirent démesurément.

La vieille dame parlait très-sérieusement.

« Comment pouvez-vous raisonnablement penser, demanda-t-il, que ce soient les journaux qui aient causé la guerre ?

– Ils en sont tout à fait responsables, répondit Lady Janet. – Quoi !… vous ne comprenez donc pas le siècle, dans lequel vous vivez ! Est-ce que personne fait quelque chose aujourd'hui, y compris la guerre, sans désirer que les journaux en parlent ? Ce qu'on fait en vue des journaux ?… Mais tout cela se conjugue : ***Je*** souscris à une œuvre de charité ; ***tu*** donnes une attestation ; ***il*** prononce un discours ; ***nous*** souffrons d'une douleur ; ***vous*** faites une découverte ; ***ils*** vont à l'église et s'y marient. Eh bien, je, tu, il, nous, vous, ils, tous ne veulent qu'une seule et même chose… qu'on s'occupe d'eux dans les journaux. Rois, soldats, diplomates, font-ils exception à la règle générale de l'humanité ? Pas le moins du monde ! Je vous le dis sérieusement, si les journaux d'Europe avaient les uns et les autres résolu de ne pas faire la plus petite allusion imprimée à la guerre entre la France et l'Allemagne, c'est ma ferme conviction que la guerre aurait pris fin depuis longtemps déjà faute d'encouragement. Que la plume cesse de faire des réclames au sabre, et le sabre se remettra au fourreau. Pas de comptes rendus…, plus de combats.

– Vos idées ont au moins le mérite d'être d'une nouveauté piquante, Lady Janet, dit Horace, trouveriez-vous quelque inconvénient à les voir exposées dans les journaux ? »

Lady Janet battit son jeune ami avec ses propres armes.

« Certes, non ! dit-elle. Ne vivons-nous pas dans la dernière partie du dix-neuvième siècle ? Vous songez à mettre mes idées dans les journaux, dites-vous ? Mais si vous avez la moindre affection pour moi, faites-le, et en gros caractères encore ! »

Horace changea la conversation.

« Vous me blâmez d'être de mauvaise humeur, reprit-il, et vous semblez croire que ma mauvaise humeur vient de l'agréable existence que je mène chez vous. Vraiment, je ne suis rien moins que las de cette existence, Lady Janet. »

Il tourna les yeux vers le jardin d'hiver et fronça encore une fois les sourcils.

« Pour dire la vérité, en un mot, dit-il, je ne suis pas content de Grace Roseberry.

– Qu'a donc fait Grace ?

– Elle persiste à prolonger notre situation de fiancés. Rien ne peut lui persuader de fixer la date de notre mariage. »

C'était vrai !

Mercy avait été assez folle pour l'écouter et pour l'aimer.

Mais Mercy n'était pas assez vile pour l'épouser.

Trois ou quatre mois environ s'étaient écoulés depuis qu'Horace, chassé par sa blessure du théâtre de la guerre, était revenu en Angleterre, et avait retrouvé la belle compatriote avec laquelle il s'était lié en France, installée chez Lady Janet Roy.

Invité à devenir l'hôte de Lady Janet (il avait passé toutes ses vacances, jadis, quand il était écolier, sous le toit de Lady Janet), il se vit libre de passer de même toutes les heures oisives de sa convalescence, c'est-à-dire tous les jours, du matin au soir, dans la compagnie de Mercy. L'impression que la jeune femme avait produite sur lui dans la chaumière française s'était bientôt accrue et était devenue de l'amour.

Avant la fin du premier mois, Horace avait fait sa déclaration, et il s'était aperçu qu'il ne la glissait point dans une oreille malveillante.

Dès ce moment sa félicité parfaite ne lui parut plus qu'une question de temps ; il n'avait qu'à persister dans son entreprise pour arriver au but.

Il y eut promesse de mariage… faite à contre-cœur pourtant par la jeune fille… Horace Holmcroft crut que sa cour touchait à sa fin.

Mais quels que fussent ses efforts, il ne parvint pas à persuader à sa fiancée de fixer le jour de ce mariage.

Et cependant quels obstacles pouvaient arrêter la future ?

Elle n'avait aucun parent à consulter, aucune parente que Lady Janet, et, en vertu de cet illustre cousinage, la

mère et les sœurs d'Horace étaient prêtes à la recevoir dans leur famille avec tous les honneurs qu'elle méritait.

Pas la moindre considération pécuniaire qui conseillât d'attendre une époque plus favorable.

Horace était fils unique ; il avait hérité de son père un revenu suffisamment élevé pour tenir honorablement son rang.

Des deux parts, rien ne pouvait donc empêcher les deux jeunes gens de s'unir dès que les formalités ordinaires seraient remplies.

Mais toutes les probabilités faisaient penser à Horace qu'il avait encore un long temps de cour en perspective, sans aucune raison pour expliquer ces étranges retards que l'étrange mauvais vouloir de la jeune femme.

« Comprenez-vous la conduite de Grace ? » demanda Lady Janet.

Lady Janet ne fit point cette question sans que sa voix ne s'altérât, Lady Janet prit un air perplexe et tourmenté.

« Je n'aime pas beaucoup à l'avouer, répondit Horace, et cependant je le pense… Oui, j'ai peur que Grace n'ait quelque motif secret pour retarder notre mariage, et qu'elle ne puisse ni ne veuille le confier ni à vous ni à moi. »

Lady Janet fit un mouvement involontaire.

« Qui vous fait penser cela ? demanda-t-elle.

– Une fois ou deux, je l'ai surprise en larmes. De temps à autre… et parfois lorsqu'elle cause le plus gaiement… elle change tout à coup de couleur et redevient silencieuse et

abattue. Tout à l'heure, lorsqu'elle a quitté la table, l'avez-vous remarquée ?… Elle m'a regardé d'une façon tout à fait étrange… comme si elle avait été affligée pour moi. Qu'est-ce que tout cela signifie ? »

La réponse d'Horace, bien loin d'augmenter l'anxiété d'abord visible de Lady Janet, sembla au contraire soulager la vieille dame.

Horace n'avait rien observé que Lady Janet n'eût remarqué avant lui.

« Jeune fou ! dit-elle, la raison de tout cela, comme vous dites, est assez claire. Grace n'est pas très-bien portante depuis quelque temps. Le docteur recommande de lui faire changer d'air. Je l'emmènerai avec moi.

– Il me conviendrait bien mieux, de l'emmener avec moi, repartit Horace. Elle y consentirait peut-être, enfin, si vous vouliez seulement user de votre influence sur elle. Est-ce trop vous demander que de vous prier de la convaincre ? Ma mère et mes sœurs lui ont écrit, leurs lettres n'ont produit aucun effet. Accordez-moi la plus grande des faveurs, parlez-lui aujourd'hui même ! »

Il s'arrêta, et s'emparant de la main de Lady Janet, il la serra d'une façon suppliante.

« Vous avez toujours été bonne pour moi, » dit-il doucement…

Et il serra plus fort.

La vieille dame le regarda.

Il était impossible de nier qu'il y eût dans la physionomie d'Horace Holmcroft bien des charmes qui la rendaient digne d'être regardée.

Bien des femmes lui auraient envié son teint clair, ses yeux si vifs, et la chaude teinte ambrée de sa blonde chevelure saxonne.

Les hommes… surtout les physionomistes habiles… auraient peut-être remarqué dans la forme de son front et dans la courbe de sa lèvre supérieure les signes révélateurs d'un esprit qui manquait de grandeur et de souffle… d'un esprit facilement accessible aux préjugés et obstiné à soutenir ces préjugés envers et contre tous.

Mais ces défauts étaient trop profondément cachés pour se trahir aisément.

Horace charmait généralement les femmes par ses avantages personnels et par la gracieuse déférence de ses manières.

Lady Janet l'adorait non-seulement pour ses mérites, mais encore à cause des vieux souvenirs qu'il lui rappelait.

Le père d'Horace avait été un de ses nombreux admirateurs aux jours de sa jeunesse : les circonstances les avaient séparés.

Le mariage de Lady Janet avait été une union stérile.

Jadis, quand, tout enfant, Horace était venu chez elle en vacances, elle avait tout de suite cédé à une secrète fantaisie, trop absurde pour être confiée à aucune créature humaine, elle se disait qu'il aurait dû être ***son*** fils et qu'il aurait pu être ***son*** fils !

Toute vieille qu'elle fût, elle souriait encore d'une façon charmante… elle se sentit des faiblesses de véritable mère… quand le jeune homme lui prit la main et la supplia de s'intéresser à son mariage.

« Faut-il vraiment que je parle à Grace ? demanda-t-elle avec une tendresse, avec une douceur, avec des manières bien différentes de celles qu'elle faisait voir dans les occasions ordinaires de la vie.

Horace vit bien qu'il avait gain de cause.

Il se redressa, ses yeux se dirigèrent encore une fois avec anxiété dans la direction du jardin d'hiver ; son beau visage rayonnait d'espoir.

Lady Janet, l'esprit tout rempli des anciens souvenirs et de l'image du père d'Horace, lui jeta à la dérobée un dernier regard… soupira en pensant aux jours évanouis… et revint à elle.

« Allez-vous-en au fumoir, dit-elle en le poussant vers la porte, allez-vous-en cultiver le vice favori du dix-neuvième siècle. »

Horace essaya d'exprimer sa gratitude.

« Allez et fumez ! »

Ce fut tout ce qu'elle dit en le poussant dehors.

« Allez et fumez. »

Restée seule, Lady Janet fit un tour dans la chambre et réfléchit un peu.

Le mécontentement d'Horace n'était pas déraisonnable : les retards qu'on lui opposait étaient inexplicables.

Soit que Grace eût un motif particulier pour laisser tout en suspens, soit qu'elle fût réellement agitée par un retour du cœur et de nouvelles dispositions moins favorables à Horace, il était, dans l'un ou l'autre cas, indispensable d'arriver à une explication définitive sur cette question du mariage.

La difficulté consistait à aborder ce sujet sans froisser la fiancée.

« Je ne comprends rien aux jeunes filles de la génération actuelle, pensait Lady Janet. Dans mon temps, quand nous aimions un homme, nous étions toujours empressées de nous marier. Et c'est ce qu'on appelle un siècle de progrès ! Alors elles devraient encore être plus pressées que nous ne l'étions ! »

Arrivée à cette conclusion par sa méthode d'induction, elle se résolut à essayer ce que pourrait son influence et à se fier à l'inspiration du moment pour le faire dans les meilleures conditions possibles.

« Grace ! » cria-t-elle en s'approchant de la porte de la serre.

La grande et souple personne de Grace, dans sa toilette grise, arriva comme en glissant ; son profil pur se détachait sur le feuillage du jardin d'hiver.

« Votre Seigneurie m'appelle ?

– Oui ; j'ai à vous parler. Venez là, et asseyez-vous. »

Sur ces mots, Lady Janet se dirigea vers un canapé, et fit asseoir sa demoiselle de compagnie près d'elle.

CHAPITRE VII

IL VIENT

« Vous êtes bien pâle, ce matin, mon enfant ? »

Mercy, la fausse Grace, soupira avec un grand air de découragement.

« Je ne suis pas bien, répondit-elle, le plus léger bruit me fait tressaillir. Je me sens excédée de fatigue si seulement je me promène dans ma chambre. »

Lady Janet lui frappa affectueusement sur l'épaule.

« Il faut que nous essayons un changement d'air et de place. Mais où irons-nous ?… Sur le Continent ou au bord de la mer ?

– Votre Seigneurie est trop bonne pour moi.

– Il est impossible d'être trop bonne pour vous. »

Mercy tressaillit… Une adorable rougeur monta subitement à ses joues pâles.

« Oh ! s'écria-t-elle avec un mouvement involontaire, répétez !… répétez cela !…

– Que je répète ? répliqua Lady Janet avec un regard de surprise.

– Oui !… ne croyez pas que je sois très-présomptueuse… croyez seulement que j'ai un peu de vanité. Je ne puis vous entendre dire trop souvent que vous avez appris à m'aimer. Est-ce réellement un plaisir pour vous de m'avoir dans votre maison ?… Me suis-je toujours bien conduite depuis que je suis avec vous ? »

La seule excuse à ses yeux pour l'abominable action dont elle était coupable… s'il pouvait y avoir une excuse… était dans la réponse affirmative que Lady Janet allait lui faire.

La fausse Grace voulait s'entendre dire que la vraie n'aurait pas été plus digne d'être bien accueillie à Mablethorpe House.

Lady Janet se sentit touchée et en même temps fort divertie par la véhémence extraordinaire de cet appel que lui adressait la jeune fille.

« Si vous vous êtes bien conduite ?… répéta-t-elle. Mais, ma chère, vous parlez comme une enfant ! »

Elle laissa sa main sur le bras de Mercy avec un geste caressant et continua sur un ton plus sérieux.

« Ce n'est pas assez, Grace, de dire que je bénis le jour où vous êtes entrée ici pour la première fois. Je crois que je n'aurais pu vous aimer davantage si vous aviez été ma propre fille. »

Mercy tourna vivement la tête de côté, comme si elle eût voulu cacher son visage.

Lady Janet qui tenait toujours son bras le sentit trembler.

« Qu'avez-vous ? demanda-t-elle, en revenant à sa brusquerie ordinaire.

– Je n'ai rien… Je suis seulement bien reconnaissante à Votre Seigneurie… »

Ces mots furent prononcés d'un air abattu, d'une voix saccadée.

Mercy tenait toujours son front baissé.

« Qu'ai-je donc dit qui ait pu la troubler à ce point ? se demandait la vieille dame. Est-elle en disposition de s'attendrir aujourd'hui ?… S'il en est ainsi, voilà bien le moment de lui dire un mot pour Horace. »

Ne perdant pas de vue ce but excellent, Lady Janet y arriva avec toutes les précautions nécessaires pour éviter une réponse évasive.

« Nous vivons si bien ensemble, reprit-elle, qu'il serait pénible à l'une comme à l'autre de nous d'accepter un changement dans cette charmante manière de vivre. À mon âge, c'est moi qui en souffrirais davantage. Que deviendrai-je, Grace, quand le jour sera arrivé, et qu'il faudra me séparer de ma fille adoptive ? »

Mercy tressaillit encore : ses yeux étaient pleins de larmes.

« Pourquoi vous quitterais-je ?… demanda-t-elle d'un ton alarmé.

– Vous le savez bien ! s'écria Lady Janet.

– Vraiment non. Apprenez-le-moi, je vous en prie.

– Demandez à Horace de vous le dire. »

Cette dernière allusion était catégorique.

Mercy baissa de nouveau la tête et recommença à trembler.

Lady Janet la regardait avec une surprise croissante.

« S'est-il passé quelque chose de mal entre vous et Horace ? demanda-t-elle.

– Non.

– Vous connaissez votre cœur, ma chère enfant. Vous n'avez bien, certainement pas encouragé Horace sans l'aimer ?

– Oh ! non !…

– Et cependant… »

Pour la première fois depuis qu'elles se connaissaient, Mercy osa interrompre sa bienfaitrice.

« Chère Lady Janet, dit-elle, je ne suis pas pressée de me marier. Nous avons bien le temps de causer de ce sujet. Vous aviez, je crois, autre chose à me dire ?… »

Il n'était pas aisé de déconcerter Lady Janet Roy ; cette dernière question la réduisit pourtant au silence.

Après tout ce qui s'était passé, voilà que sa jeune demoiselle de compagnie se trouvait n'avoir pas le plus léger soupçon du sujet qu'elles devaient traiter ensemble !

« De quoi sont donc faites les jeunes femmes de cette époque-ci ? » pensa la vieille dame complètement déroutée et fort en peine de savoir ce qu'elle allait dire.

De son côté, Mercy attendait avec une parfaite impassibilité qui ne faisait qu'augmenter les difficultés de la situation.

Ce silence menaçait de conduire l'entrevue à une fin soudaine et prématurée… quand la porte de la bibliothèque s'ouvrit.

Un valet de pied portant un petit plateau d'argent entra dans la chambre.

L'impatience commençait à s'emparer de Lady Janet ; elle saisit avidement la diversion qui se présentait ; ce pauvre domestique allait être sa victime.

« Que voulez-vous ? demanda-t-elle brusquement. Je ne vous ai pas sonné.

– Une lettre, Votre Seigneurie. Le porteur attend la réponse. »

Le laquais présenta son plateau et la lettre, et se retira.

Lady Janet reconnut l'écriture de la suscription.

Nouvelle surprise.

« Excusez-moi, ma chère, » dit-elle en s'arrêtant, avec son exquise politesse du bon vieux temps avant d'ouvrir l'enveloppe.

Mercy fit un geste et se dirigea vers l'autre extrémité de la chambre.

Elle ne se doutait guère que l'arrivée de cette lettre marquait une crise dans sa vie.

Lady Janet mit ses lunettes.

« C'est étrange qu'il soit déjà de retour !… » se dit-elle tout haut à elle-même, en jetant l'enveloppe sur la table.

La lettre contenait les lignes suivantes ; l'auteur de ces lignes n'était autre que le sauveur béni, l'homme providentiel qui avait prêché naguère dans la chapelle du refuge, devant les pécheresses repenties.

« MA CHÈRE TANTE,

« Me voici de retour à Londres, avant le temps fixé ! Mon ami le Recteur a abrégé ses vacances et a repris son service en province. J'ai peur que vous me blâmiez quand vous saurez les raisons que lui ont fait hâter son retour. Plus tôt je ferai ma confession, plus il me sera aisé de la faire. De plus, j'ai une raison particulière de vous voir le plus tôt possible. Puis-je suivre ma lettre ? Et puis-je vous présenter une dame… une étrangère absolument, à laquelle je porte intérêt ? Dites oui, je vous en prie, par le porteur, et vous obligerez votre neveu affectionné,

« JULIAN GRAY. »

Lady Janet relut avec méfiance la phrase de la lettre qui faisait allusion à la dame.

Julian Gray était son unique neveu, le fils d'une sœur chérie qu'elle avait perdue.

Il n'occupait pas une très-haute position dans l'esprit de sa tante… qui avait la plus violente aversion pour ses opinions politiques et religieuses… mais il ressemblait à sa mère.

Cette ressemblance plaidait pour lui auprès de la vieille dame, qui ressentait d'ailleurs secrètement un peu d'orgueil

de la précoce célébrité acquise par le jeune ecclésiastique comme écrivain et comme prédicateur.

C’étaient au moins des circonstances atténuantes.

Il fallait y joindre l’inaltérable bonne humeur de Julian.

La tante et le neveu étaient donc généralement en bons termes.

En dehors de ce qu’elle appelait ses détestables opinions, Lady Janet prenait suffisamment d’intérêt à Julian.

Elle éprouva une certaine curiosité au sujet de la mystérieuse dame dont il parlait dans sa lettre.

Était-il donc enfin résolu à se fixer dans la vie ?… Son choix était-il fait ?… Et, dans ce cas, ce choix serait-t-il acceptable pour la famille ?…

La physionomie de Lady Janet en laissa percer quelque doute.

Les idées libérales de Julian n’étaient-elles pas capables de le mener à toutes les folies ?

La tante baissa la tête d’un air de mauvais augure ; en même temps elle se levait et se dirigeait vers la porte de la bibliothèque.

« Grace, dit-elle en s’arrêtant et en se retournant vers sa jeune amie, j’ai un mot à écrire à mon neveu. Je reviens à l’instant. »

Mercy se rapprocha vivement, avec une exclamation de surprise.

« Votre neveu ? répéta-t-elle. Votre Seigneurie ne m'avait jamais dit qu'elle eût un neveu. »

Lady Janet se mit à rire.

« Je dois avoir eu bien des fois son nom sur le bout de la langue pour le dire, répéta-t-elle. Nous avons parlé de tant de choses… Et, pour avouer la vérité, mon neveu n'est pas un de mes sujets de conversation favoris. Je ne puis dire que je ne l'aime pas. Je déteste ses principes, ma chère, voilà tout. Cependant vous pourrez vous faire vous-même une opinion sur lui ; il vient me voir aujourd'hui. Attendez-moi ici, j'ai encore quelque chose à vous dire à propos d'Horace. »

Mercy ouvrit devant elle la porte de la bibliothèque, la referma quand Lady Janet fut sortie, et se mit à se promener de long en large dans la chambre, en réfléchissant profondément.

Son esprit était-il donc occupé du neveu de Lady Janet ?

Non.

Lady Janet avait trop rapidement parlé de son parent et n'avait pas prononcé le nom qu'elle avait eu si souvent sur le bout de la langue depuis quatre mois.

Mercy ignorait entièrement que le prédicateur du refuge et le neveu de sa bienfaitrice ne fussent qu'un seul et même homme.

Son âme n'était pleine d'ailleurs en ce moment que du compliment que lui avait fait Lady Janet au commencement de leur entretien.

« Ce n’est pas assez, Grace, de dire que je bénis le jour où vous êtes venue ici pour la première fois. »

Le souvenir de ces paroles était un baume salutaire pour l’esprit blessé de Mercy.

Grace Roseberry elle-même, la vraie, n’aurait certainement pas mérité une louange plus douce.

Presque aussitôt la conscience de Mercy parla : une soudaine horreur s’empara de la jeune femme, à la pensée du succès que remportait son audacieux mensonge.

Le sentiment de sa dégradation n’avait jamais été si amèrement présent à son imagination qu’en ce moment.

Si seulement elle pouvait avouer la vérité !… Si, l’ayant avouée, elle pouvait continuer de jouir honnêtement de la belle et tranquille existence de la maison de Lady Janet… Quelle joie, quelle fierté, que de reconnaissance envers Lady Janet !

Si elle faisait sa confession, pouvait-elle compter sur sa bonne conduite pour plaider en sa faveur et lui mériter un pardon ?

Non !… quelle folie !… quelle chimère !… Non !… non !…

Sa raison l’avertissait que sa situation était sans issue comme sans espoir.

La place qu’elle avait gagnée, honnêtement gagnée, dans l’opinion de Lady Janet, elle ne la devait qu’à une tromperie criminelle.

Rien ne pouvait atténuer, rien ne pouvait excuser la laideur de cette action.

Elle se cacha le visage dans son mouchoir et laissa couler des pleurs inutiles amassés dans ses yeux, puis elle essaya de donner un autre cours à ses pensées.

Qu'est-ce que Lady Janet lui avait dit tout en se rendant à la bibliothèque ?

Qu'elle reviendrait pour continuer à causer d'Horace.

Mercy devina bien ce qu'on allait lui dire ; elle ne savait que trop ce que Horace voulait d'elle.

Comment affronter encore ce nouvel embarras ?

Au nom du Ciel, que faire ?

Pouvait-elle laisser l'homme qui l'aimait…, qu'elle aimait…, se jeter en aveugle dans le gouffre du mariage avec une femme qui avait été une femme perdue ?…

Non ! elle devait l'avertir.

Comment ?

Briserait-elle le cœur d'Horace ?… se couvrirait-elle de tant de honte elle-même ?… confesserait-elle la hideuse vérité ?…

« Je ne puis !… Je ne veux pas le dire ! s'écria-t-elle. Ce moment-là me tuerait. »

Mais son humeur mobile changea encore une fois.

Le démon l'emportait, elle se dit que ce qui la perdrait le plus sûrement, c'était ce qu'il y avait de bon dans sa na-

ture… Un redoublement d'audace et d'amertume remplit tout à coup son cœur.

Elle retomba sur le canapé, les yeux étincelants, les joues enflammées d'une méchante colère.

« Je ne suis pas pire qu'une autre femme, après tout, pensait-elle. Une autre femme l'aurait épousé pour sa fortune. »

L'instant d'après, l'ange revint.

Quelle excuse à invoquer pour tromper Horace que l'indignité de tant d'autres femmes qui n'hésiteraient point à commettre cette infamie !

Elle cacha de nouveau son visage dans ses mains et trouva un refuge… ou bien des fois elle l'avait déjà trouvé… dans l'impuissante résignation, dans l'inertie du désespoir.

« Oh ! que ne suis-je morte avant d'entrer dans cette maison !… Si je mourais maintenant, murmura-t-elle, quelle délivrance pour eux et pour moi ! »

Ainsi finit encore une fois la lutte entre l'esprit du mal et Mercy Merrick, déguisée sous les traits de Grace Roseberry.

La porte conduisant dans la salle de billard s'ouvrit doucement.

Horace Holmcroft avait attendu le résultat de l'intervention de Lady Janet en sa faveur, il ne pouvait attendre davantage.

Il regarda autour de lui avec précaution ; prêt à disparaître sans rien dire si les deux femmes étaient encore occupées à causer ensemble.

L’absence de Lady Janet lui permit de supposer que l’entrevue était terminée.

Peut-être que sa fiancée l’attendait là, seule, pour lui parler suivant son cœur.

Il fit quelques pas,… elle demeurait assise, distraite, insensible, absorbée dans ses pensées.

Pensait-elle à lui ?

Il s’avança un peu plus près encore et l’appela :

« Grace ! »

Elle se dressa sur ses pieds avec un cri.

« Je voudrais bien que vous ne me surpreniez pas ainsi, dit-elle, avec colère en retombant sur le canapé. La moindre frayeur subite me fait battre le cœur à m’étouffer, vous le savez bien. »

Horace implora son pardon avec toute l’humilité d’un amoureux qui sent sa faute.

Dans l’état d’irritation nerveuse où se trouvait Mercy, il n’était pas aisé de la calmer.

Elle détourna les yeux en silence.

Et lui, qui ne se doutait guère de la crise de souffrance morale par laquelle venait de passer la jeune fille, s’assit auprès d’elle, et lui demanda tout doucement si elle avait vu Lady Janet.

Elle lui fit une réponse affirmative d’un ton et d’un air qui auraient averti un homme expérimenté que les plus excessives précautions devaient ici être mises en usage.

Horace était jeune, impatient, exaspéré par sa longue attente dans la chambre voisine ; il posa sans hésiter à Mercy une nouvelle question.

« Est-ce que Lady Janet vous a dit quelque chose… ? »

Mercy se retourna vers lui furieuse, et ne le laissa point finir.

« Vous m'avez envoyé Lady Janet pour m'arracher une promesse de hâter votre mariage, s'écria-t-elle. Je lis sur votre visage. »

Ce second avertissement bien net, plus net que le premier, d'être prudent, Horace n'en tint compte.

« Ne vous fâchez pas ! dit-il d'un air de bonne humeur. Suis-je vraiment bien inexcusable si j'ai prié Lady Janet d'intercéder pour moi ? J'ai vainement essayé de vous convaincre moi-même. Ma mère et mes sœurs ont intercédé à leur tour et vous avez fait la sourde oreille… »

Elle ne put en entendre davantage, et frappa le parquet du pied dans un accès de violence nerveuse.

« Je suis lasse d'entendre parler de votre mère et de vos sœurs ! interrompit-elle avec véhémence. Vous ne parlez pas d'autre chose. »

Il y avait une autre faute à commettre dans ce cas épineux.

Horace la commit.

Il prit la mouche à son tour.

Sa mère et ses sœurs étaient de grandes autorités à ses yeux.

Il faut savoir qu'elles représentaient pour lui l'idéal de la perfection chez les femmes.

Il gagna l'autre extrémité de la chambre, et là, se redressant, il s'avisa de morigéner sa fiancée comme elle le méritait.

« Vous feriez bien, Grace, de suivre l'exemple que vous donnent ma mère et mes sœurs, dit-il. Elles n'ont pas l'habitude de parler cruellement à ceux qui les aiment. »

Ce reproche sévère ne produisit pas, d'ailleurs, le moindre effet ; Mercy sembla y demeurer aussi indifférente que s'il n'était pas arrivé jusqu'à ses oreilles.

Elle avait une disposition, une méchante disposition née de l'amertume de sa propre expérience… qui la faisait entrer en révolte contre l'habitude d'Horace de toujours chanter les louanges des femmes de sa famille.

« Cela me fait pitié, se disait-elle, d'entendre vanter la vertu de femmes qui n'ont jamais su ce que c'est que la tentation ! Quel beau mérite de vivre honorablement quand votre existence n'est qu'une suite de biens et de jouissances ? Sa mère a-t-elle connu le dénûment ? Ses sœurs ont-elles été abandonnées dans la rue ? »

Ces pensées lui endurcissaient le cœur, et la ramenaient presque à l'envie de le tromper… aussi pourquoi lui donner ses parents comme des modèles à suivre ?

N'avait-il pas assez d'esprit pour comprendre que les femmes détestent qu'on leur propose d'autres femmes en exemple ?

Elle le regarda avec un sentiment violent d'impatience et de fatigue.

Il était assis à la table du déjeuner, il lui tournait le dos, et il tenait sa tête dans sa main.

S'il avait tenté de la rejoindre, elle l'aurait repoussé ; s'il avait dit un mot, elle l'aurait reçu avec une réponse piquante.

Il était assis loin d'elle, muet et boudant.

Qui ne sait que, chez un homme, le silence est la plus efficace de toutes les protestations contre la femme qui l'aime.

Elle peut endurer la violence.

À de méchantes paroles, elle est toujours prête à répondre par des paroles plus vives.

Le silence la blesse davantage, elle se rend alors, elle est vaincue.

Après un moment d'hésitation, Mercy quitta le canapé, s'avança vers la table avec douceur.

Pauvre Horace !

Elle l'avait fâché… Elle était en faute.

Comment aurait-il pu savoir, le pauvre garçon, combien, en parlant de ses sœurs, il la mortifiait.

Pas à pas elle se glissa plus près de lui.

Il ne la regardait pas, il boudait toujours.

Elle posa timidement la main sur son épaule.

« Pardonnez-moi, Horace, murmura-t-elle à son oreille. Je suis souffrante ce matin, je ne suis pas moi-même. Je ne pensais pas ce que j'ai dit. Je vous en prie, pardonnez-moi. »

Il était impossible de résister à la tendresse caressante qui accompagnait ces paroles.

Il lui prit la main ; elle se pencha sur lui et lui effleura le front de ses lèvres.

« Suis-je pardonnée ? demanda-t-elle.

– Ô ma bien-aimée, dit-il, si vous saviez comme je vous aime !

– Je le sais, » répondit-elle tout en tournant les cheveux du jeune homme autour de son doigt et en les arrangeant sur son front où son baiser les avait mis en désordre.

Ils étaient en ce moment bien occupés tous les deux ; sans quoi, ils auraient entendu la porte de la bibliothèque s'ouvrir à l'autre bout de la chambre.

Lady Janet avait achevé d'écrire la réponse demandée par son neveu et revenait, fidèle à sa promesse, pour plaider la cause d'Horace.

La première chose que rencontra son regard fut son client, plaidant pour lui-même, avec un succès remarquable.

« On n'a pas besoin de moi ici, » pensa la vieille dame.

Elle referma la porte sans bruit et laissa les amoureux à eux-mêmes.

Horace revenait en ce moment, avec sa folle persistance, à la question du mariage et à l'ajournement indéfini dont le menaçait sa fiancée.

Mais, aux premiers mots qu'il prononça, elle s'éloigna de lui avec tristesse, pourtant sans colère.

« Ne me pressez pas aujourd'hui, dit-elle, je ne suis pas bien. »

Il se leva en la regardant avec anxiété.

« Pourrai-je vous en parler demain ?

– Oui, demain. »

Elle retourna s'asseoir sur le canapé et changea de conversation.

« Que Lady Janet reste longtemps dans la bibliothèque ! dit-elle. Qui peut la retenir ? »

Horace fit de son mieux pour paraître s'intéresser à la question de savoir pourquoi l'absence de Lady Janet se prolongeait.

« Avait-elle quelque raison de vous quitter ? dit-il en s'appuyant sur le dossier du canapé et se penchant sur la jeune fille.

– Elle est allée écrire un mot à son neveu. À propos, qu'est-ce que c'est que son neveu ?

– Est-il possible que vous ne le connaissiez pas ?

– Non vraiment.

– Vous avez entendu parler de lui, bien certainement, reprit Horace. Le neveu de Lady Janet est un homme célèbre. »

Il s'arrêta, et tout en remettant en place une boucle de ses cheveux qui retombait sur son épaule, non sans l'avoir pressée contre ses lèvres :

« Eh ! dit-il, c'est Julian Gray. »

Elle se releva brusquement, et le regarda pâle et effarée de terreur, comme si elle doutait encore.

Horace était muet de surprise.

« Ma chère Grace ! s'écria-t-il enfin, qu'ai-je fait ou dit cette fois pour vous effrayer ? »

Elle fit un geste pour lui imposer silence.

« Le neveu de Lady Janet est Julian Gray, répéta-t-elle à voix basse, et je ne l'apprends qu'aujourd'hui !

– Eh bien, ma chère, dit Horace, maintenant vous le savez. Qu'y a-t-il là qui puisse vous alarmer ? » demanda-t-il.

Ce qu'il y avait, mais la plus hardie des femmes dans une situation pareille et avec un tempérament comme celui de Mercy, devait se sentir mourante.

La fraude prit à ses yeux un nouvel aspect.

La fatalité !… la fatalité !…

La fatalité qui l'avait conduite dans cette maison où elle devait retrouver le prédicateur du refuge.

Il allait venir, l'homme qui avait touché les derniers replis de son cœur… qui avait imprimé son influence sur toute sa vie !…

Est-ce que le jour du jugement venait avec lui ?

« Ne prenez pas garde à moi, dit-elle faiblement. J'ai été bien mal toute la matinée. Vous l'avez bien vu vous-même quand vous êtes entré ici ; le son de votre voix a suffi à m'effrayer. Je serai mieux tout à l'heure. J'ai peur seulement de vous avoir alarmé.

– Ma chère Grace, c'est que vous avez eu l'air d'être terrifiée, le savez-vous bien, au nom de Julian ! C'est une célébrité, il est vrai ; et j'ai vu bien des dames se lever et le contempler avec de grands yeux pleins d'émotion ou d'admiration quand il entrait quelque part. Mais vous, c'est de la peur que ce nom-là vous inspire. »

Elle rappela tout son courage, fit un suprême effort, et se mit à rire… d'un rire âpre et contraint…

« Vous êtes fou, dit-elle. Comme si M. Julian Gray pouvait être quelque chose dans l'état de mes nerfs ! Je suis tout à fait bien à présent. Voyez vous-même ! »

Elle le regarda de nouveau avec gaîté, vraiment une gaîté de spectre et revint au neveu de Lady Janet en affectant d'ailleurs une indifférence bien jouée.

« J'ai certainement entendu parler de ce Julian Gray, dit-elle. Vous savez qu'on l'attend ici aujourd'hui ? Ne restez pas là derrière moi… Ce n'est pas une position pour causer avec les gens. Venez vous asseoir ici. ».

Il obéit… mais il la considérait encore avec surprise et un peu de méfiance.

Son visage trahissait toujours l'angoisse : elle continuait cependant à jouer son rôle, résolue à ne pas laisser place dans l'esprit de son fiancé au moindre soupçon.

Horace avait été trop près de croire qu'elle avait peur de Julian Gray.

« Parlez-moi de ce personnage célèbre, dit-elle en passant familièrement son bras dans celui du jeune homme. À quoi ressemble-t-il ? »

Cette caresse et ce ton dégagé firent quelque effet sur Horace ; sa physionomie s'éclaira, et il répondit gaiement à son tour :

« Préparez-vous à voir le moins clérical des ecclésiastiques ; Julian est une brebis égarée et vraiment une épine au flanc de son évêque. Il prêche, pour peu qu'on le lui demande, dans des chapelles de dissidents. Il entend n'élever aucune prétention à l'autorité du prêtre ni au pouvoir du prêtre. Il va devant lui en faisant le bien d'après un système qui lui est particulier. Il est tout à fait résigné à ne jamais arriver aux premiers postes de sa profession. Il dit que c'est monter assez haut que d'être l'Archidiacre des Affligés, le Doyen des Affamés, et l'Évêque des Pauvres. Avec toutes ses bizarreries, le meilleur garçon du monde et énormément populaire parmi les femmes. Toutes vont près de lui, lui demander des conseils. J'espère que vous irez comme les autres. »

Mercy changea de couleur.

« Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle brusquement.

– Julian a l'art de la persuasion. C'est ce qui l'a rendu célèbre, dit Horace, en souriant. S'il vous parlait, Grace, il arriverait bien à vous faire fixer notre jour. Si je demandais à Julian de prêcher en ma faveur ? »

Il ne parlait qu'en plaisantant.

L'esprit inquiet de Mercy ne goûta point ce badinage.

« Il me détachera Julian, pensa-t-elle avec un sentiment de terreur indescriptible, si je ne l'en empêche pas ! »

Or le seul moyen certain pour empêcher Horace de recourir à son ami était de lui accorder ce qu'il désirait avant que Julian n'entrât dans la maison.

Elle remit sa main sur l'épaule d'Horace, étouffant la terrible angoisse qui la consumait, sous une affectation de coquetterie forcée, douloureuse à voir.

« Ne dites pas d'absurdités ! reprit-elle gaiement. Où en étions-nous donc tout à l'heure… avant que nous ne commencions à parler de M. Julian Gray ?

– Nous demandions ce qu'était devenue Lady Janet ? » répliqua Horace.

Elle lui donna avec impatience un petit coup de doigt sur la joue.

« Non !… non !… avant cela ? »

Ses yeux achevèrent ce qu'elle ne disait pas.

Le bras d'Horace se glissa autour de sa taille.

« Je disais que je vous aimais, répondit-il.

– Pas autre chose ?

– Êtes-vous déjà lasse de l'entendre ? »

Elle sourit d'une façon charmante.

« Êtes-vous vraiment si empressé de… de… ? »

Elle s'arrêta et détourna les yeux.

« De nous marier ?

– Oui.

– C’est le plus cher désir de ma vie.

– Vraiment ?

– Vraiment ! »

Il y eut une pause.

Les doigts de Mercy jouaient fiévreusement avec les breloques de sa chaîne de montre.

« Quand voudriez-vous que ce désir s’accomplît ? » dit-elle.

Elle n’avait jamais parlé ainsi ; elle n’avait jamais regardé son fiancé avec cette tendresse.

Horace en fut effrayé… c’était trop de bonne fortune.

« Ô Grace ! s’écria-t-il, vous ne vous moquez pas de moi ?

– Qui vous fait croire que je me moque de vous ? »

Horace, toujours naïf, répondit sérieusement.

« Vous ne vouliez pas même me laisser parler de notre mariage tout à l’heure, dit-il.

– Qu’importe ce que j’ai fait tout à l’heure, répliqua-t-elle. On dit que les femmes varient. C’est un des défauts de notre sexe.

– Le Ciel soit loué pour les défauts de votre sexe ! s’écria Horace avec une ferveur sincère. Me permettez-vous vraiment de fixer le jour ?

– Si vous le voulez absolument. »

Horace réfléchit un moment : le sujet de ses réflexions était la loi des mariages.

« Nous pouvons être mariés avec une licence dans une quinzaine, dit-il. Donc, à quinze jours. »

Elle leva les mains avec effroi, elle protestait.

« Pourquoi pas ?… reprit-il. Mon homme de loi est prêt. Il n'y a aucun préparatif à faire. Vous m'avez dit, quand vous m'avez accepté pour fiancé, que notre mariage serait des plus simples. »

Mercy fut obligée d'avouer qu'elle avait dit cela.

« Nous pourrions donc nous marier tout de suite… si la loi nous le permettait. Elle ne le permet pas. À quinze jours alors. Dites oui… »

Et il l'attira plus près de lui.

Il y eut une seconde pause.

Le masque de coquetterie… si mal attaché sur la physionomie de Mercy Merrick, tomba tout-à-coup.

Ses grands yeux noirs, si tristes, se reposaient avec compassion sur le visage enflammé d'Horace.

« Ne soyez pas si sérieuse ! dit-il. Rien qu'un petit mot, Grace, rien que : oui. »

Elle soupira et dit :

« Oui. »

Il l'embrassa passionnément.

Aussitôt elle fit un terrible effort et se dégagea.

« Laissez-moi ! dit-elle faiblement. Je vous en prie, laissez-moi seule ! »

Elle était émue… étrangement émue, à ce qu'il trouva ; elle tremblait de la tête aux pieds.

Horace lui obéit et se leva.

« Je vais chercher Lady Janet, dit-il ; il me tarde de montrer à la chère vieille femme que je suis maintenant de bonne humeur et de lui en dire la raison. »

Il se dirigea vers la porte de la bibliothèque.

« Vous ne sortirez pas d'ici, dit-il à sa fiancée. Laissez-moi vous revoir encore dès que vous serez plus calme.

– J'attendrai ici, » dit-elle.

Satisfait de cette réponse, il sortit, enfin. Les mains de Mercy tombèrent sur ses genoux ; sa tête s'affaissa lourdement sur les coussins du canapé.

Elle éprouvait une sensation d'éblouissement : son esprit s'égarait dans le vide.

Elle se demandait éperdument si elle était éveillée ou si elle rêvait.

Avait-elle réellement prononcé le mot qui l'engageait à épouser Horace Holmcroft dans quinze jours ?

Quinze jours !

Il fallait donc que quelque chose arrivât dans cet intervalle pour tout empêcher : avant quinze jours elle devait trouver une issue pour échapper à la terrible position contre laquelle elle se débattait.

Dans tous les cas et quoi qu'il advînt, elle avait choisi le meilleur moyen pour détourner le péril d'une entrevue particulière avec Julian Gray.

À la seule pensée de cette entrevue qu'Horace aurait certainement amenée, elle se redressa, les yeux fixes, les mains tremblantes.

Son imagination surexcitée se représentait Julian Gray présent dans cette chambre en ce moment, et lui parlant pour la persuader d'épouser Horace.

Elle le voyait, assis tout près d'elle… cet homme qui l'avait émue jusqu'au fond de l'âme jadis, du haut de sa chaire ; alors elle l'écoutait sans être vue de lui, à l'autre bout de la chapelle…, elle le voyait près d'elle maintenant, la regardant d'un œil profond, lisant son honteux secret dans ses yeux, l'arrachant bientôt de sa bouche, le devinant à la fièvre de ses mains, le lui dérobant mot à mot, jusqu'à ce qu'elle tombât prosternée à ses pieds, vaincue, prête à lui faire une entière confession de son mensonge.

Sa tête retomba sur les coussins, elle cacha son visage.

L'horreur l'environnait, le moindre bruit la faisait frémir.

Ayant pris le parti de céder en apparence à Horace, ayant rendu inutile cette terrible entrevue avec le jeune ecclésiastique, elle n'en devait pas moins le rencontrer.

La fatalité !… la fatalité !…

Et alors était-elle sûre d'elle-même ?

Non !… non !… non !…

Tout son être bondissait et défaillait à la seule pensée de se trouver dans la même chambre que lui.

Sa conscience coupable reconnaissait et redoutait son maître dans ce Julian Gray.

L'heure cependant s'écoulait.

La violence des émotions de Mercy, depuis le matin, l'avait terrassée.

Elle se sentait bien affaiblie.

Elle pleurait en silence, et ces larmes lui déchiraient les paupières ; elle avait la tête pesante et tous les membres brisés.

Elle glissa sur le sofa… les yeux fermés… le tic-tac monotone de la pendule s'affaiblissait à son oreille.

Peu à peu elle s'assoupit, assoupissement si léger qu'elle tressaillait encore quand un fragment de charbon de terre tombait de la grille.

Les oiseaux qui gazouillaient dans la volière du jardin d'hiver la réveillèrent deux fois, puis elle retomba dans sa torpeur.

Lady Janet et Horace entrèrent.

Elle eut faiblement conscience qu'elle n'était plus seule dans la chambre.

Avec un grand effort, elle ouvrit les yeux et se souleva.

Plus personne.

Ils étaient sortis et l'avaient laissée reposer.

Ses yeux se refermèrent ; et cette fois elle tomba dans un sommeil profond et sans rêves.

CHAPITRE VIII

IL APPARAÎT

Après un assez long intervalle de repos, Mercy fut réveillée par le bruit d'une porte vitrée que l'on fermait au fond du jardin d'hiver.

Cette porte, ouvrant sur le jardin, ne servait qu'aux domestiques de la maison ou à de vieux amis qui jouissaient du privilège d'entrer par la route intime dans les appartements de réception.

Mercy devait croire que c'était Lady Janet ou bien Horace qui retournaient à la salle à manger.

Elle se souleva à demi sur le canapé et écouta.

La voix d'un des valets de chambre frappa son oreille.

Une autre voix lui répondait, qui la fit trembler de tous ses membres.

Elle s'élança, écouta encore, et demeura immobile, muette de terreur.

Non, elle ne se trompait point… La voix qui répondait au domestique était bien la même qu'elle avait entendue au refuge et que jamais elle n'avait oubliée.

Le visiteur qui venait d'entrer par la porte vitrée, c'était… Julian Gray !

Ses pas se rapprochaient de la salle à manger.

Mercy se précipita vers la porte de la bibliothèque ; mais sa main était si tremblante qu'elle ne put ouvrir cette porte.

Au même instant, elle entendit encore la voix qui parlait, qui lui parlait à elle.

« Ne vous en allez pas ! Je n'ai rien d'effrayant ! Je ne suis que le neveu de Lady Janet… Julian Gray ! » disait-il.

Elle se retourna doucement, gagnée, charmée.

Il s'était arrêté, le chapeau à la main, à l'entrée du jardin d'hiver ; il était tout vêtu de noir, portant une cravate blanche… mais il semblait avoir pris un soin minutieux d'éviter tout air ecclésiastique dans la façon et la forme de ses vêtements.

Si jeune il portait déjà le stigmate de la pensée sur son visage, et ses cheveux étaient prématurément rares et clairsemés sur son front.

Sa taille élancée ne s'élevait pas au-dessus de la moyenne ; son teint était pâle ; il avait le menton et les joues rasés.

Un observateur ordinaire aurait passé près de lui sans le remarquer ;… ses yeux pourtant étaient étranges,… ses yeux seuls en faisaient un homme digne d'attention.

La grandeur extraordinaire des orbites dans lesquelles ils se mouvaient suffisait à attirer les regards, et donnait à sa physionomie un éclat qu'elle n'aurait pas eu sans eux, bien que, d'ailleurs, elle fût puissante et virile.

Cette douce flamme dont ils brillaient défiait l'analyse. Jamais deux personnes n'avaient pu se mettre d'accord ensemble sur leur couleur ; les uns déclaraient qu'ils étaient gris foncé, les autres assuraient qu'ils étaient noirs.

Des peintres avaient essayé de les reproduire et y avaient renoncé.

Impossible, au reste, de saisir une expression bien définie dans l'étonnante variété d'expressions qu'ils offraient sans cesse.

Ces yeux-là pouvaient charmer par certains instants et, dans d'autres, éveiller l'embarras ou la crainte ; ils avaient vraiment le pouvoir de faire rire ou pleurer à volonté.

Dans l'action comme dans le repos, ils étaient également irrésistibles.

Quand ils aperçurent Mercy se précipitant vers la porte de la bibliothèque, ils s'éclairèrent de la gaieté d'un enfant.

Mais lorsque la jeune femme se tourna, ils changèrent instantanément, s'adoucirent et s'enflammèrent.

Julian Gray venait de ressentir l'intérêt et l'admiration que la fausse Grace éveillait chez tous les hommes, dès qu'ils la voyaient.

Aussitôt, le ton et les manières du jeune ecclésiastique s'étaient modifiés, et ce fut avec l'air du plus profond respect qu'il lui dit :

« Faites-moi l'honneur de reprendre votre place, et pardonnez-moi si je me suis sottement présenté devant vous. »

Il s'arrêta, attendant sa réponse avant de faire un pas de plus dans cette chambre.

Toujours sous le charme de sa voix, Mercy obéit, le salua sans le regarder, et alla se rasseoir sur un canapé.

Il n'était plus possible de faire autrement.

Il la regarda, lui, et il entra.

Elle commençait bien à l'embarrasser un peu, presque autant qu'elle l'intéressait.

« Ce n'est pas un chagrin vulgaire, pensa-t-il, qui marque de sa griffe le beau visage de cette femme ; ce n'est pas un cœur ordinaire qui bat dans cette poitrine. Qui est cette femme ? »

Mercy fit appel à son courage et s'efforça de lui parler.

« Je crois que Lady Janet est dans la bibliothèque, dit-elle timidement, l'avertirai-je que vous êtes là ?

– Ne dérangez pas Lady Janet et ne vous dérangez pas vous-même. »

Sur cette réponse, il s'approcha de la table du déjeuner, prit ce que Horace avait laissé de la bouteille de bordeaux, et le versa dans un verre.

« Le bordeaux de ma tante représente ma tante pour le moment, dit-il en souriant. J'ai fait un long voyage, et je me risque, ma foi, à me présenter moi-même dans cette maison sans invitation. Il est bien inutile de vous offrir quelque chose, n'est-ce pas ? »

Mercy ne répondit que par un signe négatif.

Elle le connaissait, elle l'avait vu, entendu, admiré, et pourtant elle s'étonnait encore de l'aisance de ses manières et de son langage.

Il vida son verre de l'air d'un homme qui apprécie parfaitement un verre de bon vin et que ce vin réjouit dans son cœur.

« Le bordeaux de ma tante est digne de ma tante, dit-il avec une gravité comique. Tous deux sont de vrais produits de la nature. »

Ensuite, il fit l'inspection de la table et se mit à regarder d'un air moqueur les différents plats qui la couvraient.

L'un d'eux attira particulièrement son attention.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-il. Un pâté français ! Il me semblerait grossièrement injuste de goûter au vin français, et de passer devant le pâté français sans lui faire honneur. »

Et le voilà saisissant un couteau et une fourchette, goûtant le pâté en véritable amateur, comme il avait fait pour le vin.

« Digne de la grande nation ! s'écria-t-il avec enthousiasme. Vive la France ! »

Mercy le regardait et l'écoutait avec un redoublement de surprise.

Julian Gray ne ressemblait guère au portrait que son imagination s'était fait de lui dans la vie ordinaire.

Si on lui avait ôté sa cravate blanche, personne n'aurait deviné que c'était là un fameux prédicateur, un ecclésiastique !

Il s'offrit une seconde tranche de pâté et s'adressa plus directement à Mercy, causant et mangeant tour à tour aussi posément, aussi agréablement, aussi librement que s'il eût connu la jeune fille depuis nombre d'années.

« Pour venir ici, dit-il, j'ai passé par les jardins de Kensington. Depuis quelque temps, j'avais vécu dans une campagne affreuse, rien que des plaines ingrates, stériles, où l'on essaye l'agriculture. Vous ne pouvez vous figurer quel plaisir m'ont fait ces jardins. Les dames dans leurs riches toilettes d'hiver, les gouvernantes coquettes, les charmants enfants, la foule en mouvement, et les patineurs sur la glace du Rond-Point. Tout cela était si gai après ce que j'avais coutume de voir là-bas, que je me surpris moi-même à chantonner et à siffler. Dans mon temps, les jeunes garçons avaient l'habitude de siffler quand ils étaient de bonne humeur, je n'ai pas encore perdu cette habitude. Qui pensez-vous que j'ai rencontré au beau milieu de ma musique ? »

Mercy s'excusa de ne pouvoir deviner, mais elle ne répondit que par un murmure.

Dans le cours de son existence entière, elle n'avait jamais parlé à aucune créature humaine aussi confusément, aussi inintelligiblement qu'elle parlait alors à Julian Gray.

Il continua plus gaiement encore, sans paraître remarquer l'effet qu'il produisait sur elle.

« Qui ai-je rencontré là tandis que je sifflais ? répéta-t-il. Mon Évêque. Si j'avais sifflé une mélodie sacrée, Sa Seigneurie aurait peut-être excusé mes façons vulgaires en considé-

ration du choix de ma musique. Par malheur, l'air que j'exécutais en ce moment, et je suis l'un des plus bruyants siffleurs qui existent, était un air de Verdi… ***La donna è mobile,…,*** familier sans doute à Sa Seigneurie qui l'aura entendu exécuter par les orgues sur la vole publique. Il reconnut l'air, le pauvre homme, et au moment où j'ôtais mon chapeau pour le saluer, il regardait de l'autre côté. C'est singulier que, dans un monde si rempli de vices et de misères, on traite durement un homme pour une bagatelle. Quel mal fait un joyeux ecclésiastique qui siffle un air connu ? »

Là-dessus il repoussa son assiette et continua, mais sérieusement et d'une voix altérée :

« Je n'ai jamais compris, dit-il, pourquoi l'on nous considérait comme tenus de nous faire remarquer au milieu des autres hommes. On nous confine dans notre caste, et il nous est défendu en toute occasion de faire ce que font les autres. Les maîtres de l'ancienne école ne nous ont pas donné cet exemple, et ils étaient plus sages et meilleurs que nous. J'ose affirmer qu'un des plus grands obstacles aux sympathies de nos concitoyens envers nous, c'est notre affectation des façons cléricales, de la voix cléricale, de la tournure cléricale. Quant à moi, je ne prétends nullement être plus sacré ou plus vénérable qu'aucun autre chrétien qui agit suivant l'Évangile et les lois. »

Il jeta un regard à Mercy, qui le contemplait avec une attention muette, inerte, désespérée.

Un souffle de folle gaieté s'empara alors du jeune prêtre.

« Êtes-vous radicale ? demanda-t-il avec un spirituel clignotement dans ses grands yeux éclatants. Moi, je le suis ! »

Mercy essaya de le comprendre, mais en vain.

Était-ce donc là le prédicateur dont la parole l'avait purifiée, ennoblie ?

Était-ce bien l'homme dont le sermon avait arraché des larmes aux femmes qui l'entouraient, et presque toutes éhontées pourtant, et endurcies dans le crime ?

C'était lui !

Les yeux qui se reposaient en ce moment sur elle avec cette expression de bonne humeur étaient les mêmes beaux yeux qui avaient un jour regardé dans son âme.

La voix qui venait de lui adresser cette question ironique, était la voix douce et profonde qui avait jadis fait rejaillir tout son être.

Dans la chaire, c'était un ange de miséricorde ; hors de la chaire, c'était un jeune homme à peine échappé des bancs de l'école.

« Je crois que je vous effraye un peu ! dit-il, remarquant enfin sa confusion. L'opinion publique m'a donné des noms plus sévères que celui de radical. J'ai dernièrement passé mon temps… comme je vous le disais tout à l'heure… dans un district agricole. Je n'avais pas autre chose à y faire que de remplir les devoirs du recteur de l'endroit, qui avait pris un congé. Comment croyez-vous que l'épreuve s'est terminée ? Le seigneur de la paroisse m'a appelé communiste ; les fermiers m'ont dénoncé comme un incendiaire ; mon ami le recteur a été rappelé en hâte, et celui qui a maintenant l'honneur de vous parler est un banni. Impossible de jamais retourner dans cette paroisse où j'ai voulu faire du bien. On m'y chasserait comme une bête fauve. »

Après cet aveu plein de franchise, il quitta la table et prit une chaise qu'il plaça près du divan où Mercy était assise.

« Vous devez naturellement être curieuse de savoir quel était mon crime ? lui dit-il. Comprenez-vous l'économie politique et les lois de l'offre et de la demande ? »

Mercy avoua qu'elle ne les comprenait pas du tout.

« Pas plus que je ne les comprends, moi…, dans un pays chrétien, reprit-il. Eh bien ! ce fut là mon crime. Écoutez ma confession. Ma tante aussi l'entendra. Je vais vous la faire en deux mots. »

Il s'arrêta un moment.

Mercy, qui le regardait timidement, vit une nouvelle expression dans ses yeux… Ah ! cette expression-là c'était la bonne, elle lui rappelait les premiers souvenirs qu'elle avait gardés de lui.

Le prédicateur du refuge reparaissait.

« Avant d'être appelé à remplir les devoirs de recteur, continua-t-il, je n'avais aucune idée de ce qu'était réellement la vie d'un fermier laboureur, dans quelques parties de l'Angleterre ; non, je n'avais encore jamais vu de misère aussi épouvantable que celle que je vis dans les chaumières ; jamais encore rencontré tant de noble patience à supporter la souffrance que celle qui me frappa parmi ces bonnes gens. Les martyrs de l'ancien temps pouvaient souffrir et mourir. Je me demandais s'ils auraient pu souffrir et *vivre* comme les martyrs que je voyais autour de moi… vivre de semaine en semaine, de mois en mois, d'année en année, face à face avec le spectre de la faim ; vivre et voir leurs chétifs enfants grandir autour d'eux pour travailler et manquer de tout à

leur tour ; vivre, avec la prison des pauvres de la paroisse en perspective pour tout avenir quand l'âge et le travail les auront usés ! La belle terre de Dieu a-t-elle été créée pour voir une semblable iniquité ? Je puis à peine y penser, je puis à peine en parler, même à présent, les yeux secs. »

Sa tête s'inclina sur sa poitrine.

Ah ! Mercy le reconnaissait… C'était bien lui… C'était bien l'homme de la consolation et de la douceur !

Aussi se tenait-elle là, l'écoutant les yeux fixés sur son visage, le cœur suspendu à ses lèvres, dans la même attitude justement que le jour d'autrefois au fond de la chapelle du refuge…

« J'ai fait tout ce que j'ai pu pour plaider la cause des abandonnés, reprit-il. Je suis allé trouver les possesseurs du sol pour réclamer en faveur des laboureurs du sol. « Ces gens manquent de trop de choses, » disais-je, « au nom du Christ, donnez-leur à vivre ! » L'économie politique poussa un cri à cette horrible proposition ; les lois de l'offre et de la demande voilèrent leurs faces majestueuses avec horreur. Les salaires qui empêchent de mourir de faim sont les vrais salaires, m'a-t-on dit, et pourquoi ? Parce que le laboureur est forcé de les accepter ! Eh bien ! je ferai donc en sorte qu'il ne soit plus forcé de les accepter. Je réunis alors mes ressources personnelles… J'écrivis à mes amis… J'envoyai quelques-uns de ces pauvres diables dans des parties de l'Angleterre où leur travail devait être mieux payé ! Autant d'imprudences qui sont retombées sur ma tête. Je vous le dis, je ne pourrais rentrer dans cette paroisse. Soit. Je suis connu à Londres ; je puis trouver des souscriptions. Ces honteuses lois de l'offre et de la demande ne rencontreront plus de travailleurs dans ce district agricole ; et l'impitoyable

économie politique sera forcée de dépenser quelques shillings supplémentaires pour les pauvres, aussi vrai que je suis ce radical, ce communiste, cet incendiaire de Julian Gray. »

Il se leva, fit un geste pour excuser la chaleur de son discours… puis un tour dans la chambre.

Échauffée par l'enthousiasme de Julian Gray, Mercy le suivit.

Sa bourse était dans sa main lorsqu'il se retourna et se trouva en face d'elle.

« Acceptez mon petit tribut, » dit-elle vivement.

Une rougeur passagère montait à ses joues pâles tandis qu'il la regardait.

« Non ! non !… dit-il en souriant, quoique je sois un ministre de notre Église, je ne traîne pas partout avec moi mon aumônière. »

Mercy essaya de lui faire prendre sa bourse.

« Ne me tentez pas ! dit-il. La plus fragile de toutes les créatures humaines est un ecclésiastique tenté par une souscription. »

Mercy insistait et finit par l'emporter. Il prouva bien lui-même la vérité de son observation sur la nature humaine cléricale en prenant une pièce de monnaie dans la bourse.

« Puisqu'il faut que je prenne…, je prends ! dit-il. Merci pour le bon exemple que vous donnez ! Merci pour le secours que vous offrez avec votre cœur ! Quel nom mettrai-je sur ma liste ? »

Les yeux de Mercy se baissèrent.

« Pas de nom, dit-elle a voix basse. Ma souscription est anonyme. »

Comme elle parlait encore la porte de la bibliothèque s'ouvrit.

À son extrême soulagement… et au secret désappointement de Julian… Lady Janet Roy et Horace Holmcroft rentraient ensemble dans la salle.

« Julian !… » s'écria Lady Janet, en joignant les mains avec surprise.

Il embrassa sa tante sur les joues.

« Votre Seigneurie a un air charmant de bonne santé. »

Il donna la main à Horace ; Horace la serra distraitement et se dirigea vers Mercy.

Julian saisit avec empressement l'occasion qui lui permettait de causer un instant en particulier avec sa tante.

« Je suis arrivé par le jardin d'hiver, dit-il. J'ai trouvé cette jeune personne dans la salle. Qui est-elle donc ?

– Prenez-vous vraiment si grand intérêt à elle ? » demanda Lady Janet de son ton sérieusement ironique.

Julian répondit par deux mots significatifs :

« Immensément d'intérêt. »

Lady Janet appela Mercy.

« Ma chère, dit-elle, je vous présente officiellement mon neveu. Julian, Mlle Grace Roseberry. »

Elle s’arrêta soudain : au moment où elle avait prononcé ce nom, Julian avait tressailli comme s’il était frappé de surprise.

« Qu’avez-vous donc ? demanda brusquement Lady Janet.

– Rien, » répondit-il en saluant Mercy.

Mais il avait subitement perdu l’aisance de ses manières.

Mercy lui rendit ce salut avec plus de contrainte encore.

Elle aussi l’avait bien vu tressaillir quand Lady Janet avait prononcé le nom : Grace Roseberry.

Est-ce qu’il avait connu la vraie Grace ?

Pourquoi, après l’avoir saluée, s’était-il détourné, parlant à Horace d’un air si étrange, comme si ses pensées étaient sûrement loin de ses paroles ?

Un changement marqué s’était opéré en lui ; et ce changement avait bien eu lieu au moment même où sa tante prononçait le nom qui n’était pas son nom… ce nom qu’elle avait volé !

Mais Lady Janet réclama l’attention de Julian, laissant Horace libre de retourner près de Mercy.

« Votre chambre est prête, dit-elle à son neveu. Vous resterez ici, bien entendu ? »

Julian accepta l’invitation… mais toujours avec l’air d’un homme dont l’esprit est absorbé.

Au lieu de regarder sa tante en lui répondant, il jeta un coup d'œil furtif sur Mercy.

Une curiosité inquiète se lisait sur son visage.

Lady Janet le frappa à l'épaule avec impatience.

« J'aime qu'on me regarde quand on me parle, dit-elle. Pourquoi regardez-vous ainsi ma fille adoptive ?

– Votre fille adoptive ? » répéta Julian.

Et il regarda sa tante cette fois, il la regarda même très sérieusement.

« Certainement. C'est la fille du Colonel Roseberry et ma parente par alliance. Pensiez-vous que j'avais ramassé une enfant trouvée ? »

La physionomie de Julian s'éclaircit ; il paraissait soulagé.

« J'avais oublié le Colonel, répondit-il. Naturellement, cette jeune fille est notre parente.

– Charmée de vous avoir convaincu que Grace n'est pas une aventurière, » dit Lady Janet avec une humilité moqueuse.

Elle prit le bras de Julian, et l'attirant plus loin d'Horace et de Mercy :

« Je veux vous parler de votre lettre, continua-t-elle. Elle contient une ligne qui a excité ma curiosité. Quelle est cette dame mystérieuse que vous voulez me présenter ? »

Julian tressaillit et changea de couleur.

« Je ne puis vous le dire à présent, balbutia-t-il.

– Pourquoi pas ? »

Au grand ébahissement de Lady Janet, au lieu de lui répondre, Julian regarda encore une fois sa fille adoptive à la dérobée.

« Mais qu'a donc à faire Grace en tout ceci ? demanda la vieille dame, perdant toute patience.

– Il m'est impossible de vous répondre, répondit-il gravement, tant que Mlle Roseberry sera dans cette chambre. »

CHAPITRE IX

NOUVELLES DE MANNHEIM

La curiosité de Lady Janet était alors fortement surexcitée.

Pressé d'expliquer qui pouvait bien être la dame mystérieuse dont il était question dans sa lettre, Julian pour toute réponse avait indiqué du regard la fille adoptive de Lady Janet.

Prié par Lady Janet de dire comment sa fille adoptive pouvait être mêlée dans cette affaire, il avait répondu qu'il devait garder le silence tant que Mlle Roseberry serait dans la chambre.

« Je déteste tous les mystères ! s'écria Lady Janet. Et quant aux secrets, je les considère comme une des formes de la mauvaise éducation. Des gens dans notre position sociale doivent être au-dessus de la manie de chuchoter dans les coins. Mais s'il vous faut absolument votre ***mystère,*** je puis vous offrir la bibliothèque pour confessionnal. Venez. »

Julian suivit sa tante à contre-cœur.

Oui, il y avait un mystère, et il était bien embarrassé, se voyant mis en demeure de le révéler ainsi sur-le-champ.

Lady Janet s'installa dans son fauteuil et se préparait à questionner et à requestionner son neveu, quand un nouvel

obstacle apparut à l'autre bout de la bibliothèque sous la forme d'un valet de pied portant un message.

Une des voisines de Lady Janet avait pris rendez-vous avec elle pour la conduire à la réunion d'un certain comité qui se rassemblait ce jour-là.

Le valet de pied annonça que la voisine, une vieille dame… attendait… à la porte dans sa voiture.

Mais Lady Janet mit l'obstacle de côté sans hésiter un moment.

Elle renvoya le valet, lui commandant de conduire cette dame dans le salon et de lui expliquer qu'elle était inopinément retenue, mais que Mlle Roseberry allait la trouver à sa place.

Puis elle se tourna vers Julian et lui dit de son air le plus sarcastique :

« Serait-il dans vos convenances que Mlle Roseberry sortît de la maison ? Est-ce assez qu'elle ne soit plus dans la chambre ? »

Mais Julian répondit gravement :

« Il serait vraiment peut-être aussi bien que Mlle Roseberry fût hors de la maison. »

Lady Janet bondit et retourna à la salle à manger.

« Ma chère Grace, dit-elle, vous aviez l'air souffrant tout à l'heure, quand je vous ai vue assoupie sur le canapé. Un tour en voiture, au grand air, vous ferait du bien. Mon amie est venue me prendre pour me conduire à la réunion du Comité. Je lui ai fait dire que j'étais retenue… et je vous se-

rais très-obligée si vous vouliez bien vous y rendre à ma place. »

Mercy parut un peu troublée.

« Est-ce que Votre Seigneurie veut parler du comité de l'Asile des Convalescents du Bon Samaritain ? dit-elle. Mais on doit y décider aujourd'hui l'adoption d'un plan proposé pour les nouveaux bâtiments. Je ne puis certainement prendre la liberté de voter à votre place ?

– Vous voterez aussi bien que moi, répondit la vieille dame. L'architecture est un art perdu. Vous n'y connaissez rien, je n'y connais rien, les architectes n'y connaissent rien. Un plan est aussi mauvais qu'un autre. Votez comme je voterais, avec la majorité. Le pauvre Docteur Johnson l'a dit : « Criez avec ceux qui crient le plus fort. » Allons… ne faites pas attendre le Comité. »

Horace se hâta d'ouvrir la porte à Mercy.

« Combien resterez-vous de temps dehors ? murmura-t-il à voix basse. J'ai un million de choses à vous dire, et ils nous ont interrompus.

– Je serai revenue dans une heure.

– Vous me trouverez ici à vous attendre.

Mercy lui pressa la main et partit.

Lady Janet se retourna vers Julian.

« Eh bien ! dit-elle, rien n'enchaîne votre langue maintenant ? Grace est dehors ; que ne commencez-vous ?… Est-ce qu'il s'agit d'Horace ?

– Pas le moins du monde. Je suis seulement un peu embarrassé…

– Embarrassé… à quel propos ?

– J'ai peur que vous n'ayez causé quelque ennui à cette charmante créature en la faisant sortir juste en ce moment. »

Horace le regarda de travers.

« Quand vous dites cette charmante créature, demanda-t-il brusquement, je suppose que voulez parler de Mlle Roseberry ?

– Certainement, répondit Julian. Pourquoi non ? »

Lady Janet s'interposa.

« Doucement, Julian, dit-elle. Grace ne vous a été jusqu'ici présentée que comme ma fille adoptive…

– Et il me semble être grandement temps, ajouta Horace avec hauteur, que je la présente comme ma fiancée. »

Julian regarda fixement Horace ; il pouvait à peine en croire ses oreilles.

« Votre femme ! répéta-t-il avec une explosion de désappointement et de surprise. »

– Oui, ma femme, répliqua Horace, nous devons nous marier dans quinze jours. Puis-je vous demander, ajouta-t-il avec une humilité pleine de colère, si vous n'approuvez pas ce mariage ? »

Lady Janet s'interposa encore une fois.

« Vous êtes fou, Horace, dit-elle, Julian ne peut que vous féliciter, naturellement. »

Julian répéta ces mots comme un écho.

« Oh ! oui !… oui !… je vous félicite naturellement. »

Lady Janet revint alors au principal objet de l'entretien.

« Maintenant que vous voilà parfaitement d'accord l'un et l'autre, dit-elle, parlons d'une personne qui me semble être devenue quelque peu étrangère à la conversation depuis quelques minutes, je veux parler de la dame mystérieuse de votre lettre. Julian, nous sommes seuls comme vous le désirez. Essayez, mon révérend neveu, de soulever le voile qui la cache aux yeux des mortels ! Rougissez, si vous voulez… ou si vous pouvez. Serait-ce la future Mme Julian Gray ?

– C'est une personne qui m'est tout à fait étrangère, répondit tranquillement Julian.

– Tout à fait étrangère ! Mais vous m'avez écrit que vous vous intéressiez beaucoup à elle.

– Bon ! reprit Julian. Vous ne vous y intéressez pas moins que moi. »

Les doigts de Lady Janet battirent une marche au tambour sur la table.

« Ne vous ai-je pas averti, Julian, que je détestais les mystères ? Voulez-vous ou ne voulez-vous pas vous expliquer ? »

Avant qu'il ne fût possible à Julian de répondre, Horace se leva.

« Peut-être suis-je sur la voie ? » dit-il.

Julian lui fit signe de se rasseoir.

« Vous n'êtes pas sur la voie, répondit-il, et je vous dis maintenant à vous… futur mari de Mlle Roseberry… que vous êtes plus intéressé que personne à m'écouter. »

Horace reprit sa place avec un air de surprise et de mélancolie.

Julian s'adressa à Lady Janet.

« Vous m'avez souvent entendu parler, commençait-il, de mon vieil ami, de mon vieux camarade de collège, John Cressingham ?

– Oui, le Consul d'Angleterre à Mannheim.

– Lui-même. Quand je suis revenu de province, j'ai trouvé parmi ma correspondance une longue lettre de lui. Je l'ai apportée avec moi, et je me propose de vous lire certains passages qui contiennent une histoire très-extraordinaire racontée plus simplement et d'une façon bien plus vraisemblable que je ne pourrais vous la raconter moi-même.

– Cela sera-t-il très-long ? » demanda Lady Janet, regardant avec quelque inquiétude les feuilles de papier recouvertes d'une écriture serrée que son neveu étendait devant lui.

Horace, à son tour, fit une question.

« Vous êtes bien sûr que cela m'intéresse ? demanda-t-il. Le Consul à Mannheim m'est absolument étranger.

– J'en suis sûr, répliqua gravement Julian. Ce n'est pas inutilement que je mettrai à contribution la patience de ma tante et la vôtre. Et vous allez le voir si vous voulez bien me faire la grâce de m'écouter. »

Et prenant la lettre du Consul il lut :

« … – Je n'ai pas la mémoire des dates. Mais je m'en souviens, il y a au moins trois mois que j'ai été informé de la présence d'une malade anglaise dans l'hôpital de cette ville. En ma qualité de Consul d'Angleterre, je devais prendre mes informations sur son compte, et lui témoigner mon intérêt.

« Je me rendis donc le même jour à l'hospice, et l'on me conduisit au chevet du lit.

« Le malade était une femme… jeune et qui, bien portante, doit être jolie, à ce que je crois. Quand je la vis pour la première fois, je m'écriai : « Mais c'est une femme morte ! » Elle avait la tête entourée de bandages, et je demandai quelle blessure elle avait reçue. J'appris alors que la pauvre créature avait assisté, personne ne savait ni pourquoi ni comment, à une escarmouche ou à une attaque de nuit entre les Prussiens et les Français, et que la blessure qu'elle avait reçue à la tête provenait d'un éclat d'obus allemand. »

Horace, qui jusque-là était resté nonchalamment étendu sur le dossier de son fauteuil, se redressa tout à coup et s'écria :

« Dieu du ciel !… Serait-ce cette femme que j'ai vu abandonner comme morte dans la chaumière française ?

– Il m'est impossible de vous le dire, répliqua Julian : Écoutez la suite. La lettre du Consul répondra peut-être pour moi. »

Il continua sa lecture :

« On avait fait, en effet, courir le bruit que la blessée était morte, et que, dans leur retraite, les Français l'avaient

abandonnée ! On l'a trouvée sur un lit dans une chaumière occupée par le directeur de l'ambulance prussienne… »

– Ignatius Wetzel ?… s'écria Horace.

– Ignatius Wetzel, répéta Julian après avoir jeté un coup d'œil sur la lettre.

– C'est la même ! C'est elle ! dit Horace. Lady Janet, cela nous intéresse vraiment beaucoup. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit de ma première rencontre avec Grace ? Et sans doute vous avez dû en apprendre depuis lors beaucoup plus par Grace elle-même ?

– Elle déteste de se reporter à cette partie de son voyage sur le Continent, répliqua Lady Janet. Elle m'a dit seulement qu'elle avait été arrêtée sur la frontière et qu'accidentellement elle s'était trouvée dans la compagnie d'une autre Anglaise, tout à fait étrangère à elle. Naturellement je lui ai fait quelques questions, et je suis demeurée frappée d'horreur en l'entendant raconter qu'elle avait vu cette femme tuée par un obus prussien à ses côtés. Ni elle ni moi n'avons eu depuis lors la moindre envie de revenir sur ce sujet. Vous avez parfaitement bien fait, Julian, de garder le silence tandis qu'elle était dans cette chambre. Je comprends tout maintenant. Grace, à ce que je pense, aura prononcé mon nom devant sa compagne de voyage. Cette femme, maintenant, a besoin de secours et s'adresse à moi par votre entremise. Je lui viendrai en aide ; mais il ne faut pas qu'elle se présente ici avant que j'aie préparé Grace à la revoir, vivante.

– Je n'en suis pas sûr, dit Julian à voix basse, sans regarder sa tante.

– Que voulez-vous dire ?… Est-ce que le mystère n'est pas fini ?…

– Je ne l'ai pas même encore abordé. Continuons la lettre de mon ami le Consul :

« Après un minutieux examen du prétendu cadavre, le chirurgien prussien arriva à cette conclusion que la blessée avait été mal examinée, qu'une suspension de la vie avait été prise, dans le tumulte de la retraite des Français, pour un cas de mort. Son intérêt professionnel s'éveilla, et il voulut tenter une expérience. Elle fut couronnée d'un succès complet. L'opération terminée, il soigna lui-même la malade et la transféra ensuite à l'hospice le plus proche… celui de Mannheim. Il était forcé de reprendre son service à l'armée, il laissa sa malade dans la situation où je l'ai trouvée, privée encore de connaissance sur un lit. Ni lui ni l'administration ne savaient quoi que ce soit sur le compte de la blessée. On n'avait trouvé aucun papier sur elle. Tout ce que purent faire les médecins, quand je leur demandai les moyens de me mettre en rapport avec les amis de cette femme, fut de montrer son linge marqué à son nom. Je ne quittai l'hospice qu'après avoir inscrit ce nom sur un des feuillets de mon portefeuille. Ce nom était : ***Mercy Merrick*… »**

Lady Janet tira son portefeuille.

« Laissez-moi prendre ce nom en note, dit-elle, je ne l'ai jamais entendu et je pourrais l'oublier. Continuez, Julian. »

« Dans ces conditions, je n'avais plus qu'à attendre qu'on m'avertît à l'hospice dès que la blessée serait en état de parler. Plusieurs semaines se passèrent sans que je reçusse aucun avis des médecins. Je retournai aux informations. J'appris que la fièvre s'était allumée dans les veines de

cette pauvre créature qui subissait de cruelles alternatives d'accablement et de délire. Dans ses moments de délire, le nom de votre tante, Lady Janet Roy, lui échappait très-souvent. Le reste de ses divagations était tout à fait inintelligible pour les gens qui l'entouraient. Une ou deux fois j'ai songé à vous écrire et à vous prier de parler à Lady Janet. Mais comme à cette époque les médecins me disaient que les chances de vie et de mort se balançaient presque également pour leur malade, je me décidai à attendre. À quoi bon vous importuner, si cela n'était pas nécessaire. »

– Vous êtes meilleur juge que personne, dit Lady Janet. Mais je ne vois pas en quoi cette partie de votre histoire peut m'intéresser autant que la première.

– Justement ce que j'allais dire, reprit Horace.

– C'est triste, sans doute, mais qu'est-ce que nous avons à voir dans tout cela ?

– Attendez, répondit Julian, et vous verrez.

« Enfin je reçus un avis de l'hospice m'informant que Mercy Merrick était hors de danger, et capable, quoiqu'elle fût encore très-faible, de répondre aux quelques questions que je pourrais lui adresser. En arrivant à l'hospice, on me demanda, ce qui me surprit un peu, de faire ma première visite au médecin en chef, dans son appartement particulier.

« – Je crois qu'il est bon – me dit le docteur, – de vous prévenir, avant que vous ne voyiez la blessée. Veuillez faire grande attention en lui parlant à ne pas l'irriter. Ne lui laissez jamais voir la moindre surprise, ne manifestez pas le moindre doute si elle vous dit des choses extravagantes. Nous ne sommes pas d'accord ici à son sujet. Les uns, et je suis de ce nombre, ne sont pas sûrs qu'elle ait retrouvé

l'usage de son esprit. Je ne vais pas jusqu'à dire qu'elle soit folle…, elle est absolument douce et inoffensive… Nous croyons néanmoins qu'elle est sous le coup d'une certaine illusion tendant à la folie. Pesez dans votre esprit l'avertissement que je viens de vous donner… Maintenant allez et jugez par vous-même.

« J'obéis avec un peu d'appréhension et de surprise. La malade, quand j'approchai de son lit, me parut bien abattue, mais, autant que je pus en juger, elle semblait en pleine possession de sa raison. Son ton et ses manières étaient incontestablement le ton et les manières d'une femme du monde. Après m'être rapidement présenté moi-même, je l'assurai que je serais heureux, comme homme et comme magistrat représentant notre pays commun, de lui être utile. Remarquez qu'alors je l'appelai naturellement par le nom que j'avais vu marqué sur ses vêtements. Mais au moment où ces mots : Mademoiselle Merrick, sortirent de mes lèvres, une expression sauvage brilla dans ses yeux. Elle s'écria avec colère :

« – Ne m'appelez pas de ce nom odieux !… Ce n'est pas le mien !… Tout le monde ici me persécute en m'appelant Mercy Merrick, et quand je me fâche, on me montre ces vêtements. Quoi que je dise, ou quoi que je fasse, on s'obstine à croire que ce sont les miens, ne faites pas comme tout le monde si vous voulez que nous soyons amis.

« Je me rappelai ce que le médecin m'avait dit : je fis quelques excuses, et je réussis à la calmer. Sans revenir à ce sujet irritant, je lui demandai quels étaient ses projets, et je lui donnai l'assurance qu'elle pouvait avoir recours à mes services et à mes soins.

« – Pourquoi voulez-vous savoir quels sont mes projets ? – demanda-t-elle avec méfiance.

« Je lui répondis en lui rappelant que je remplissais les fonctions de Consul d'Angleterre, et que mon devoir comme mon désir était de lui venir en aide.

« – Vous pouvez m'être d'un très-grand secours, – dit-elle avec empressement. – Trouvez donc la vraie Mercy Merrick !

« En même temps, le même regard vindicatif illuminait de nouveau ses yeux, et une vive rougeur se répandait sur ses joues si pâles. Je m'abstins de manifester aucune surprise, et je lui demandai qui était Mercy Merrick ?

« – Une méprisable créature, et cela de son propre aveu, – me répondit-elle.

« – Comment puis-je la trouver ? – demandai-je aussitôt.

« – Cherchez une femme vêtue de noir, avec la croix de Genève au bras ; elle est infirmière dans les ambulances françaises.

« – Qu'a-t-elle fait ?

« – J'ai perdu mes papiers : j'ai perdu mes vêtements ; Mercy Merrick me les a pris.

« – Comment savez-vous que Mercy Merrick les a pris ?

« – Et qui donc aurait pu les prendre, si ce n'est elle ? Me croyez-vous ou ne me croyez-vous pas ?

« Son irritation croissante m'effraya ; je lui promis de faire des recherches pour retrouver Mercy Merrick.

« Elle se retourna satisfaite sur son oreiller.

« – Voilà un brave et digne homme, – dit-elle, – Revenez me dire quand vous l'aurez fait arrêter.

« Telle fut ma première entrevue avec la malade anglaise à l'hospice de Mannheim. Il est inutile de vous dire que je ne croyais pas du tout à l'existence de la personne absente qu'elle m'avait désignée comme une infirmière. Cependant, je crus devoir faire quelques recherches, et je m'adressai au chirurgien Ignatius Wetzel, dont la résidence actuelle était connue de ses amis de Mannheim. Je lui écrivis, et sa réponse m'arriva promptement. Il me racontait par écrit, qu'après l'attaque de nuit qui avait rendu les Prussiens maîtres de la position des Français, il était entré dans la chaumière occupée par l'ambulance française. Il y avait trouvé quelques blessés français abandonnés, mais il n'avait vu aucune personne les soignant qui ressemblât à l'infirmière en noir et la croix rouge au bras, que désignait la malade. La seule personne vivante qui se trouvait en cet endroit, était une jeune dame Anglaise, en costume de voyage gris, qui avait été arrêtée sur la frontière et qui fut remise sur sa route pour retourner en Angleterre, par le correspondant militaire d'un journal anglais. »

– C'était Grace, dit Lady Janet.

– Et j'étais le correspondant militaire, ajouta Horace.

– Encore quelques mots, dit Julian, et vous comprendrez pourquoi j'ai réclamé votre attention. »

Il reprit la lettre pour la dernière fois et se remit à lire :

« Au lieu de me présenter moi-même à l'hospice, je fis connaître par un billet à notre blessée ma tentative pour re-

trouver cette prétendue infirmière. Je n'entendis plus parler de celle que je continuais à appeler Mercy Merrick. Ce n'est qu'hier que j'ai reçu une autre invitation à la visiter. Elle était alors suffisamment remise pour réclamer son élargissement, et elle annonçait son intention de retourner immédiatement en Angleterre. Le médecin en chef, se sentant une certaine responsabilité, avait envoyé vers moi. On ne pouvait cependant retenir la malade sous prétexte qu'elle n'était pas en état d'être mise en liberté. Je vous ai dit qu'il y avait sur son cas divergence d'opinion parmi les médecins. Le médecin en chef s'était donc borné à me donner avis de ce qui arrivait ; il voulait remettre l'affaire dans mes mains. En voyant la malade pour la seconde fois, je la trouvai triste et réservée.

« Elle ne fit point difficulté d'attribuer le peu de succès de mes démarches pour retrouver l'infirmière à mon manque de zèle pour ses intérêts. Je n'avais, de mon côté, aucune autorité pour la retenir. Je lui demandai simplement si elle avait assez d'argent pour payer son voyage. Sa réponse m'apprit que l'aumônier de l'hospice avait parlé de sa situation abandonnée dans la ville et, que les Anglais résidant à Mannheim avaient réuni par souscription une petite somme d'argent pour donner à la pauvre femme les moyens de retourner dans son pays natal. Satisfait sur ce point, je lui demandai aussitôt si elle avait des amis en Angleterre.

« – J'ai une amie, répondit-elle, une seule qui m'attend… c'est Lady Janet Roy.

« Vous pouvez vous imaginer ma surprise alors. Je trouvai tout à fait inutile de lui faire aucune question pour savoir comment elle était arrivée à connaître votre tante, et comment votre tante l'attendait. Évidemment mes questions l'offensaient. Elle les recevait d'un air boudeur. Dans ces cir-

constances, sachant à quel point je puis me fier à votre humanité et à votre sympathie pour l'infortune, je me suis décidé, après mûre réflexion, à assurer, du moins, le salut de la pauvre créature quand elle arrivera à Londres, en lui donnant une lettre pour vous.

« Vous écouterez ce qu'elle vous dira ; et vous serez bien plus à même que moi de découvrir si réellement elle a quelque droit à se réclamer de Lady Janet Roy. Un dernier renseignement qu'il est peut-être bon d'ajouter, et je fermerai cette lettre démesurément longue. À ma première entrevue avec elle, je me suis abstenu, comme je vous l'ai déjà dit, de l'irriter par aucune question au sujet de son nom. À la seconde cependant, je résolus de l'interroger. »

Comme il lisait ces derniers mots, Julian se mit en garde contre un mouvement subit de la part de sa tante.

Lady Janet s'était doucement levée de son siège et était passée derrière lui, impatiente d'achever la lecture de la lettre du Consul par-dessus l'épaule de son neveu.

Julian s'en aperçut assez à temps pour déjouer l'intention de Lady Janet en plaçant sa main sur les deux dernières lignes de la lettre.

« Pourquoi faites-vous cela ? demanda brusquement la tante.

– Vous pouvez parfaitement lire la fin de la lettre vous-même, Lady Janet, répliqua Julian. Mais, avant que vous ne le fassiez, il faut absolument que je vous prépare à une très-grande surprise. Remettez-vous, venez, il vaut mieux que je lise moi-même.

« Je regardai cette femme bien en face, et je lui dis :

« – Vous avez nié que le nom marqué sur les vêtements que vous portiez quand vous êtes venue ici fût votre nom. Si vous n'êtes pas Mercy Merrick, qui êtes-vous ?

« Immédiatement elle répondit :

« – Mon nom est…

Julian retira sa main.

« Je ne lis plus, dit-il. Lisez, ma tante. »

Lady Janet recula vivement avec une violente exclamation de surprise.

Horace se leva et accourut.

« Qu'un de vous me le répète ! cria-t-elle. Quel nom a-t-elle donné ? »

Julian lui dit :

« Grace Roseberry ! »

CHAPITRE X

UN CONSEIL DES TROIS

Pendant un instant Horace demeura foudroyé, regardant Lady Janet pâle et tremblante.

Il se remit pourtant, et ses premiers mots s'adressèrent à Julian.

« Est-ce une plaisanterie ? demanda-t-il sévèrement. S'il en est ainsi, je ne vois pas le sel qu'elle peut avoir. »

Julian montra du doigt les pages du Consul couvertes d'une écriture serrée.

« Un homme écrit sérieusement, dit-il, quand il écrit aussi longuement. Cette femme a très-sérieusement donné le nom de Grace Roseberry, et quand elle est partie de Mannheim elle s'est dirigée vers l'Angleterre dans le but bien déterminé de se présenter elle-même à Lady Janet Roy sous ce nom-là. »

Il se tourna vers sa tante.

« Vous m'avez vu tressaillir, continua-t-il, quand pour la première fois vous avez prononcé devant moi le nom de Grace Roseberry. Vous savez maintenant pourquoi. »

S'adressant de nouveau à Horace :

« Je vous ai dit à vous que, comme futur mari de Mlle Roseberry, vous aviez intérêt à être présent à mon entrevue avec Lady Janet. Vous savez maintenant aussi pourquoi.

– Cette femme est tout à fait folle, dit Lady Janet, mais d'une espèce de folie qui peut étonner, quand on en entend parler pour la première fois. Sûrement nous devons, pour l'instant au moins, garder le secret devant Grace.

– Sans aucun doute, reprit Horace. Grace, surtout dans l'état de santé où nous la voyons, doit être tenue à l'écart de tout ceci. Il serait bien de prévenir les domestiques pour le cas où cette aventurière ou cette folle, quelle qu'elle soit, tenterait de s'introduire dans la maison.

– Cela va être fait immédiatement, dit Lady Janet. Sonnez, Julian, je vous prie. Ce qui me surprend, c'est que vous m'ayez dit vous-même dans votre lettre, que vous preniez intérêt à cette personne. »

Julian répondit… sans sonner.

« Je m'y intéresse plus que jamais, dit-il, maintenant que je trouve Mlle Roseberry installée elle-même ici comme votre hôte.

– Vous aimez toujours à contrarier comme un enfant, Julian. Vos goûts et vos antipathies sont extraordinaires, répondit Lady Janet. Pourquoi ne sonnez-vous pas ?

– Pour une bonne raison, ma chère tante. Je ne désire pas vous entendre donner ordre à vos domestiques de fermer la porte à cette pauvre créature. »

Lady Janet lança à son neveu un regard qui exprimait clairement la pensée qu'il avait pris vis-à-vis d'elle une liberté quelque peu trop grande.

« Vous n'espérez pas que je verrai cette femme ? demanda-t-elle d'un ton de froide surprise.

– J'espère que vous ne refuserez pas de la voir, répondit tranquillement Julian. J'étais sorti lorsqu'elle est venue me demander. Il faut que je sache ce qu'elle veut me dire… et je préférerais infiniment l'écouter en votre présence. Quand j'ai reçu votre réponse qui m'autorisait à vous la présenter, je lui ai immédiatement écrit pour lui donner rendez-vous ici. »

Lady Janet leva ses yeux noirs si vifs avec une plainte muette sur les amours et sur les guirlandes sculptés au plafond de la salle à manger.

« Quand dois-je avoir l'honneur de recevoir la visite de cette dame ? demanda-t-elle avec une résignation ironique.

– Aujourd'hui, répondit son neveu, avec une patience inaltérable.

– À quelle heure ? »

Julian consulta sa montre avec calme.

« Elle est de dix minutes en retard, » dit-il.

Et il remit sa montre dans sa poche.

Au même instant, le domestique parut et se dirigea vers Julian, portant une carte de visite sur un plateau d'argent.

« Une dame vous demande, monsieur. »

Julian prit la carte, et s'inclinant, la tendit à sa tante.

« Elle est ici, » dit-il, aussi paisiblement que jamais.

Lady Janet regarda la carte… et la lança avec indignation à son neveu.

« Mlle Roseberry ! s'écria-t-elle. Imprimé, positivement imprimé sur sa carte ! Julian, MA patience a ses limites. Je refuse de la voir ! »

Le domestique attendait toujours, non comme un être humain qui prend intérêt à ce qui se passe, mais comme il convient à un véritable valet de chambre, c'est-à-dire un objet mobilier artistement construit pour se mouvoir, aller et venir au moyen d'un ressort.

Julian toucha le ressort, et, s'adressant à l'automate qui portait le nom de James :

« Où est cette dame à présent ? demanda-t-il.

– Dans la salle à manger, monsieur.

– Bien. Attendez au dehors jusqu'à ce que je sonne. »

Les jambes du meuble vivant le portèrent sans bruit hors de la chambre.

Julian se tourna vers sa tante.

« Pardonnez-moi, dit-il, d'oser donner des ordres à cet homme en votre présence. Je suis très-désireux que vous ne vous décidiez pas en hâte. Vous devez certainement entendre ce que cette dame veut vous dire. »

Horace différait grandement d'opinion avec son ami.

« C'est faire une injure à Grace, s'écria-t-il chaleureusement, d'écouter cette folle. »

Lady Janet inclina la tête en signe de haute approbation.

« Je pense de même, » dit Sa Seigneurie, en croisant ses belles mains avec résolution sur sa poitrine.

Julian s'appliqua d'abord à répondre à Horace.

« Pardonnez-moi, dit-il. Je n'ai pas l'intention de rien faire rejaillir sur Mlle Roseberry ou de la mêler à ceci en quoi que ce soit. La lettre du Consul, continuait-il en s'adressant à sa tante, parle, si vous vous en souvenez, du dissentiment des autorités médicales de Mannheim dans leur opinion sur le cas de leur malade. Les uns, le chirurgien en chef est de ce nombre, pensent que le rétablissement de l'esprit n'a pas suivi le rétablissement du corps.

– En d'autres termes, fit remarquer Lady Janet, une folle est dans ma maison et on attend que je la reçoive !

– N'exagérons pas, dit Julian, doucement. Il n'y a jamais d'intérêt à exagérer en matière sérieuse. Le Consul nous assure, d'après l'autorité des médecins, que cette dame est parfaitement douce et inoffensive. Si elle est vraiment privée de sa raison, la pauvre créature est sûrement un objet de compassion, et l'on doit en prendre grand soin. Interrogez votre bon cœur, ma chère tante, et demandez-lui s'il ne serait pas absolument cruel de renvoyer cette pauvre femme, et de la jeter à travers le monde, sans l'avoir d'abord au moins examinée. »

Le sentiment de justice et de bonté inné en Lady Janet reconnut, sans beaucoup de complaisance, il est vrai, que la raison aussi bien que l'humanité…

« Il y a du vrai dans ce que vous dites, Julian, fit-elle, en changeant de position sur son siège et en regardant Horace.

N'êtes-vous pas de mon avis ? ajouta-t-elle, s'adressant à ce dernier.

– Je ne sais que faire, » répondit Horace, du ton d'un homme dont l'entêtement est résolu à ne pas répondre.

Mais la patience de Julian était assez forte pour égaler l'entêtement d'Horace.

« À tous égards, reprit-il avec une inaltérable bonne humeur, nous sommes tous trois intéressés à pousser cette affaire jusqu'au bout. Je vous le demande, Lady Janet, n'avons-nous pas une occasion favorable pour trouver la solution que nous cherchons ? Mlle Roseberry n'est pas dans ce salon, elle n'est même pas dans la maison. Si nous laissons échapper le moment, qui peut dire quel accident ou quel scandale arrivera plus tard ?

– Faites donc entrer cette femme, s'écria Lady Janet, prenant une résolution avec son horreur ordinaire de l'incertitude, Mais au moins, Julian… avant que Grace puisse rentrer, que cela soit fini. Voulez-vous sonner, cette fois ? »

Cette fois Julian sonna.

« Puis-je donner des ordres au domestique ? demanda-t-il respectueusement à sa tante.

– Donnez-lui tout ce que vous voudrez et finissons-en ! » repartit l'irritable vieille dame, se levant vivement et faisant un tour dans la salle pour se remettre.

Le domestique se retira après avoir reçu l'ordre d'introduire la visiteuse.

Horace traversa la salle au même instant, avec l'intention évidente de sortir par la porte qui se trouvait à l'extrémité opposée.

« Vous ne vous en allez pas ? s'écria Lady Janet.

– Je ne trouve aucune raison de demeurer ici, répliqua Horace d'un air maussade.

– En ce cas, riposta Lady Janet, restez ici, parce que je le désire.

– Certainement… si vous le désirez. Seulement, rappelez-vous, ajouta-t-il plus obstinément que jamais, que je diffère entièrement d'opinion avec Julian. À mon avis, cette femme n'a rien à nous demander. »

Un rapide mouvement d'irritation échappa pour la première fois à Julian.

« Ne soyez pas si dur, Horace, dit-il vivement. Toutes les femmes ont quelque chose à nous demander. »

Ils s'étaient réunis en un petit groupe sans s'en apercevoir, dans la chaleur de ce débat, et ils tournaient le dos à la porte de la bibliothèque.

Un léger bruit produit par l'ouverture et la fermeture de la porte les fit se retourner d'un commun accord tous trois.

CHAPITRE XI

RÉSURRECTION

Dans l'embrasure de la porte apparut une jeune femme vêtue de noir de la tête aux pieds.

Elle releva silencieusement son voile noir et découvrit un triste visage pâle et tourmenté.

Le front était bas et couvert, les yeux très-distants l'un de l'autre, les traits inférieurs remarquablement petits et délicats.

En bonne santé, comme l'avait remarqué le Consul d'Angleterre à Mannheim, cette femme devait, sinon être d'une vraie beauté, du moins avoir beaucoup de charme.

Telle qu'elle était alors, souffrante, abattue, contenant mal son chagrin et sa colère, elle pouvait encore exciter l'attention et même la curiosité, elle ne pouvait plus éveiller l'admiration, à peine l'intérêt.

Cette chétive petite personne demeura un moment immobile dans cette embrasure.

D'un air sombre et découragé, elle regardait sans mot dire les trois personnes réunies dans la salle.

Ces trois personnes, à leur tour, n'étaient pas moins immobiles, pas moins silencieuses, il est vrai, dans leur examen de l'étrangère arrêtée sur le seuil.

Il y avait soit dans cette femme elle-même, soit dans la façon soudaine dont elle venait de paraître dans la salle, quelque chose qui les glaçait.

Habitués au monde, ordinairement pleins d'aisance dans toutes les conjonctures de la vie sociale, ils se sentaient alors réduits au silence par un sentiment d'embarras plus fort que leur volonté. Jamais ils n'avaient rien ressenti de pareil en présence d'une étrangère.

D'où leur venait cet embarras ?

Était-ce donc que la véritable Grace Roseberry éveillait malgré eux dans leur esprit un soupçon contre l'autre !

Commençaient-ils à croire qu'une intrigante avait bien pu se glisser dans la maison ?

Point du tout.

Ils n'avaient pas même conçu l'ombre d'un soupçon contre Mercy.

L'étrange sensation de malaise qui leur faisait perdre à cette heure jusqu'aux dehors de leur politesse et de leur présence d'esprit ordinaires, venait de la nouvelle arrivante, de la vraie Grace, de la malheureuse fille errante et dépouillée.

Ni Lady Janet, ni Horace, ni Julian ne doutaient de l'identité de la fille adoptive du logis ; ils n'en doutaient pas plus que vous, qui lisez ces lignes, vous ne mettez en doute l'identité du plus proche et du plus cher de vos parents.

Les circonstances étaient venues en aide à Mercy, déjà forte du plus fort de tous les droits naturels, le droit de possession.

Elle avait eu le temps depuis quatre mois d'établir son pouvoir sur Lady Janet et sur Horace. Quant à Julian, il lui avait suffi pour cela d'une heure.

La position de la fausse Grace Roseberry n'était donc pas ébranlée de l'épaisseur d'un cheveu par l'apparition de la véritable Grace.

Lady Janet sentit à la vue de celle-ci un mouvement de répulsion, sans savoir pourquoi.

Julian et Horace éprouvèrent la même impression, sans savoir pourquoi davantage.

Priés tous trois de définir en ce moment leurs propres sensations, ils n'auraient pu que secouer la tête.

Ils étaient surtout douloureusement affectés.

Le vague pressentiment de quelque malheur prochain était entré dans ce salon avec la femme en noir.

Une seconde s'écoula.

Les craquements du foyer et le tic-tac de la pendule étaient les seuls bruits qu'on entendît dans la chambre.

La voix de la visiteuse, grave, tranquille, et claire, fut la première qui rompit ce silence.

« Monsieur Julian Gray, » dit-elle en regardant alternativement les deux hommes.

Julian s'avança de quelques pas et recouvra à l'instant son calme accoutumé.

« Je suis désolé de ne m'être pas trouvé chez moi, dit-il, quand vous vous y êtes présentée avec la lettre du Consul. Veuillez vous asseoir. »

Pour lui donner l'exemple, Lady Janet s'assit elle-même à une petite distance, Horace se tint à son poste debout auprès d'elle.

Lady Janet salua l'étrangère avec une politesse étudiée, mais sans prononcer un mot.

« Je suis obligée d'écouter cette personne, pensait la vieille dame, mais je ne suis pas obligée de lui parler. C'est l'affaire de Julian… Ne restez pas debout, Horace, vous me remuez. Asseyez-vous. »

Armée de cette politique du silence, Lady Janet croisa ses belles mains, comme elle avait coutume, et attendit ce qui allait suivre, majestueuse et sévère comme un juge sur son siège.

« Veuillez prendre une chaise, » répéta Julian, observant que la visiteuse paraissait n'avoir pas entendu.

Elle répondit à ce second appel.

« Est-ce Lady Janet Roy ? » demanda-t-elle les yeux fixés sur la maîtresse de la maison.

Julian fit un signe affirmatif.

Pour la première fois, la femme aux pauvres vêtements noirs sembla s'animer.

Elle se dirigea doucement vers la place que Lady Janet avait choisie et s'adressa respectueusement à elle avec une parfaite assurance de manières.

Sa contenance depuis qu'elle était apparue à la porte avait d'ailleurs exprimé toujours sa confiance dans l'accueil qui l'attendait.

« Les dernières paroles de mon père à son lit de mort, dit-elle, madame, m'ont appris à attendre de votre part protection et bonté. »

Lady Janet ne crut pas avoir à répondre ; elle se borna simplement à l'écouter avec l'attention la plus charmante, résolue, d'ailleurs, à garder le silence le plus exaspérant jusqu'à nouvel ordre.

Grace Roseberry recula d'un pas ; elle n'était pas intimidée, mais seulement surprise et mortifiée.

« Mon père a-t-il eu tort de parler ainsi ? demanda-t-elle simplement, mais avec une véritable dignité de ton et de manières qui força Lady Janet à abandonner sa politique silencieuse, en dépit d'elle-même.

« Qui était votre père ? » demandait-elle froidement.

Grace Roseberry répondit à cette question avec une vive surprise.

« Le domestique n'a-t-il pas donné ma carte ? dit-elle. Ne savez-vous pas mon nom ?

– Lequel de vos noms ? repartit Lady Janet.

– Je ne comprends pas Votre Seigneurie.

– Je vais me faire comprendre. Vous m'avez demandé si je connaissais votre nom. Je vous demande en retour, quel nom ? Celui qui est écrit sur votre carte est ***Mademoiselle Ro-***

seberry. Le nom marqué sur vos vêtements, quand vous étiez à l'hospice, était ***Mercy Merrick***. »

L'empire que Grace avait conservé sur elle-même depuis qu'elle était entrée dans la salle à manger sembla l'abandonner pour la première fois. Elle se retourna comme pour en appeler à Julian, qui était assez loin d'elle, mais qui écoutait avec attention.

« Votre ami, le Consul, dit-elle, vous a sûrement parlé dans sa lettre de cette marque qui était sur les vêtements. »

Un peu de cette hésitation et de cette timidité naturelle que nous lui avons déjà vue pendant son entretien avec Mercy dans la chaumière française reparut alors dans l'attitude de Grace.

L'air sombre et résolu qu'elle devait à tant de souffrances supportées depuis quatre mois disparut. Le meilleur et le plus touchant côté de sa nature se révéla dans ce cri poussé vers Julian.

Jusque-là elle n'avait produit sur le jeune prêtre qu'un effet répulsif ; il commença d'éprouver pour elle un certain intérêt mêlé de compassion.

« Le Consul m'a informé de ce que vous lui avez dit, répondit-il avec bonté. Mais suivez mon conseil, et racontez vous-même votre histoire à Lady Janet. »

Grace s'adressa donc à Lady Janet avec une répugnance visible, mais avec soumission.

« Les vêtements dont parle Votre Seigneurie, dit-elle, étaient les vêtements d'une autre femme. La pluie tombait à torrents quand les soldats m'arrêtèrent sur la frontière. J'avais été exposée pendant plusieurs heures à l'orage…

J'étais mouillée jusqu'aux os. Les habits et le linge marqués ***Mercy Merrick*** sont ceux que Mercy Merrick elle-même m'avait prêtés pendant que les miens séchaient. J'ai été blessée par un obus. Je fus emportée inanimée dans les vêtements après l'opération qu'on me fit subir. »

Lady Janet écouta toujours gracieusement… et ne répondit point.

Elle fit signe à Horace de se pencher vers elle et lui dit tout bas avec une ironie tout aimable :

« Elle avait bien préparé son récit. »

Horace répondit sur le même ton :

« Beaucoup trop bien préparé. »

Le regard de Grace alla de l'un à l'autre : une faible rougeur parut pour la première fois sur son visage.

« Dois-je penser, demanda-t-elle avec une orgueilleuse tranquillité, que vous ne me croyez pas ? »

Lady Janet revint à la politique du silence, et d'un geste indiqua courtoisement Julian, comme pour dire : Adressez vos questions à la personne qui vous a introduite ici.

Julian observa la rougeur qui montait aux joues de Grace, et intervint directement dans l'intérêt de la paix.

« Lady Janet vous a interrogée tout à l'heure, dit-il ; Lady Janet vous a demandé qui était votre père.

– Mon père était le Colonel Roseberry. »

Lady Janet jeta un regard d'indignation à Horace.

« Son assurance m'étourdit ! » s'écria-t-elle.

Julian s'interposa encore avant que sa tante pût ajouter un seul mot.

« Veuillez laisser parler madame, » dit-il sur un ton d'insistance qui cette fois avait quelque chose d'impératif.

Il se retourna vers Grace.

« Avez-vous quelque preuve à produire, ajouta-t-il de sa plus douce voix, qui nous démontre que vous êtes la fille du Colonel Roseberry ? »

Grace le regarda avec indignation.

« Une preuve ! répéta-t-elle ; une preuve !… Est-ce que ma parole ne suffit pas ? »

Julian garda tout son calme.

« Pardonnez-moi, répondit-il, mais vous oubliez que vous et Lady Janet vous vous voyez en ce moment pour la première fois. Mettez-vous à la place de ma tante. Comment voulez-vous qu'elle sache que vous êtes la fille de feu le Colonel Roseberry ? »

La tête de Grace retomba sur sa poitrine ; la jeune fille s'affaissa sur la chaise la plus proche. L'expression de son visage était instantanément passée de la colère au découragement.

« Ah ! s'écria-t-elle avec amertume, si j'avais les lettres qui m'ont été volées !

– Des lettres, demanda Julian, qui vous présentaient à Lady Janet ?

– Oui. »

Elle se tourna tout à coup vers Lady Janet.

« Permettez-moi de vous dire comment je les ai perdues, » dit-elle d'un air suppliant qu'elle montrait pour la première fois.

Lady Janet hésita : il n'était pas dans sa généreuse nature de résister à un semblable appel.

La sympathie d'Horace était beaucoup moins aisée à obtenir : il lança tout bas un nouveau trait, destiné à l'amusement particulier de Lady Janet.

« Autre explication ! » s'écria-t-il avec un regard de résignation comique.

Julian surprit ces paroles.

Ses grands yeux brillants se fixèrent sur Horace avec une expression de mépris peu déguisé.

« Le moins que vous puissiez faire, dit-il sévèrement, c'est de ne pas irriter cette infortunée. Cela est facile assurément. »

Et de nouveau il s'adressa à Grace, s'efforçant de l'aider en ce moment pénible.

« N'essayez pas de vous expliquer pour le moment, dit-il. En l'absence de ces lettres dont vous nous parlez, avez-vous quelqu'un à Londres qui puisse attester votre identité ? »

Grace baissa tristement la tête.

« Je n'ai pas d'amis à Londres, » répéta-t-elle.

Il était impossible à Lady Janet, qui de sa vie n'avait entendu parler d'une personne qui n'avait pas d'amis à Londres, de passer outre sans observation.

« Pas d'amis, » répéta-t-elle en se tournant vers Horace.

Horace lança une autre flèche, légère cette fois.

« Bien entendu ! » repartit-il.

Grace les vit échanger des signes.

« Mes amis sont au Canada, » s'écria-t-elle avec impétuosité. Là, j'ai beaucoup d'amis qui, si je pouvais les amener ici, parleraient pour moi. »

En tant que lieu de renseignements, indiqué dans la capitale de l'Angleterre, le Canada est, il faut l'avouer, sujet à caution. La distance est grande.

Horace tenait en réserve un autre trait plaisant.

« C'est certainement assez loin d'ici, dit-il.

– Certainement assez loin d'ici, comme vous dites, » répéta Lady Janet.

L'inépuisable bonté de Julian tâcha encore une fois d'obtenir au moins un peu d'indulgence pour l'étrangère, qui avait été confiée à ses soins.

« Patience, Lady Janet, dit-il. Un peu de considération, Horace, pour une femme sans appui.

– Merci, Monsieur, dit Grace. C'est très-bien à vous d'essayer de venir à mon aide, mais c'est inutile. Ils ne veulent pas même m'écouter. »

Elle voulut se lever en prononçant ces derniers mots ; mais Julian lui mit doucement la main sur l'épaule et s'y opposa.

« Je vous écouterai, moi, dit-il. Vous me parliez tout à l'heure de la lettre du Consul. Le Consul m'écrit que vous soupçonnez quelqu'un de vous avoir pris vos papiers et vos vêtements.

– Je ne soupçonne pas, répliqua-t-elle vivement, je suis sûre ! Je vous affirme que Mercy Merrick est la voleuse. Elle était seule avec moi quand j'ai été renversée par l'obus. Seule, elle savait que j'avais sur moi des lettres de recommandation. Elle m'a avoué en face qu'elle avait été en prison… qu'elle sortait d'un refuge… »

Julian l'arrêta par une question bien nette, qui jetait un doute subit sur toute cette histoire.

« Le Consul me dit aussi que vous lui avez demandé de rechercher Mercy Merrick, dit-il. N'est-il pas vrai qu'il a fait faire des recherches et qu'on n'a trouvé aucune trace d'une personne portant ce nom ?

– Le Consul n'a pris aucune peine pour la trouver, répondit Grace avec aigreur, comme les autres, il a tout fait pour qu'on me repoussât et qu'on me jugeât mal. »

Lady Janet et Horace échangèrent un nouveau regard.

Cette fois il était impossible à Julian de les blâmer ; plus le récit de l'étrangère avançait, moins il lui semblait être digne d'une attention sérieuse. Plus longtemps elle parlait, plus désavantageusement elle défiait toute comparaison avec la femme absente, dont elle persistait à prendre le nom comme étant le sien.

« En admettant tout ce que vous avez dit, reprit Julian, avec un dernier effort de patience, quel usage Mercy Merrick pourrait-elle faire de vos lettres et de vos vêtements ?

– Quel usage ? répéta Grace, étonnée qu'il ne vit pas sa position comme elle la voyait elle-même. Mes vêtements étaient marqués de mon nom. Un de mes papiers était une lettre de mon père me recommandant à Lady Janet. Une femme sortie d'un refuge est parfaitement capable de se présenter ici à ma place. »

Prononcés tout à fait à l'aventure, sans le moindre commencement de preuve pour les confirmer, ces derniers mots produisirent un terrible effet : ils étaient trop outrageants pour la fille adoptive de Lady Janet.

Lady Janet les trouva insupportables et se leva.

« Donnez-moi votre bras, Horace, dit-elle, et sortons. J'en ai assez entendu. »

Horace offrit respectueusement son bras à la vieille dame.

« Votre Seigneurie a raison, répondit-il, on n'a jamais inventé une histoire plus monstrueuse. »

Dans la chaleur de son indignation, il parlait assez haut pour que Grace l'entendît.

« Qu'est-ce qu'il y a là de monstrueux ? » s'écria-t-elle, en s'avançant vers lui d'un air de défi.

Julien l'arrêta.

Lui aussi, quoiqu'il n'eût vu Mercy qu'une fois, ressentait une vraie colère de l'injure faite à la belle et douce créature absente.

« Taisez-vous, dit-il en parlant sévèrement à Grace pour la première fois. Vous offensez Lady Janet. Ce que vous dites est plus qu'absurde… Vous êtes bien hardie de soutenir qu'une autre femme s'est présentée ici à votre place. »

L'exaspération de Grace était arrivée à son comble.

Mortellement blessée par le reproche de Julian, elle se retourna vers lui avec un regard furieux.

« Êtes-vous un ecclésiastique ?… Êtes-vous un homme bien élevé ? demanda-t-elle. N'avez-vous jamais lu dans les journaux et dans les livres des récits de gens qui se sont fait passer pour d'autres ? Je m'étais aveuglément confiée à Mercy Merrick avant d'apprendre ce qu'elle était. Elle a quitté la chaumière, je l'ai su par le chirurgien qui m'a rappelé à la vie, fermement convaincue que l'obus m'avait tuée. Mes papiers et mes vêtements ont disparu au même moment. N'y a-t-il rien de suspect dans ces circonstances ? Il y avait des gens à l'hospice qui croyaient, eux, que tout cela était suspect… des gens qui m'ont avertie que je pourrais trouver ici une aventurière à ma place. »

Elle s'arrêta soudain et se retourna.

Le froufrou d'une robe et le bruit de la soie avaient frappé ses oreilles.

Lady Janet allait quitter la salle et se dirigeait avec Horace vers la serre.

Grace s'élança en avant et leur barra le passage.

« Un mot, Lady Janet, avant que vous ne vous éloigniez de moi, s'écria-t-elle, un mot, et je serai contente. La lettre du Colonel Roseberry est-elle arrivée dans cette maison, oui ou non ? Si elle y est arrivée, est-ce une femme qui vous l'a apportée ? »

Lady Janet la regarda comme une grande dame seule peut regarder quand une personne de rang inférieur ose lui manquer de respect.

« Vous ne savez certainement pas, dit-elle avec un maintien glacé, que ces questions sont une insulte pour moi ?

– Et plus qu'une insulte pour Grace ! » ajouta Horace chaleureusement.

La petite personne pleine de résolution qui barrait le chemin du jardin d'hiver tressaillit des pieds à la tête.

Ses yeux allaient et venaient de Lady Janet à Horace et d'Horace à Lady Janet ; la lueur d'un nouveau soupçon, d'un soupçon épouvantable les illuminait.

« Grace ! s'écria-t-elle. Quelle Grace ?… C'est mon nom, Lady Janet. Vous avez donc reçu la lettre ! Cette femme est ici !… »

Lady Janet lâcha le bras d'Horace et revint sur ses pas auprès de son neveu.

« Julian, dit-elle, vous m'obligez pour la première fois de ma vie à vous rappeler le respect qui m'est dû dans ma propre maison. Mettez cette femme dehors. »

Sans attendre de réponse, elle alla reprendre le bras d'Horace.

« Reculez-vous, s'il vous plaît, dit-elle tranquillement à Grace, et laissez-moi passer. »

Mais Grace tint bon.

« Cette femme est ici, répéta-t-elle. Confrontez-moi avec elle… et mettez-moi dehors après, si vous voulez. »

Julian s'avança et la prit par le bras.

« Vous oubliez ce qui est dû à Lady Janet, dit-il. Vous oubliez ce que vous vous devez à vous-même. »

Grace lui échappa par un effort désespéré et arrêta encore une fois Lady Janet sur le seuil du jardin d'hiver.

« Justice ! cria-t-elle, frappant l'air de son poing fermé avec une fureur nerveuse. Je réclame mon droit à voir cette femme face à face !… Où est-elle ?… confrontez-nous toutes les deux ! »

Tandis que ces paroles enfiévrées sortaient de ses lèvres en feu, le roulement d'une voiture se fit entendre dans la rue.

Dans l'agitation du moment, ce bruit, suivi de celui de la porte qui s'ouvrait, n'attira l'attention d'aucune des personnes qui étaient dans la salle à manger.

La voix d'Horace s'élevait pour protester contre l'injure faite à Lady Janet.

Lady Janet elle-même, quittant son bras pour la seconde fois, sonnait violemment les domestiques.

Julian avait repris Grace par le bras et essayait en vain de la calmer.

La porte s'ouvrit doucement devant une jeune femme portant son mantelet sur son bras.

Mercy Merrick, fidèle au rendez-vous qu'elle avait pris avec Horace, entrait dans la salle.

Grace Roseberry, se dégageant violemment de l'étreinte de Julian, s'élança vers la porte de la bibliothèque.

« Ah ! s'écria-t-elle, la voilà ! »

Mercy alors aperçut, immobile dans son sauvage triomphe, l'ombre vivante de la femme dont elle avait volé le nom, dont elle avait laissé le cadavre derrière elle dans la chaumière du meunier.

Elle tomba inanimée sur le parquet.

CHAPITRE XII

DÉPART DE JULIAN

Or il se trouvait que Julian était tout près de Mercy et qu'il fut le premier à accourir lorsqu'elle s'évanouit.

Le cri qui s'échappa de ses lèvres lorsqu'il la prit dans ses bras, l'expression de ses yeux tandis qu'il considérait son visage couvert d'une pâleur mortelle, étaient autant d'aveux trop clairs de l'intérêt qu'il prenait à la jeune fille.

L'admiration qu'elle lui inspirait se mêlait déjà de tendresse.

Horace s'en aperçut, il eut un mouvement de dépit d'abord.

Il se rapprocha de Julian, et ce fut avec un accent marqué de jalousie qu'il lui dit :

« Ces soins me regardent, vous le savez bien. »

Julian la remit sans rien dire entre les bras de son fiancé ; il rougit et s'écarta, tandis qu'Horace déposait Mercy sur un canapé.

Le jeune ministre tenait désormais les yeux baissés et semblait se dire qu'il avait bien mérité la rudesse avec laquelle Horace venait de lui parler.

Il avait été le premier à prendre à tout ceci une part active, il avait amené cette catastrophe, et il paraissait maintenant insensible à tout ce qui se passait dans la chambre.

On le toucha à l'épaule, il sortit en sursaut de son rêve et se retourna.

Celle qui avait fait tout ce mal, l'étrangère, dans ses pauvres habits de deuil, se tenait derrière lui.

Elle montra le corps inanimé étendu sur le canapé et eut un sourire implacable.

« Il vous fallait une preuve, dit-elle. Eh bien ! la voici. »

Horace entendit ; il s'éloigna brusquement du canapé et vint à Julien. Son visage, naturellement coloré, était devenu plus pâle que celui de Mercy elle-même.

« Faites sortir cette malheureuse, dit-il, et tout de suite, ou je ne réponds plus de ce que je vais faire. »

Ces mots achevèrent de rappeler Julian à la réalité.

Il jeta un coup d'œil autour de lui.

Lady Janet et la femme de charge étaient occupées toutes deux à soigner Mercy ; les domestiques, consternés, se tenaient groupés a la porte de la bibliothèque.

L'un d'eux offrit de courir chez le médecin le plus proche ; l'autre demanda s'il fallait aller chercher la police.

D'un geste, Julian leur imposa silence, et s'adressant à Horace, lui dit :

« Calmez-vous et laissez-moi le soin d'emmener tranquillement madame hors de cette maison. »

Tout en parlant, il s'était emparé de la main de Grace.

Elle essaya de se dégager.

Julian lui montra le groupe formé autour du canapé et les domestiques qui menaçaient du geste.

« Vous vous êtes fait autant d'ennemis de tous ceux qui sont dans la chambre, lui dit-il, et vous n'avez pas un ami dans Londres. Voulez-vous que moi aussi, je devienne votre ennemi ? »

La tête de Grace s'inclina, elle ne répondit pas, obéissant à une volonté plus forte que la sienne.

Julian ordonna aux domestiques d'évacuer la bibliothèque où il entraîna Grace à sa suite.

Avant de refermer la porte, il s'arrêta, et jetant un dernier regard dans la salle à manger :

« A-t-elle repris connaissance ? » demanda-t-il après un moment d'hésitation.

Ce fut Lady Janet qui répondit :

« Pas encore.

– Dois-je réellement envoyer chercher le docteur le plus voisin ? »

Horace s'interposa ; il refusait de laisser Julian s'associer même de cette façon indirecte aux secours à donner à Mercy.

« Si les soins d'un médecin sont nécessaires, dit-il, c'est moi qui irai le chercher. »

Julian referma donc la porte de la bibliothèque sans penser à ce qu'il faisait. Il laissa tomber la main de Grace et indiqua machinalement une chaise à la jeune femme.

Elle s'assit, silencieuse et surprise, le suivant des yeux, tandis qu'il marchait doucement de long en large dans cette chambre.

En ce moment l'esprit de Julian était bien loin d'elle, et même de tout ce qui était survenu depuis son apparition funeste dans cette maison ; il pensait surtout à Horace : un homme doué de bien moins de finesse que lui aurait encore deviné le mobile de la conduite de ce jeune homme.

Julien interrogea donc son cœur au sujet de Mercy, avec autant de sévérité que de sincérité, suivant sa coutume quand il s'examinait lui-même.

« Ainsi, à première vue, se disait-il, elle a produit sur moi une impression telle, qu'Horace s'en est aperçu avant que j'aie pu moi-même m'en rendre compte. Je sens déjà que je dois à mon ami de ne plus la revoir ? »

Il interrompit sa promenade avec une certaine irritation ; il se souvenait qu'il avait une mission sérieuse ici-bas, et il y avait quelque chose qui blessait sa dignité dans la pensée qu'il avait pu se rendre coupable de cette extravagance sentimentale : l'amour à première vue, la passion soudaine, céder au coup de foudre enfin. Quelle moquerie !

Il s'était arrêté précisément en face du siège occupé par Grace.

La jeune femme, fatiguée de ce silence, saisit cette occasion de lui parler.

« Je me suis laissée conduire ici pour vous plaire, dit-elle. Puis-je maintenant m'informer si vous allez me venir en aide ?… Puis-je compter sur vous comme sur un ami ? »

Il la regarda d'un air distrait, et il fut obligé de se faire un grand effort pour lui accorder l'attention qu'elle réclamait.

Grace continua :

« Vous avez été très-dur pour moi ; vous m'avez pourtant témoigné d'abord quelque bonté ; vous aviez essayé de les amener du moins à m'entendre avec impartialité ; à présent je vous demande, comme à un honnête homme, si vous doutez que cette femme qui est là sur un canapé, dans la pièce voisine, est bien la misérable qui a pris ma place. Peut-il y avoir un aveu plus complet que cette défaillance ? Son épouvante vous dit que c'est bien Mercy Merrick. Vous l'avez vu…, ils l'ont vu… elle s'est évanouie devant moi. »

Julian traversa la chambre toujours sans lui répondre, et tira le cordon de la sonnette.

Un domestique répondit à cet appel ; Julian lui ordonna d'aller chercher un fiacre.

Grace se leva.

« Pour qui ce fiacre ? demanda-t-elle avec vivacité.

– Pour vous et pour moi, répondit Julian ; je vais vous reconduire chez vous.

– Je refuse de m'y rendre, ma place est dans cette maison ; ni Lady Janet ni vous ne pourrez faire que la vérité ne soit la vérité. Qu'avais-je demandé ? D'être confrontée avec

cette femme. Qu'a-t-elle fait en arrivant dans cette chambre ? Elle s'est trouvée mal en me voyant. »

Et répétant toujours cet argument redoutable, elle tenait ses yeux fixés sur Julian avec une expression de défi qui lui disait :

« Répondez si vous pouvez. »

Par pitié pour elle Julian lui répondit.

« Autant que je puis vous comprendre, dit-il, vous semblez croire que si la jeune femme dont vous parlez avait été innocente elle ne se serait pas évanouie à votre vue. Je vais vous dire une chose qui pourra changer votre opinion. Dès son arrivée en Angleterre cette jeune dame a informé ma tante du singulier et cruel hasard qui l'avait fait vous rencontrer sur la frontière française. Elle vous avait vu tomber sous un obus et frappée mortellement, du moins elle devait le croire. Rappelez-vous cela et rapprochez-en ce qui vient d'arriver sans que rien ne l'ait préparée à la pensée que vous aviez pu revenir à la vie ; elle se trouve subitement en face de vous, et cela à un moment où tous ceux qui l'entourent connaissent la délicatesse de sa santé. Qu'y a-t-il donc d'étonnant et d'inexplicable à un évanouissement dans des circonstances pareilles ? »

Grace était atterrée ; elle se trouva sans voix.

Le récit simple et véridique fait par Mercy de la façon dont elles s'étaient rencontrées ensemble et du terrible accident qui avait suivi n'était que trop vraisemblable.

Ceux qui l'avaient entendu ne devaient pas même y soupçonner, parmi la vérité, une abominable part de men-

songe, et l'évanouissement de la voleuse du nom et des papiers de sa compagne était naturel à tous les yeux.

La fausse Grace Roseberry n'était point menacée. La véritable Grace était cette fois bien vaincue.

Elle retomba sur sa chaise… ses mains s'en allant inertes à ses côtés…

« Tout est contre moi, dit-elle, la vérité devient mensonge, les apparences la servent. »

Elle s'arrêta et tacha de rappeler encore une fois à elle son courage défaillant.

« Non, s'écria-t-elle, je ne me soumettrai pas à voir mon nom usurpé et ma place tenue par une vile aventurière ; faites et dites ce qu'il vous plaira, je veux la démasquer, je ne quitterai pas cette maison. »

Le domestique vint annoncer que le fiacre était à la porte.

« Que je ne vous retienne pas, dit-elle, je vois que je n'ai ni aide ni conseil à attendre de monsieur Julian Gray. »

Julian fit signe au domestique de le suivre dans un coin de la chambre.

« Savez-vous si on a envoyé chercher le médecin ? demanda-t-il.

– Je ne crois pas, monsieur. On disait à l'office que les soins d'un médecin n'étaient pas nécessaires. »

Julian était trop inquiet pour se contenter de cette réponse : il écrivit rapidement sur un petit chiffon de papier, ces deux mots :

Est-elle mieux ?

Et il donna ce court billet au domestique avec ordre de le porter à Lady Janet.

« Avez-vous entendu ce que je vous ai dit ? demanda Grace quand ils furent seuls de nouveau tous les deux.

– Je vous répondrai tout à l'heure, » dit Julian.

Le domestique reparut.

Lady Janet avait répondu par deux lignes tracées au crayon sur le dos du billet de son neveu.

Grâce à Dieu, nous l'avons rappelée à la vie ; nous espérons pouvoir, dans quelques minutes, la conduire dans la chambre.

Or le plus court chemin pour arriver à la chambre de Mercy était de traverser la bibliothèque. Le départ de Grace devenait donc une nécessité pressante.

« Écoutez-moi, lui dit Julian. Le fiacre attend et voici mon dernier mot. Je n'oublie point la recommandation du Consul, et vous êtes à présent sous ma garde. Décidez tout de suite si vous voulez y rester ou si vous préférez vous confier aux soins de la police. »

Grace tressaillit.

« Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle indignée.

– Si vous voulez rester sous ma protection, continua Julian, vous allez prendre place dans ce fiacre avec moi. Dans ce cas, je tenterai quelque chose pour vous, et vous ferai raconter votre histoire à mon homme de loi. Il sera plus en état que moi de vous donner un conseil. Je vous l'avoue, je

ne croirai jamais que cette dame que vous accusez, ait commis ou soit capable de commettre une fraude si abominable. Mais, encore une fois, vous saurez ce qu'en pense mon homme de loi si vous sortez d'ici. Si vous refusez, il ne me restera pas d'autre alternative que d'envoyer dans la chambre voisine avertir la maîtresse du logis que vous entendez demeurer chez elle. Lady Janet vous mettra entre les mains de la police. Prenez le parti que vous voudrez, je vous donne une minute. Mais croyez bien que si j'ai l'air de vous parler avec dureté, c'est que votre conduite m'y force ; mes sentiments sont encore bienveillants pour vous et je vous conseille honnêtement pour votre bien. »

Il tira sa montre pour compter la minute.

Grace jeta un regard furtif sur son visage calme et résolu ; elle était parfaitement insensible à la considération que les derniers mots de Julian lui avaient exprimée ; elle comprit seulement qu'il n'était pas homme à se laisser jouer.

L'avenir pouvait lui offrir l'occasion de revenir dans cette maison ; elle se décida à tromper son protecteur et à céder.

« Je suis prête à partir, dit-elle avec une soumission qui était encore bien revêche. Vous avez votre tour à présent, mais le mien viendra. »

Julian s'approcha d'elle comme pour lui offrir son bras, mais il tremblait.

Il était désormais fermement persuadé que l'esprit de cette femme était dérangé.

Pauvre folle !

Et c'est justement en raison de son malheur qu'il croyait lui devoir plus d'indulgence ; il éprouvait une violente répulsion et il lui en coûtait de la toucher : l'image de la charmante créature, objet de la monstrueuse accusation de cette insensée, l'image de Mercy inanimée dans ses bras avait trop de force dans son esprit ; il poussa la porte qui conduisait dans l'antichambre, il laissa passer Grace devant lui ; décidément il ne lui offrit point le bras.

Ce fut le domestique qui aida la pauvre femme à monter dans le fiacre ; cet homme s'adressa respectueusement à Julian qui prenait place en face de Grace.

« J'ai ordre de vous dire que votre chambre est prête, monsieur, dit-il, et que Lady Janet vous attend à dîner. »

Absorbé par les événements de cette singulière matinée, Julian avait oublié sa promesse de rester chez Lady Janet.

Pouvait-il donc y retourner connaissant l'état de son cœur, comme il le connaissait à présent ?

Pouvait-il honorablement demeurer des jours, peut-être des semaines, dans la société de Mercy, maintenant qu'il avait constaté ce qu'elle lui faisait éprouver ?

Non.

Le seul parti à prendre était de trouver une excuse pour se dégager de cette funeste invitation.

« Priez Lady Janet de ne pas m'attendre pour dîner, dit-il, je lui écrirai pour lui faire agréer les raisons que j'ai de ne point m'y rendre. »

Le fiacre s'éloigna ; le domestique, surpris, resta sur le seuil de l'hôtel, le suivant des yeux.

« Je ne voudrais pas, pour beaucoup, être dans la peau de M. Julian, » se disait-il.

En vérité, il ne trouvait point rassurante la position du jeune ministre.

« Cette furie est là, avec lui, dans ce fiacre, pensait-il, je voudrais bien savoir ce qu'il va en faire. »

Julian lui-même, si on lui avait adressé cette question, n'aurait pu y répondre.

Mercy avait repris ses sens.

On l'avait conduite à sa chambre.

L'inquiétude de Lady Jane était bien loin d'être dissipée.

L'esprit de la jeune femme demeurait, en effet, dans un état d'alarme nerveuse que rien ne pouvait apaiser.

On avait beau lui dire et lui redire que l'audacieuse étrangère avait quitté la maison et que jamais on ne la laisserait y rentrer ; on avait beau lui assurer et lui assurer encore que les folles assertions de cette aventurière n'avaient pu obtenir de personne un commencement même d'attention.

Elle persistait opiniâtrement à croire qu'on ne lui disait pas toute la vérité.

Une épouvantable méfiance de ses amis, de Lady Janet, du monde entier, semblait l'avoir tout à coup saisie.

Elle se reculait lorsque Lady Janet s'approchait de son lit ; et si Lady Janet voulait l'embrasser, elle frémissait au contact de ses lèvres.

Elle refusa nettement de voir Horace ; elle fit les questions les plus singulières au sujet de Julian Gray, et secoua la tête d'un air de doute lorsqu'on lui dit qu'il était absent.

Parfois elle cachait sa tête sous sa couverture et murmurait d'un ton convulsif :

« Oh ! que dois-je faire ?… que dois-je faire ?… »

À d'autres moments, elle suppliait qu'on la laissât seule :

« Je n'ai besoin de personne dans ma chambre ! criait-elle. Personne dans ma chambre ! »

La soirée s'avançait, n'apportant aucune amélioration à cet état inexplicable.

Lady Janet prit l'avis d'Horace et envoya chercher son médecin.

Le docteur arriva, fit son examen et secoua la tête.

« Les symptômes, dit-il doctoralement, indiquent un ébranlement du système nerveux. »

Sur quoi, il prescrivit une potion calmante et donna d'un air très-sérieux un avis sage et profond, enveloppé d'un beau corps de phrases qui pouvaient se traduire en ces quatre mots :

« Emmenez-la et essayez l'air de la mer. »

C'est alors que l'énergie naturelle de Lady Janet se manifesta.

Elle donna les ordres nécessaires pour que les malles fussent faites et bouclées dans la soirée et décida qu'on partirait dès le lendemain matin.

Le docteur venait de sortir quand on apporta une lettre de Julian adressée a sa tante : elle commençait par des excuses et continuait en ces termes :

« Avant de conduire ma compagne à l'étude de mon homme de loi, je compris la nécessité de le consulter d'abord, moi-même.

« Je lui exposai mon embarras, et je ne puis que vous répéter ce que je lui ai dit :

« – Ai-je le droit d'agir ici selon mon opinion personnelle ? Je crois que l'état mental de cette femme est troublé, mais elle est isolée, sans amis, et j'ai besoin d'une autorité médicale qui confirme mon jugement, et même d'une preuve évidente qui donne satisfaction à ma conscience, car je peux me tromper.

« Mon homme de loi me trouva bien scrupuleux, mais, me voyant ferme dans ma manière de penser, il finit par tomber d'accord qu'il serait bon de consulter un médecin accoutumé à traiter les aliénés.

« – Amenez-moi cette dame dans une demi-heure, me dit-il, je vais faire quérir le médecin ; elle lui racontera son histoire au lieu de me la raconter à moi.

« Cette proposition me parut un peu hardie.

« – Comment faire ? Ne verrait-elle pas la supercherie ?

« Il se mit à rire et me répondit :

« – Je lui présenterai le médecin comme mon premier associé et il n'y aura point de mensonge. Il sera vraiment mon associé, s'il peut lui donner un bon conseil.

« Mais vous savez que je hais toute tromperie, alors même que le but qu'on veut atteindre semble la justifier. Il n'y avait pourtant d'autre alternative en cette circonstance que de laisser l'homme de loi agir à sa guise, ou de courir le risque d'un retard qui pouvait avoir des résultats fâcheux.

« J'attendis seul dans une chambre, très-troublé, je le confesse, jusqu'à ce que le docteur m'eût rejoint après son entrevue avec ma compagne.

« Voici en peu de mots quelle est son opinion.

« Après un examen minutieux de la pauvre femme, il pense qu'il y a chez elle des symptômes manifestes d'aliénation mentale ; mais dire jusqu'à quel point le mal s'est développé et si le cas est ou non suffisamment grave pour rendre une séquestration nécessaire, il ne peut, il ne voudrait pas le dire. Il ne croit pas connaître assez expertement les faits.

« – Jusqu'ici, m'a-t-il fait observer, nous ne savons rien ou peu de chose de la partie de son erreur qui se rapporte à Mercy Merrick. Or c'est là que nous devons trouver la solution de la difficulté. Je suis tout à fait de l'avis de cette dame elle-même, qui soutient que les recherches du Consul à Mannheim n'ont pas été concluantes, Donnez-moi la preuve qu'une personne du nom de Mercy Merrick est ou n'est pas de ce monde, et je vous donnerai en retour une opinion positive sur le cas de votre protégée.

« Ces mots m'ont décidé à partir pour le Continent et à rechercher moi-même les traces de Mercy Merrick.

« Quand j'ai exprimé cette intention, j'ai bien vu que mon ami, l'homme de loi, se demandait, d'un ton moqueur, si j'étais dans mon bon sens : son avis à lui était que je m'adresse au premier magistrat venu pour vous débarrasser, vous et moi, de toute poursuite de cette femme.

« Peut-être, direz-vous avec lui, ma chère tante, ainsi que vous me l'avez dit souvent, que je ne fais rien comme les autres. J'ai pris intérêt à cette affaire. Je ne puis abandonner une malheureuse femme qui m'a été confiée à la compassion publique, tant qu'il y aura ombre d'espoir de découvrir quelque chose pouvant la rendre à elle-même et peut-être aussi à ses amis.

« Je pars par le train-poste de ce soir. Mon plan est de cheminer d'abord tout droit vers Mannheim et de conférer avec le Consul et les médecins de l'hôpital, d'arriver ensuite jusqu'au chirurgien allemand et de l'interroger ; puis, ceci fait, de tenter le dernier et le plus difficile effort, c'est-à-dire de suivre la trace de l'ambulance française et de pénétrer enfin le mystère de cette Mercy Merrick.

« Dès mon retour j'irai vous voir et vous dire ce que j'aurai accompli, si tant est que je ne rapporte point une déception seulement.

« Pendant ce temps je vous prie de n'avoir aucune crainte. Vous n'avez pas à redouter la réapparition de cette malheureuse femme chez vous. Elle est complètement absorbée par les lettres que je lui ai conseillé d'écrire à ses amis au Canada, et elle est confiée aux soins de la maîtresse de son logis, qui est une personne digne et pleine d'expérience, jugée enfin par le docteur aussi bien que par moi, comme tout à fait apte à remplir les fonctions que nous lui avons confiées.

« Je vous prie de faire part de tout ceci à Mlle Roseberry quand vous le jugerez convenable tout en lui présentant la respectueuse expression de ma sympathie et des vœux que je forme pour son prompt rétablissement.

« Pardonnez-moi encore une fois si je me prive du plaisir de l'hospitalité que vous m'offriez sous votre toit. J'en suis le premier puni. »

Lady Janet ferma la lettre de Julian ; elle était loin d'en être satisfaite.

Elle resta assise pendant quelque temps, réfléchissant profondément.

« De deux choses l'une, se dit la vieille dame dont l'esprit était toujours vif et clairvoyant, ou l'homme de loi a raison et Julian serait un excellent compagnon à donner à cette folle qu'il a prise sous sa protection, ou bien il a quelque autre motif d'entreprendre ce voyage absurde, et c'est justement de ce motif-là qu'il s'est abstenu avec soin de parler dans sa lettre. »

Cette pensée revint souvent à l'esprit de la vieille dame pendant la nuit.

Elle eut beau se mettre à la torture, elle ne put rien découvrir : la seule ressource qui lui restait était d'attendre patiemment le retour de Julian et « de lui extirper la vérité ». C'était sa phrase favorite.

Le lendemain matin, Lady Janet et sa fille adoptive quittaient Londres pour se rendre à Brighton.

Horace pria vainement pour obtenir de les accompagner ; il fut condamné à rester à Londres.

C'était l'arrêt prononcé par Mercy, personne ne put deviner la cause d'une pareille rigueur, et Mercy refusa de la révéler.

CHAPITRE XIII

RETOUR DE JULIAN

Huit jours se sont écoulés, et nous nous trouvons dans la salle à manger de Lady Janet.

La table hospitalière est encore couverte de son fardeau ordinaire de mets délicats préparés pour le déjeuner ; mais cette fois Lady Janet est seule ; et l'attention de la vieille dame est partagée entre la lecture de son journal et le tribut de friandises qu'elle offre à son chat favori.

Ce chat est une créature douce et merveilleuse ; il porte une longue queue relevée et se roule avec béatitude sur les tapis moelleux ; il s'approche de sa maîtresse avec une série d'ondulations des plus coquettes, et flaire avec une hésitation pleine d'élégance les morceaux choisis qu'on lui présente.

Rien ne paraît plus musical aux oreilles de sa maîtresse que le ronron du beau chat.

Elle suspend sa lecture au beau milieu d'un article de fond et regarde d'un air soucieux les joyeuses évolutions de l'animal.

« Sur mon honneur ! s'écrie Lady Janet, songeant à tous les soucis qui l'oppressent depuis quelque temps, tout bien considéré, Tom, je voudrais être à ta place. »

Le chat tressauta, non pas d'orgueil, à l'apostrophe flatteuse de sa maîtresse, mais de peur à un coup frappé à la porte.

Lady Janet dit d'un ton nonchalant :

« Entrez ! »

Lady Janet se retourna, paresseusement pour reconnaître le fâcheux qui arrivait là et tressauta comme son chat quand la porte ouverte lui montra Julian Gray.

« Est-ce vous ou votre fantôme ? » s'écria-t-elle.

Elle avait déjà remarqué que Julian était plus pâle que de coutume et qu'il régnait dans ses manières quelque chose de gêné et de compassé qu'elle n'avait jamais vu. Il prit un siège à son côté et lui baisa la main. Mais pour la première fois depuis que sa tante le connaissait il refusa de toucher à aucune des bonnes choses placées sur la table et ne trouva rien à dire au chat.

Tom, offensé, alla chercher un refuge sur les genoux de Lady Janet.

Celle-ci tenait les yeux fixés sur son neveu ; elle était émue d'une grande curiosité et parfaitement déterminée à lui extirper la vérité dès qu'elle en verrait l'occasion.

Cependant, par prudence, elle attendit.

Julian se vit donc obligé de rompre le silence.

Il se résigna à raconter son histoire du mieux qu'il pourrait.

« Je suis arrivé hier soir du Continent, dit-il, et je suis venu ici, ainsi que je l'ai promis, pour vous faire mon rapport

à mon retour. Comment va Votre Seigneurie ?… Comment va Mlle Roseberry ?… »

Lady Janet mit un doigt indicateur sur la pèlerine de dentelle qui ornait la partie supérieure de sa robe.

« La vieille dame va bien, » répondit-elle.

Et montrant le plafond du même doigt :

« Là-haut, la jeune dame est malade, ajouta-t-elle. Mais, vous, Julian ? Quelque chose vous est-il arrivé ?

– Peut-être suis-je un peu fatigué de mon voyage. Ne vous inquiétez pas de moi. Est-ce que Mlle Roseberry souffre toujours du choc qu'elle a éprouvé ?

– De quoi voudriez-vous qu'elle souffrît ?… Je ne vous pardonnerai jamais, Julian, d'avoir amené cette intrigante au cerveau fêlé chez moi.

– Ma chère tante, quand je l'ai introduite innocemment ici, je n'avais pas la moindre idée qu'il existât une femme du nom de Mlle Roseberry. Personne ne déplore plus sincèrement que moi ce qui est arrivé. Avez-vous consulté un médecin ?

– J'ai conduit Grace à la mer il y a huit jours, d'après l'ordonnance du médecin.

– Et le changement d'air ne lui a pas fait de bien ?

– Aucun bien… peut-être du mal, au contraire. Parfois, elle reste assise pendant des heures, pâle, inerte, ne voyant rien, ne disant pas un mot ; parfois, elle s'anime et semble prête à parler vivement. Dieu seul sait ce qu'elle dirait… À la vérité, elle ne persiste guère dans son envie et, le plus sou-

vent, elle est prise alors d'un tremblement nerveux. Je supporterais encore tout cela, mais ce qui me brise le cœur, Julian, c'est qu'elle ne semble plus avoir confiance en moi ; on dirait qu'elle ne m'aime plus, que je lui fais peur ; et si je ne croyais pas que ce fût impossible, je serais tentée de penser qu'elle me soupçonne d'ajouter foi à ce que cette malheureuse a dit d'elle. Enfin, et entre nous, je commence à craindre qu'elle ne se remette jamais de l'épouvante qui a causé son évanouissement. Elle souffre certainement d'un mal sérieux. J'ai beau chercher à le découvrir ; il est audessus de ma perspicacité.

– Et le docteur ne le connaît pas mieux que vous ? »

Les yeux noirs de Lady Janet répondirent pour elle par un regard de suprême mépris.

« Le médecin !… J'ai ramené Grace hier soir, désespérant de la voir aller mieux, et j'ai envoyé chercher ce médecin ce matin. C'est un des gros bonnets de sa profession. On dit qu'il gagne dix mille livres par an et il n'en sait pas plus long que moi. Oh ! je suis tout à fait inquiète. Le maudit grand médecin vient de s'en aller avec deux guinées dans sa poche. Une guinée pour m'avoir conseillé de procurer du calme à la malade et l'autre pour m'avoir engagée à me fier au temps. Êtes-vous encore étonné qu'il puisse s'enrichir à ce métier-là ? Mon cher ami, tous les médecins se ressemblent. La profession médicale lutte contre deux maladies incurables en ces temps-ci, l'une particulière aux hommes, l'autre aux femmes. Maladies des femmes : affaiblissement nerveux. Maladie des hommes : la goutte. Remèdes : une guinée, si vous allez chez le médecin ; deux guinées, si le médecin vient chez vous. J'aurais pu m'acheter un chapeau neuf, reprit la vieille dame avec indignation, avec l'argent

que j'ai donné à cet homme !… Changeons de conversation. Celle-ci me met en colère. D'ailleurs, j'ai besoin de vous faire une question. Pourquoi êtes-vous allé à l'étranger ? »

Julian parut surprit, mais ne se troubla pas.

« Je vous l'ai appris par une lettre, dit-il, ne l'avez-vous pas reçue ?

– Oh ! si fait. Elle était assez longue ! mais, si longue qu'elle fût, elle ne m'a pas appris la seule chose que je désirais savoir.

– Quelle est cette seule chose ? »

La réponse de Lady Janet fut un coup droit envoyé dans la poitrine de son neveu.

« J'ai besoin de savoir, dit-elle, pourquoi vous vous êtes donné la peine d'aller prendre des informations sur le Continent, en personne. Vous savez où l'on peut trouver mon vieux courrier, et vous avez souvent reconnu vous-même que c'était le plus intelligent et le plus digne des hommes… Répondez-moi franchement, ne pouviez-vous l'envoyer à votre place ?

– Je l'aurais pu, répliqua Julian avec quelque répugnance.

– Fort bien. Vous l'avouez. De plus, vous étiez engagé par une promesse faite de rester ici comme mon hôte. Encore une fois répondez-moi franchement. Pourquoi êtes-vous parti ? »

Julian hésita, Lady Janet attendit sa réponse de l'air d'une femme qui défie le temps et qui attendrait aussi bien le reste de l'après-midi, si c'était nécessaire.

« J'avais une raison pour partir, balbutia Julian.

– Ouais ? reprit Lady Janet, continuez…

– Une raison… continua Julian, que je préférais ne pas dire.

– Bon, répliqua Lady Janet. Encore un mystère, n'est-ce pas ? Et une autre femme au fond de tout cela, sans doute ? Je vous remercie, c'est bien, vous m'avez suffisamment répondu. Rien d'étonnant, en votre qualité d'ecclésiastique, que vous paraissiez un peu confus. Il y a peut-être une certaine décence dans ces conjonctures à paraître confus. Changeons encore de sujet de conversation. Vous restez ici naturellement, maintenant que vous voici de retour ? »

Une fois encore, le célèbre prédicateur ne sut que dire ; une fois encore Lady Janet prit son air résigné à attendre jusqu'au milieu de la semaine suivante s'il le fallait.

Julian ne trouva de refuge que dans une réponse banale, sotte, digne vraiment du plus vulgaire de tous les hommes.

« Je prie Votre Seigneurie d'accepter mes remerciements et mes excuses. »

Les doigts de Lady Janet, qui caressaient machinalement le chat assis sur les genoux de Sa Seigneurie, commencèrent à le caresser à rebrousse-poil.

La patience de Lady Janet n'avait jamais été inépuisable et se trouvait tout à fait épuisée.

« Voilà qui est merveilleusement poli, dit-elle. Faites les choses jusqu'au bout et dites : M. Julian Gray présente ses compliments à Lady Janet Roy et regrette qu'une invitation antérieure… Julian ! s'écria la vieille dame, en repoussant

subitement le chat de dessus ses genoux, Julian, savez-vous bien qu'on ne se joue pas de moi ? Il n'y a qu'une explication à votre conduite : vous fuyez ma maison… Est-ce qu'il y a ici quelqu'un qui vous déplaît ?… Et ce quelqu'un serait-il moi ? »

Julian exprima par un geste que la dernière question de sa tante était absurde.

Le chat, de plus en plus offensé, fit le gros dos, remua doucement la queue, se rendit tout près de la cheminée, et fit au tapis l'honneur de s'y coucher en rond.

Lady Janet insistait.

« Est-ce Grace Roseberry ? » demanda-t-elle.

La patience de Julian commença à donner à son tour des signes de lassitude prochaine ; il sembla prendre une résolution subite, et le diapason de sa voix s'éleva.

« Vous tenez à tout savoir ? dit-il. Eh bien oui, c'est Mlle Roseberry.

– Vous ne l'aimez pas, j'espère ? » s'écria Lady Janet avec un subit éclat de surprise et de colère.

Julian répondit :

« Si je la voyais encore… si je devais continuer de la voir… »

Et une rougeur inaccoutumée montait à ses joues.

« … Je serais l'homme le plus malheureux de la terre… Oui, je sens que je manquerais à mon vieil ami qui doit l'épouser. Séparez-nous donc, si vous avez quelque souci de la paix de mon esprit, séparez-nous, je vous en conjure. »

Un étonnement inexprimable se trahit chez la vieille dame ; elle leva les mains au ciel, mais cette émotion n'effaçait point sa curiosité.

« Vous ne voulez pas dire que vous êtes amoureux de Grace ? » s'écria-t-elle.

Julian ne fit qu'un bond sur ses pieds et ce bond dérangea le chat couché devant la cheminée.

Ce paisible animal sentait bien que tout le monde était agité autour de lui, et, pour que tous ces fâcheux ne l'incommodassent pas davantage, il quitta la chambre.

« Je ne sais que vous dire, reprit Julian. Je ne puis m'expliquer à moi-même. Aucune femme n'avait jamais fait naître en moi un sentiment pareil, et celle-ci l'y a éveillé en un instant. Dans l'espoir de l'oublier je me suis soustrait à la promesse que je vous avais faite. C'est à dessein que j'ai saisi l'occasion d'aller prendre ces renseignements à l'étranger. Voyage inutile… Je pense à elle le jour, le soir, la nuit. Je la vois sans cesse, je l'entends en ce moment, aussi vrai que je vous vois et que je vous entends. Elle a fait de son être une partie du mien, et je ne puis plus comprendre l'existence sans elle. Je veux résister, mais ma volonté semble s'être envolée. Ce matin encore je m'étais dit : j'écrirai à ma tante, je ne retournerai pas chez elle, et me voici. J'ai inventé le subterfuge le plus mesquin pour me justifier devant ma propre conscience. Je dois à ma tante de lui rendre une visite, voilà ce que je répétais tout le long du chemin. Ah ! J'espérais bien que Mlle Roseberry entrerait dans cette chambre pendant que j'y serais. Je l'espère encore en ce moment. Et elle est fiancée à Horace Holmcroft, à mon plus vieil, à mon meilleur ami. Suis-je un misérable ou seulement un insensé ? Dieu le sait ; pour moi, je l'ignore. Gardez mon

secret, ma tante. J'ai honte de moi-même, et cela de tout mon cœur. Je m'étais habitué à me croire fait d'une meilleure essence. Ne dites pas un mot à Horace. Je veux et je dois me rendre maître de mes sentiments. Laissez-moi partir. »

Il s'empara de son chapeau.

Lady Janet se leva avec toute la vivacité de la jeunesse, se mit à sa poursuite à travers la chambre et l'arrêta près de la porte.

« Non ! répondit la vieille dame résolue, je ne vous laisserai pas partir. Revenez ici avec moi. »

Tout en parlant, elle remarquait avec un certain orgueil mêlé d'une tendresse secrète les brillantes couleurs qui montaient aux joues du jeune homme, l'éclat étincelant qui ajoutait au feu naturel de ses yeux.

Jamais son neveu ne lui avait paru si beau.

Elle prit son bras et le ramena aux sièges qu'ils venaient de quitter.

C'était mal à lui, c'était inconvenant, elle se l'avouait tout bas, de regarder Grace, la fausse Grace, dans les conditions où elle se trouvait, avec d'autres yeux que ceux d'un frère ou d'un ami.

Chez un clergyman peut-être était-ce deux fois inconvenant, deux fois plus mal, mais, malgré toute sa sollicitude pour les intérêts d'Horace, Lady Janet ne pouvait blâmer Julian. Et ce qui est pire, c'est qu'elle avait intérieurement conscience que, pour une raison ou pour une autre, son neveu venait plutôt de grandir que de diminuer dans son estime.

Qui pouvait nier que sa fille adoptive ne fût une charmante créature ? Qui pouvait s'étonner qu'un homme de goût vînt à l'admirer ?

En somme, Sa Seigneurie, étant très-humaine, décida que son neveu était plus à plaindre qu'à blâmer.

Quelle est la fille d'Ève, qu'elle ait dix-sept ans ou soixante-dix, qui serait arrivée logiquement à une autre conclusion ?

Qu'un homme fasse ce que bon lui semble ; qu'il commette toute espèce de mauvaises actions, d'erreurs, même de crimes, tant qu'il y aura une femme au fond de tout cela, il trouvera un inépuisable fond de pardon dans le cœur de toutes les autres femmes.

« Asseyez-vous, dit Lady Janet, souriant malgré elle ; et ne parlez plus sur ce ton indigne de vous. Un homme, Julian, et surtout un homme célèbre, devrait savoir se maîtriser. »

Julian fit entendre un éclat de rire plein d'amertume.

« Envoyez là-haut demander pour moi cette grâce à celui qui dirige nos pensées, dit-il, ma force est en lui et non en moi. »

Il se leva.

Mais, encore une fois, Lady Janet, d'un geste, le força de se rasseoir.

« J'insiste pour que vous restiez ici, dit-elle, quand ce ne serait que pour quelques minutes. Je veux causer avec vous.

– Cela concerne-t-il M[lle] Roseberry ?

– Cela concerne cette odieuse femme qui a effrayé Mlle Roseberry. Êtes-vous satisfait, à présent ? »

La tante continua :

« Il me coûte d'en convenir, reprit-elle, je suis pourtant bien forcée de vous avouer que j'ai quelque chose de sérieux à vous dire, une fois en ma vie. Julian, cette misérable n'a pas seulement effrayé Grace… mais elle me fait peur à moi-même.

– À vous ?… elle est tout à fait inoffensive, la pauvre fille.

– Pauvre fille ! répéta Lady Janet, avez-vous dit : pauvre fille !

– Oui.

– Est-il possible que vous la plaigniez ?

– Du plus profond de mon cœur. »

La patience de la vieille dame l'abandonna de nouveau.

« Je déteste ceux qui ne savent haïr personne ! reprit-elle vivement. Si vous aviez vécu autrefois à Rome, Julian, je crois que vous auriez excusé Néron lui-même.

– Peut-être, fit Julian avec un sourire, tous les pécheurs, ma chère tante, sont plus ou moins des malheureux. Néron doit avoir été très-malheureux, ayant été un très-méchant homme.

– Malheureux ! s'écria Lady Janet, Néron malheureux ! Un homme qui a commis des vols, des incendies, des assassinats, et tout cela en s'accompagnant sur un violon… Malheureux seulement ! Mais si la philanthropie moderne se

mêle d'excuser Néron, eh bien, votre philanthropie moderne est une jolie chose, en vérité. Elle nous dira que la reine Marie la Sanglante était un bon petit chat, et que si ce pauvre cher Henry VIII a tué toutes ses femmes, c'était par zèle pur pour les vertus domestiques qu'elles n'avaient pas. Toutes ces plaisanteries sont nauséabondes. De quoi parlions-nous donc ? Vous vous écartez du sujet, Julian : vous voletez comme une linotte. Je proteste moi-même. J'oublie ce que j'avais à vous dire, mais je ne veux pas que vous me le rappeliez. Non ! Je puis être une vieille femme, mais je ne radote pas encore. Pourquoi regardez-vous ainsi ? Est-ce que vous n'avez rien à dire pour vous faire pardonner ? Avez-vous perdu l'usage de votre langue ? »

L'excellent naturel de Julian et sa parfaite connaissance du caractère de sa tante le mirent à même de conjurer l'orage qui le menaçait.

Il calma insensiblement Lady Janet par un habile retour à un récit qu'il n'avait pas achevé : le récit de ses aventures sur le Continent.

« J'ai beaucoup de choses à vous dire, au contraire, ma tante , répliqua-t-il. Je ne vous ai pas encore raconté mes découvertes à l'étranger. »

Lady Janet saisit avec avidité cet appât qui lui était offert.

« Je savais bien que vous aviez oublié quelque chose, dit-elle. Vous êtes ici depuis une heure, et vraiment vous ne m'avez encore rien dit. Commencez donc tout de suite. »

Le patient Julian commença.

CHAPITRE XIV

LES OMBRES DE L'AVENIR

« Ainsi que je vous l'ai écrit, Lady Janet, je suis parti pour Mannheim, et là j'ai recueilli tout ce que savaient le consul et les médecins de l'hôpital. Rien de nouveau ni de certain. J'ai pris les renseignements qui devaient me faire retrouver le chirurgien allemand. Il se souvenait parfaitement de la terrible opération qu'il avait pratiquée. Quant à l'identité de la patiente, il ne put rien m'en dire. En ce qui concerne son état mental, il m'a cependant fait une communication très-importante ; il m'a raconté qu'il avait fait subir la même opération à une autre personne blessée également à la tête par un obus à la bataille de Solférino. C'était un soldat, qui s'est guéri, mais qui est resté fou. Ceci est un grand champ d'inductions et d'hypothèses. N'est-ce point votre avis ? »

L'humeur de Lady Janet avait à peine eu le temps de revenir à son état naturel.

« Bon, répondit-elle, cela pourrait servir à éclairer ceux qui garderaient quelque doute sur l'état de folie de votre protégée. Mais je ne doute point, moi, je suis sûre. Votre récit est ennuyeux, Julian. Arrivez au but. Avez-vous mis la main sur Mercy Merrick ?

– Non.

– Avez-vous appris quelque chose d'elle ?

– Rien. Je n'ai rencontré que difficultés de toutes parts. L'ambulance française, entraînée dans les désastres de la France, est dispersée. Les blessés français sont prisonniers quelque part en Allemagne, personne ne peut dire où ; le chirurgien français a été tué dans une action ; ses aides ont disparu. Je commençais à désespérer de faire aucune découverte, quand le hasard cependant jeta sur ma route deux soldats prussiens, qui s'étaient trouvés dans la chaumière française. Ils m'ont répété ce que le chirurgien allemand avait dit au consul, et ce qu'Horace m'avait confirmé ; c'est-à-dire qu'on n'avait vu aucune infirmière vêtue de noir dans cet endroit, et que, s'il y en avait eu une, les Prussiens certainement l'auraient trouvée soignant les blessés français. La croix de la convention de Genève eût été amplement suffisante pour la protéger. Aucune femme portant cet insigne d'honneur n'eût voulu se rendre méprisable au point d'abandonner des blessés avant que les Allemands eussent envahi la place.

– Bref, interrompit Lady Janet, point de traces d'aucune femme portant le nom de Mercy Merrick.

– Aucune, répondit Julian. C'est peut-être l'opinion du docteur anglais qui est exacte. Il pense que c'est cette femme elle-même qui est Mercy Merrick. »

Lady Janet leva la main ; elle avait une objection à faire.

« Vous et le médecin vous semblez bien avoir arrangé toutes choses à votre convenance, dit-elle. Mais il y a une impossibilité à quoi vous n'avez songé ni l'un ni l'autre.

– Laquelle, ma tante, je vous prie ?

– Vous parlez bien à votre aise de la folle affirmation de cette femme soutenant que Grace est l'infirmière disparue et que c'est elle-même qui est Grace ; mais vous ne cherchez pas comment il se fait qu'elle ait connu mon nom et mon adresse et qu'elle soit parfaitement au courant des papiers et des affaires de Grace. J'avoue que ces choses sont une énigme pour une personne d'une intelligence ordinaire comme moi. Votre habile ami le médecin peut-il les éclairer ?

– Dois-je vous répéter ce qu'il m'a dit lorsque je l'ai vu ce matin ?

– Cela demandera-t-il beaucoup de temps ?

– Une minute à peu près.

– Vous me surprenez agréablement, continuez.

– Vous désirez savoir comment cette pauvre femme a pu connaître votre nom et les affaires de Mlle Roseberry ? reprit Julian. Le docteur réplique ou que Mlle Roseberry doit avoir parlé de vous et de ses affaires lorsqu'elle s'est trouvée avec l'étrangère dans la chaumière française, ou que l'étrangère doit s'être emparée secrètement des papiers de Mlle Roseberry. Jusqu'ici pensez-vous comme lui ? »

Pour la première fois Lady Janet devint attentive.

« Parfaitement, dit-elle, je ne doute pas que Grace ait imprudemment parlé de choses qu'une personne plus âgée et plus raisonnable eût gardées pour elle.

– Très-bien. Êtes-vous d'avis également que la dernière idée claire qui se soit trouvée dans l'esprit de cette femme au moment où elle a été frappée par l'obus ait été cela justement… Mlle Roseberry et ses affaires ? Voici qui vous pa-

raît assez vraisemblable. Qu'est-il ensuite arrivé ? La blessée est ramenée à la vie par une opération et commence à délirer dans l'hôpital de Mannheim. Pendant ce délire, l'idée de Mlle Roseberry fermente dans son cerveau et prend sa forme démente et perverse. Elle commence à ne plus se reconnaître elle-même. Elle dit qu'elle est Mlle Roseberry et que Mlle Roseberry est Mercy Merrick. Telle est l'explication du docteur. Qu'en pensez-vous ?

– Très-ingénieuse, j'en conviens. Cependant le docteur ne me satisfait encore qu'imparfaitement. Je pense… »

Ce que Lady Janet pensait n'était pas destiné à être exprimé.

Elle secoua la tête et leva la main pour la seconde fois.

« Une autre objection ? demanda Julian.

– Taisez-vous ! s'écria la vieille dame. Si vous dites un mot de plus, je vais encore le perdre.

– Perdre quoi, ma tante ?

– Ce que j'avais à vous dire, il y a déjà un siècle… Je l'ai retrouvé. C'est une question que je veux vous faire. Oh ! plus du docteur, j'en ai par-dessus la tête ! Où est-elle, votre malheureuse folle, à présent ? Est-elle toujours à Londres ?

– Oui.

– Et toujours en liberté ?

– Toujours chez son hôtesse.

– Très-bien. Maintenant répondez à ceci. Quel moyen pouvons-nous employer pour l'empêcher de s'introduire de nouveau dans ma maison par force ou par ruse ? Comment

dois-je protéger Grace ? comment dois-je me préserver moi-même, si elle revenait ici ?

– Est-ce réellement ce que vous désirez me demander ?

– Cela seulement et pas autre chose. »

Ils étaient tous deux trop profondément absorbés par le sujet de leur conversation pour tourner les yeux du côté de la serre et remarquer la présence, parmi le feuillage, d'un nouveau venu qui était entré par le jardin.

Il s'avança sans bruit sur les nattes indiennes.

C'était Horace Holmcroft.

Avant de pénétrer dans la salle à manger il s'arrêta, examinant avec curiosité le visiteur de Lady Janet, qu'il ne voyait que de dos.

Après une pause d'un instant, le visiteur parla.

Horace reconnut sa voix.

Il ne fit plus aucun mouvement ; il éprouvait une sorte de méfiance jalouse de ce que Julian pouvait avoir à dire à sa tante dans cette entrevue secrète, et il attendit dans l'espérance de savoir ses soupçons justifiés.

« Ni vous ni Mlle Roseberry n'avez besoin d'aucune protection contre cette pauvre créature sans raison, continua Julian. J'ai pris une certaine influence sur elle, et je l'ai convaincue qu'il lui serait inutile de se présenter ici de nouveau.

– Je vous demande pardon, interrompit Horace, parlant de la serre, vous n'avez rien fait de ce que vous dites. »

Il en avait assez entendu pour être sûr que la conversation ne prenait point le tour qu'il attendait, et il apercevait un motif de plus de se montrer dans le hasard heureux qui lui fournissait l'occasion de contredire Julian et de le mettre dans son tort.

« Bonté divine ! s'écria Lady Janet, Horace, d'où venez-vous et que voulez-vous dire ?

– J'ai appris par votre suisse que Votre Seigneurie et Grace étaient revenues hier au soir, et je suis accouru tout de suite sans déranger les domestiques, par le plus court chemin. »

S'adressant alors à Julian :

« La personne dont vous venez de parler, continua-t-il, s'est déjà présentée ici en l'absence de Lady Janet. »

Lady Janet regarda son neveu.

Julian la rassura d'un geste.

« Impossible, dit-il ; ce doit être une erreur.

– Il n'y a point d'erreur, répondit Horace ; je répète ce que je viens d'apprendre de votre suisse lui-même. Il hésitait à en faire part à Lady Janet dans la crainte de l'inquiéter. Il n'y a pas trois jours que cette personne a eu l'audace de lui demander l'adresse de Votre Seigneurie au bord de la mer. Il va sans dire qu'il a refusé de la lui donner.

– Vous entendez cela, Julian ? » dit Lady Janet.

Aucun signe de colère ou d'embarras n'échappa à Julian : l'expression de son visage à ce moment était plutôt celle d'un réel chagrin.

« Je vous en prie, ne vous inquiétez pas, dit-il à sa tante de son ton le plus calme. Si elle essayait de vous ennuyer encore, vous ou Mlle Roseberry, j'ai en mon pouvoir de quoi l'en empêcher immédiatement.

– Comment ? demanda Lady Janet.

– Comment, en vérité ? répéta Horace. Si nous la mettons entre les mains de la police, nous deviendrons le sujet d'un scandale public.

– Je me suis arrangé de façon à éviter tout danger de scandale, » répondit Julian.

L'expression chagrine de son visage devenait de plus en plus marquée à mesure qu'il parlait.

« Avant de me rendre ici aujourd'hui même, j'ai eu un entretien particulier avec le magistrat du district et j'ai pris certaines dispositions au poste voisin. Sur le simple reçu de ma carte, un homme expérimenté, vêtu en bourgeois, se présentera à toute adresse que je lui indiquerai et emmènera tranquillement cette femme. Le magistrat entendra l'accusation dans son cabinet et reconnaîtra sur la preuve que j'en puis donner qu'elle ne saurait être considérée comme responsable de ses actions. Sur l'avis officiel, un rapport sera fait alors, et, la loi en main, on l'enfermera, s'il faut l'enfermer. »

Lady Janet et Horace se regardaient avec étonnement.

Julian était, dans leur opinion, le dernier homme du monde capable de prendre une résolution aussi déraisonnable et aussi sévère.

Lady Janet insista.

« D'où vient que j'apprends tout ceci maintenant ? dit-elle ; pourquoi ne m'avez-vous pas parlé plus tôt de ces précautions que vous dites avoir prises ? »

Julian répondit avec franchise et aussi avec la même tristesse.

« Parce que j'espérais, ma tante, qu'il ne serait pas nécessaire d'en venir à de si cruelles extrémités. Vous me forcez à présent d'avouer que l'homme d'affaires et le médecin que j'ai vus tous deux ce matin pensent, comme vous, qu'on ne peut se fier à elle. C'est à leur suggestion que je me suis rendu chez le magistrat. Ils m'ont sommé de déclarer si le résultat de mes informations à l'étranger avait été satisfaisant. Ai-je rien appris qui me prouve que la raison de cette malheureuse n'est que troublée ? Je me suis trouvé obligé par la plus simple honnêteté de convenir que non et par conséquent de prêter la main à toutes les précautions que l'homme de loi et le médecin ont jugées utiles. J'ai fait mon devoir tristement, contre ma volonté. C'est une faiblesse certainement, mais je ne puis supporter la pensée de traiter avec dureté cette infortunée créature. Sa folie est sans espoir et sa situation est si digne de pitié !… »

Sa voix s'altérait ; il se leva brusquement et prit son chapeau.

Lady Janet le suivit, et, tandis qu'Horace, souriant avec ironie, s'en allait se chauffer à la cheminée :

« Vous vous en allez, Julian ? dit la tante.

– Je veux voir votre suisse ; j'ai à lui dire un mot et je veux le mettre sur ses gardes pour le cas où il la reverrait…

– Vous allez revenir ? »

Lady Janet ajouta si bas, si bas que ce n'était plus qu'un murmure :

« Pour une certaine raison, Julian, dit-elle, je désire que vous ne quittiez point la maison en ce moment.

– Je vous promets de ne pas m'éloigner, ma tante, avant de m'être assuré de votre tranquillité. Si vous ou votre fille adoptive étiez inquiétées ou importunées de nouveau, je vous donne ma parole d'honneur que ma carte serait envoyée au poste de police, quelque chagrin que j'en puisse éprouver. »

Il baissa également la voix pour ajouter :

« En même temps rappelez-vous ce que je vous ai confessé quand nous étions seuls ! Par pitié pour moi, ne me laissez voir Mlle Roseberry qu'aussi peu que possible. Vous retrouverai-je dans cette chambre ?

– Oui.

– Seule ? »

Il mit une force d'expression aussi bien que de regard dans ce seul mot.

Lady Janet le comprit.

« Êtes-vous réellement si amoureux de Grace ? » balbutia-t-elle.

Julian mit une main sur le bras de sa tante et lui montra Horace qui leur tournait le dos et se prélassait dans un fauteuil les pieds sur les chenets.

« Eh bien ? dit Lady Janet.

– Eh bien, dit Julian le sourire aux lèvres et une larme dans les yeux, je n’ai jamais envié aucun homme comme j’envie celui-là. »

Et il sortit de l’appartement.

CHAPITRE XV

LE REMORDS D'UNE FEMME

Horace, se croyant enfin les pieds suffisamment chauds, se leva, et, se retournant, s'aperçut que Lady Janet était seule avec lui.

« Puis-je voir Grace ? » demandait-il.

Le ton familier sur lequel il fit cette question – familiarité qui fait sonner trop haut son droit de propriété sur Grace – choqua Lady Janet en ce moment.

Pour la première fois de sa vie, elle se prit à comparer Horace à Julian… au grand désavantage du premier.

Horace était riche ; c'était un gentilhomme de vieille noblesse ; il jouissait d'une réputation sans tache.

Mais qui avait le cerveau robuste ? Qui avait le grand cœur ? Lequel des deux était véritablement un homme ?

« Personne ne peut la voir, répondit donc Lady Janet. Pas même vous ! »

Cette réponse était vive et laissait percer une pointe d'ironie.

Mais où est le jeune homme de notre époque – bien portant et suffisamment riche – qui soit en état de comprendre ou seulement de soupçonner qu'on peut se moquer de lui ?

Horace, avec une politesse exquise, refusa tout net de croire que Lady Janet lui avait répondu.

« Votre Seigneurie veut-elle dire que Mlle Roseberry est couchée ? demanda-t-il.

– Je veux dire que Mlle Roseberry est dans sa chambre. Je veux dire que deux fois j’ai essayé de persuader à Mlle Roseberry de s’habiller et de descendre… et que mes tentatives ont été infructueuses. Je veux dire que ce que Mlle Roseberry a refusé de faire pour ***moi,*** il n’est pas probable qu’elle le fasse pour ***vous***… »

Il n’est pas aisé de calculer combien de « je veux dire » Lady Janet avait encore en réserve.

Mais un léger bruit qui se fit entendre dans la bibliothèque frappa son oreille au travers de la porte entr’ouverte et suspendit la parole sur ses lèvres.

Horace aussi avait entendu.

C’était le froufrou d’une robe de soie sur le tapis de la bibliothèque.

Quelle est la tendance de tout bon Anglais au-dessous de trente ans quand un événement inattendu se présente et qu’on peut encore douter s’il est réel et certain ?

Cette tendance fatale est de proposer un pari.

Il ne résistera pas plus à cette envie qu’il ne peut résister à épauler sa canne ou son parapluie, en l’absence d’un fusil, quand il est en promenade et de viser l’oiseau qui vole.

« Combien Votre Seigneurie veut-elle parier que ce n’est pas Grace ? » s’écria le jeune homme.

Sa Seigneurie ne prit nullement garde à cette proposition. Son attention demeurait fixée sur la porte de la bibliothèque.

Le froufrou de la soie cessa pendant un moment.

On poussa doucement le battant de la porte, qui s'ouvrit.

La fausse Grace Roseberry entra dans la salle.

Horace se précipita au-devant d'elle, il avait tant de choses à lui dire, mais il s'arrêta tout court et demeura muet devant le changement qui s'était opéré, depuis la dernière fois qu'il l'avait vue, dans sa fiancée.

Une terrible angoisse semblait peser constamment sur elle.

On eût dit qu'elle ne vivait plus que retranchée en elle-même.

Elle marchait avec une lenteur étrange, elle parlait à peine et toujours bas.

Pour tous ceux qui l'avaient vue avant la fatale arrivée de l'étrangère venue de Mannheim, c'était l'ombre, le fantôme, le reste survivant de la jeune fille et non la jeune fille elle-même.

Et cependant l'ancien charme survivait en dépit de tout ; ses airs de tête et l'expression de ses yeux, la délicate harmonie des traits, la grâce naturelle de chacun de ses mouvements… toute cette incomparable beauté que la souffrance ne peut détruire, que le temps lui-même est impuissant à effacer, en faisaient toujours la créature d'exception que l'on a connue.

Lady Janet alla au-devant d'elle et lui prit les deux mains avec tendresse.

« Ma chère enfant, merci ! lui dit-elle. Vous êtes descendue pour me faire plaisir ? »

La fausse Grace inclina la tête comme pour reconnaître que cela était vrai.

Lady Janet, lui montrant Horace du doigt, reprit :

« Il y a ici quelqu'un qui avait bien envie de vous voir, Grace. »

La jeune femme ne leva pas les yeux ; elle demeurait là inerte en apparence, les yeux fixés sur un petit panier de laine de couleur qui pendait à son bras.

« Merci, Lady Janet, dit-elle avec abattement. Merci, Horace. »

Horace passa son bras sous le sien et la conduisit au canapé.

Elle frissonna tout en y prenant place et regarda tout autour d'elle.

C'était la première fois qu'elle revoyait la salle à manger depuis le jour où elle s'y était trouvée face à face avec la femme ressuscitée.

« Après tout, pourquoi êtes vous venue ici, ma chère enfant ? demanda Lady Janet. Le salon est plus chaud et plus agréable.

– J'ai vu des voitures à la porte, et j'ai eu peur de trouver des visites au salon. »

Comme elle parlait encore, le valet de chambre entra et annonça des visites.

Lady Janet poussa un petit gémissement d'ennui.

« Je vais me débarrasser de ces gens-là, dit-elle, en se résignant aux circonstances, et vous, Grace, qu'allez-vous faire ?

– Je resterai ici, si vous le voulez bien.

– Je lui tiendrai compagnie, » ajouta Horace.

Lady Janet hésitait encore.

Elle avait promis à son neveu de le recevoir dans la salle à manger quand il reviendrait à la maison… et de le voir seul.

Aurait-elle assez de temps pour renvoyer ses visites et installer sa fille adoptive dans le salon vide avant que Julian ne revînt ?

Il ne fallait pas plus de dix minutes pour aller trouver le suisse et lui donner des instructions précises.

Lady Janet réfléchit qu'il lui restait assez de temps : elle fit donc un signe de tête affectueux à Mercy et la laissa seule avec son fiancé.

Horace s'assit à la place vacante sur le canapé.

Il aimait et il était dévoué à Mercy autant qu'il était dans sa nature d'aimer et d'être dévoué à un être vivant qui n'était point lui-même.

« Je suis triste de voir combien vous avez souffert, dit-il, et un sincère chagrin se peignit sur son visage tandis qu'il regardait Grace. Essayez d'oublier ce qui est arrivé.

– J'essaye de l'oublier. Et vous, y pensez-vous beaucoup ?

– Ma bien-aimée, c'est une affaire trop méprisable pour qu'on y pense. »

Elle posa son panier à ouvrage sur ses genoux ; ses doigts amaigris commencèrent distraitement à en tirer les laines.

« Avez-vous vu Julian Gray ? demanda-t-elle soudainement.

– Oui.

– Qu'est-ce qu'il vous a dit là-dessus ? »

Elle regardait Horace pour la première fois avec une fixité opiniâtre et singulière.

Horace se réfugia dans un faux-fuyant.

« Je n'ai pas demandé à Julian son opinion, » dit-il.

Elle baissa les yeux, soupira, réfléchit… et fit une nouvelle tentative.

« Pourquoi M. Julian Gray n'est-il pas venu ici tout une semaine ? poursuivit-elle. Les domestiques disent qu'il est allé à l'étranger. Est-ce vrai ? »

Il était inutile de le nier : Horace reconnut donc que les domestiques avaient dit vrai.

Les doigts de la jeune femme s'arrêtèrent subitement dans leur travail inquiet parmi les laines ; sa respiration s'accéléra d'une façon visible.

Qu'est-ce que Julian Gray avait été faire à l'étranger ?

Des recherches ?

Lui seul, de toutes les personnes qui avaient assisté à la terrible rencontre, la soupçonnait-il ?

Oui !

N'avait-il pas l'intelligence la plus vive ! avec l'expérience d'un clergyman et d'un clergyman de Londres, il connaissait toutes les fraudes, toutes les tromperies, et devinait les coupables.

Hélas ! elle n'en doutait plus !…

Julian la soupçonnait.

« Quand reviendra-t-il ? demanda-t-elle d'une voix si basse qu'Horace put à grand peine l'entendre.

– Mais il est déjà de retour. Il est revenu hier soir. »

Une rougeur brûlante remplaça la pâleur de son visage. Elle repoussa soudain son panier, joignit les mains, et les froissa l'une contre l'autre comme pour conjurer le tremblement convulsif qui les agitait, avant de faire une autre question…

« Où est… ? » dit-elle.

Elle s'arrêta pour raffermir sa voix.

« Où est la personne qui est venue ici et qui m'a… effrayée ? »

Horace s'empressa de la rassurer.

« Mais cette personne ne reviendra pas, dit-il. N'en parlez pas ! n'y pensez pas ! »

Mais elle secoua la tête.

« Il y a une chose que je veux savoir, reprit-elle, comment M. Julian Gray l'a-t-il connue ? »

Il était aisé de lui répondre.

Horace alors lui parla du consul à Mannheim et de la lettre d'introduction qu'il avait donnée à… l'aventurière. Elle écoutait ardemment, et ce fut d'un ton bien plus ferme qu'elle ajouta :

« Alors c'était tout à fait une étrangère pour M. Julian Gray… avant cette lettre ?

– Tout à fait une étrangère, répliqua Horace. Mais plus de ces questions… pas un mot de plus sur cette malheureuse. Grace ! je vous interdis ce sujet. Allons, mon amour ! dit-il en lui prenant sa main, en se penchant tendrement sur elle. Prenez courage !… nous sommes jeunes, nous nous aimons… et nous allons être heureux !… »

La main de la fausse Grace devint tout à coup froide comme le marbre ; sa tête tomba sur sa poitrine avec une tristesse désespérée.

Horace se leva tout effrayé.

« Vous êtes glacée… Vous allez vous évanouir, dit-il. Prenez un peu de vin !… Laissez-moi refaire le feu. »

Les carafes étaient encore sur la table du déjeuner.

Horace insista pour qu'elle bût un peu de vin de Porto.

Elle en prit à peine la moitié d'un verre ; mais, si peu que ce fût, la liqueur généreuse agit sur son organisation impressionnable et ranima la vigueur affaiblie de son corps, sinon de son esprit.

Les yeux de la jeune fille le suivirent doucement avec une expression de douleur violente et sans larmes.

« Prenez courage ! répéta-t-elle tout bas. Ô Dieu ! prendre courage ! »

Elle jeta tout autour d'elle sur le luxe et la richesse de l'appartement un de ces regards que l'on donne à des tableaux familiers que bientôt on ne verra plus.

Ses yeux s'abaissèrent sur le riche vêtement qu'elle portait, un présent de Lady Janet.

Elle songea au passé, elle songea à l'avenir.

Le temps approchait-il où elle retournerait au refuge, où elle retournerait encore dans les rues !… elle qui avait été la fille adoptive de Lady Janet, elle qui avait été la fiancée d'Horace Holmcroft !

Tout son être soudain se révolta.

Eh bien, Horace avait raison.

Pourquoi ne pas prendre courage ?

Pourquoi ne pas employer le temps qui lui restait ?

Les dernières heures qu'elle devait passer dans cette maison allaient sonner.

Pourquoi ne pas jouir tant qu'elle le pourrait de la position volée ?

« Aventurière ! murmurait en elle un esprit moqueur, sois fidèle à ton caractère. Loin de toi les remords ! Les remords sont le luxe des honnêtes femmes. »

Elle ramassa son panier à ouvrage, et mue par une nouvelle pensée :

« Sonnez ! » dit-elle à Horace qui était près de la cheminée.

Il la regarda avec stupéfaction.

Le son de sa voix était si absolument changé qu'il se demanda si ce n'était point une autre femme.

« Sonnez ! répéta-t-elle. J'ai laissé mon ouvrage là-haut. Si vous voulez que je sois de bonne humeur, il faut que j'aie mon ouvrage. »

Tout en la regardant, Horace posa machinalement la main sur le cordon et sonna.

Un des valets de pied parut.

« Allez en haut et demandez mon ouvrage à ma femme de chambre, » lui dit-elle d'un ton impérieux.

Cet homme lui-même en demeura stupéfait ; elle avait l'habitude de parler aux domestiques avec douceur et bienveillance, ce qui, depuis longtemps, lui avait gagné tous les cœurs.

« M'entendez-vous ? » répéta-t-elle avec impatience.

Le domestique s'inclina et sortit.

Alors elle se tourna vers Horace, les yeux brillants, les joues empourprées.

« Que c'est agréable, dit-elle, d'appartenir aux classes élevées ! Une pauvre femme n'a pas de femme de chambre pour l'habiller, pas de valet à envoyer là-haut. Ce n'est pas la peine de vivre, Horace, si l'on n'a pas cinq mille livres de rentes. »

Le domestique revint tenant une bande de broderie.

Elle la prit avec une grâce arrogante et lui commanda de lui apporter un tabouret.

L'homme obéit ; mais elle rejeta la broderie loin d'elle sur le canapé.

« J'ai réfléchi, je n'ai pas besoin de mon ouvrage, dit-elle. Reportez cela en haut. »

Le domestique, qui était fort bien dressé, ne laissa plus voir aucune marque de surprise.

Mais il n'y comprenait rien.

Horace, moins bien dressé que ce valet, observait sa fiancée et roulait de grands yeux émerveillés.

« Comme vous paraissez sérieux ! s'écria-t-elle, d'un air de légèreté insouciante. Vous blâmez mon indolence, peut-être ? Tout ce qu'il vous plaira ! Je n'aime pas à monter et descendre les escaliers. Sonnez encore.

– Ma chère Grace, dit Horace d'un ton grave, avez-vous bien votre raison ?

– Peu importe ; quoi ! ce n'est pas raisonnable d'envoyer chercher mon ouvrage et de le renvoyer ? Sonnez donc. »

Horace la regarda sans faire un mouvement.

« Grace, dit-il, que vous est-il arrivé ?

– Mais rien, reprit-elle en levant les épaules. Ne m'avez-vous pas dit de prendre courage ? Voulez-vous sonner, ou faut-il que je sonne ? »

Horace se soumit, mais en fronçant le sourcil.

Il était de ces gens que froisse instinctivement tout ce qui est nouveau pour eux, et cette étrange explosion était vraiment tout à fait nouvelle.

Pour la première fois de sa vie il se prit de sympathie pour un domestique, quand le très-patient serviteur entra de nouveau dans la salle.

« Rapportez-moi mon ouvrage, j'ai changé d'idée. »

Sur cette belle déclaration, la jeune femme s'allongea paresseusement sur les coussins moelleux du canapé, balançant au-dessus de sa tête une de ses pelotes de laine et la regardant nonchalamment, tandis qu'elle demeurait couchée sur le dos.

« J'ai fait une remarque, Horace, continua-t-elle, quand la porte se fut refermée sur son messager. Ce sont seulement les gens qui vivent comme nous qui ont de bons domestiques. L'avez-vous remarqué aussi ? Rien ne dépasse le calme de cet homme. Un domestique dans une famille pauvre aurait été insolent ; une servante à tout faire se serait demandé si je savais enfin ce que je voulais. »

Le domestique rapporta la broderie.

Cette fois elle le reçut gracieusement, et le renvoya après l'avoir remercié.

« Avez-vous vu récemment votre mère, Horace ? demanda-t-elle en se redressant tout à coup pour se mettre à son ouvrage.

– Je l'ai vue hier.

– Elle comprend, je l'espère, que je ne suis pas assez bien portante pour aller la voir ? Elle n'est pas fâchée contre moi ? »

Horace retrouva sa sérénité ; cette déférence envers sa mère flattait doucement son amour-propre.

Il reprit sa place sur le canapé, près d'elle.

« Fâchée contre vous ! reprit-il en souriant. Ma chère Grace, elle vous envoie toutes ses tendresses. Elle a un cadeau de noces pour vous. »

Mercy parut tout à fait absorbée par son travail, et se pencha de si près sur sa broderie, qu'Horace ne pouvait plus voir son visage.

« Savez-vous quel cadeau ? demanda-t-elle à demi-voix, d'un air distrait.

– Non. Je sais seulement qu'il vous attend. Dois-je aller le chercher aujourd'hui ? »

Elle n'accepta ni ne refusa son offre… mais elle continua son travail avec plus d'attention que jamais.

« J'ai bien plus de temps qu'il n'en faut, continua Horace, je puis y aller avant le dîner. »

Elle ne se montra pas plus attentive ; elle ne leva toujours pas les yeux.

« Votre mère est très-bonne pour moi, dit-elle brusquement. Un moment j'ai eu peur qu'elle ne me trouvât pas digne d'être votre femme. »

Horace sourit complaisamment : son amour-propre était de plus en plus agréablement flatté.

« Quelle folie ! s'écria-t-il. Ma bien-aimée, vous êtes parente de Lady Janet Roy. Votre famille est presque aussi bonne que la nôtre.

– Presque ? répéta-t-elle. Seulement presque. »

La bonne humeur disparut subitement du visage d'Horace.

La question de famille était, à son gré, beaucoup trop relevée pour être traitée à la légère.

Une ombre naissante de solennité se répandit sur toute sa personne.

On eût dit un homme pieux qui par un beau dimanche est sur le point d'entrer au temple.

« Dans NOTRE famille, dit-il, nous remontons, par mon père, aux Saxons, par ma mère, aux Normands. La famille de Lady Janet est une ancienne famille… de son côté seulement. »

Mercy laissa tomber sa broderie et regarda le jeune homme bien en face.

Elle aussi attachait une importance peu commune à ce qu'elle allait dire.

« Si je n'avais pas été parente de Lady Janet, demanda-t-elle, auriez-vous jamais pensé à m'épouser ?

– Ma bien-aimée ! pourquoi cette question ?… Vous êtes parente de Lady Jane !… »

Mais elle lui interdit cette échappatoire.

« Supposez que je n'aie pas été la parente de Lady Janet, insista-t-elle. Supposez que je n'aie été qu'une honnête fille, n'ayant rien que mes seuls mérites pour plaider en ma faveur. Qu'est-ce que votre mère aurait dit alors de votre amour pour moi ? »

Horace chercha encore une fois à se dérober mais il était serré de près par son interlocutrice.

« J'interroge pour que l'on me réponde, dit-elle sèchement. Votre mère aurait-elle aimé vous voir épouser une pauvre fille sans famille… n'ayant rien que ses seules vertus ? »

Horace était bel et bien poussé au pied du mur.

« Puisque vous voulez le savoir, répliqua-t-il, ma mère aurait refusé son consentement à un mariage comme celui dont vous parlez.

– Sans s'inquiéter de savoir combien la jeune fille aurait pu être bonne ? »

Il y avait comme un défi caché, comme une menace… qui grondait dans ces derniers mots.

Horace s'en aperçut bien et répondit assez fièrement :

« Ma mère aurait respecté cette jeune fille sans cesser de se respecter elle-même, dit-il. Ma mère se serait rappelée ce qui était dû à notre nom.

– Et elle aurait dit : Non ?

– Elle aurait dit : Non.

– Ah !… »

Il y avait dans cette exclamation un air si peu dissimulé de colère méprisante qu'Horace tressaillit.

« Mais enfin, qu'avez-vous ? demanda-t-il.

– Rien, » répondit-elle.

Et elle reprit sa broderie.

Il s'assit auprès d'elle, la regardant avec anxiété… toutes ses espérances d'avenir étaient cependant concentrées dans ce mariage.

Quant à elle, quelle folie !… N'était-ce donc rien à son gré que d'entrer dans cette ancienne famille dont il lui parlait après tout avec un juste orgueil.

« Oh ! pensait Mercy, si je ne l'aimais pas ! si je n'avais à penser qu'à son implacable mère ! »

Horace reprit la parole.

« Bien sûr, je ne vous ai pas froissée ? » demanda-t-il.

Elle se retourna lentement. Son ouvrage tomba sur ses genoux. Ses grands yeux s'adoucirent dans un regard plein de tendresse, et un triste sourire erra sur ses lèvres délicates.

Elle laissa tomber une de ses mains sur l'épaule d'Horace, par un mouvement caressant.

Le cœur de la femme infortunée avait soif de la consolation qui ne pouvait lui venir que de la bouche de cet homme.

« Dites que vous m'auriez aimée, Horace… sans vous arrêter au nom de ma famille… »

Encore le nom et la famille !

N'était-il pas étrange qu'elle s'obstinât ainsi à revenir sur un si déplaisant sujet ?

Horace la regarda sans lui répondre, essayant vainement de comprendre ce qui se passait dans son esprit.

Elle lui saisit sa main, et lui tordit même un peu les doigts ; elle voulait lui arracher une réponse.

« M'auriez-vous aimée ? répéta-t-elle.

Ah ! l'enchanteresse ! Elle triompha des préjugés de son amant.

Il répondit avec chaleur :

« Dans n'importe quelles circonstances !… sous n'importe quel nom ! Oui, je vous aurais aimée. »

Elle passa un bras autour de son cou et les yeux dans ses yeux :

« Est-ce bien vrai ? murmura-t-elle.

– Aussi vrai que le ciel est au-dessus de nos têtes !… »

Elle s'enivrait de ces paroles vulgaires, elle voulut qu'il les répétât encore.

« Sans vous inquiéter de ce que j'aurais pu être ?… Pour moi seule ?

– Pour vous seule ? »

Sa tête roula sur la poitrine d'Horace.

« Je t'aime !… je t'aime !… dit-elle. Je t'aime !… »

Sa voix s'élevait avec une violence nerveuse.

Ce ne fut plus qu'un cri bientôt, un cri rauque de désespoir et de rage.

Le sentiment de sa vraie situation vis-à-vis d'Horace se réveillait en elle dans toute son horreur au moment où l'aveu de son amour s'échappait de ses lèvres.

Ses bras se détendirent et retombèrent le long de son corps ; elle se renversa sur les coussins du canapé, cachant sa figure dans ses mains.

« Oh ! laissez-moi ! dit-elle faiblement, Allez !… Allez-vous-en ! »

Horace essaya de passer son bras autour de sa taille et de la soulever.

« Faut-il vous envoyer Lady Janet ?… »

Elle se dressa sur ses pieds d'elle-même et le repoussa loin d'elle par un mouvement sauvage, comme si maintenant elle avait peur de lui…

« Le cadeau de noces ! s'écria-t-elle, saisissant le premier prétexte qui se présentait pour l'éloigner, vous m'avez offert de m'apporter le présent de votre mère. Je meurs d'envie de le voir, Allez me le chercher, je vous en prie. »

Horace voulut la calmer ; autant employer les caresses et le raisonnement contre l'orage et les flots.

« Allez donc ! répéta-t-elle en pressant son cœur de sa main crispée. D'ailleurs je ne me sens pas bien… parler me fait mal… je suis énervée… je serai mieux seule. Apportez-moi ce présent. Allez !

– Faut-il vous envoyer Lady Janet ? Faut-il sonner votre femme de chambre ?

– N'envoyez personne ! Ne sonnez personne ! Si vous m'aimez !… laissez-moi ici seule !… et laissez-moi à l'instant.

– Vous verrai-je quand je reviendrai ?

– Oui !… Oui !… »

Il n'y avait plus qu'à lui obéir.

Horace cependant quitta la salle l'esprit plein de sombres pressentiments.

Mercy poussa alors un profond soupir de soulagement et tomba sur le siège le plus proche.

Si Horace était resté une minute de plus… elle le sentait, elle le savait… elle aurait perdu la tête ; elle aurait éclaté devant lui, elle aurait révélé la vérité terrible.

« Oh ! pensa-t-elle en passant ses mains froides sur ses yeux qui la brûlaient, si je pouvais pleurer, seulement. Si je pouvais pleurer, maintenant qu'il n'y a personne pour me voir ! »

La chambre était déserte, elle avait toute sorte de raisons de se croire seule.

Et cependant, en ce moment même, il y avait des oreilles qui l'écoutaient, il y avait des yeux qui l'épiaient.

La porte placée derrière elle et qui faisait face à celle de la bibliothèque conduisant dans la salle de billard s'ouvrit sans aucun bruit ; lentement, insensiblement.

Quand l'ouverture fut élargie, une main dans un gant noir, un bras dans une manche noire, apparurent…

Puis la triste figure pâle de Grace Roseberry.

Ses yeux brillaient d'une joie vindicative, fixés sur Mercy assise à l'autre extrémité de la pièce.

Elle fit un pas en avant et s'arrêta.

Un bruit à peine perceptible à l'extrémité de la serre avait frappé son oreille.

Elle écouta… s'assura qu'elle ne s'était pas trompée… et recula avec un froncement de sourcil, puis referma doucement la porte. Elle avait bien entendu le murmure éloigné de deux voix d'hommes, parlant ensemble à l'entrée de la serre du côté du jardin.

Quels étaient ces hommes, et qu'allaient-ils faire ?

De deux choses l'une : ou bien entrer dans la salle à manger, ou sortir de la serre, et s'éloigner à travers le jardin.

S'agenouillant derrière la porte, l'oreille au trou de la serrure, Grace Roseberry attendit.

CHAPITRE XVI

NOUVELLE RENCONTRE

Mercy n'avait entendu ni le léger grincement de la porte entr'ouverte et refermée ni le murmure des voix dans la serre.

La terrible nécessité qui s'était présentée par intervalles à son esprit depuis une semaine se dressait en ce moment devant elle.

Elle devait à Grace Roseberry de confesser la vérité.

Plus longtemps elle retarderait son aveu, plus cruellement elle offenserait la malheureuse dont elle avait volé le bonheur et le nom… la malheureuse sans amis, sans témoignages et sans preuves en sa faveur, impuissante à redresser l'injure qu'on lui faisait, et criant en vain justice !

Oui, Mercy le savait ! et plus elle examinait cet horrible devoir, moins elle surmontait la terreur qui s'emparait d'elle, à la pensée d'une confession.

Les jours s'écoulaient, elle reculait sans cesse.

Était-ce donc une crainte ordinaire qui lui fermait la bouche ?

Non, car elle se voyait redevenue ce qu'elle avait été puisque le monde n'avait ni place à lui donner ni même d'espoir à lui promettre.

Sans la vision du passé, elle aurait surmonté son épouvante, elle se serait résignée à son sort.

Elle ne le pouvait, elle ne le pouvait !

Ce n'était, encore une fois, ni la peur de la confession elle-même ni la crainte des conséquences qui pourraient s'en suivre, ce n'était pas cela qui lui conseillait le silence.

Et pourtant quelle horreur d'avouer à Horace et à Lady Janet qu'elle avait escroqué leur tendresse !

Car chaque jour Lady Janet était plus tendre.

Chaque jour Horace était plus amoureux.

Comment pourrait-elle avouer à Lady Janet, comment pourrait-elle avouer à Horace qu'elle leur avait menti ?

« Je ne le puis. Ils sont si bons pour moi… je ne le puis ! »

Et voilà le combat intérieur qu'elle se livrait depuis sept jours… et cette fois, comme toutes les autres, le courage encore lui manquait.

Le murmure de voix à l'autre extrémité de la serre avait cessé.

La porte de la salle de billard se rouvrit avec les mêmes précautions.

Mercy, toujours immobile sur le canapé, ne se doutait point de ce qui se passait derrière elle.

Sa pensée depuis un moment suivait un nouveau cours ; elle interrogeait l'avenir.

Supposant sa confession faite, admettant que celle dont elle tenait la place eût trouvé le moyen de prouver la fraude, quel avantage Grace Roseberry, la vraie Grace, pourrait-elle tirer de la honte de Mercy Merrick ?

Lady Janet reporterait-elle sur la jeune femme qui était réellement sa parente par alliance l'affection qu'elle avait donnée à l'autre, à celle qui était entrée dolosivement, mais si profondément dans son cœur ?

Évidemment non.

Rien au monde ne pourrait mettre la vraie Grace au même rang que la fausse Grace dans l'amour de Lady Janet.

Les qualités par lesquelles Mercy avait conquis l'affection de Lady Janet étaient bien les siennes et n'appartenaient qu'à elle.

Lady Janet pourrait faire sévère justice, mais son cœur ne se donnerait pas pour cela à l'étrangère ; il ne se donnerait pas sans réserve uns seconde fois.

Grace Roseberry serait formellement reconnue, mais rien que reconnue, point aimée.

Mercy trouvait-elle donc quelque espoir dans cette nouvelle manière d'envisager les choses ?

Oui.

Elle y trouvait un semblant d'espérance de pouvoir accomplir l'inévitable expiation autrement que par l'aveu de la faute.

Qu'est-ce que Grace Roseberry, après tout, avait perdu au mal qui lui avait été fait ?

Elle avait perdu le salaire de demoiselle de compagnie et de lectrice de Lady Janet.

Si elle avait besoin d'argent, Mercy avait des économies faites sur la généreuse pension que lui servait Lady Janet, Mercy pouvait offrir cet argent.

Si elle préférait un emploi, la protection de Mercy auprès de Lady Janet lui trouverait cet emploi, Grace pouvait tout demander, elle obtiendrait tout… pourvu qu'elle voulût venir à composition.

Fortifiée soudain par ces perspectives nouvelles de salut, Mercy se leva surexcitée, lasse de son inaction dans cette chambre vide.

Quelques minutes auparavant elle frémissait à la pensée d'une nouvelle rencontre avec Grace ; maintenant elle combinait une manière sûre d'arriver secrètement à une entrevue avec la dépossédée.

Il ne fallait pas, en effet, perdre de temps ; il fallait voir Grace ce jour-là même, si c'était possible ; le jour suivant au plus tard.

Elle regarda machinalement autour d'elle, méditant sur cette démarche.

Son regard s'arrêta sur la porte de la salle de billard.

N'était-ce qu'une idée ? Avait-elle réellement vu la porte d'abord entr'ouverte… se refermer tout à coup tout doucement ?

Était-ce une idée ? ou bien avait-elle réellement entendu, au même instant, derrière elle, un bruit de voix parlant dans la serre ?

Elle attendit.

Les voix, si elle les avait réellement entendues, n'arrivaient pas jusqu'à elle.

Elle se dirigea vers la salle de billard pour éclaircir son premier doute.

Déjà elle avançait la main pour ouvrir la porte.

Le bruit de voix recommença.

On parlait, et cette fois elle pouvait distinguer la parole.

« Vous n'avez pas d'ordre à me donner, monsieur ? » demanda l'un des deux hommes, car c'étaient bien deux hommes.

– Non, » répondit l'autre.

Mercy tressaillit et rougit légèrement, car, cette seconde voix, elle la reconnaissait.

Elle s'arrêta près de la salle de billard, hésitant alors.

Après un moment de silence, la voix de Julian Gray se fit entendre de nouveau, mais bien plus près.

« Êtes-vous là, ma tante ? » demanda le jeune ministre presque bas.

Point de réponse.

Mercy tremblait.

Julian se détermina sans doute à parler plus haut.

« Êtes-vous là ? répéta-t-il. J'ai quelque chose à vous dire. »

Mercy fit un terrible effort, et répondit :

« Lady Janet n'est pas ici. »

En même temps, elle se retourna du côté de la porte de la serre ; elle vit Julian Gray sur le seuil.

Ils se regardèrent mutuellement sans rien dire de plus.

La situation, pour beaucoup de raisons différentes, paraissait également embarrassante à tous deux.

Julian la revoyait… celle qu'il ne devait point revoir, celle qu'il aimait.

Mercy le revoyait… l'homme qu'elle redoutait si fort, l'homme dont les actions lui semblaient dirigées contre elle et par qui elle se croyait au moins soupçonnée.

Ce fut comme une répétition des mêmes incidents qui avaient signalé leur première entrevue, avec cette différence que le désir de se retirer était cette fois du côté de Julian et non du côté de la jeune femme.

Aussi ce fut Mercy qui parla la première.

« Est-ce que vous vous attendiez à trouver Lady Janet ici ? » demanda-t-elle avec contrainte.

Il répondit de son côté avec plus de contrainte encore.

« Oui, mais peu importe, dit-il, je la verrai aussi bien une autre fois. »

Il allait se retirer sur cette réponse.

Mercy s'avança avec une résolution désespérée, déterminée à le retenir, peut-être à s'expliquer avec lui.

Cette retraite précipitée, le singulier embarras de ses manières, tout la confirmait dans la pensée qu'il avait porté son jugement sur elle et que lui seul avait deviné la vérité !

S'il en était ainsi, s'il avait fait des découvertes à l'étranger qui la mettaient entièrement à sa discrétion, toute tentative d'amener Grace à un compromis devenait inutile ; sa perte était bien achevée.

Son premier et son plus grand intérêt à présent était donc de faire des découvertes à son tour ; il fallait qu'elle sût ce que Julian Gray pensait d'elle.

Elle voulût que ce fût sur-le-champ, la crainte d'un retard, la durée de l'incertitude la glaçaient ; elle se jeta presque au-devant de lui au moment où il allait sortir.

« Lady Janet reçoit en ce moment quelques visites, dit-elle avec un sourire forcé. Si vous voulez attendre ici, elle y reviendra tout à l'heure. »

L'effort qu'elle faisait pour lui cacher son agitation avait amené une rougeur furtive sur *ses* joues.

Si épuisée et si amaigrie qu'elle fût, le charme de sa beauté était toujours assez puissant pour le retenir en dépit de sa volonté.

Tout ce qu'il avait à dire à Lady Janet, c'était qu'il avait rencontré un des jardiniers dans la serre, et qu'il lui avait fait ses recommandations aussi bien qu'au suisse. Il aurait pu l'écrire et laisser un billet à Lady Janet en s'éloignant de la maison.

Pour la paix de son esprit, pour la satisfaction de son devoir envers Horace, il n'aurait pas dû agir autrement ; il

aurait bien fait de saisir la première excuse qui lui serait venue à l'esprit et quitter Mercy à l'instant.

Il voulut le faire, il n'en trouva point la force.

Il pensa qu'il lui était au moins permis de regarder la jeune femme. Dès lors il était vaincu.

Les yeux de Mercy rencontrèrent les siens ; il baissa la tête et entra dans la salle à manger.

« Si je ne suis pas importun, balbutia-t-il, j'attendrai ainsi que vous me l'avez obligeamment proposé. »

Elle remarqua son embarras ; elle vit qu'il s'efforçait de ne point la regarder ; ses yeux à elle se baissèrent aussi ; les paroles lui manquèrent et son cœur se gonfla.

« Si je le regarde, se disait-elle, je tomberai à ses pieds et je lui confesserai tout ce que j'ai fait. »

« Si je la regarde encore, se disait-il, je tomberai à ses pieds et je lui avouerai tout ce qu'elle me fait ressentir. »

Les yeux toujours baissés, il fit avancer une chaise pour elle.

Les yeux toujours baissés, elle prit la chaise en le remerciant à demi-voix.

Puis il y eut un mortel silence.

Jamais méprise plus complète que celle-ci entre deux êtres humains.

Le panier à ouvrage de Mercy était près d'elle ; elle le reprit et, pour se donner le temps de se remettre, elle essaya d'assortir les couleurs de ses laines.

Julian se tenait derrière sa chaise contemplant les contours gracieux de son visage et la luxuriante abondance de ses cheveux ; il se jugeait lui-même le plus faible des hommes, le plus fourbe des amis, parce qu'il restait auprès d'elle ; et pourtant il y restait.

Le silence continuait.

La porte de la salle de billard s'entr'ouvrit de nouveau sans bruit, la figure de Grace aux écoutes apparut.

Au même instant Mercy reprit courage et parla.

« Ne voulez-vous pas vous asseoir ? » demanda-t-elle avec douceur.

Mais elle ne regarda point le jeune prêtre ; elle était toujours très-occupée, en apparence, à combiner ses laines.

Il fit un mouvement pour prendre une chaise auprès de la sienne ; il vit remuer la porte de la salle de billard que Grace Roseberry venait de refermer.

« Est-ce qu'il y a quelqu'un dans cette chambre ? demanda-t-il en s'adressant à Mercy.

– Je n'en sais rien, répondit-elle. Je crois avoir vu cette porte s'ouvrir et se refermer plusieurs fois depuis quelques instants. »

Julian s'avança pour regarder dans cette pièce : malheureusement Mercy laissa tomber une de ses pelotes ; il se baissa pour la ramasser et perdit du temps.

Quand il ouvrit la porte, la salle de billard était vide.

Quelqu'un était là sans doute qui avait écouté et qui s'était éloigné à temps pour n'être pas découvert ?

La porte entre-bâillée du fumoir le montrait également désert.

Une troisième porte était ouverte, celle qui donnait dans le vestibule et de là dans le parc.

Julian ferma cette porte à clef et revint dans la salle à manger.

« Je ne puis faire qu'une supposition, dit-il à Mercy, c'est que rien autour d'ici n'était bien fermé, et qu'un courant d'air soufflait dans le vestibule » »

Elle accepta toujours silencieusement cette conjecture.

Julian ne paraissait guère satisfait de lui-même ; pendant un moment encore il regarda tout autour de lui d'un air bien contraint, puis le charme reprit possession de lui ; une fois encore il considéra ce col gracieux, cette riche chevelure.

Quant à Mercy, elle devina bien qu'elle avait vraiment séduit Julian, et qu'elle le retenait malgré lui dans cette chambre ; mais le courage de rechercher une explication lui manquait à présent. Elle resta plus attentive que jamais à son ouvrage, trop attentive sans doute pour parler.

Le silence devint intolérable.

Julian le rompit par un lieu commun en demandant à la fausse Grace des nouvelles de sa santé.

« Je suis assez bien pour être honteuse de l'inquiétude et de la peine que j'ai causée à mes amis, répondit-elle. C'est aujourd'hui que je suis descendue de ma chambre pour la première fois et j'essaye de travailler un peu. »

Elle remit les yeux dans son panier à ouvrage ; les différents spécimens de laine qui s'y trouvaient étaient partie en pelotons, partie en écheveaux ; ces écheveaux étaient tristement emmêlés.

« Oh ! voilà un beau désordre ! s'écria-t-elle avec un léger sourire. Comment vais-je réparer tout cela ?

– Laissez-moi vous aider, dit Julian.

– Vous ?

– Pourquoi pas ? demanda-t-il avec un retour à cette humeur plaisante et originale dont elle se souvenait si bien. Vous oubliez que je suis vicaire, et que les vicaires ont le privilège de se rendre utiles auprès des jeunes personnes. »

Il prit un tabouret à ses pieds et se mit à débrouiller un des écheveaux.

Au bout d'un instant la laine était enroulée sur ses mains et il en présenta l'un des bouts à Mercy afin qu'elle commençât à dévider.

Tout cela était si simple et si naturel que Mercy sentit s'évanouir la peur qu'elle avait de lui.

Elle commença à défaire son peloton.

Et tout en dévidant, elle osa dire une chose qui devait amener Julian à trahir ses soupçons, si en effet il soupçonnait la vérité.

CHAPITRE XVII

L'ANGE GARDIEN

« Vous étiez ici quand je me suis évanouie, vous devez me trouver bien lâche, même pour une femme ? »

Il secoua la tête.

« Je suis loin de cette façon de penser, répliqua-t-il. Aucun courage n'aurait supporté le coup qui vous accablait. Il n'est pas étonnant que vous vous soyez évanouie, et qu'ensuite vous ayez été malade. »

Elle écoutait continuant à rouler son peloton de laine.

Que devait-elle penser de ces paroles si pleines de sympathie inattendue ?

Cachaient-elles un piège ?

Doutant et craignant encore, un peu raffermie pourtant, elle l'interrogea avec plus de hardiesse.

« Horace m'a dit que vous êtes allé à l'étranger ? dit-elle. Vous êtes-vous amusé pendant ces vacances ?

– Ce n'était pas des vacances. Je suis allé à l'étranger parce que je pensais qu'il était juste de faire certaines recherches… »

Il s'arrêta, n'ayant point envie de revenir à un sujet qui ne pouvait qu'être pénible pour Mercy Merrick.

La voix manqua subitement à la jeune femme ; ses doigts s'agitaient tremblants autour du peloton de laine ; cependant elle trouva encore la force de poursuivre son interrogatoire.

« Êtes-vous arrivé à quelque résultat ? demanda-t-elle.

– À aucun résultat digne d'être rapporté. »

La prudence de cette réponse renouvela l'angoisse de Mercy.

Dès lors à quoi bon se déguiser puisqu'il savait ou devinait tout. Elle s'exprima presque ouvertement.

« J'ai besoin de savoir votre opinion ! s'écria-t-elle.

– Doucement donc, dit Julian, voilà que vous embrouillez de nouveau les laines.

– J'ai besoin de savoir votre opinion sur la personne qui m'a si terriblement effrayée. Pensez-vous que ce soit… ?

– Que ce soit… ? répéta-t-il.

– Une aventurière ? »

À ce moment la verdure s'écartait sans bruit dans la serre sous une main gantée de noir ; le visage de Grace Roseberry reparut plus sombre derrière le feuillage.

Elle avait pu s'échapper de la salle de billard sans être découverte et s'était furtivement dirigée vers cette serre, qui lui semblait l'endroit le plus sûr.

Derrière cette verdure, elle pouvait voir et entendre ; elle attendait patiente comme toujours, et guettant sa proie.

« Mon appréciation est plus charitable, répondit Julian. Je crois que cette personne agit sous l'empire d'une illusion. Je ne la blâme pas, je la plains.

– Vous la plaignez ? »

Mercy arracha des mains de Julian les derniers bouts de laine et jeta la pelote imparfaitement achevée dans le panier à ouvrage.

« Cela veut-il dire, reprit-elle brusquement, que vous la croyez ? »

Julian se leva et regarda Mercy avec surprise.

« Bonté divine ! Mlle Roseberry, qui a pu faire naître une telle idée dans votre esprit ?

– Je ne suis rien de plus qu'une étrangère pour vous, reprit-elle avec effort, et tachant de prendre un air plaisant. Vous vous êtes rencontré avec cette personne avant de vous être rencontré avec moi. Il n'y a pas si loin de la plaindre à la croire. Qui peut m'assurer que vous ne me soupçonnez pas ?

– Vous soupçonner ? s'écria-t-il. Vous ne savez pas combien vous m'affligez, combien vous me blessez. Vous soupçonner ! Vous soupçonner ! Voilà qui ne saurait entrer dans ma pauvre cervelle !… Moi !… Pas un homme au monde ne saurait avoir une foi plus entière en vous et croire avec plus de dévotion en vos mérites… »

Ses yeux, sa voix, tout disait que, ces mots-là, Julian les tirait de son cœur ; elle compara mentalement cette généreuse confiance qu'il avait en elle, et dont elle était si peu digne, à la méfiance qu'il lui avait inspirée.

Non-seulement elle avait nui à Grace Roseberry, elle avait également nui à Julian Gray.

Mais pouvait-elle donc le tromper, lui, comme elle avait trompé les autres ?

Pouvait-elle bassement accepter cette confiance, cette foi, comme il disait, et ce dévouement ?

Jamais elle n'avait senti plus cruellement la bassesse de son imposture, jamais elle n'avait éprouvé un mépris aussi accablant pour elle-même et pour son crime.

Elle se faisait horreur, elle détourna la tête en silence et recula pour éviter le regard du jeune prêtre.

Il remarqua ce mouvement et, l'attribuant à la colère et au ressentiment de la jeune femme, il se rapprocha d'elle et lui demanda avec inquiétude s'il l'avait offensée.

« Vous ne pouvez savoir à quel point votre confiance me touche, répliqua-t-elle sans lever les yeux. Ah ! vous êtes bien loin de comprendre à quel point je ressens vos bontés pour moi. »

Aussitôt elle sentit la nécessité de se maîtriser ; son tact l'avertissait que si elle parlait avec trop de chaleur l'expression de sa gratitude pourrait le frapper et lui paraître excessive.

Elle lui tendit son panier à ouvrage avant qu'il eût pu reprendre la parole.

« Voulez-vous poser ceci là-bas ? dit-elle sur le ton le plus calme. Je ne suis guère en état de travailler en ce moment. »

Il se détourna un instant, le temps de placer le panier à ouvrage sur une étagère.

Mercy profila de ce court répit pour envisager rapidement le présent et l'avenir.

Le hasard pouvait un jour mettre la vraie Grace en possession des preuves dont elle avait besoin et révéler à Julian l'horrible vérité.

Que penserait-il d'elle alors ?

Pouvait-elle le savoir sans se trahir ?

Elle résolut d'en faire l'épreuve.

« Les enfants sont insatiables, si l'on a eu le malheur de répondre une fois à leurs questions, dit-elle, et les femmes ne sont guère plus raisonnables. Votre patience supportera-t-elle que je revienne pour la troisième fois à la personne dont nous avons parlé ?

– Mettez ma patience à l'épreuve, répondit-il avec un sourire.

– Supposons que votre appréciation sur elle n'ait pas été aussi charitable… Voulez-vous supposer cela ?

– Je le veux bien.

– Supposons qu'elle était méchamment résolue à tromper tout le monde dans un but intéressé et que vous le croyiez, ne vous éloigneriez-vous pas d'une pareille femme avec horreur et dégoût ?

– Que le ciel me préserve de jamais m'éloigner avec dégoût d'aucune créature humaine, répondit-il gravement. Qui de nous a le droit d'agir ainsi ? »

Elle osait à peine se laisser aller à le croire.

« Vous la plaindriez encore ? reprit-elle avec persistance. Vous auriez encore des sentiments miséricordieux pour elle ?

– Oui, et de toute mon âme.

– Oh ! que vous êtes bon ! »

Il lui tendit la main en gage de ce qu'il venait de dire.

Elle avait arraché du fond de ce grand cœur la foi pour laquelle il vivait, les sages et généreux principes qui l'avaient toujours guidé depuis qu'il se connaissait lui-même.

« Non ! s'écria-t-il, ne dites pas que je suis bon ! Dites que j'essaye d'aimer mon prochain comme moi-même. Il n'y a qu'un pharisien qui puisse se croire meilleur qu'un autre homme. Le meilleur de nous aujourd'hui peut, sans la miséricorde de Dieu, être le plus mauvais demain. La véritable vertu pour un chrétien consiste à ne jamais désespérer de son semblable. La vraie foi chrétienne croit en l'homme comme elle croit en Dieu. Si faibles et si tombés que nous soyons, nous pouvons nous élever, sur les ailes du repentir, de la terre jusqu'au ciel. L'humanité est sacrée, l'humanité n'a-t-elle pas sa destinée immortelle ? Qui oserait dire à un homme ou à une femme : Il n'y a plus d'espoir pour vous ? Qui oserait dire que l'œuvre du créateur est avilie pour jamais quand elle porte encore l'empreinte de la main divine ? »

Mercy luttait contre l'émotion.

Ses yeux brillèrent d'enthousiasme, puis ils s'abaissèrent avec désespoir.

Ah ! si Julian avait été son ami et son conseil ce jour fatal où pour la première fois elle était rentrée dans la demeure de Lady Janet !

Elle soupira ; ce regret lui déchirait le cœur.

Julian entendit ce soupir, il la regarda, et tout son visage exprima un intérêt passionné.

« Mademoiselle Roseberry… » dit-il.

Elle était encore absorbée dans le deuil amer du passé, elle ne l'entendit point.

« Mademoiselle Roseberry… » répéta-t-il en se rapprochant d'elle.

Elle leva les yeux et tressaillit.

« Puis-je me permettre de vous faire une question ? » dit-il avec douceur.

Elle ne répondit pas.

« Ne croyez pas que ce soit la curiosité qui me fasse parler, continua-t-il, et, je vous en prie, ne me répondez que si vous pouvez le faire sans trahir aucun secret qui vous aurait été confié.

– Un secret qui m'aurait été confié ? répéta-t-elle, que voulez-vous dire par là ?

– Tout à l'heure l'ai été frappé de l'idée que vous aviez pu attacher plus qu'un intérêt ordinaire à ce que vous m'avez demandé ? reprit-il. Si par hasard vous aviez voulu me consulter sur le compte de quelque malheureuse femme, non pas celle qui vous a effrayée l'autre jour, bien certaine-

ment, mais de quelque autre que vous auriez pu connaître… »

La tête de Mercy s'inclina sur son sein.

Évidemment, il ne se doutait point que ce fut d'elle-même qu'elle avait voulu parler ; son langage et ses manières disaient assez que sa foi en elle était aussi forte que jamais, et pourtant ces derniers mots rejetèrent Mercy dans l'abîme…

Elle n'osait pas répondre.

Il accepta ce signe de tête comme une réponse.

« Vous intéressez-vous à… cette femme ? » demanda-t-il.

Elle répondit faiblement cette fois :

« Oui.

– L'avez-vous encouragée ?

– Je n'ai pas osé l'encourager. »

L'enthousiasme illumina soudain la physionomie de Julian.

« Allez la trouver, dit-il, et laissez-moi vous accompagner et vous assister.

– Oh ! murmura Mercy, elle est tombée trop bas !… »

Il l'interrompit avec un geste d'Impatience.

« Qu'a-t-elle donc fait ? demanda-t-il.

– Elle a trompé, bassement trompé d'honnêtes gens qui croyaient en elle… elle a fait du mal, un mal cruel à une autre femme. »

Julian s'assit à côté d'elle.

La curiosité qui venait de naître en lui était au-dessus du blâme ; il pouvait désormais parler à Mercy sans contrainte ; il pouvait regarder Mercy avec un cœur pur, puisqu'il s'agissait entré eux d'une charité à faire.

« Vous la jugez bien durement, dit-il. Savez-vous quelles peuvent avoir été ses épreuves et ses tentations ? »

Mercy était redevenue muette.

« Dites-moi, continua-t-il, la personne à qui elle a si grandement nui, vit-elle encore ?

– Oui !

– Pourriez-vous la respecter ? demanda Mercy avec tristesse. Un esprit comme le vôtre pourrait-il comprendre tout ce qu'elle a dû subir ?… »

Un sourire bienveillant éclaira le visage attentif de Julian.

« Vous oubliez ma triste expérience, répondit-il. Si jeune que je sois, combien en ai-je vu d'hommes et de femmes qui ont péché et souffert. Même après le peu que vous m'en avez dit, je pense pouvoir me mettre à la place de cette infortunée. Je comprends très-bien, par exemple, qu'elle peut avoir été tentée au delà de toute force humaine. En a-t-il été ainsi ?

– Oh ! oui.

– Il se peut qu'elle n'ait eu personne en ce moment pour la conseiller, pour la garantir, pour la sauver. Est-ce vrai ?

– C'est vrai.

– Sans amis et livrée aux tentations, abandonnée à la nécessité peut-être, cette femme se sera jetée tête baissée dans la faute dont elle se repent à présent. Elle peut aspirer au repentir, mais toute son énergie peut être broyée par le désespoir et l'horreur qu'elle a d'elle-même. Et bien, ce repentir n'en sera que plus sincère et plus fort. Elle n'a jamais été sans doute ni complètement méchante, ni complètement vile. Elle peut avoir une noble nature, elle peut encore en prouver la noblesse. Fournissez-lui l'occasion, et notre pauvre créature tombée reprendra sa place parmi les meilleurs d'entre nous, honorée, sans reproche, heureuse encore. »

Les yeux de Mercy, qui s'étaient fixés avec avidité sur lui tandis qu'il parlait, s'abaissaient de nouveau avec découragement.

« Hélas, il n'y a point d'avenir, répondit-elle, pour la femme à laquelle je pensais. Elle a perdu l'occasion, elle a dit adieu à l'espérance. »

Julian réfléchit pendant un moment.

« Comprenons-nous bien, reprit-il. Elle a commis un acte de fraude qui a nui à une autre femme ?… » Est-ce bien là ce que vous m'avez raconté ?

– Oui.

– Elle a tiré de sa faute un grand profit.

– Très-grand, inespéré, et précieux surtout pour elle.

– Est-elle menacée d’être découverte et confondue ?

– Elle est à l’abri de toute découverte, du moins pour le présent.

– C’est-à-dire tant qu’elle-même elle ne parlera pas.

– Aussi longtemps qu’elle ne parlera pas.

– Voilà l’occasion ! s’écria Julian. Elle a donc l’avenir devant elle. Elle ne doit pas renoncer à l’espérance ! »

Les mains crispées, la respiration pressée, Mercy contemplait ce visage inspiré et écoutait ces paroles d’or.

« Expliquez-vous, dit-elle. Apprenez-lui par mon entremise, ce qu’elle doit faire.

– Qu’elle avoue la vérité, répondit Julian, sans que la honteuse crainte d’être découverte l’y pousse. Qu’elle rende justice à celle à qui elle a fait tort tandis que cette femme est encore impuissante à se la faire rendre elle-même. Qu’elle sacrifie tout ce qu’elle a gagné par sa fraude au devoir sacré de l’expiation. Si elle fait cela… poussée par sa conscience et par la charité… dussent sa honte et sa perte en résulter… alors elle révélera la noble nature qui est en elle ; alors elle redeviendra la créature humaine qui méritera la compassion, le respect et l’amour. Ah ! si je voyais après cela les pharisiens et les fanatiques de cette terre de misère passer devant elle avec mépris, je lui tendrais la main devant tous. Je lui dirais dans sa solitude et son affliction : Relève-toi, pauvre cœur blessé ! Belle âme purifiée, les anges de Dieu se réjouissent à cause de toi ! Reprends ta place parmi les plus nobles enfants de Dieu ! »

Ces derniers mots étaient ceux justement qu'il avait dits quelques années auparavant, à son auditoire de pécheresses dans la chapelle du Refuge.

Mais ne devaient-ils pas avoir à présent dix fois plus de puissance, dix fois plus de persuasion sur le cœur de Mercy ?

Doucement, soudainement, mystérieusement, un grand changement s'opéra en elle et son visage troublé devint merveilleusement calme.

Toute expression de terreur et de honte disparut de ses grands yeux qui ne laissèrent plus échapper que le ferme éclat intérieur d'une résolution pure et élevée.

Il y eut entre eux un moment de silence.

Julian fut le premier à le rompre.

« Vous ai-je prouvé que l'occasion s'offre à votre protégée ? demanda-t-il. Sentez-vous comme je le sens qu'elle n'a pas perdu tout espoir ?

– Vous m'avez prouvé qu'elle n'a pas dans le monde de meilleur ami que vous, répondit Mercy avec douceur. À son tour, elle vous prouvera qu'elle est digne de la généreuse confiance que vous avez en elle. Elle vous montrera bientôt que vos paroles d'encouragement n'auront pas été perdues.

– Ne perdez pas un temps précieux, s'écria-t-il. Ne la laissez pas cruellement livrée à elle-même. Si vous ne pouvez aller près d'elle, laissez-moi y aller comme votre messager à votre place. »

Déjà il se dirigeait vers la porte ; elle le rappela d'un geste.

Il revint sans mot dire, mais observant avec surprise qu'elle ne faisait pas le moindre mouvement pour se lever de sa chaise.

« Restez ici, lui dit Mercy d'une voix atterrée.

– Pardon, répondit-il, mais je ne vous comprends plus.

– Vous me comprendrez tout à l'heure. Accordez-moi un peu de temps. »

Il restait toujours debout, les yeux fixés sur elle d'un air interrogateur.

Un homme d'une nature plus basse, ou qui aurait eu dans Mercy une foi moins aveugle aurait senti se former en lui un premier soupçon, mais en dépit de tout ce qu'elle venait de lui dire, Julian était bien loin de la soupçonner.

« Désirez-vous être seule ? lui demanda-t-il avec, déférence. Voulez-vous que je vous laisse un moment et que je revienne tout à l'heure ? »

Elle le regarda avec un nouveau frisson de terreur.

« Me laisser ? répéta-t-elle… Non, non !… »

Encore une fois elle se contint, mais avec quel effort !

Les terribles paroles qui avaient failli lui échapper ne pouvaient lui sortir de ses lèvres s'il n'était pas là, tout près d'elle, si elle ne voyait pas quelque encouragement sur son visage.

« Non ! lui cria-t-elle, ne m'abandonnez pas ! Revenez à moi ! »

Il obéit en silence.

Elle lui montra la chaise qui était près de la sienne, et la prit.

Elle le regarda.

Son instinct de femme lui disait :

« Ce n'est pas de lui que tu dois avoir jamais peur ! »

– Encouragez-moi ! dit-elle. Donnez-moi la force. Oh ! laissez-moi prendre votre main. »

Il ne lui répondit pas ; il ne sembla pas l'avoir entendue, il était tombé dans une méditation profonde ; ses yeux restaient vaguement fixés sur elle ; il était à deux doigts de découvrir son secret.

Elle lui prit la main.

Étreinte fraternelle : celle d'une sœur n'aurait pas été plus chaste.

Cependant ces doigts mignons s'attachant aux siens éveillèrent ses sens et enflammèrent sa passion.

Cette innocente caresse chassa de son esprit les innocentes aspirations qui le remplissaient et obscurcit son intelligence au moment où il allait pénétrer le mystère de cette âme en peine.

Tout ce qu'il y avait de mâle en lui tressaillit sous ce pur attouchement.

Heureusement la pensée d'Horace ne le quittait point.

Sa main demeura inerte dans celle de Mercy ; ses yeux se détournèrent de ceux de la jeune femme.

« Ah ! murmura-t-elle, ne détournez pas les yeux loin de moi. Vos yeux me donnent du courage. »

Julian, cette fois, lui serra la main à son tour.

Il goûta jusqu'au fond la délicieuse joie de la contempler si près d'elle.

C'en était fait de son empire sur lui-même.

La pensée d'Horace, le sentiment de l'honneur l'abandonnèrent.

Encore une minute et il allait prononcer des paroles qu'il aurait regrettées toute sa vie.

Mercy ne lui en laissa pas le loisir.

« J'ai encore bien des choses à vous dire, » reprit-elle brusquement.

Elle avait décidément formé la résolution de mettre son cœur à nu devant lui.

« Bien des choses, reprit-elle. Ô généreux et indulgent ami ! »

Elle allait s'agenouiller devant lui ; il s'élança de son siége et la releva en la soutenant dans ses bras.

Les dernières paroles qui lui étaient échappées, le mouvement subit qui les avait accompagnées, fit éclater en lui la vérité, effrayante lumière !…

Cette femme coupable dont elle avait parlé, c'était elle-même.

Tandis qu'elle était presque dans ses bras, tandis que son cœur touchait presque le sien, avant qu'un seul mot ne

fût sorti de ses livres ou de celles de Julian, la porte de la bibliothèque s'ouvrit.

Lady Janet Roy entra dans la salle.

CHAPITRE XVIII

LA RECHERCHE DANS LE PARC

Grace Roseberry, qui écoutait toujours dans la serre, vit cette porte s’ouvrir et reconnut la maîtresse de la maison.

Elle recula doucement jusqu’à une nouvelle cachette plus sûre.

Aucun de ceux qui étaient dans la salle à manger ne pouvait soupçonner même sa présence.

Lady Janet ne dépassa pas le seuil de la chambre. Elle jeta sans rien dire un regard sur son neveu et sur sa fille adoptive.

Mercy était retombée sur sa chaise.

Julian avait repris sa place auprès d’elle.

Encore épouvanté par la découverte qu’il venait de faire, il ne pouvait quitter la jeune femme des yeux, il l’examinait encore.

Et vraiment il demeurait aussi absorbé dans cet examen que s’ils eussent toujours été seuls ensemble tous deux dans la chambre.

De ces trois personnes, ce fut Lady Janet qui parla la première, et s’adressant à son neveu :

« Vous aviez raison, monsieur Julian Gray, dit-elle avec la plus amère énergie de ton et de manières. Vous n'auriez dû trouver personne dans cette chambre à votre retour, excepté moi. Je ne vous retiens pas plus longtemps. Vous êtes libre de quitter ma maison. »

Julian regarda sa tante.

Du doigt elle lui montrait la porte.

Dans l'état d'agitation où il se trouvait en ce moment, cette exécution le mit hors de lui.

Il oublia le respect qu'il devait à l'âge de sa tante et au lien qui les unissait ensemble.

« Vous oubliez apparemment, Lady Janet, que vous ne parlez pas à un de vos laquais, répliqua-t-il. J'ai de sérieuses raisons, que vous ne connaissez pas, pour rester encore un instant dans votre maison. Vous pouvez vous en fier à moi pour n'abuser de votre hospitalité qu'aussi peu de temps qu'il me sera possible. »

Alors il se retourna vers Mercy et la surprit qui le regardait furtivement.

À l'instant même où leurs yeux se rencontrèrent, le tumulte des émotions qui le troublaient cessa tout à coup.

Un sentiment de compassion… de douleur profonde… s'éleva dans son cœur apaisé subitement et le remplit tout entier.

Maintenant, il lisait sur ce visage dévasté, mais toujours noble, combien Mercy avait souffert.

La pitié qu'il avait ressentie pour cette infortunée dont Mercy lui avait parlé sans la nommer s'agrandit démesurément. Il s'agissait de Mercy elle-même.

La foi qu'il avait eue dans la pauvre créature tombée devenait plus ardente et plus enthousiaste, puisque cette pécheresse c'était Mercy.

Il s'adressa de nouveau à sa tante sur un ton bien plus doux.

« Cette dame, reprit-il, a quelque chose de particulier à me dire qu'elle ne m'a pas encore dit. Voilà mon motif et mon excuse pour ne pas quitter immédiatement votre maison. »

Lady Janet, toujours placée sous l'impression de ce qu'elle avait vu à son entrée dans la chambre, le regarda avec un ébahissement encoléré.

Est-ce que Julian ignorait actuellement les droits d'Horace Holmcroft sur sa fiancée ?

Elle en appela à sa fille d'adoption elle-même.

« Grace ! s'écria-t-elle, l'avez-vous entendu ? N'avez-vous rien à dire ? Faut-il que je vous rappelle à … »

Elle s'arrêta.

Pour la première fois depuis qu'elle connaissait sa jeune demoiselle de compagnie, Lady Janet s'aperçut qu'elle parlait à des oreilles absolument sourdes à sa voix.

Mercy était bien capable d'écouter, et d'entendre rien en ce moment !

Le regard de Julian venait de lui dire que Julian enfin l'avait comprise !

Lady Janet se retourna donc vers son neveu et lui adressa les paroles les plus dures, que jamais femme eût adressée au fils de sa sœur.

« Si vous n'avez aucun sentiment de bienséance, dit-elle, je ne parle pas de sentiments d'honneur… vous sortirez de cette maison sur-le-champ, et vos relations avec cette jeune personne en resteront là. Épargnez-moi vos protestations et vos excuses ; il n'y a pas deux interprétations sur ce que j'ai vu de mes yeux quand j'ai ouvert cette porte.

– Vous vous êtes absolument trompée sur ce que vous avez vu quand vous avez ouvert cette porte, répondit tranquillement Julian.

– Peut-être ai-je aussi mal compris l'aveu que vous m'avez fait il n'y a pas une heure ! » riposta Lady Janet.

Julian jeta un regard d'effroi vers Mercy.

« Taisez-vous, murmura-t-il. Elle pourrait vous entendre.

– Voulez-vous dire qu'elle ne sait pas que vous êtes amoureux d'elle ?

– Dieu merci, elle n'en a pas le plus léger soupçon ! »

Il n'y avait pas à se méprendre sur la sincérité véhémente de cette réponse.

Julian venait de faire éclater son innocence. Aucune preuve matérielle n'eût été meilleure que cet accent naturel et passionné.

Lady Janet fit un pas en arrière… stupéfaite, n'y comprenant plus rien et ne sachant que faire.

Le silence qui suivit fut interrompu par un coup frappé précipitamment à la porte de la bibliothèque.

Un valet de pied… porteur de nouvelles et de mauvaises nouvelles, lisiblement écrites sur son visage bouleversé… entra dans la salle.

Dans son irritabilité nerveuse encore excitée par l'embarras du moment, Lady Janet s'en prit à cet homme innocent.

« Qui vous a fait appeler ? demandait-elle. Qui vous a permis de venir ici nous interrompre ?

– Qu'est-ce que c'est ? » demanda Julian.

Le domestique s'excusa avec effarement.

« Je demande bien pardon à Votre Seigneurie… Je voulais prendre la liberté… j'avais besoin de parler à M. Julian Gray. »

Le domestique regarda Lady Janet avec embarras, hésita, jeta un coup d'œil du côté de la porte ; il aurait bien voulu n'être jamais entré dans cette chambre.

« Je sais à peine si je puis vous le dire, monsieur, devant Sa Seigneurie, » répondit-il.

Aussitôt Lady Janet pénétra le secret de cette hésitation.

« Je sais ce qui est arrivé, dit-elle, cette abominable femme est entrée ici de nouveau. Ai-je raison ? »

Les yeux du domestique, à bout de ressources, consultaient Julian.

« Oui ou non ? s'écria Lady Janet impérieusement.

– Oui, mylady. »

Ce fut alors Julian qui l'interrogea.

« Où est-elle ? demanda-t-il.

– Quelque part dans les jardins, à ce que nous supposons, monsieur.

– L'avez-vous vue, ***vous*** ?

– Non, monsieur.

– Qui l'a vue ?

– La femme du suisse. »

Cela devenait sérieux.

La femme du suisse était présente lorsque Julian avait donné des ordres à son mari, et elle n'avait guère pu se tromper sur l'identité de la personne consignée à la porte de l'hôtel.

« Combien y a-t-il de temps ? reprit Julian Gray.

– Assez peu de temps, monsieur.

– Soyez plus précis. Combien ?

– On ne me l'a pas dit.

– Est-ce que la femme du suisse a parlé à cette personne lorsqu'elle l'a vue ?

– Non, monsieur, elle n’en a pas eu l’occasion ; c’est une femme puissante, si vous vous rappelez, et l’autre allait trop vite pour elle, elle courait, elle courait… La femme du suisse dit qu’elle a glissé entre ses doigts.

– Dans quelle partie du jardin s’est jetée cette femme ?

– Du côté de la serre, monsieur. Je ne pourrais, du reste, vous dire au juste. »

Les renseignements apportés par cet homme étaient vraiment trop peu précis pour être d’aucune utilité pratique en une crise si pressante.

Julian s’informa si la femme du suisse était dans la maison.

« Non, monsieur, son mari cherche à travers les jardins, elle garde la porte. Ils ont envoyé le petit garçon nous avertir à l’office. D’après ce que m’a dit cet enfant, ils seraient bien heureux si vous vouliez leur donner de nouveaux ordres. »

Julian réfléchit un moment.

Autant qu’il pouvait s’en fier aux probabilités, l’étrangère de Mannheim était déjà parvenue à s’introduire dans la maison.

C’était elle qui, tout à l’heure, écoutait dans la salle de billard ; elle avait eu le temps d’échapper à sa vue quand il s’était approché pour ouvrir la porte ; et maintenant elle était, comme le disait le domestique, ***quelque part*** dans les jardins, après avoir esquivé la poursuite de la femme du suisse.

L’affaire demandait de la prudence.

La moindre maladresse pouvait amener des choses pénibles.

Si Julian pénétrait la nature de la confession que Mercy était sur le point de lui faire, la personne qu'il avait aidée à s'introduire dans la maison était… ce qu'elle affirmait être… c'est-à-dire la véritable Grace Roseberry.

Il était donc de la plus grande importance qu'il parlât à cette femme en particulier, avant qu'elle ne tentât quelque nouvelle revendication téméraire de ses droits ; avant surtout qu'elle n'arrivât près de la fille adoptive de Lady Janet.

La propriétaire de Grace avait déjà prévenu Julian que le désir caressé secrètement par l'étrangère était d'arriver à Mlle Roseberry elle-même, dans un moment où Lady Janet ne serait pas là pour prendre son parti et quand il n'y aurait aucun homme pour la protéger.

« Laissez-moi seulement me trouver en face avec elle, avait-elle dit, et je lui ferai bien avouer son imposture. »

Au point où en étaient les choses on ne pouvait trop sérieusement envisager ce qui pourrait résulter d'une semblable rencontre.

Tout dépendait actuellement de la puissance morale de Julian sur une femme exaspérée.

Et personne ne savait à ce moment où était cette femme !…

Dans ce cruel embarras, Julian comprit qu'il ferait bien d'abord d'aller se renseigner immédiatement lui-même à la loge du suisse, afin de pouvoir ensuite diriger ses recherches en personne.

Cette résolution arrêtée, il jeta un dernier regard sur Mercy.

C'était un sacrifice douloureux qu'il faisait là que de remettre à plus tard la suite de son entretien avec elle, au point critique où Lady Janet l'avait interrompu par sa présence.

Mercy s'était levée pendant qu'il interrogeait le domestique.

L'attention qu'elle n'avait pu donner à ce qui s'était passé entre Julian et sa tante, elle l'avait accordée au rapport imparfait que Julian venait d'arracher à cet homme.

Son visage montrait bien qu'elle avait écouté avec autant d'avidité que Lady Janet elle-même, avec cette différence entre elles deux que Lady Janet paraissait effrayée et que la demoiselle de compagnie de Lady Janet ne manifestait aucun signe d'alarme.

Elle semblait éprouver, au contraire, de l'intérêt, rien de plus.

Julian adressa un mot d'adieu à sa tante.

« Je vous en prie, calmez-vous, lui dit-il. Je doute peu qu'après renseignements pris, nous ne trouvions aisément cette personne dans le jardin. Il n'y a pas de raison de s'inquiéter. Je vais moi-même diriger les recherches et je reviendrai aussi vite que possible. »

Lady Janet écouta distraitement : il y avait une certaine expression dans ses yeux…

Julian pensa que la vieille dame formait quelque projet de sa façon.

Il s'arrêta en passant devant Mercy pour sortir par la porte de la salle de billard.

Il eut à faire en ce moment un vigoureux effort pour maîtriser les sentiments divers éveillés en lui, pour se contenter de regarder seulement la jeune femme ; son cœur battait avec violence, et ce fut d'une voix altérée qu'il dit :

« Vous me reverrez. Ne vous ai-je point promis mon appui le plus sincère et ma sympathie de chrétien et d'homme ? »

Elle le comprit… son sein se souleva… ses grands yeux se baissèrent, elle ne répondit pas.

Des larmes mouillèrent les paupières de Julian et il sortit précipitamment de la chambre.

En se retournant pour fermer la porte de la salle de billard il entendit Lady Janet qui disait :

« Je vais vous rejoindre tout à l'heure, Grace, ne vous éloignez pas. »

Il venait d'entrer dans le fumoir quand il crut entendre la porte qui se rouvrait.

C'était Lady Janet qui l'avait suivi.

« Vous désirez me parler ? dit-il.

– J'ai quelque chose à vous demander, répondit Lady Janet, avant que vous ne vous en alliez !

– Quoi ?

– Votre carte.

– Ma carte ?

– Vous venez de me dire de ne pas être inquiète, dit la vieille dame, eh bien, malgré tout, je le suis. Je ne me sens pas aussi sûre que vous paraissez l'être que cette femme soit réellement dans les jardins. Elle peut guetter quelque part dans la maison et apparaître aussitôt que vous aurez le dos tourné. Rappelez-vous ce que vous m'avez dit. »

Julian comprit l'allusion et ne répondit pas.

« Les hommes du poste voisin, poursuivit Lady Janet, ont des ordres pour envoyer un homme d'expérience habillé en bourgeois à n'importe quelle adresse indiquée sur votre carte et cela dès qu'ils la recevront. Voilà ce que vous m'avez dit. Pour la sécurité de Grace, j'ai donc besoin de votre carte avant que vous ne nous quittiez. »

Impossible à Julian de confesser les raisons qui l'empêchaient à présent de faire usage des précautions qu'il avait le matin imaginées lui-même.

Cependant, pouvait-il désormais déclarer que la vraie Grace Roseberry était folle ?

Pouvait-il faire arrêter la vraie Grace Roseberry ?

D'un autre côté, il s'était engagé, alors que les circonstances semblaient le lui permettre, à fournir à sa tante des moyens légaux de protection contre tout outrage et tout éclat dans la maison.

Lady Janet était là, peu accoutumée à voir ses désirs contrecarrés par personne, la main tendue, attendant cette carte.

Que faire ?

Le seul moyen de sortir de cette difficulté lui parut être de se soumettre pour le moment.

S'il réussissait à découvrir celle qui se cachait, il lui serait facile d'empêcher qu'elle ne fût soumise à aucune indignité inutile.

Si elle parvenait à se glisser dans la maison en son absence, il pourrait encore parer à cela en envoyant directement une seconde carte au poste de police, avec défense de bouger dans cette affaire jusqu'à ce qu'on eût reçu des ordres ultérieurs.

Julian crut seulement devoir imposer une condition avant de donner la carte à sa tante.

« Vous ne ferez point usage de ceci, j'en suis sûr, sans une nécessité parfaite et réelle, dit-il. Promettez-moi également de cacher à votre fille adoptive ce recours que vous auriez à la police.

– Je ne dirai rien à Grace, » interrompit Lady Janet.

Julian s'inclina.

« Croyez-vous que je désire l'effrayer ? reprit Lady Janet. Pensez-vous que je n'aie pas déjà suffisamment d'inquiétudes à son sujet ? Oui, tout ceci demeurera un secret pour Grace. »

Rassuré sur ce point, Julian se rendit en hâte dans les jardins.

Dès qu'il eut le dos tourné, Lady Janet prit le porte-crayon d'or qui pendait à sa chaîne de montre et écrivit sur la carte de son neveu, à l'adresse de l'agent secret :

On a besoin de vous à Mablethorpe Home.

Ceci fait, elle mit la carte dans la poche de sa robe et retourna dans la salle à manger.

Mercy l'attendait, conformément aux instructions qu'elle avait reçues d'elle, et pendant les premiers instants, toutes deux ne prononcèrent pas un mot.

Maintenant qu'elle était seule avec sa fille adoptive, une certaine froideur et une certaine dureté commençaient à se trahir dans les manières de Lady Janet.

La découverte qu'elle avait faite en ouvrant la porte du salon pesait lourdement sur son esprit.

Julian avait parlé, il est vrai, et la vieille dame reconnaissait avoir mal interprété ce qu'elle avait vu ; mais elle ne lui en voulait guère moins pour cela.

De plus, elle trouvait Mercy agitée, silencieuse, et tout cela lui était suspect.

Julian pouvait être innocent, elle l'admettait : les hommes n'ont pas de compte à rendre de leurs fantaisies.

Mais le cas de Mercy était bien différent.

Les femmes ont droit à moins d'indulgence que les hommes.

On ne sait pas pourquoi ; mais c'est ainsi.

Lady Janet absolvait Julian, mais se refusait à absoudre Mercy.

« Il y a quelque secrète intelligence entre eux, pensait la vieille dame, et Grace est blâmable ; les femmes, d'abord, sont toujours blâmables. »

Mercy attendait que Lady Janet lui adressât la parole, pâle, calme, silencieuse, et résignée.

Lady Janet… dans un état d'esprit tout à fait bizarre… se vit bien forcée de recommencer.

« Ma chère !… s'écria-t-elle.

– Oui, Lady Janet.

– Combien de temps allez-vous encore rester là assise, la bouche close, et les yeux rivés au tapis ? N'avez-vous aucune opinion à émettre sur l'état des choses ? Vous avez entendu ce que cet homme vient de dire à Julian… je vous ai vu qui écoutiez. Êtes-vous horriblement effrayée ?

– Mais non, Lady Janet.

– Pas même inquiète ?

– Non, Milady.

– Ah ! je ne vous aurais pas cru tant de courage après cet évanouissement… il y a huit jours. Je vous félicite de ce raffermissement… moral. Entendez-vous ? Je vous félicite de ce changement.

– Merci, Lady Janet.

– Je ne suis pas aussi rassurée que vous. Dans mon jeune temps, on était très-impressionnable… et cela ne m'est pas encore passé. Je suis même très-émue. M'entendez-vous ?… Je suis très-émue.

– J'en suis bien fâchée, Lady Janet.

– Vous êtes trop bonne. Savez-vous ce que je vais faire ?

– Non, Lady Janet.

– Je vais appeler toute la maison. Quand je dis toute la maison, je veux dire les hommes ; les femmes ne sont bonnes à rien. Mais j'ai peur de ne pas mériter toute votre attention ?

– Vous avez toute mon attention, et la plus vive, Lady Janet.

– Vous êtes encore trop bonne. Je disais donc que les femmes ne servent à rien.

– C'est vrai, Lady Janet.

– Je pense à mettre un domestique mâle en faction à chaque entrée de la maison. Je vais donner des ordres en conséquence. Voulez-vous venir avec moi ?

– Puis-je être de quelque utilité en accompagnant Votre Seigneurie ?

– Pas de la plus mince utilité. C'est moi qui donne les ordres dans cette maison… Ce n'est pas vous. J'avais un autre motif en vous demandant de venir avec moi. Je m'intéresse plus à vous que vous ne semblez le croire… Je n'aimerais pas à vous laisser seule ici avec vous-même. Comprenez-vous ?

– Je suis très-obligée à Votre Seigneurie. Mais cela m'est égal de rester seule ici.

– Cela vous est égal ? Je n'ai jamais vu pareil héroïsme… excepté dans les romans. Mais supposons que cette malheureuse folle pénètre jusqu'ici…

– Cette fois, elle ne m'effraierait plus.

– Oh ! oh ! pas si vite, ma jeune amie. Supposons ; ah ! le ciel nous en préserve !… Mais, n'y pensez-vous pas ?… il y a la serre. Supposons qu'elle s'y soit cachée. Julian fait des recherches dans le jardin. Qui est-ce qui cherchera dans la serre ?

– Avec la permission de Votre Seigneurie c'est moi qui chercherai dans la serre.

– Vous ?…

– Avec la permission de Votre Seigneurie.

– Je puis à peine en croire mes oreilles ! Eh bien ! le vieux proverbe a raison : on apprend du nouveau tous les jours. Et moi qui pensais connaître votre caractère, quel changement !

– Vous oubliez, Lady Janet, que ce sont les circonstances qui sont changées. Cette femme m'a surprise la première fois, maintenant je suis préparée à la voir.

– Vous sentez-vous vraiment aussi calme ?

– Oui, Lady Janet.

– Faites à votre idée, alors. Je prendrai une précaution cependant, pour le cas où vous auriez trop présumé de votre courage. Je mettrai un des domestiques dans la bibliothèque. Vous n'aurez qu'à le sonner. Il donnera l'alarme… et j'agirai en conséquence. J'ai mon plan. »

Et Sa Seigneurie cherchait la carte de Julian, qui était dans sa poche.

« Ne me regardez pas comme si vous vouliez le connaître. Je n'ai pas l'intention de vous le dire. Encore une fois et pour la dernière… restez-vous ici ou venez-vous avec moi ?

– Je reste ici. »

Elle ouvrit respectueusement la porte de la bibliothèque pour laisser passer Lady Janet.

Durant tout cet entretien elle avait été soigneusement et froidement pleine de déférence pour Lady Janet ; elle n'avait pas une seule fois levé les yeux sur le visage de Milady.

C'est qu'elle pensait que, dans quelques heures, elle se verrait, selon toute probabilité, chassée de la maison.

Voilà ce qui lui donnait de la réserve.

Elle se regardait comme déjà séparée moralement de la maîtresse offensée dont elle avait conquis l'affection par la ruse et le mensonge.

À mille lieues d'attribuer le changement de sa jeune amie à son vrai motif, Lady Janet quitta la chambre pour appeler son armée de serviteurs.

Elle était tout à fait intriguée, et par conséquent tout à fait mécontente.

Tenant toujours ouverte la porte de la bibliothèque, Mercy, le cœur gros, suivit la marche de sa bienfaitrice jusqu'à la porte principale du vestibule.

Elle avait honnêtement aimé et scrupuleusement respecté cette vieille dame impétueuse, mais au cœur excellent ; une vive angoisse la torturait en pensant au moment où son nom seulement, rien que son nom prononcé dans cette maison serait pour Lady Janet une offense impardonnable.

Mais elle n'avait point alors la pensée de reculer devant l'épreuve d'un aveu.

Elle n'était pas seulement désireuse de voir revenir Julian, elle l'attendait avec impatience.

« Qu'elle avoue la vérité sans que la honteuse crainte d'être découverte l'y pousse. Qu'elle rende justice à celle à qui elle a fait tort, tandis que cette femme est encore impuissante à se la faire rendre elle-même. Qu'elle sacrifie tout ce qu'elle a gagné par sa fraude au devoir sacré de l'expiation. Si elle fait cela… alors son repentir révélera la noble nature qui est en elle ; alors elle redeviendra la créature humaine qui méritera la compassion et l'amour ! »

Ces mots étaient aussi présents à l'esprit de Mercy que si elle les entendait encore tomber des lèvres de Julian.

Les autres paroles qui les avaient suivies résonnaient également aux oreilles de la jeune femme.

« Relève-toi, pauvre cœur blessé ! Belle âme purifiée, les anges de Dieu se réjouissent à cause de toi ! Reprends ta place parmi les plus nobles enfants de Dieu ! »

Quelle malheureuse et misérable femme ayant entendu Julian Gray pourrait avoir le courage de reculer devant sa propre perte pour accomplir le bien ?

« Oh ! Lady Janet, se disait Mercy avec impatience, tandis que ses yeux suivaient encore la vieille dame, si vos pires

appréhensions pouvaient se réaliser, si je pouvais voir Grace Roseberry dans cette chambre… non, je ne craindrais plus de lui parler face à face.

Elle referma la porte de la bibliothèque, tandis que Lady Janet ouvrait celle qui conduisait dans le vestibule.

Alors et au moment où elle se retournait, un cri lui échappa.

Là, dans cette salle, sur la chaise même qu'elle venait de quitter, Grace Roseberry était installée, sinistre et silencieuse, et pourtant triomphante.

Elle l'attendait.

CHAPITRE XIX

LE MAUVAIS GÉNIE

Mercy se remit en un moment de cette pénible et accablante sensation de surprise, et s'avança.

Il lui tardait de prononcer ses premières paroles de repentir.

Grace l'arrêta d'un geste.

« Pas trop près de moi, dit-elle avec un regard impérieux et méprisant. Restez où vous êtes, je vous prie. »

Mercy s'arrêta : cet accueil la faisait frémir.

Machinalement elle s'appuya sur une chaise plus proche.

Grace leva la main pour la seconde fois.

« Je vous défends de demeurer assise en ma présence, dit-elle. Rappelez-vous qui vous êtes et qui je suis. »

Le ton sur lequel ces paroles étaient prononcées ajoutait encore à l'insulte.

Mercy releva soudain la tête ; une réponse furieuse lui vint aux lèvres.

Elle la réprima et se soumit.

« Je serai digne de la confiance que Julian Gray a en moi, pensa-t-elle en demeurant patiemment debout. Je supporterai tout de la part de cette femme. »

Elles étaient toutes deux face à face, l'une et l'autre muettes ; seules ensemble, depuis la première fois qu'elles s'étaient rencontrées dans la chaumière française.

Le contraste qui existait entre elles était étrange à voir.

Grace Roseberry, petite et chétive, avec son teint pâle, son dur visage, menaçant, avec son corps amaigri, vêtue de son pauvre costume, avait l'air d'une servante.

Mercy Merrick, debout, dans son riche vêtement de soie, dominant de sa grande et belle tournure la petite créature amoindrie qui était là devant elle ; sa magnifique tête penchée avec une résignation pleine de grâce ; toujours charmante, patiente et belle, était encore une de ces femmes que tout le monde admire.

Si on avait dit à un étranger que toutes deux elles avaient rempli un rôle dans le roman de la vie réelle… que l'une d'elles était réellement unie par des liens de parenté à Lady Janet Roy, et que l'autre avait essayé et réussi de se faire passer pour la première… cet étranger aurait certainement désigné Grace comme l'imposteur et Mercy comme la patricienne aux droits légitimes qu'une misérable lui avait volés.

Grace rompit le silence.

Elle avait attendu pour parler que sa victime fût vaincue dans toute la force du terme, terrassée, accablée ; elle la regarda pendant une seconde avec une attention dédaigneuse :

« Restez là. J'aime à vous regarder, dit-elle, pesant ses cruelles paroles avec une haineuse volupté. Ce n'est pas la peine de vous évanouir pour cette fois. Lady Janet Roy n'est pas là pour vous soigner. Les deux gentlemen ne sont pas là pour vous plaindre et pour vous relever. Mercy Merrick, je vous ai retrouvée, enfin. Mon tour est venu ! Vous ne pouvez plus m'échapper. »

Toute la petitesse d'esprit et de cœur que Grace avait montré jadis dans leur rencontre sous le feu prussien, dans la chaumière, quand Mercy lui racontait la triste histoire de sa vie, se révéla cette fois encore.

La jeune fille, qui autrefois n'avait pas même songé à tendre la main à la créature souffrante, repentante, déshéritée, était bien la même qui, à présent, ne ressentait aucune pitié, qui n'épargnait à son ennemie aucune des insolences du triomphe.

La douce voix de Mercy lui répondit sur un ton bas et suppliant.

« Je ne vous ai pas évitée, dit-elle. Je serais allée à vous de mon propre mouvement si j'avais su que vous étiez ici. C'est mon désir du fond du cœur de vous avouer que j'ai péché contre vous et d'expier ma faute autant que je le pourrai. Je désire obtenir votre pardon et je n'avais plus la moindre peur de vous voir. »

Ce ton de dignité modeste mit Grace Roseberry en fureur.

« Osez-vous me parler comme si vous étiez mon égale ? rugit-elle. Je crois que vous parlez comme si vous aviez des droits dans cette maison. Misérable audacieuse ! Moi seule en ai, moi seule j'ai ma place ici… Et pourtant que suis-je

obligée de faire ? De me traîner dans les jardins, de fuir la vue des domestiques, de me cacher comme une voleuse, de guetter comme une mendiants et pourquoi tout cela ? Pour avoir la chance de vous rencontrer et de m'expliquer avec vous. Avec vous, qui êtes encore imprégnée de l'air du Refuge et souillée de la fange des rues ! »

La tête de Mercy s'inclina plus bas ; ses mains tremblaient, elle fut forcée de nouveau de s'appuyer sur le dossier de la chaise.

Il était bien amer de supporter ces insultes répétées ; mais Julian l'aurait voulu.

L'influence de Julian se faisait encore sentir.

Mercy répondit avec une nouvelle patience :

« S'il vous plaît de m'accabler de dures paroles, dit-elle, je n'ai pas le droit de vous répondre.

– Vous n'avez droit à rien ! riposta Grace. Vous n'avez pas le droit de porter la robe qui est sur vos épaules. Regardez-vous et regardez-moi ! »

Ses yeux se dirigèrent avec la fixité de ceux du tigre sur le coûteux vêtement de soie dont Mercy était enveloppée.

« Qui vous a donné ce vêtement ? Qui vous a donné ces bijoux ?… Je le sais !… Lady Janet en a fait présent à Grace Roseberry ? Êtes-vous Grace Roseberry ? Ce vêtement est donc à moi. Ôtez vos bracelets et votre broche. Ils m'étaient destinés.

– Vous pourrez bientôt les avoir, mademoiselle Roseberry. Ils ne seront plus longtemps en ma possession.

– Que voulez-vous dire ?

– Quoique vous me traitiez bien cruellement, c'est mon devoir d'effacer le mal que j'ai fait. Je suis donc résolue à avouer la vérité. »

Grace sourit dédaigneusement.

« Vous… avouer ! dit-elle. Pensez-vous que je sois assez folle pour croire cela ? Vous êtes le mensonge incarné ! Êtes-vous femme à quitter vos robes de soie, vos bijoux, et votre position dans cette maison, pour retourner au Refuge de votre plein gré ? Non !… non ! »

Une légère rougeur de colère glissa sur le visage de Mercy. La pensée de Julian lui rendit le courage et le calme.

Ah ! s'il n'était jamais entré dans cette maison, s'il n'y avait eu que Lady Janet et qu'Horace !

Mais tout au monde plutôt que de tromper Julian Gray.

Toujours soutenue par les nobles sentiments qu'il avait éveillés en elle, Mercy supportait bravement son martyre, mais déjà s'opérait en elle un premier changement menaçant ; elle ne se sentait plus la force de boire cette honte en silence ; elle ne se fiait plus à ses réponses.

La patience muette de son visage ne fit qu'exaspérer Grace Roseberry.

« Vous ne confessez rien, continua-t-elle, vous avez eu huit jours pour le faire et vous ne l'avez pas fait ! Non !… non !… vous êtes d'une espèce qui trompe et qui ment jusqu'à la fin. J'en suis bien aise, j'aurai la joie de vous démasquer moi-même, devant toute la maison. C'est moi qui donnerai le moyen de vous rejeter sur le pavé. Oh ! ce sera

presque une compensation à tout ce que j'ai enduré, si je vous vois bras dessus bras dessous avec un agent de police, la foule vous montrant du doigt et se riant de vous sur le chemin de la prison. »

Cette fois le coup porta profondément, l'outrage dépassait toute patience humaine.

Mercy donna à cette implacable ennemie un premier avertissement.

« Mlle Roseberry, dit-elle, j'ai supporté sans murmure les paroles les plus amères que vous pouviez me dire… épargnez-moi de nouvelles insultes. En vérité, il me tarde de vous rendre vos justes droits. Je vous le dis du plus profond de mon cœur, je suis résolue à tout avouer. »

Elle parlait d'une voix tremblante et grave.

Grace l'écoutait avec un dur sourire d'incrédulité et des regards qui redoublaient de mépris.

« Vous n'êtes pas loin de la sonnette, lui dit-elle. Sonnez. »

Mercy la regarda avec surprise.

« Vous êtes la parfaite image du repentir. Vous mourez d'envie de déclarer la vérité, poursuivit Grace avec ironie, déclarez-la donc devant tout le monde, déclarez-la tout de suite. Appelez Lady Janet… Appelez M. Gray et M. Holmcroft… Appelez les domestiques… Mettez-vous à genoux et confessez devant tous que vous êtes une misérable aventurière… alors je vous croirai, mais pas avant.

– Ne me forcez pas à me défendre contre vous, s'écria Mercy suppliante.

– Que m’importe que vous vous défendiez ou non !

– Ne m’y contraignez pas !… Pour vous-même, ne continuez pas à me défier plus longtemps.

– Pour moi-même ! Créature insolente ; avez-vous l’intention de me menacer ? »

Il fallut à Mercy un effort désespéré ; son cœur battait de plus fort en plus fort, son sang lui brûlait les joues ; elle parvint encore à se maîtriser.

« Ayez pitié de moi ! dit-elle. Si mal que je me sois conduite, je n’en suis pas moins femme comme vous. Je ne puis me faire à la honte d’avouer ce que j’ai fait devant toute la maison. Lady Janet me traite comme sa fille, M. Holmcroft veut m’épouser. Je ne puis dire en face à Lady Janet et à M. Holmcroft que j’ai volé leur affection. Ils le sauront pourtant : je puis et je veux avant de m’endormir ce soir, dire toute la vérité a M. Julian Gray. »

Grace éclata de rire.

« Ah !… ah !… s’écria-t-elle avec un transport de gaieté cynique, nous y venons donc à la fin.

– Prenez garde ! dit Mercy. Prenez garde !…

– M. Julian Gray ! J’étais là, derrière la porte de la salle de billard, tout à l’heure ; je vous ai vu faire la coquette. La confession perd toutes ses horreurs et devient presque volupté avec M. Julian Gray…

– Assez, mademoiselle Roseberry, assez ! Au nom du ciel, ne me mettez pas hors de moi. Vous m’avez assez torturée.

– Vous n'avez pas traîné dans les rues pour rien. Vous êtes femme de ressource. Vous savez ce que valent deux cordes à votre arc. M. Holmcroft peut vous manquer, vous avez donc jeté les yeux sur M. Julian Gray. Tenez ! vous m'inspirez aussi trop de dégoût ! Ah ! ah ! je vais ouvrir les yeux de M. Holmcroft ; il saura quelle femme il aurait pu épouser si je n'avais pas été là pour… »

Elle s'arrêta : l'insulte suprême qui allait suivre resta suspendue à ses lèvres, car Mercy s'avançait vers elle.

Elle reconnut sur le visage de la jeune femme une de ces colères terribles qui font affluer le sang au cœur.

Mercy se pencha vers elle.

« Vous ouvrirez les yeux de M. Holmcroft, répéta-t-elle. Il saura quelle femme il aurait pu épouser si vous n'aviez pas été là ?… »

Elle s'interrompit, et tout à coup s'écria :

« Qui êtes-vous ? »

Ces deux mots furent accompagnés d'une telle expression du regard et d'un tel accent de la voix que Grace recula.

Elle comprenait trop tard, qu'à la fin la patience de Mercy avait trouvé des bornes.

En l'absence de l'ange gardien, le mauvais génie l'emportait chez Mercy.

Les meilleures résolutions que Julian avait excitées en elle s'éteignirent sous le flot de venin que Grace venait de lui jeter au visage.

Mercy avait à sa disposition des moyens aisés et terribles de se venger des outrages de Grace Roseberry, s'il lui plaisait de s'en servir.

Dans le délire de son indignation, elle n'hésita point, elle s'en servit.

« Qui êtes-vous ? » répéta-t-elle.

Grace se leva et essaya de parler.

Mercy l'arrêta d'un geste dédaigneux à son tour.

« Je me souviens, continua-t-elle avec la même colère farouche et contenue, vous êtes cette folle de l'hôpital allemand qui est venue ici il y a huit jours. Je n'ai pas peur de vous cette fois. Asseyez-vous et reposez-vous, Mercy Merrick.

Et tout en lui jetant ce nom au visage, Mercy prit la chaise que Grace lui avait défendu d'occuper au début de l'entrevue et s'assit.

Grace bondit sur ses pieds.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria-t-elle.

– Cela veut dire, répondit Mercy d'un ton méprisant, que je rétracte tout ce que j'ai dit, tout, entendez-vous bien ?… Cela veut dire que je suis résolue à garder ma place chez Lady Janet.

– Avez-vous perdu la raison ?

– Vous n'êtes pas loin de la sonnette. Sonnez. Faites ce que vous me demandiez de faire. Appelez tous les gens de la maison, demandez-leur quelle est la folle de nous deux. Est-ce vous ?… Est-ce moi ?…

– Mercy Merrick, vous vous repentirez de cette menace jusqu'à la dernière heure de votre vie. »

Mercy se leva de nouveau, et fixant ses yeux enflammés sur celle qui osait encore la défier :

« C'est assez ! dit-elle. Quittez cette maison pendant que vous le pouvez encore ; ou bien restez ici et je fais appeler Lady Janet Roy.

– Vous ne l'oserez pas… Vous ne le pouvez plus !

– Je le puis et je l'ose. Vous n'avez pas l'ombre d'une preuve contre moi. Je me suis emparée de vos papiers. Je suis en possession de cette place. J'ai conquis la confiance de Lady Janet. Eh bien ! j'ai l'intention de mériter jusqu'au bout l'opinion que vous avez de moi. Je veux garder mes robes, mes bijoux, et je nie avoir fait mal. La société a été trop cruelle avec moi, je ne dois rien à la société. J'ai le droit de violer ses lois, je suis la plus forte. Je nie vous avoir offensée. Comment pouvais-je savoir que vous alliez revivre ? Ai-je compromis votre nom et votre personne ? Je leur ai fait honneur à tous deux. J'ai gagné l'affection et l'estime de tout le monde. Croyez-vous que Lady Janet vous eût aimée comme elle m'aime ? Non ! Je vous le dis en face, j'ai rempli la position volée plus honorablement que vous n'eussiez pu la remplir vous-même, et j'entends la garder. Je ne veux pas vous restituer votre personne. Faites-moi tout le mal que vous voudrez. Maintenant, je vous mets au défi ! »

Elle parlait par phrases ou par jets de phrases plutôt et par saccades, si rapidement que toute interruption était impossible.

Il n'y avait pas à lui répondre jusqu'à ce que le souffle lui manquât et qu'elle s'arrêtât d'elle-même.

Grace saisit cette occasion aussitôt qu'elle lui fut offerte.

« Ah ! vous me mettez au défi, reprit-elle avec résolution. Vous ne triompherez pas bien longtemps. J'ai écrit au Canada. Mes amis parleront en ma faveur.

– Et quand même ils le feraient, vos amis sont ici des étrangers. Je suis la fille adoptive de Lady Janet. Pensez-vous qu'elle ajoutera foi aux lettres de vos amis ? C'est moi qu'elle croira. Elle brûlera leurs lettres sans les lire. Elle leurs interdira l'entrée de sa maison s'ils y viennent. Dans huit jours, je serai Mme Horace Holmcroft. Qui peut ébranler ma position ? Qui peut me nuire ?

– Attendez un peu. Vous oubliez la Supérieure du Refuge.

– Trouvez-la si vous pouvez. Je ne vous ai jamais dit son nom. Je ne vous ai jamais dit où était ce Refuge.

– Je ferai mettre dans les journaux une annonce avec votre nom et je découvrirai ainsi la Supérieure.

– Faites des annonces dans tous les journaux de Londres. Croyez-vous que c'est à une étrangère que j'aurais donné le nom véritable que je portais au Refuge ? Vous ne connaissez que celui que j'avais pris au moment où j'ai quitté l'Angleterre. Aucune Mercy Merrick n'est connue de la Supérieure. Aucune Mercy Merrick, si ce n'est vous, n'est connue de M. Holmcroft. Il m'a rencontrée dans la chaumière française pendant que vous étiez évanouie, et j'avais alors mon manteau gris. Ni lui ni personne ne m'a vue dans ma robe d'infirmière. On a fait des recherches sur moi à l'étranger, et j'ai appris de la personne même qui les avait faites qu'elles avaient été sans résultat. Je suis Grace Rose-

berry. C'est vous qui êtes Mercy Merrick. Prouvez le contraire si vous pouvez. Ah ! prouvez-le ou sortez d'ici. »

En même temps, Mercy lui montrait d'un geste la porte de la salle de billard.

« Vous vous étiez cachée là de votre propre aveu, dit-elle. Vous connaissez donc la porte qui mène au dehors… Voulez-vous quitter cette chambre ?

– Non. »

Mercy se jeta vers un de ces dressoirs et tira la sonnette qui y était attachée.

La porte de la salle de billard s'ouvrit.

Julian Gray parut : il revenait après des recherches infructueuses dans le jardin.

Il avait à peine franchi le seuil que la porte de la bibliothèque fut ouverte à son tour par le domestique que Lady Janet y avait posté.

Cet homme se retira respectueusement pour laisser passer Lady Janet Roy.

Elle était suivie par Horace qui apportait à Mercy le cadeau de noces de sa mère.

CHAPITRE XX

L'AGENT DE POLICE

Julian regarda tout autour de la chambre et s'arrêta.

Ses yeux se portèrent d'abord sur Mercy, puis sur Grace.

L'altération du visage des deux femmes lui dit trop clairement que le malheur qu'il avait redouté était arrivé.

Elles s'étaient rencontrées seule à seule.

Il lui était impossible de deviner à quelles extrémités elles s'étaient portées toutes deux dans ce duel sans témoins.

La présence de sa tante l'obligeait d'attendre une occasion de parler à Mercy.

Il vit bien qu'il devait en même temps se tenir prêt à intervenir si on offensait trop durement la véritable Grace Roseberry.

Le premier mouvement de Lady Janet en entrant dans la salle à manger fut tout à fait conforme à son caractère.

Elle vit Grace et regarda Mercy avec colère.

« Là, que vous avais-je dit ! s'écria-t-elle. Êtes-vous effrayée, ma chère ! Non. Vous n'êtes pas effrayée le moins du monde ! C'est singulier. »

Elle se tourna vers le domestique.

« Attendez dans la bibliothèque. Je puis avoir besoin de vous. »

S'adressant alors à Julian :

« Laissez-moi faire ; je saurai bien tout arranger, » dit-elle.

Puis elle fit un signe à Horace.

« Vous, restez ici et taisez-vous. »

Après quoi la vieille dame s'avança vers l'endroit de la chambre où se tenait Grace, les sourcils froncés, les lèvres pincées, et semblant défier tout le monde.

« Je n'ai nulle intention de vous blesser ni d'agir durement envers vous, dit Sa Seigneurie avec beaucoup de calme. Je vous ferai seulement remarquer que vos visites chez moi ne peuvent vous conduire à aucun résultat. J'espère que vous ne m'obligerez pas à rien vous dire de plus net que ceci. Vous comprendrez, je l'espère, que mon désir est de vous voir vous retirer. »

Un pareil ordre ne pouvait être donné avec plus d'humanité.

C'est qu'en vérité Milady pensait au trouble mental dont on supposait atteinte cette étrangère infortunée.

Grace fit connaître son intention de résister, et cela dans des termes aussi clairs que possible.

« Au nom de la mémoire de mon père et de mon honneur à moi, répondit-elle, je veux qu'on m'entende. Je refuse de sortir. »

Puis elle prit délibérément une chaise, et s'assit en présence de la maîtresse de la maison.

Lady Janet attendit un moment, afin de mieux maîtriser sa colère.

Julian profita de ce moment de silence pour adresser des reproches à Grace.

« Est-ce là ce que vous m'avez promis ? lui dit-il avec douceur. Vous vous étiez engagée à ne plus revenir ici. »

Il n'en put dire davantage.

Lady Janet croyait désormais commander à ses sentiments ; elle s'adressa de nouveau à Grace et tout d'abord lui montra péremptoirement du doigt la porte de la bibliothèque.

« Si vous ne vous êtes pas résignée à suivre mon conseil dans l'espace de temps que je vais mettre pour arriver à cette porte là-bas, dit-elle, je vous ôterai les moyens de me défier davantage. Je suis accoutumée à être obéie et je veux l'être. Vous m'obligez à employer de dures paroles. Je vous avertis avant qu'il ne soit trop tard. Allez ! »

Elle se dirigea, en effet, vers la bibliothèque, mais de son pas le plus lent.

Julian tenta d'intervenir et de risquer une nouvelle remontrance.

Sa tante l'arrêta d'un geste qui lui disait clairement :

« Je veux agir moi-même. »

Il regarda Mercy.

Allait-elle rester ainsi, inerte et muette ?

Elle n'avait pas levé la tête ; elle n'avait pas bougé de la place où elle se tenait assise, loin de tous ses amis comme de son ennemie.

Horace lui-même avait essayé, mais en vain, d'attirer son attention.

Arrivée à la porte de la bibliothèque, Lady Janet regarda par-dessus son épaule cette petite forme noire et immobile qui demeurait sur une chaise et qui prétendait s'appeler Grace Roseberry.

« Voulez-vous vous en aller ? » lui demanda-t-elle pour le dernière fois.

Grace bondit hors de son siège et fixant sur Mercy des yeux de vipère.

« Je ne veux pas être chassée de chez Votre Seigneurie en présence de cette aventurière, s'écria-t-elle. Je pourrais céder à la force, mais rien qu'à la force. Je maintiens mon droit d'occuper cette place qu'elle m'a volée. Il est inutile de me gronder, dit-elle en se tournant vers Julian. Tant que cette femme sera sous mon nom, je ne puis, je ne veux m'éloigner de cette maison. Je la préviens devant vous que j'ai écrit à mes amis au Canada. Je la mets au défi devant vous de nier qu'elle soit Mercy Merrick, l'aventurière, la fille de rien… »

Ce défi allait obliger Mercy Merrick à se défendre.

Elle allait parler.

Horace l'arrêta.

« C'est vous abaisser, que lui répondre ? dit-il. Prenez mon bras et quittons cette chambre.

– Oui emmenez-la ? s'écria Grace. Elle doit être honteuse de regarder une honnête femme en face. C'est son rôle de sortir, ce n'est pas le mien. »

Mercy retira son bras déjà passé sous celui d'Horace.

« Je refuse de quitter cette chambre, » dit-elle tranquillement.

Horace insistait pour l'emmener.

« Je ne puis supporter qu'on vous insulte, reprit-il. Cette femme m'est odieuse, bien qu'elle ne soit pas, je le sais, responsable de ce qu'elle dit.

– Notre patience à tous ne sera pas mise à une plus longue épreuve, » dit Lady Janet, en jetant un regard à Julian.

Et, prenant dans sa poche la carte qu'il lui avait donnée, elle ouvrit décidément la porte de la bibliothèque.

« Allez au poste, dit-elle au domestique, et remettez cette carte à l'inspecteur de service. Dites-lui qu'il n'y a pas un moment à perdre.

– Arrêtez ! s'écria Julian.

– Plait-il ? fit Lady Janet avec vivacité. J'ai donné mes ordres à cet homme… que voulez-vous dire ?

– Avant que vous n'envoyiez cette carte, je désire dire un mot en particulier à cette dame, reprit Julian en regardant Grace. Après cela, continua-t-il, s'approchant de Mercy et s'adressant à elle, j'aurai une demande à vous faire. Je

vous demanderai de me donner l'occasion de causer avec vous sans être interrompu. »

Il faisait allusion à leur premier entretien troublé par l'apparition de Lady Janet.

Mercy ne le regarda point.

Des signes d'agitation commençaient à se faire voir sur son visage ; et déjà elle était plus pâle.

Cette allusion significative de Julian à ce qu'il s'était passé entre eux réveillait en même temps ses bonnes pensées et ses angoisses.

Le bon génie reprenait de l'empire sur son cœur.

Elle aurait pu dès ce moment céder aux inspirations de sa noble nature, elle se serait montrée peut-être supérieure au ressentiment des insultes dont on l'avait accablée, si la méchanceté de Grace n'avait alors saisi l'occasion d'une blessure de plus à lui faire en s'attaquant à son entrevue avec Julian Gray.

« Je ne voudrai pas vous exposer à un second tête à tête avec M. Julian Gray, dit-elle, en souriant ironiquement. Ces sortes de rencontres sont trop dangereuses entre vous deux. »

La méfiance jalouse d'Horace n'était déjà que trop éveillée par la prière de Julian à Mercy.

Il voulut parler.

Mais avant qu'il n'en eût le loisir, Mercy répliqua :

« Je vous suis très obligée, dit-elle en s'adressant à Julian, toujours sans lever les yeux vers lui. Mais je n'ai rien de

plus à dire que ce que je vous ai déjà dit, et je ne crois pas nécessaire de vous importuner de nouveau. »

Ainsi, poussée par l'indignation et la colère, elle reprenait l'aveu commencé, et brusquement, elle revenait à la résolution de garder la situation usurpée.

Qui l'avait voulu ?

Grace, elle-même, Grace qui l'insultait dans tout ce qu'elle gardait encore de bon au cœur, dans ce qu'elle avait de plus cher.

Horace était silencieux, mais mécontent ; il voyait le regard de Julian fixé avec une attention douloureuse sur le visage de Mercy tandis qu'elle parlait ; il entendit Julian soupirer quand elle eut fini ; enfin il observa Julian qui après un moment de réflexion et un coup d'œil jeté sur l'étrangère aux pauvres vêtements noirs, relevait la tête de l'air d'un homme qui vient soudainement de prendre un parti.

« Rendez-moi cette carte, » dit-il au domestique.

Il parlait sur un ton qui ne souffrait point de réplique.

Cet homme obéit.

Sans répondre à Lady Janet qui insistait avec véhémence sur son droit d'agir chez elle à sa façon, Julian prit un crayon dans son portefeuille et ajouta sa signature aux quelques mots déjà tracés sur la carte.

Après quoi il la rendit au domestique, et il fit des excuses à sa tante :

« Pardonnez-moi, lui dit-il. Mais il y a une raison sérieuse à ce que j'ai fait et je vous l'expliquerai à un moment

plus propice. Quant à présent, je ne veux faire aucune opposition au plan que vous vous êtes tracé. Je viens de vous aider au contraire à le suivre. »

Lady Janet, naturellement inquiète et se sentant également offensée, peut-être avec quelque raison, ne répondit point. Elle fit un signe au domestique qui sortit avec la carte.

Il y eut un nouveau silence dans la chambre ; tous les regards se tournaient avec plus ou moins d'anxiété vers Julien.

Mercy était surprise et vaguement alarmée.

Horace, tout comme Lady Janet, se sentait offensé sans trop souvent savoir pourquoi.

Il n'était pas jusqu'à Grace Roseberry qui ne fût domptée par le pressentiment de quelque événement prochain auquel rien ne l'avait préparée.

Les paroles et les actions de Julian semblaient dès lors enveloppées d'un mystère dont aucune des personnes présentes n'avait la clé.

Le motif qui lui avait dicté sa conduite peut se raconter en deux mots.

Julian ne perdait point sa foi dans la noblesse innée de la nature de Mercy.

Il avait compris sans peine, au langage dont Grace s'était servi même en sa présence, qu'elle devait avoir pris quelque avantage implacable sur son ennemie durant l'entrevue qu'il venait d'interrompre.

Au lieu de faire appel aux bons sentiments de Mercy et à sa justice… au lieu d'accepter l'expression de son repentir et de l'encourager à une entière et prompte expiation… Grace l'avait évidemment outragée et insultée.

Elle s'était fait un jeu de pousser sa patience à bout… et Mercy était encore sous l'impression de ces duretés et de ces injures.

Le remède au mal était donc, ainsi que Julian l'avait pensé d'abord, de parler à Grace en particulier, de l'apaiser en lui faisant entendre qu'il avait bien changé d'opinion sur la justice de ses droits, qu'il tenait à présent jusqu'à un certain point pour elle, et de l'amener alors dans son propre intérêt à faire à Mercy des excuses.

Il ne voyait pas d'autre moyen d'établir entre elles une trêve si désirable pour toutes deux.

C'est pour tous ces motifs qu'il avait demandé la permission de les entretenir l'une et l'autre séparément.

La scène qui avait suivi la nouvelle insulte de Grace et la réponse qu'elle avait arrachée à Mercy venaient de le convaincre que son intervention en ce moment n'aurait pas la moindre chance de succès.

La seule chance désormais, chance désespérée, était de laisser aller les choses.

Il se fiait au cœur de Mercy pour en modifier le dénoûment.

« Qu'elle voie l'agent de police pénétrer dans cette chambre, se disait-il, qu'elle comprenne clairement l'issue que peut avoir cette cérémonie. Qu'elle envisage cette horreur d'envoyer Grace dans une maison de fous. Alors

qu'arrivera-t-il ? Alors, si je ne me trompe point sur elle, on la verra se rétracter, pardonner les outrages dont l'étrangère vient de l'accabler, et confesser que le bon droit n'est pas à elle. »

En même temps il s'avouait tout bas que si l'opinion qu'il avait de Mercy n'était que l'aveuglement d'un homme secrètement épris, la jeune femme laisserait faire l'agent et persisterait dans la fraude…

Mais voilà ce qu'il se refusait à croire.

Il avait foi !…

Il dépendait entièrement de lui d'introduire l'agent dans la maison.

Il avait mis Lady Janet dans l'impossibilité de faire aucun mauvais usage de sa carte en envoyant au poste pour défendre qu'on se rendît à aucun message si l'invitation qu'on en recevrait ne portait sa signature.

Sentant bien toute la responsabilité qu'il assumait sur lui, et Mercy ne lui ayant fait aucun aveu dont il pût positivement se prévaloir ; il avait pourtant apposé son nom sur sa carte sans aucun instant d'hésitation.

Maintenant, il observait la jeune femme, déterminé à faire jaillir de cette âme troublée la source pure.

Quant à Mercy, seule, elle demeurait calme en apparence au milieu de l'anxiété générale.

La jalousie d'Horace crut voir encore quelque chose de suspect dans cette entente secrète qui semblait régner entre son ami et sa fiancée, le premier grave et attentif, la seconde pensive et muette.

N’ayant aucun prétexte pour s’interposer ouvertement, il essaya de les éloigner l’un de l’autre.

« Vous parliez tout à l’heure, dit-il à Julian, de votre désir d’entretenir cette personne en particulier. »

Il montrait Grace en disant cela.

« … Devons-nous nous retirer, ajouta-t-il, ou voulez-vous l’emmener dans la bibliothèque ?

– Je refuse aucun entretien avec monsieur Gray, s’écria violemment Grace, avant que Julian ait pu répondre. Le hasard m’a fait savoir qu’il serait bien la dernière personne du monde à me faire rendre justice. On lui a mis un bandeau sur les yeux. Si j’avais à parler en secret à quelqu’un, ce serait à vous. C’est vous qui avez le plus grand intérêt ici à découvrir la vérité.

– Que voulez-vous dire ?

– Avez-vous envie d’épouser une fille des rues ?… »

Horace fit un pas vers elle.

Sa physionomie allumée par la colère disait assez clairement qu’il allait la mettre à la porte de ses propres mains.

Lady Janet l’arrêta.

« Vous aviez raison en suggérant tout à l’heure à Grace la pensée de quitter cette chambre, dit-elle. Sortons tous trois. Julian restera ici et donnera des instructions à l’homme qui doit arriver. »

Mais, par une étrange contradiction, ce fut Horace alors qui voulut empêcher Mercy de quitter la chambre.

À la surprise générale on le vit qui revenait sur ses pas et qui prenait un écrin qu'il avait placé sur la table en entrant dans la chambre.

C'était le présent de noces de sa mère à sa fiancée.

Offensé dans son amour-propre, il saisissait follement cette occasion de venger Mercy en lui remettant le cadeau précieux devant tous.

« Attendez, dit-il gravement, cette misérable aura ma réponse. Il lui reste encore assez de sens pour voir et pour entendre. Eh bien ! qu'elle entende et qu'elle voie ! »

Il ouvrit l'écrin et en tira un magnifique collier de perles au fermoir antique.

« Grace, dit-il doucement, ma mère vous envoie ses tendresses et ses félicitations sur notre prochain mariage. Elle vous prie d'accepter ces perles comme une partie de votre toilette de mariée. Elle les portait elle-même en se mariant. Il y a des siècles que ce collier est dans la famille. Ma mère aujourd'hui l'offre à celle qui va être ma femme. »

Il s'avança, le collier à la main, pour l'attacher au cou de Mercy.

Julian l'observait muet et oppressé.

Supporterait-elle cette épreuve à laquelle Horace innocemment la condamnait ?

Oh ! le maladroit amant !

Mercy n'hésita pas.

L'attitude insolente de Grace Roseberry lui donnait toutes les hardiesses.

Son orgueil était armé, ses yeux brillèrent vraiment de cet éclat particulier à ceux de toute femme qui regarde des bijoux.

Sa belle tête s'inclina avec grâce pour recevoir le collier ; son visage se colora, sa beauté reprit tous ses charmes.

Son triomphe sur Grace Roseberry était complet.

Ce fut Julian découragé qui baissa le front à son tour.

Pendant un moment, il se demanda :

« Me serais-je trompé sur elle ? »

Horace attacha l'agrafe du collier.

« C'est votre mari, ma chère, qui vous pare de ce bijou, » dit-il avec orgueil.

Puis il s'arrêta un moment pour la regarder.

« Maintenant, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil de mépris à Grace, nous pouvons passer dans la bibliothèque. Cette femme a vu et entendu.

– Vous verrez et vous entendrez bien autre chose quand mes preuves seront arrivées du Canada, répliqua Grace. Vous apprendrez que votre femme a volé mon nom. Vous verrez votre femme chassée de cette demeure… »

Mercy se retourna avec un élan de colère qu'elle ne put dompter.

« Vous êtes folle ! » s'écria-t-elle.

Lady Janet, saisie à son tour de la contagion répandue dans l'atmosphère de cette chambre, répéta :

« Vous êtes folle ! »

Horace fit écho à Lady Janet ; il était exaspéré sans doute et fixant des yeux implacables sur Grace :

« Vous êtes folle ! » lui cria-t-il.

Grace demeura muette : elle semblait enfin domptée.

Cette triple apostrophe venait de lui révéler l'effroyable soupçon qui pesait sur elle.

Elle recula avec un cri sourd et alla se heurter contre une chaise ; elle serait tombée si Julian ne s'était élancé pour la soutenir.

Lady Janet cependant ouvrit la marche et se dirigeait vers la bibliothèque ; mais en ouvrant la porte elle eut un soubresaut et se rangea soudain de côté pour livrer passage à l'homme qui venait d'apparaître sur le seuil.

Ni un homme du monde, ni un ouvrier, ni un domestique. Ce personnage était vulgairement vêtu de gros drap noir luisant ; sa redingote le couvrait plutôt qu'elle ne l'habillait ; il fallait voir ce gilet court et serré ; ce pantalon aux jambes béantes ; ces gants trop larges et ces bottes cirées à outrance, reluisantes comme des miroirs, qui craquaient avec un bruit épouvantable à chacun de ses pas.

L'homme avait des yeux étrangement, odieusement scrutateurs, accoutumés à percer les murailles et à s'appliquer au trou des serrures ; de grandes oreilles ramenées en avant comme celles d'un singe, des oreilles qui confessaient leur basse habitude d'écouter aux portes.

Sa physionomie révélait une tranquille confiance en lui-même alors qu'il parlait et une puissance de volonté impénétrable quand il était silencieux.

Il y avait deux mots invisibles et pourtant écrits sur toute sa personne : *Service secret.*

De la tête aux pieds, cet homme était investigation et mystère.

Il jeta un regard autour de cette chambre magnifique sans trahir ni surprise, ai admiration.

Il pénétra toutes les personnes qui s'y trouvaient de son regard perçant et rusé : puis ayant salué Lady Janet, il lui montra sans dire un mot la carte qui l'avait appelé.

Alors il se trouva tout à fait à l'aise, ayant révélé sa sinistre qualité : un agent de police.

Personne ne lui parla ; tous intérieurement éprouvèrent un mouvement de répulsion comme si un reptile s'était glissé dans la salle ; mais il ne manifesta point pour cela le moindre embarras.

« M. Julian Gray est-il ici ? » demanda-t-il.

Julian conduisit Grace vers un siège.

Elle avait les yeux fixés sur cet homme ; elle tremblait et dit à mi-voix :

« Qui est celui-ci ? »

Julian ne lui répondit pas, et s'adressant à l'agent :

« Attendez là, dit-il, en lui montrant un siège dans le coin le plus reculé de la pièce ; je vous donnerai des instructions tout à l'heure. »

L'homme s'avança vers la chaise, et ses bottes craquèrent terriblement.

Tout en foulant le tapis, il l'évaluait intérieurement à tant le mètre ; en s'asseyant, il fit l'estimation des chaises à la douzaine.

Décidément, il était tout à fait à son aise.

Que lui importait le délai qu'on lui demandait ?

Il ne tenait pas à pénétrer dans la vie privée de ceux qu'il voyait autour de lui. Il était disposé à attendre aussi longtemps qu'on le payerait pour cela.

La résolution qu'avait prise Lady Janet d'agir comme elle disait, à sa tête, faiblit un peu à la vue de l'agent.

La veille dame se sentit de nouveau disposée à s'en remettre à son neveu du soin de mener cette affaire.

Mais, avant d'aller plus loin, Julian regarda Mercy.

Le dénoûment de ce drame reposait, maintenant, non pas en lui, mais en elle.

Elle sentit ce regard peser sur elle ; elle hésita, puis se rapprochant brusquement du jeune prêtre, tremblante comme Grace Roseberry elle-même, elle lui dit à mi-voix :

« Qui est cet homme ? »

Julian répondit franchement à cette question.

« Pourquoi est-il ici ?

– Ne le devinez-vous pas ?

– Non. »

Horace quitta Lady Janet et se joignit à Mercy et à Julian, impatienté par ce colloque particulier qui s'était établi entre eux.

« Est-ce que je vous dérange ? » demanda-t-il.

Julian recula ; il ne voulait point fâcher Horace : il se retourna vers Grace.

Presque toute la longueur de cette vaste salle les séparait alors de l'endroit où elle était assise, sur la chaise où Julian l'avait conduite et d'où elle ne bougeait plus.

La plus cruelle terreur s'était emparée d'elle, la terreur de l'inconnu, et visiblement elle était hors d'état d'entendre à demi-voix, un peu loin d'elle.

« Demandez à Horace pourquoi cet agent de police est ici » » dit Julian à Mercy.

Horace jeta un regard courroucé du côté où se trouvait Grace, et répondit :

« Il est ici pour nous débarrasser de cette femme.

– Voulez-vous dire par là qu'il va l'emmener ?

– Oui.

– Et où veut-il la conduire ?

– Au poste de police. »

Mercy frissonna et regarda Julian.

Celui-ci surveillait le plus léger changement qui pouvait se produire dans sa physionomie.

« Au poste de police ! répéta-t-elle. Pourquoi ?

– Comment pouvez-vous me faire cette question ? dit Horace d'un ton irrité. Naturellement pour être placée sous bonne garde.

– Est-ce en prison que vous voulez dire ?

– En prison ou dans un asile. »

Mercy se tourna de nouveau vers Julian, son visage exprimait une insurmontable horreur.

« Oh ! lui dit-elle, sûrement Horace se trompe, cela ne peut pas être. »

Julian laissa encore à Horace le soin de répondre : toutes ses facultés semblaient absorbées dans l'examen du visage de Mercy.

La jeune femme fut obligée de s'adresser une fois de plus à Horace.

« Quelle sorte d'asile ? demanda-t-elle. Vous ne voulez pas parler d'une maison de fous ?

– Mais si, répondit-il. Peut-être à la maison de travail d'abord, puis à la maison des fous. Qu'y a-t-il en cela qui puisse vous surprendre ? Vous lui avez dit vous-même qu'elle était folle. Juste ciel ! comme vous êtes pâle… Qu'avez-vous ?…

Elle se tourna pour la troisième fois vers Julian.

La terrible alternative qu'il mettait devant ses yeux la frappait enfin sans déguisement.

« Restitue ce que tu as volé ou fais enfermer cette femme. À toi de choisir ! »

Ah ! son choix était fait !

Avant qu'elle n'ouvrît la bouche, Julian le connaissait.

Il ne s'était pas trompé sur elle.

Ce feu calme et intérieur qu'il avait vu une fois déjà dans ses yeux, les éclairait de nouveau, plus éclatant et plus pur.

La conscience qu'il avait soutenue, l'âme qu'il avait sauvée le regardaient et lui disaient :

« Ne doute plus !… »

« Renvoyez cet homme, » dit-elle.

Elle dit ces mots en montrant du doigt l'agent de police et d'un ton limpide, résolu, vibrant, qui devait être entendu du point le plus reculé de la chambre.

La main de Julian chercha rapidement la sienne, et cette étreinte d'une seconde lui dit qu'elle pouvait compter sur sa sympathie fraternelle et sur son dévouement.

Toutes les autres personnes la regardèrent avec une surprise muette.

Grace se leva.

L'agent bondit sur ses pieds.

Lady Janet se joignit précipitamment à Horace et partageant ses alarmes prit brusquement Mercy par le bras comme pour la rappeler à la raison.

Mercy tint bon ; Mercy répéta résolument :

« Renvoyez cet homme. »

Cette fois, Lady Janet perdit toute patience.

« Y pensez-vous ? demanda-t-elle avec gravité. Savez-vous ce que vous dites ? Cet homme est ici dans votre intérêt aussi bien que dans le mien. Cet homme est ici pour vous épargner aussi bien qu'à moi de nouveaux ennuis et de nouvelles insultes. Et vous persistez… oui, vous persistez en ma présence… à demander qu'on le renvoie. Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Vous saurez ce que cela veut dire, Lady Janet dans une demi-heure. En attendant, je vous renouvelle ma prière. Faites sortir cet homme, je vous en supplie. »

Julian suivi par le regard courroucé de sa tante, s'en alla parler à l'agent de police.

« Retournez au poste, lui dit-il, et attendez-y mes instructions. »

Les yeux subtils et rapides de l'agent voyagèrent obliquement de Julian à Mercy et estimèrent la beauté de cette dernière comme ils avaient estimé le tapis et les chaises.

« La vieille histoire, pensait-il, il y a toujours une jolie femme au fond de tout ; et tôt ou tard la jolie femme en arrive à faire à sa tête. »

Après quoi il opéra sa marche rétrograde à travers cette chambre avec le même craquement discordant de bottes, salua, et après avoir lancé comme dernier trait un sourire méchant qui interprétait tout ceci au plus mal, il disparut par la porte de la bibliothèque.

Les bienséances avaient empêché Lady Janet de faire aucune observation en présence de cet homme.

Quand il fut sorti, elle protesta vigoureusement, et s'adressant à son neveu :

« Je présume que vous êtes dans le secret de tout ce qui se passe ici, dit-elle ; je suppose que vous avez quelque motif puissant pour mettre mon autorité au défi dans ma propre maison.

– Je n'ai jamais manqué de respect à Votre Seigneurie, répondit Julian. Avant peu vous saurez que je ne me suis point proposé de vous désobéir. »

Le regard de Lady Janet traversa la chambre, et alla chercher Grace, qui écoutait avec avidité, pressentant que les événements venaient de prendre quelque tour mystérieux en sa faveur.

« Entre-t-il dans votre nouvel arrangement de mes affaires, continua Sa Seigneurie, que cette personne reste dans la maison ? »

La terreur qui avait dompté Grace n'était pas encore bien éteinte ; elle ne songea pas à prendre la parole et laissa Julian répondre.

Mais avant qu'il eût pu parler, Mercy avait traversé la salle et lui avait dit à voix basse :

« Donnez-moi le temps de faire ma confession par écrit. Je ne puis avouer devant eux… Voyez ce qu'il m'a mis au cou ! »

Et elle montrait le collier.

Mercy, alors s'adressant à Lady Janet :

« Votre Seigneurie peut permettre à cette dame de rester jusqu'à ce que la demi-heure soit écoulée, dit-elle. La prière que je lui en fais s'explique d'elle-même en ce moment. »

Lady Janet ne souleva pas d'objections ; elle était lasse.

Et puis elle reconnaissait quelque chose sur le visage de Mercy et dans le ton de sa voix qui la réduisait au silence.

Mais Horace n'était point si facile à vaincre.

Ce fut d'un ton ironique et soupçonneux que, parlant à Mercy, demeurée aux côtés de Julian, il lui dit :

« Suis-je compris dans l'engagement que vous prenez d'expliquer votre conduite ? Serais-je admis à vous entendre dans une demi-heure ? »

Mercy le regarda.

Quelle angoisse !

Elle l'affligeait, elle le torturait, elle l'offensait.

Les larmes lui vinrent aux yeux, et d'un ton humble et bas, elle lui répondit :

« Si vous le voulez. »

Elle n'en put dire davantage ; son cœur se gonflait, la voix lui manqua.

Le ressentiment d'Horace aurait dû être apaisé par cette soumission déchirante.

« Je déteste les mystères, reprit-il avec dureté. Dans le cercle de ma famille on est habitué à s'aborder franchement. Pourquoi faut-il que j'attende une demi-heure une explication qui devrait m'être donnée sur-le-champ ? »

Lady Janet avait repris son empire sur elle-même tandis qu'Horace parlait.

« Je suis entièrement de votre avis, dit-elle, je demande aussi pourquoi nous devons attendre ? »

Julian pâlit.

Ah ! sa tante ne se doutait point combien son insistance était cruelle.

Comment Mercy allait-elle lui répondre ?

Son courage allait-il se soutenir ?

« Vous m'avez demandé pourquoi vous deviez attendre ? répliqua-t-elle à Horace avec calme et fermeté. Parce que dans une demi-heure je pourrai vous apprendre ce que vous ignorez au sujet de Mercy Merrick. »

Lady Janet écoutait d'un air de fatigue et de dégoût.

« Oh ! ne revenons pas à ce sujet-là, dit-elle ; nous en savons assez sur Mercy Merrick.

– Pardonnez-moi, Votre Seigneurie ne sait pas… je suis la seule personne qui puisse l'éclairer.

– Vous ? »

Mercy inclina respectueusement la tête.

« Je vous ai suppliée, Lady Janet, de me donner une demi-heure, continua-t-elle. Dans une demi-heure, je m'engage solennellement à produire Mercy Merrick dans cette chambre. Lady Janet Roy, monsieur Horace Holmcroft, encore une fois, je vous prie d'attendre. »

Elle s'engageait donc à faire sa confession.

Elle détacha les perles de son cou, les remit dans l'écrin, et le présentant à Horace :

« Gardez-le, lui dit-elle avec une défaillance subite dans la voix, gardez-le jusqu'au moment où nous nous reverrons. »

Horace prit l'écrin en silence ; il regardait et agissait comme un homme dont l'esprit est pétrifié par la surprise.

Ses mains s'agitaient machinalement, ses yeux suivaient Mercy Merrick d'un regard vague et inquisiteur.

Lady Janet semblait, avec sa nature si différente et si vive, partager son angoisse.

Un sentiment indéfinissable d'inquiétude et de tristesse enveloppait son esprit comme un nuage.

À ce moment solennel elle sentait le poids de ses années comme elle ne l'avait jamais senti, et les rides s'accusaient sur son visage.

« Ai-je la permission de Votre Seigneurie de me retirer dans ma chambre ? » demanda Mercy.

Lady Janet accéda d'un signe à cette demande.

Le dernier regard de Mercy qui allait sortir se dirigea vers Grace.

« Êtes-vous satisfaite, à présent ? » semblaient lui dire ses grands yeux pleins de douleur.

Grace détourna la tête avec un embarras soudain.

Sa nature étroite était vaincue pour un moment, son âme s'ouvrait, et la pitié y trouvait place.

Tout cela n'était pas volontaire.

Mercy trouva le moyen de recommander tout bas Grace aux soins de Julian.

« Vous veillerez à ce qu'il lui soit permis d'attendre dans un des salons. Vous l'avertirez vous-même quand la demi-heure sera écoulée. »

Julian lui ouvrit la porte de la bibliothèque.

« C'est bien agi ! c'est noblement agi ! murmura-t-il. Toute ma sympathie est à vous ; tout mon dévouement, toute ma vie !… »

Ses yeux, remplis de larmes, le remercièrent.

Les yeux de Julian aussi étaient humides.

Elle traversa tranquillement la pièce voisine, et avant qu'il eût refermé la porte, elle avait disparu.

CHAPITRE XXI

LES PAS DANS LE CORRIDOR

Mercy était seule.

Elle s'était assuré une demi-heure de retraite dans sa chambre : son dessein était d'employer ce temps à écrire sa confession, sous forme de lettre, adressée à Julian Gray.

À lui seulement.

Elle ressentait toujours la même horreur, à la pensée d'avouer à Horace et à Lady Janet qu'elle avait gagné le chemin de leur cœur par un déguisement et un vol.

Par l'intermédiaire de Julian Gray seulement, elle pourrait faire connaître les faits qui devaient rendre à Grace Roseberry ses droits et sa position dans la maison.

Cette confession à Julian, elle avait pensé à la lui faire verbalement d'abord.

Après tout ce qui était arrivé depuis le moment où Lady Janet les avait interrompus dans leur entretien, elle éprouvait plutôt du soulagement que de l'embarras à l'idée d'ouvrir son cœur à l'homme qui l'avait si délicatement comprise, et qui s'était montré si fidèle ami dans un si cruel malheur.

Mais les soupçons jaloux d'Horace l'avaient avertie de la difficulté de continuer cette conversation douloureuse.

Elle n’avait pas voulu attirer de nouveaux embarras sur Julian en lui demandant une entrevue secrète pendant qu’Horace était dans la maison.

Le seul parti qui lui restait à prendre était celui qu’elle avait adopté.

Déterminée à adresser à Julian le récit de sa faute sous forme de lettre, elle résolut d’y ajouter certaines instructions lui indiquant la ligne de conduite qu’elle souhaitait lui voir suivre.

Ces instructions comprenaient la communication de la lettre à Lady Janet et à Horace dans la bibliothèque.

Pendant ce temps, ayant tenu la promesse de produire la véritable Mercy Merrick, elle attendrait dans la chambre voisine la sentence qu’il leur plairait de prononcer sur son sort.

Elle ne voulait pas s’abriter davantage derrière Julian ; elle voulait affronter les conséquences qui allaient résulter de son terrible aveu.

Cette conduite était arrêtée dans son esprit depuis qu’Horace lui avait demandé si durement, de concert avec Lady Janet, pourquoi elle différait son explication.

C’est de la douleur même que ces questions lui avaient infligé que l’idée d’attendre son arrêt en personne dans une chambre, tandis que sa lettre à Julian parlerait pour elle dans une autre, avait pris naissance.

« Qu’ils brisent mon cœur s’ils le veulent ! s’était-elle dit dans l’humiliation de cet amer moment, ah ! je n’ai pas moins mérité !… »

Elle ferma sa porte au verrou et ouvrit son buvard sur sa table ; puis elle essaya de se recueillir pour achever la tâche… la terrible tâche !… Vain effort !

Les personnes qui ont étudié l'art du style connaissent et peuvent seules mesurer l'énorme distance qui sépare la conception de la rédaction, et la pensée de son expression écrite sur le papier.

Les redoutables agitations que Mercy avait éprouvées depuis quelques heures l'avaient rendue entièrement incapable de ce travail difficile et délicat d'arranger les événements de son récit dans l'ordre et la proportion qui convenait à chacun d'eux.

Elle essaya dix fois de commencer sa lettre, et dix fois elle s'arrêta ne pouvant se démêler elle-même au milieu de la confusion de ses idées.

Elle renonça à cette lutte désespérée.

Elle sentait une faiblesse mortelle, un poids effrayant sur son cœur…

Cependant elle avait la force de se reprocher cette défaillance ; elle aurait du moins voulu ne plus penser, puisque elle ne pouvait fixer sa pensée.

Elle luttait contre des fantômes, comme si ce n'était pas assez de la réalité.

Fantômes du passé, fantômes de l'avenir.

Ah ! l'avenir !

Là, il n'y avait pourtant, hélas ! ni complication ni confusion ; toute sa perspective, c'était de retourner au Refuge si la supérieure voulait l'y recevoir.

Julian Gray ne l'y abandonnerait point ; ce grand cœur, si généreusement ému pour elle, la soutiendrait… au-dessus du gouffre.

Mais qu'arriverait-il si elle acceptait sans réflexion toute la sympathie qu'il pouvait lui offrir ?

La calomnie mettrait en regard sa beauté à elle et sa jeunesse à lui, et jetterait la plus vile couleur sur leur pure amitié naissante.

Julian en souffrirait certainement, car il avait une réputation à perdre.

Celle d'un ecclésiastique doit être sans tache.

Ne devait-elle donc pas lui donner une preuve déchirante de sa reconnaissance ?

Son adieu à Mablethorpe House ne devait-il pas être également son adieu à Julian Gray ?

Cependant le temps s'écoulait.

Elle résolut d'écrire à la supérieure et de lui demander tout de suite si elle pouvait espérer d'être pardonnée et de nouveau employée au Refuge.

Cette seconde lettre était facile à écrire ; l'esprit de la pauvre fille devait même en éprouver un effet fortifiant, et c'est peut-être le meilleur moyen d'arriver à reprendre l'autre.

Elle se mit un moment à la fenêtre, songeant à la vie passée à laquelle elle allait bientôt revenir.

Cette fenêtre était exposée à l'ouest ; le sombre éclat dont le soleil couchant éclairait Londres frappa ses yeux.

Ces rayons sinistres lui montrèrent les horreurs de ces longues rues ; ils semblaient lui indiquer le chemin qu'elle aurait dû suivre vers les ponts qui traversent la noire rivière.

Du haut du parapet il suffisait d'un bond… de l'autre côté, c'étaient les bras de Dieu ou le néant…

Elle s'arracha frissonnante de cette croisée.

« Finirai-je ainsi ? se demanda-t-elle. Peut-être, si la Supérieure me repousse. »

Elle commença sa lettre.

« Chère madame,

« Il y a si longtemps que vous n'avez entendu parler de moi, que j'hésite presque à vous écrire.

« Je crains que dans votre esprit vous ne m'ayez déjà abandonnée ; je peux être à vos yeux une fille ingrate et sans cœur.

« J'ai mené une cruelle existence.

« Je n'étais pas en état de vous écrire avant ce jour.

« À présent, je fais ce que je peux pour réparer le mal que j'ai causé, pour apaiser ceux que j'ai offensés.

« Je me repens, oh ! je me repens de tout mon cœur, et j'implore la grâce de retourner vers l'amie qui avait souffert

de mes souffrances, avec moi, et qui m'a aidée dans d'autres jours malheureux.

« Madame, ne me repoussez pas !

« Je n'ai plus que vous !

« Encore une fois, je vous devrai tout.

« Me pardonnerez-vous quand vous saurez ce que j'ai fait ?

« Voudrez-vous me reprendre au Refuge, st vous avez à me donnez un emploi qui me fasse gagner un abri et du pain ?

« Avant ce soir, il faudra que je quitte la maison d'où je vous écris.

« Je n'ai aucun endroit au monde où me retirer.

« Le peu d'argent que je possède, les quelques objets de prix dont on m'a fait présent, je les laisserai derrière moi ; ils ont été obtenus par le mensonge, ils ne m'appartiennent pas.

« On ne saurait imaginer sur terre une créature plus abandonnée.

« Vous êtes chrétienne, pour l'amour du Christ, ayez pitié de moi !…

« Je suis une bonne infirmière, vous le savez, et je manie habilement l'aiguille. Les plus rudes travaux ne m'effraient point.

« Je pourrais aussi me consacrer à l'enseignement.

« Mais non !

« Qui voudrait confier ses enfants à une femme comme moi ?

« De ce côté pas d'espoir.

« Et cependant j'aime passionnément les enfants. Il me semble que si j'en avais autour de moi je me trouverais contente du sort le plus humble.

« N'y a-t-il pas des sociétés charitables qui recueillent les petits malheureux errants dans les rues.

« Je songe à mon enfance à moi !

« Quelle joie de préserver d'autres enfants de finir comme j'ai fini !

« Il me semble qu'avec un si noble but devant les yeux, je travaillerais du matin au soir sans jamais sentir de fatigue.

« J'y mettrais tout mon cœur.

« J'aurais cet avantage sur d'autres femmes plus fortunées de n'avoir point d'autres intérêts dans ma vie.

« Sûrement, on me confierait les pauvres petits vagabonds qui meurent de faim, si vous disiez un mot pour moi.

« Si c'est trop demander, je vous en prie, excusez une malheureuse, madame !

« Il ne me reste plus qu'un mot à vous dire, c'est que le temps que je dois passer ici se mesure par minutes.

« Voulez-vous avoir l'obligeance de répondre à cette lettre par un télégramme : Oui ou non ?

« Le nom sous lequel vous me connaissez n'est pas celui sous lequel je suis à présent connue.

« Je dois donc vous prier d'adresser votre télégramme au Révérend Julian Gray, Mablethorpe-House, Kensington ; il me le communiquera.

« Je ne pourrais trouver de paroles pour exprimer tout ce que je lui dois.

« Il n'a jamais désespéré de moi. Il m'a sauvé de moi-même.

« Que Dieu bénisse et récompense le plus bienveillant, le plus sincère et le meilleur des hommes !

« Pardonnez-moi cette longue lettre et croyez que je suis votre très-reconnaissante servante. »

« – – – – – – – – – – – – »

Elle signa, ferma la lettre, et mit l'adresse.

Mais alors un obstacle qu'elle aurait dû prévoir se dressa devant ses yeux.

Le temps lui manquait pour envoyer cette lettre par la voie ordinaire de la poste : il fallait qu'elle fût portée à destination par un messager particulier.

Jusque-là les domestiques de Lady Janet avaient été tous, du premier jusqu'au dernier, à sa disposition entière.

Pouvait-elle s'arroger encore le droit de les employer pour des affaires personnelles quand, dans une demi-heure, elle allait être chassée de cette maison comme une femme perdue ?

Ne ferait-elle pas mieux de se présenter elle-même au Refuge sans en demander la permission à l'avance.

Tandis qu'elle réfléchissait encore, elle tressaillit.

On venait de frapper un coup à la porte.

Elle ouvrit et reconnut la femme de chambre de Lady Janet, qui tenait un petit morceau de papier plié dans sa main.

« C'est de ma maîtresse, mademoiselle, dit cette femme en lui remettant le billet, il n'y a pas de réponse. »

Mercy l'arrêta au moment où elle allait quitter la chambre.

La vue de cette fille lui avait suggéré l'idée de lui adresser une question :

« Un des domestiques ne doit-il pas se rendre en ville dans l'après-midi ?

– Oui, dit la servante, un des grooms doit aller à cheval porter une lettre de Sa Seigneurie à son carrossier. »

Le Refuge était situé justement auprès de la boutique de ce carrossier.

Cette circonstance enhardit Mercy au point de la déterminer à se servir de cet homme.

« Voulez-vous avoir l'obligeance de remettre cette lettre au groom de ma part ? dit-elle. Cela ne le dérangera pas de sa route. Il n'a qu'à la déposer, rien de plus. »

La femme de chambre souscrivit volontiers à cette demande.

Restée seule de nouveau, Mercy regarda le petit billet de Lady Janet.

C'était la première fois que sa bienfaitrice communiquait avec elle par écrit.

Elle la faisait appeler quand elle avait besoin de la voir.

Que voulait dire ce changement aux habitudes établies ?

Le billet était-il la notification d'un congé ?…

La vive intelligence de Lady Janet avait-elle pénétré le commencement de la vérité ?

Les nerfs de Mercy étaient détendus : elle tremblait à faire pitié, tout en dépliant le billet de Lady Janet.

Il commençait sans une formule d'adresse et finissait sans signature. Il était ainsi conçu :

« Je dois vous demander de différer un peu l'explication que vous m'avez promise. À mon âge, les surprises pénibles sont des épreuves. Il me faut le temps de me calmer avant de pouvoir entendre ce que vous avez à me dire. Je tâcherai de vous faire attendre le moins longtemps possible. Durant cet intervalle, tout suivra son train ordinaire. Mon neveu Julian, Horace Holmcroft, et la dame que j'ai trouvée dans la salle à manger, resteront, selon mon désir, dans la maison jusqu'à ce que je sois en état de me rencontrer de nouveau avec eux et avec vous. »

Là s'arrêtait ce message laconique.

Quelle avait été la vraie pensée de Lady Janet en l'écrivant ?

Avait-elle réellement deviné la vérité ou seulement conjecturé que sa fille adoptive devait être mêlée d'une manière compromettante au mystère de Mercy Merrick ?

Le passage qui faisait allusion à l'étrangère en la qualifiant de la dame, montrait bien qu'il était survenu un grand changement dans son opinion sur la prétendue folle de la salle à manger.

Ce n'était pas assez pour faire croire à Mercy qu'elle connaissait à l'avance la nature de sa confession.

Mercy ne pouvait que douter et craindre.

Il faut ici devancer l'avenir et ajouter que jusqu'à la fin de sa vie, Lady Janet refusa toujours obstinément de communiquer à personne les pensées qui l'avaient alors visitée et les chagrins qu'elle avait secrètement étouffés en ce trop mémorable jour.

Cependant, au milieu de cette incertitude qui accablait Mercy, une chose du moins devenait claire : c'est que le temps dont elle pouvait encore disposer dans sa chambre était indéfiniment prolongé par sa bienfaitrice.

Des heures pouvaient désormais s'écouler avant la révélation à laquelle elle s'était engagée et qu'on attendait d'elle.

Ce répit allait-il apporter assez de calme dans son esprit pour qu'elle se trouvât en état d'écrire sa lettre de confession à Julian Gray ?

Une fois encore elle plaça la feuille de papier devant elle.

Assise à sa table, la tête appuyée dans sa main, elle essayait de revenir en arrière, à travers le labyrinthe du passé, depuis le jour où elle avait rencontré Grace Roseberry dans la chaumière française, jusqu'à celui qui les avait amenées toutes deux pour la seconde fois, face à face dans la salle à manger de Lady Janet.

Cette chaîne fatale commençait à se dérouler clairement dans son esprit.

Hélas ! comme le Hasard et le Destin avaient pris plaisir à lui conseiller son crime !

Si elles se fussent rencontrées dans des circonstances ordinaires, ni Mercy ni Grace ne se seraient fait l'une à l'autre des confidences.

Mais elles s'étaient vues au milieu d'épreuves communes et d'un commun péril en pays étranger, Anglaises toutes deux, et naturellement disposées à s'ouvrir mutuellement leurs cœurs.

Jamais autrement Mercy n'aurait acquis, dans une première entrevue, la connaissance de la position et des affaires de Grace, connaissance funeste qui avait fait naître en elle la tentation après l'explosion de l'obus allemand et la mort apparente de sa compagne.

Ainsi tout avait naturellement et pourtant bien étrangement favorisé la perpétration de la fraude.

Mercy arriva par la pensée à la dernière période de cette redoutable histoire, quand Grace l'avait suivie en Angleterre.

Là encore le Hasard ou le Destin aplanissait le chemin pour cette seconde rencontre chez Lady Janet.

Ce jour-là, Mercy s'en souvenait bien, elle avait assisté à l'assemblée mensuelle d'une Société de Charité aux lieu et place de Lady Janet, qui lui en avait fait la demande.

C'est pour cette raison qu'elle s'était trouvée absente de la maison lorsque Grace s'y était présentée.

Si son retour avait été différé de quelques minutes seulement, Julian aurait eu le temps de faire sortir Grace de la chambre, et la terrible rencontre qui avait étendu Mercy presque sans vie sur le parquet, n'aurait jamais eu lieu.

Eh bien, la durée de cette absence avait été fatalement abrégée par l'incident le plus banal.

Les personnes rassemblées dans les salons de la Société s'étaient trouvées tout à coup en désaccord sur les affaires communes, et il avait été jugé à propos d'ajourner la réunion.

Toujours le Hasard ou le Destin !

C'étaient eux qui avaient voulu ramener Mercy dans la salle à manger précisément au moment où Grace Roseberry demandait impérieusement qu'on la confrontât avec celle qu'elle accusait de lui avoir volé son nom, ses droits, et sa place dans la maison.

Jamais encore auparavant Mercy n'avait envisagé toute cette série d'événements sous ce jour sinistre.

Il faut se rappeler qu'elle était seule, épuisée, affaiblie par tant d'émotions.

Son cœur commença de faiblir, elle sentit les frémissements d'une crainte superstitieuse.

D'horribles et vagues pressentiments l'assiégeaient.

Son pouls battait plus vite : il lui sembla qu'un malheur inconnu, nouveau, plus grand que tous les autres, planait au dessus de sa tête.

Les bougies vacillaient ; des murmures surnaturels résonnaient dans cette vaste maison, dont le vent d'hiver ébranlait les croisées.

Mercy avait peur.

Tout à coup elle se sentit le visage glacé et jeta un faible cri…

C'est qu'elle avait porté les mains à son front, ses mains qui avaient le froid de la mort…

En ce moment elle entendit des pas d'homme dans le corridor extérieur.

Un instant auparavant l'approche d'un être humain l'aurait effrayée.

Ces pas, à présent, c'était la vie, c'était la solitude rompue…

Qui venait là ?…

Peu lui importait, c'était quelqu'un.

Elle reprit machinalement sa plume, elle se sentait presque le courage d'écrire.

Les pas s'arrêtèrent devant la porte de sa chambre.

On frappa.

La peur de nouveau s'empara de Mercy et un second cri lui échappa ; puis elle rappela son courage et ouvrit la porte.

Celui qui avait frappé, c'était Horace Holmcroft.

Le jeune homme, dont le teint était ordinairement animé, était en ce moment d'une extrême pâleur ; ses cheveux,

dont il se montrait parfaitement soigneux, étaient en désordre ; ses manières élégantes et réservées avaient disparu ; le gentleman n'était plus, l'homme se montrait, sans masque, sérieux, menant, irrité, exaspéré.

Il regarda Mercy d'un œil scrutateur et avide ; il lui parla sans précaution et pour ainsi dire sans préface, d'une voix sèche et brutale.

« Savez-vous, dit-il, ce qui se passe en bas ?

– Je n'ai pas quitté ma chambre, répondit-elle. Je sais seulement que Lady Janet a reculé le moment de l'explication que je lui avais promise, et rien de plus.

– Personne alors ne vous a raconté ce que Lady Janet a fait après votre départ ? Personne n'est venu vous apprendre qu'elle avait poliment mis son boudoir à la disposition de cette même femme à qui elle avait ordonné une demi-heure auparavant de quitter sa maison ? Vous ne savez pas que c'est M. Julian Gray lui-même qui a conduit cette hôtesse si subitement honorée vers ce beau lieu de retraite. Quant à moi, on m'a laissé seul au milieu de ces singularités, de ces contradictions, et de ces mystères. Je vous avoue que je suis perdu dans les ténèbres…

– Il est bien inutile de m'adresser aucune question, dit Mercy avec douceur. Qui aurait pu me raconter ce qui se passait en bas avant que vous n'ayez frappé à ma porte ? »

Il la regarda avec une grande affectation de surprise mêlée d'ironie.

« Vous êtes étrangement oublieuse aujourd'hui, lui dit-il. Certainement votre ami, M. Julian Gray, aurait pu tout vous

raconter. Je suis étonné d'apprendre qu'il n'a pas encore eu d'entretien particulier avec vous.

– Je ne vous comprends pas, Horace.

– Je n'ai pas besoin que vous me compreniez, riposta-t-il avec irritation. Une autre personne me comprendra, et c'est Julian Gray. C'est à lui que je veux demander compte des rapports confidentiels qui semblent s'être établis entre vous à mon insu. Il a su m'éviter jusqu'à présent, mais je saurai bien, moi, le retrouver. »

Mercy tremblait.

Horace allait-il donc vraiment chercher querelle à Julian Gray ?

« Vous vous trompez, répondit-elle, et c'est ingratitude et méchanceté que de pareils soupçons contre votre meilleur et plus sincère ami. Quant à moi, je ne me défends plus. Vous saurez bientôt pourquoi je me suis soumise avec patience à de certains doutes que d'autres femmes eussent ressentis comme autant d'insultes.

– Faites-moi la grâce de me l'apprendre tout de suite… à présent !… sans perdre un moment. »

Jusque-là, Horace n'avait pas dépassé le seuil de la chambre.

Mercy l'écoutait debout et tenant la porte.

Mais, à ces mots, il s'avança brusquement avec un geste impérieux et saisit la jeune femme par le bras.

Cette étreinte furieuse lui fit mal ; elle se dégagea toute meurtrie.

« Laissez-moi, dit-elle, que me voulez-vous enfin ?

– Vous allez savoir ce que je veux, répliqua-t-il. Une femme qui vous a grossièrement outragée, dont la seule excuse est d'être folle, est ici retenue dans cette maison sur votre désir, je pourrais presque dire sur votre ordre, au moment où un agent de police allait l'emmener. J'ai le droit de demander à ce sujet quelque lumière. Nous sommes engagés tous les deux. Si vous ne voulez point faire de confidences à d'autres, vous en devez à celui qui doit être votre mari. Je refuse d'attendre le bon plaisir de Lady Janet. J'insiste, puisque vous me forcez à parler ainsi, j'insiste pour apprendre en quoi vous êtes mêlée dans cette étrange affaire. Vous m'avez forcé de venir vous importuner jusqu'ici ; c'est la seule occasion que j'aie de vous parler, puisque vous m'évitez et que vous vous enfermez dans votre chambre. Je ne suis pas encore votre mari, je n'ai pas le droit de vous y suivre. Mais d'autres chambres nous sont ouvertes. La bibliothèque est à notre disposition, et j'aurais soin que nous ne soyions pas interrompus. Je m'y rends en ce moment ; j'ai auparavant une dernière question encore à vous faire. Vous devez être ma femme dans huit jours. Voulez-vous ou ne voulez-vous pas me mettre dans votre confidence ? »

Hésiter en pareil cas, c'était achever de se perdre.

Le plus simple sentiment de la justice disait à Mercy qu'Horace ne demandait que ce qui lui était dû.

« Je vous suivrai dans la bibliothèque, Horace, dit-elle, dans cinq minutes. »

Ce rapide et franc acquiescement à ses désirs le surprit et le toucha.

Il lui prit la main.

Elle avait enduré sa colère et son ressentiment ; cette tendre parole le désespéra.

Ce fut un moment amer que celui où il prit sa main pour la porter à ses lèvres, en murmurant :

« Ma chère Grace… cher cœur droit et sincère. »

Elle ne put que lui faire signe de la quitter ; elle rentra précipitamment dans sa chambre.

Lorsqu'elle se retrouva seule, sa première pensée fut toute de surprise.

Comment n'avait-elle jamais compris que son fiancé avait, le premier, droit à sa confession ?

L'horreur que lui inspirait la nécessité d'avouer à Horace et à Lady Janet qu'elle leur volait leur affection n'avait point jusqu'alors distingué entre eux.

Elle sentait bien à présent qu'il n'y avait point de comparaison entre les droits qu'ils avaient l'un et l'autre sur elle.

Elle devait à Horace un genre de soumission que Lady Janet ne pouvait revendiquer.

Quoiqu'il pût lui en coûter de lui avouer la vérité, à lui, de sa propre bouche, ce cruel sacrifice elle devait le faire.

Sans hésiter un moment elle rejeta plume et papier.

Comment avait-elle songé à employer Julian Gray comme intermédiaire entre elle et l'homme auquel elle était fiancée ?

Il fallait donc que la sympathie de Julian eût fait une forte impression sur elle pour l'aveugler à ce point, sur un devoir si évident et si incontestable !

Elle avait demandé cinq minutes de délai à Horace.

C'était trop.

La seule chance qu'elle eût de trouver assez de courage pour lui faire la terrible révélation, était de se jeter tête baissée dans le gouffre et de parler pour ainsi dire avant de penser.

Elle allait être accablée par la honte, si elle prenait le temps d'y songer.

Elle s'élança vers la porte.

Mais à ce moment suprême, le premier instinct de la femme, l'instinct de l'amour-propre et de l'orgueil, l'arrêta tout court.

Elle avait passé par bien des épreuves cruelles depuis qu'elle s'était habillée pour descendre au salon.

Ce souvenir l'amena devant un miroir.

Elle avait aussi peu conscience de cette action en ce moment que si elle eût boutonné ou déboutonné un gant ou bien secoué une robe chiffonnée.

L'instinct de la femme !

Ce qui la retenait devant le miroir, ce n'était aucun calcul secret.

L'idée ne lui vint pas de se demander si sa beauté pouvait plaider en sa faveur.

Et cependant elle sourit, d'un sourire amer, désespéré.

« Mon visage est hagard, cadavéreux ; je suis vieille avant le temps, se dit-elle. Eh bien ! cela vaut mieux !… Au moins, il ne me regrettera pas. »

Alors elle descendit pour rejoindre Horace dans la bibliothèque.

CHAPITRE XXII

L'HOMME DANS LA SALLE À MANGER

Dans les grandes conjectures de la vie, chacun de nous sent ou agit suivant son tempérament et son caractère mais toujours sans réflexion.

L'esprit de Mercy était paralysé.

Elle descendit l'escalier ; elle n'avait plus conscience de rien au monde, si ce n'était de la nécessité de gagner la bibliothèque dans l'espace de temps le plus court possible.

Arrivée devant la porte, cette idée dominante l'abandonna tout à coup sur les dalles du vestibule que recouvrait une natte qui avait étouffé le bruit de ses pas.

Pourquoi se hâter ?

N'avait-elle point le temps !

Son cœur battait avec violence ; son agitation venait de se changer en frisson de terreur ; elle regarda la porte close, se posant à elle-même cette question.

« Oserai-je entrer ? »

Sa main, agissant machinalement, souleva la poignée de la serrure, puis retomba sans force sur sa robe.

Le sentiment de son irrésolution lui arracha une sourde exclamation de désespoir.

Si faible qu'eût été ce cri ou ce soupir, il fut apparemment entendu.

La porte s'ouvrit de l'intérieur de la chambre, et Horace se trouva devant la jeune femme.

Il se rangea de côté pour la laisser entrer, mais il ne la suivit pas ; il s'arrêta sur le seuil et lui parla, tout en tenant la porte ouverte.

« Voulez-vous bien m'attendre ici ? » demanda-t-il.

Elle le regarda d'un air égaré, se demandant si elle l'avait bien entendu.

« Oh ! votre attente ne sera pas longue, continua-t-il. Je suis bien trop anxieux de connaître ce que vous avez à me dire pour me plaire à des délais inutiles. La vérité est que je viens de recevoir un message de Lady Janet. »

De Lady Janet !

En quoi Lady Janet pouvait-elle avoir besoin de lui, en ce moment où elle s'était retirée dans sa chambre pour se remettre de ses émotions dans la solitude.

« J'aurais dû dire deux messages, reprit Horace. Le premier m'a été remis tandis que je descendais, Lady Janet désirait me voir immédiatement. Je lui ai envoyé mes excuses. Un second message a suivi. Lady Janet n'a pas voulu accepter mes excuses. Si je continuais à refuser d'aller près d'elle, je l'obligerais à venir près de moi. Je ne veux point risquer d'être interrompu de la sorte dans l'entretien que je vais avoir avec vous, et je n'ai d'autre alternative que de me débarrasser de l'insistance de Lady Janet le plus tôt possible. Encore une fois, voulez-vous m'attendre ?

– Certes. Avez-vous quelque idée de ce que vous veut Lady Janet ?

– Quoi que ce puisse être, elle ne saurait me retenir longtemps loin de vous. Vous serez tout à fait seule ici ; j'ai donné aux domestiques l'ordre de ne laisser arriver personne jusqu'à cette porte. »

Sur ces mots, il la quitta.

La première sensation de Mercy fut un immense soulagement… auquel succéda aussitôt une pensée de honte pour sa faiblesse.

Comment, dans une situation telle que la sienne, pouvait-elle accueillir même le plus mince soulagement.

Elle n'éprouvait plus que de l'impatience et des regrets.

« Sans le message de Lady Janet, pensait-elle, à présent je connaîtrais mon sort. »

Les minutes se suivaient lentement et tristement.

Elle marchait de long en large dans la bibliothèque, et son pas devenait de plus en plus rapide sous l'empire de l'irritation et de l'horrible incertitude de cette attente.

Au bout d'un moment cette vaste salle lui sembla trop petite.

L'aspect paisible et monotone de ces longs rayons chargés de livres l'oppressait et la choquait.

Elle ouvrit violemment la porte qui conduisait dans la salle à manger, et s'y précipita, avide de changer de place, altérée d'espace et d'air.

Mais au bout de quelques pas, elle s'arrêta d'elle-même, clouée au tapis par une sensation nouvelle, et en un instant elle eut recouvré tout son calme.

Le feu presque éteint éclairait seul la salle à manger.

Un homme était là, visible dans l'obscurité, assis sur un canapé, les coudes sur les genoux et tenant son front entre ses mains.

Il releva la tête brusquement, car cette porte qui venait de s'ouvrir laissait arriver jusqu'à lui la lumière des lampes qui brûlaient dans la bibliothèque.

C'était Julian Gray.

Mercy tournait le dos à la lumière ; son visage était nécessairement caché, il ne vit que son ombre.

Mais il la reconnut à sa taille et à sa tournure.

Cette grâce spontanée, cette souplesse et cette beauté de lignes, n'appartenaient qu'à une seule femme dans la maison.

Il se leva et s'approcha d'elle.

« J'avais le désir de vous voir, lui dit-il, et j'espérais dans le hasard pour nous amener à nous rencontrer comme il arrive en ce moment. »

Il lui offrit un siège.

Mercy hésitait avant de s'asseoir.

C'était la première fois qu'ils se trouvaient ensemble depuis que Lady Janet l'avait interrompue au moment

même où elle était sur le point de confier à Julian la triste histoire de son passé.

Saisissait-il donc cette nouvelle occasion de la ramener à sa confession ?

Ce qu'il venait de dire semblait de nature à le faire croire.

Toutefois, elle n'hésita pas à le lui demander ouvertement.

« J'éprouverai toujours le plus profond intérêt à tout ce qui vous touche, répondit-il. Mais si anxieux que je puisse être, je ne veux pas vous presser. J'attendrai ; à moins que vous ne désiriez parler sur-le-champ.

– J'ai peur d'être obligée d'avouer que je le désire, répliqua Mercy. Non, pour mon propre compte… mais parce que le temps ne m'appartient pas. Je suis à la disposition d'Horace Holmcroft, je l'attends dans quelques minutes.

– Accordez-moi donc ces quelques minutes, dit Julian. J'ai quelque chose à vous dire, et je pense que vous devez en être informé avant de voir qui que ce soit… même Horace. »

Il parlait d'un ton bas et voilé, avec tous les signes d'un accablement où Mercy ne l'avait pas encore vu depuis qu'elle le connaissait.

À la lueur tremblante du foyer, le visage de Julian la frappa ; il lui paraissait prématurément usé par l'âge et le chagrin.

Ce « quelque chose » qui était arrivé l'avait évidemment jeté dans un redoublement de tristesse depuis sa dernière entrevue.

« Je vous offre tout le temps dont je peux disposer, répliqua-t-elle, ce que vous avez à me dire se rapporte-t-il à Lady Janet ? »

Il ne lui répondit pas directement.

« Ce que j'ai à vous dire de Lady Janet, dit-il gravement, sera bientôt dit. De son côté, du moins, vous n'avez rien de plus à craindre. Lady Janet sait tout.

– Ah ! »

Mercy oublia l'oppression que lui causait la pensée de son entrevue prochaine avec Horace.

Elle se sentait à présent un poids autrement lourd sur le cœur.

« Venez dans la bibliothèque, dit-elle faiblement. Pas ici… pas ici… il y a des choses trop horribles à entendre dans l'obscurité. »

Julian la suivit dans la bibliothèque.

Les jambes de la pauvre fille se dérobaient sous elle.

Elle s'affaissa sur une chaise, baissant la tête devant le regard brillant du jeune ecclésiastique, qui s'inclinait tristement vers elle.

« Lady Janet sait tout ! répéta-t-elle, et des larmes coulaient lentement sur ses joues. Et c'est vous qui lui avez dit !…

– Je n'ai rien dit à Lady Janet ni à qui que ce soit au monde. Votre confidence est chose sacrée pour moi. Si vous voulez parler, vous seule êtes juge du lieu et du moment…

– Lady Janet vous a-t-elle donc fait entendre qu'elle avait été avertie…

– Pas un mot. Elle vous a regardée avec la double vue de l'amitié ; elle vous a écoutée avec la vigilance de la tendresse… elle a trouvé elle-même le chemin de la vérité. Elle ne m'en parlera pas !… elle ne dira pas un seul mot à aucune créature vivante. Je vois maintenant à quel point elle vous aimait. En dépit d'elle-même elle vous reste attachée toujours. Sa vie, la pauvre âme ! a été bien stérile… indigne, misérablement indigne, d'une nature telle que la sienne. Son mariage fut sans amour et sans enfants. Elle a eu des admirateurs, mais, dans le meilleur sens du mot, jamais un ami. Ses meilleures années se sont consumées dans le désir trompé sans cesse de trouver quelque chose à aimer. Vous lui êtes apparue à la fin de sa vie et vous avez rempli ce vide, grâce à vous, son cœur a retrouvé de la jeunesse. À son âge… à n'importe quel âge… un pareil lien peut-il être si brusquement rompu ? Non ! Lady Janet souffrira tout, risquera tout, pardonnera tout, plutôt que de s'avouer qu'elle a été trompée par vous. Il y va de plus que de son bonheur ; il y a ici de l'orgueil, un noble orgueil. Une découverte plus complète de la vérité lui serait insupportable. Je suis fermement convaincu… par ce que je connais de son caractère et par ce que j'ai observé en elle aujourd'hui… qu'elle trouvera quelque prétexte, pour refuser d'entendre votre confession. Et ce n'est pas tout ; je pense qu'elle ne négligera aucun moyen pour vous empêcher de révéler ici votre véritable position à d'autres qu'elle. Sachez donc que de nouvelles épreuves et d'autres tentatives vont vous entourer tout à l'heure. »

Il s'arrêta… laissant à Mercy le temps de se remettre et de répondre, si elle désirait répondre toutefois.

Elle comprit qu'il y avait nécessité de le faire.

Julian ignorait complètement que Lady Janet lui eût déjà écrit pour différer l'explication promise, et cette circonstance était une confirmation de l'opinion que le jeune homme venait de lui exprimer.

Elle devait avant tout la lui faire connaître ; elle essaya… mais elle avait trop présumé de ses forces.

Le peu de mots qu'il venait de dire pour peindre la douce et généreuse affection de Lady Janet avaient déchiré son cœur ; ses larmes la suffoquaient ; elle ne put que lui faire signe de continuer.

« Vous devez vous étonner de m'entendre parler aussi positivement, reprit-il, et penser que je m'égare ; je ne le crois pas. Je puis vous dire que j'ai observé Lady Janet trop attentivement pour conserver le moindre doute. J'ai vu le moment où la vérité a jailli en elle aussi nettement que je vous vois à présent. Elle ne soupçonnait rien jusque là… elle était franchement indignée de votre intervention soudaine et de votre langage étrange… Tout à coup vous avez promis vous-même de produire Mercy Merrick. Alors, et seulement alors, la vérité a éclaté dans son esprit ; vos paroles, votre voix, votre regard venaient de la lui révéler. Alors, et seulement alors, j'ai vu un changement s'opérer en elle ; elle n'est guère restée ensuite dans la chambre. J'ai peur de penser à ce qu'elle peut faire dans le premier désespoir de sa découverte. Je me méfie… quoique Dieu sache que je ne suis pas naturellement méfiant… des événements les plus insignifiants en apparence qui vont maintenant se passer autour de nous. Vous avez noblement tenu la résolution que vous avez prise d'avouer la vérité. Encore une fois préparez-vous avant

que la soirée ne finisse à être éprouvée et tentée de nouveau… »

Mercy releva la tête : la crainte prit la place de la douleur dans ses yeux, qui continuaient leur frémissant examen du visage de Julian.

« Comment est-il possible que la tentation arrive désormais jusqu'à moi ? demanda-t-elle.

– Je laisserai aux événements le soin de répondre à cette question, dit-il, vous n'avez pas longtemps à attendre. En attendant, je vous ai mise sur vos gardes. »

Il se pencha vers elle, et ajouta tristement à demi-voix :

« Soutenez bien l'admirable courage que vous avez montré jusqu'à présent, souffrez tout plutôt que de souffrir la dégradation de vous-même. Soyez la femme dont je vous ai parlé jadis… la femme que j'ai toujours devant les yeux… qui peut noblement révéler sa noble nature. Et n'oubliez jamais ceci… c'est que… ma foi en vous est aussi ferme que jamais ! »

Elle le regardait avec orgueil et reconnaissance.

« Je dois justifier cette foi généreuse, dit-elle. Je me suis mise dans l'impossibilité de céder à aucune faiblesse. J'ai promis à Horace de tout lui expliquer ici même. »

Julian tressaillit.

« Horace vous l'a-t-il demandé ? fit-il. ***Lui,*** au moins, ne soupçonne pas la vérité.

– Horace a fait appel à mon devoir et à ses droits sur sa fiancée, répondit-elle. Il a le premier droit, en effet, à ma

confession… Mon silence le blesse, et il a raison d'en être blessé. Quelque terrible qu'il soit de lui ouvrir les yeux, je dois le faire s'il me le demande. »

Elle avait encore les yeux fixés sur Julian, tout en lui parlant.

Son désir d'associer à la rude épreuve de sa confession le seul homme qui se fût ému pour ses malheurs et qui eût cru en elle, renaissait dans son esprit sous une nouvelle forme.

Il lui semblait que si elle était sûre que Julian l'écoutât, tandis qu'elle dirait à Horace les paroles fatales, elle serait encouragée à braver tout au monde.

Au moment où cette idée s'empara d'elle avec force, elle remarqua que Julian tournait les yeux vers la porte.

S'il sortait, tout le plan qu'elle venait d'imaginer et qui lui était si cher, se trouvait renversé…

Eh bien, non ! tout, au contraire, était pour le mieux…

Elle entrevoyait le moyen de réaliser ce qu'elle souhaitait.

« Est-ce que vous allez retourner dans la chambre voisine ? s'écria-t-elle.

– Non, si vous vous y opposez.

– Je ne m'y oppose pas. J'ai besoin plutôt que vous y soyez.

– Après le retour d'Horace ?

– Oui. Après le retour d'Horace.

– Est-ce que vous désirez me revoir quand cet entretien sera terminé ? »

Elle raffermit sa résolution et lui dit franchement ce qu'elle désirait.

« Je voudrais que vous fussiez près de moi lorsque je vais parler à Horace, dit-elle. Cela me donnera du courage. Je penserais que je parle à vous aussi bien qu'à lui. Je puis compter sur votre sympathie… et la sympathie m'est si précieuse maintenant. Serait-ce trop vous demander que de ne pas fermer la porte quand vous retournerez dans la salle à manger ? Songez à cette terrible épreuve… terrible pour lui aussi bien que pour moi ! Je ne suis qu'une femme, j'ai peur d'être écrasée si je n'ai pas d'ami près de moi. Et je n'ai d'autre ami que vous. »

C'était la première fois qu'elle essayait à son tour sa puissance de persuasion sur lui.

Julian, ému et anxieux, ne savait que lui répondre.

Son amour pour Mercy… Ah ! cet amour, il n'osait le reconnaître en lui !… Et cependant c'était un sentiment aussi fort désormais que sa vie !

Lui refuser ce qu'elle demandait dans sa douloureuse angoisse… refuser d'écouter cette confession que son premier mouvement l'avait poussée à lui faire, et qu'elle allait maintenant faire à un autre, n'était-ce pas bien rude et bien cruel ?

Cependant, le sentiment de ce qu'il croyait devoir à Horace et de ce qu'il se devait à lui-même, le retenait.

Il allait donc avoir l'air de l'abandonner ?…

D'un autre côté, lui était-il possible à moins de lui imposer une condition qui équivalait presque à un refus, d'exaucer sa demande.

« Tout ce que je puis faire, je le ferai, dit-il. La porte restera ouverte et je resterai dans l'autre chambre, à cette condition que Horace le saura. Je serais indigne de la confiance que vous avez en moi si je consentais à vous écouter autrement. Vous comprenez cela, j'en suis sûr, aussi bien que moi. »

Le voile se déchirait devant les yeux de Mercy.

Les femmes ne songent souvent qu'à ce qu'elles désirent.

Celle-ci n'avait envisagé que la consolation d'avoir Julian près d'elle.

Oui, vraiment , elle ne le comprenait à présent que trop bien, tandis qu'elle le remerciait tout bas.

Une légère rougeur de honte vint à ses joues pâles.

Il la tira délicatement d'embarras en lui posant une question qui semblait toute naturelle dans un pareil moment.

« Où est Horace, enfin ? demanda-t-il. Pourquoi n'est-il pas ici, déjà ?

– Il a été appelé, répondit-elle, par un message de Lady Janet. »

Cette réponse fit plus qu'étonner Horace : elle sembla presque l'alarmer.

Il revint près de la chaise de Mercy et lui dit vivement :

« En êtes-vous sûre ?

– Horace lui-même m'a dit que Lady Janet avait insisté pour le voir.

– Quand ?

– Il n'y a qu'un instant, il m'a priée de l'attendre ici. »

La figure de Julian s'assombrit subitement.

« Cela confirme toutes mes craintes, dit-il. Avez-vous eu quelque communication avec Lady Janet ? »

Mercy répondit en lui montrant le billet de Sa Seigneurie.

Il le lut attentivement d'un bout à l'autre.

« Ne vous ai-je pas dit, répliqua-t-il, qu'elle trouverait quelque prétexte pour refuser d'écouter votre confession ? Elle commence par la reculer ; elle a voulu d'abord gagner du temps, et sûrement elle rêve à quelque chose de plus. Quand avez-vous reçu ce billet ? Peu de temps après être remontée chez vous ?

– Un quart d'heure après, autant que je puis m'en souvenir.

– Savez-vous ce qui s'est passé ici après que vous nous avez laissés ensemble ?

– Horace m'a dit que Lady Janet avait offert à Mlle Roseberry de demeurer dans ce boudoir.

– Rien de plus ?

– Il m'a dit aussi que vous l'y aviez conduite vous-même.

– Vous a-t-il appris ce qui était ensuite arrivé ?

– Non.

– Alors il faut que je vous l'apprenne. Si je ne puis rien dire de plus dans le triste état des choses, je puis du moins vous empêcher d'être la victime d'une surprise. En premier lieu, sachez que j'avais un motif pour accompagner Mlle Roseberry dans le boudoir. J'avais hâte, pour votre salut, d'en appeler à ce qu'il y a de meilleur en elle, si toutefois elle a quelque chose de bon. J'avoue que je doutais de mon succès… jugeant d'après ce que j'avais déjà vu d'elle. Eh bien ! mes doutes ont été confirmés. S'il m'était arrivé de rencontrer Mlle Roseberry dans une circonstance ordinaire, j'aurais simplement pensé que c'était une femme vulgaire et peu intéressante, mais dans une pareille occasion, la voyant telle que je l'ai vue quand nous avons été seuls, et pénétrant le fond de son âme… je me suis promptement aperçu que je ne m'étais peut-être pas heurté, dans toute ma triste carrière, à une nature aussi désespérément étroite et intéressée. Elle avait bien compris ce que signifiait ce soudain changement dans les manières de Lady Janet à son égard, et dès lors, sa seule préoccupation a été d'en tirer le plus cruel avantage possible. Bien loin de ressentir aucune commisération pour vous, elle a montré, au contraire, un redoublement d'amertume. J'ai eu beau faire ressortir à ses yeux le mérite que vous aviez à lui rendre sa vraie position ici, par un aveu volontaire de la vérité, elle n'a pas cessé d'insister pour vous dénoncer publiquement et pour forcer Lady Janet à vous chasser sans vous entendre devant toute la maison. « Maintenant, je puis prendre ma revanche ! s'est-elle écriée. Lady Janet a enfin peur de moi ? » Voilà ses propres paroles… Je suis presque honteux de les répéter… Sur mon honneur, je n'y ajoute rien ! Elle veut rassembler toutes les humiliations

possibles sur vous ; elle n'entend avoir aucune considération pour l'âge et pour la situation de Lady Janet ; elle ne respire que la vengeance et veut un triomphe complet. Telle est la dureté de cette femme. Elle veut ce qui lui est dû, elle me l'a dit ouvertement et en termes précis. J'ai contenu ma colère et fait ce que j'ai pu pour l'amener à des dispositions plus humaines. J'aurais pu aussi bien implorer… je ne dirai pas un sauvage, les sauvages sont quelquefois accessibles aux représentations si l'on trouve le moyen de les toucher… mais une panthère affamée qui n'aspire qu'à tout dévorer autour d'elle. Je venais de renoncer par dégoût à tenter tout effort lorsque la femme de chambre de Lady Janet est apparue avec un message de sa maîtresse pour Mlle Roseberry. « Lady Janet vous envoie ses compliments, madame, a dit cette fille, et elle sera charmée de vous voir, dès que vous le voudrez bien, dans sa chambre. »

Autre surprise !

Grace Roseberry invitée à une entrevue avec Lady Janet !

Il aurait été impossible d'y croire, si Julian n'avait pas entendu cette invitation de ses oreilles.

« Elle s'est levée aussitôt, continua-t-il, en disant : « Je ne ferai pas attendre un moment Sa Seigneurie. Montrez-moi le chemin. » Elle fit signe alors à la femme de chambre de la précéder ; puis sur le seuil, au moment de sortir, elle m'a dit… je ne saurais reproduire son air d'insolence… je ne puis que vous répéter ses paroles : « C'est absolument ce que je voulais ! J'allais insister pour voir Lady Janet ; elle m'épargne cet ennui ; je lui en suis infiniment obligée. » Là-dessus elle a fermé la porte derrière elle. Depuis je ne l'ai pas revue, je n'ai pas entendu parler d'elle. D'après ce que je

sais, elle doit être encore avec ma tante, et c'est là qu'Horace a dû la trouver quand il est entré dans la chambre.

– Qu'est-ce que Lady Janet peut avoir à lui dire ? demanda vivement Mercy.

– Il m'est impossible de le deviner. Quand vous m'avez trouvé dans la salle à manger j'y réfléchissais. Je ne puis imaginer qu'il existe un terrain neutre sur lequel il soit possible à Lady Janet et à cette femme de se rencontrer. Dans l'état actuel de son esprit, elle insultera, selon toutes les probabilités, Lady Janet, avant d'avoir passé cinq minutes dans son appartement. J'avoue que je suis complètement déconcerté. La seule conclusion à laquelle je puisse arriver, c'est que le billet que ma tante vous a envoyé, l'entrevue particulière avec Mlle Roseberry, qui a suivi, puis le mandat de comparution adressé à Horace, sont des anneaux de la même chaîne d'événements. Tout cela vous prépare cette nouvelle tentation contre laquelle je vous ai déjà mis en garde. »

Mercy leva la main, elle allait parler ; puis elle s'arrêta, regardant la porte qui s'ouvrait sur le vestibule.

Avait-elle entendu un bruit de pas au dehors ?

Non ; tout était silencieux… pas la moindre annonce du retour d'Horace.

« Oh ! s'écria-t-elle, que ne donnerais-je pas pour savoir ce qui se passe là-haut ?

– Vous le saurez bientôt, dit Julian. Il est impossible que votre incertitude puisse durer bien longtemps. »

Il fit un mouvement comme s'il s'apprêtait à retourner dans la chambre voisine.

Il examinait en homme la situation de Mercy, et il pensait naturellement que le meilleur service qu'il pût lui rendre désormais, c'était de la laisser à elle-même se préparer à son entrevue avec Horace.

Avant qu'il eût fait deux pas pour s'éloigner, Mercy lui montra la différence qu'il y a toujours entre le jugement et les sentiments d'un homme et ceux d'une femme.

L'idée de réfléchir avant de parler à ce qu'elle allait dire n'entrait jamais dans son esprit : tout était spontané en elle.

La solitude, en ce moment, lui inspirait une horreur invincible.

Elle oublia toute autre considération que la crainte de voir Julian l'abandonner.

Le souvenir même des soupçons jaloux d'Horace contre le jeune ecclésiastique lui échappa.

« Ne m'abandonnez pas ! s'écria-t-elle. Je ne puis attendre ici, seule. Revenez… revenez !… »

Elle se leva vivement, comme pour le suivre dans la salle à manger s'il persistait à la quitter.

Une expression passagère de doute et d'hésitation se fit jour sur la physionomie de Julian ; mais il revint sur ses pas et fit signe à la jeune femme de se rasseoir.

« Peut-elle donc compter sur elle-même pour soutenir la prochaine épreuve à laquelle sa résolution va la trouver soumise, se demandait-il, quand elle n'a pas assez de cou-

rage pour attendre les événements seule dans une chambre ? »

Julian avait encore à apprendre que le courage d'une femme est chose mobile et diverse, suivant la diversité des circonstances.

Demandez-lui de traverser avec vous un pré où paissent des génisses, et, neuf fois sur dix, elle refusera tout net.

Demandez-lui, sur un navire en feu, de donner un exemple de courage même aux hommes qui se désespèrent et qui pleurent, et il est certain, neuf fois sur dix, qu'elle sera héroïque.

Aussitôt que Julian eut repris une chaise auprès d'elle, Mercy redevint calme.

« Êtes-vous sûre de votre résolution ? lui demanda-t-il.

– J'en suis sûre, répondit-elle, aussi longtemps que vous ne me laisserez pas livrée à moi-même. »

Leur conversation s'arrêta.

Ils demeuraient assis, muets tous les deux, les yeux fixés sur la porte, attendant le retour d'Horace.

Après un intervalle de quelques minutes, leur attention fut attirée par un bruit qui se fit entendre au dehors, dans les jardins.

Une voiture s'approchait de la maison.

Cette voiture s'arrêta ; la cloche sonna ; la porte d'entrée s'ouvrit.

Un visiteur arrivait.

Quel visiteur ?

On ne l'entendit point interroger les gens de service.

Aucun bruit de pas, si ce n'est celui des pas du domestique dans le vestibule.

Un long silence suivit ; la voiture restait à la porte.

Au lieu d'amener quelqu'un à la maison, elle était apparemment venue pour y prendre quelqu'un.

Le domestique s'achemina de nouveau vers la porte d'entrée.

Julian et Mercy écoutèrent encore.

Rien, la porte se referma ; le domestique traversa une troisième fois le vestibule ; la voiture repartit.

Personne n'avait dû arriver à la maison, personne n'avait dû quitter la maison.

Julian regarda Mercy.

« Comprenez-vous ceci ? » dit-il.

Elle inclina silencieusement la tête.

« Si quelqu'un est parti dans la voiture, dit Julian, cette personne n'est pas un homme ; nous aurions entendu ses pas dans le vestibule. »

La conclusion que son compagnon venait de tirer, et ce silencieux départ du visiteur supposé, soulevèrent un doute soudain dans l'esprit de Mercy.

« Allez et informez-vous ! » dit-elle.

Julian quitta la chambre, et revint après une courte absence, avec tous les signes de la plus grave inquiétude sur le visage.

« Je vous ai dit que je craignais les événements les plus insignifiants qui se passeraient autour de nous, dit-il. Or ce qui vient d'arriver tout à l'heure est loin d'être insignifiant. La voiture que nous avons entendu approcher sur l'allée était un fiacre qu'on avait fait demander de la maison. La personne qui est partie dans ce fiacre…

– Est une femme, comme vous le supposiez ?

– Oui. »

Mercy se leva avec agitation.

« Ce ne peut être Grace Roseberry ? s'écria-t-elle.

– C'est Grace Roseberry.

– Est-elle partie seule ?

– Seule… après une entrevue avec Lady Janet.

– Est-elle partie de bonne volonté ?

– C'est elle-même qui a envoyé un domestique chercher le fiacre.

– Qu'est-ce que cela signifie ?

– Il est inutile de le demander. Nous le saurons bientôt. »

Ils reprirent leurs sièges ; attendant encore les yeux toujours fixés sur la porte de la bibliothèque.

CHAPITRE XXIII

LADY JANET AUX ABOIS

Laissons un moment Julian et Mercy et montons aux régions supérieures de la maison pour suivre la marche des événements dans la chambre de Lady Janet.

La femme de chambre a remis le billet de sa maîtresse à Mercy et est repartie pour remplir sa seconde commission auprès de Grace Roseberry, dans le boudoir.

Lady Janet était assise devant un petit bureau, attendant l'arrivée de celle qu'elle avait mandée en sa présence.

Une seule lampe répandait sa douce clarté sur les livres, les tableaux, les bustes qui ornaient l'appartement, l'extrémité de la chambre où le lit était placé, demeurait dans la pénombre.

Toutes les œuvres d'art de Lady Janet étaient des portraits ; tous les livres des exemplaires offerts par les auteurs.

C'était un des caprices de Lady Janet de réunir dans sa chambre à coucher les souvenirs des personnes qu'elle avait connues dans sa longue existence… toutes plus ou moins distinguées ; beaucoup de ces personnes avaient déjà cessé de vivre.

Lady Janet était donc assise près de son petit bureau, renversée sur sa chaise longue… c'était bien la réalisation

vivante du tableau dont Julian avait esquissé la description à Mercy.

Ses yeux étaient fixés sur une photographie de Mercy, précisément, qui était assez élevée sur un chevalet doré pour permettre à la vieille dame de la contempler sous la pleine lumière de la lampe.

Le vieux visage si brillant et si noble de Lady Janet était tristement et étrangement changé.

Le front était plissé, la bouche rigide ; toute la physionomie aurait ressemblé à un masque moulé au moment de la crise que Sa Seigneurie traversait alors et sous l'impression de rage qu'elle ressentait, n'eût été l'éclat et la vie que les yeux y répandaient encore.

Il y avait quelque chose d'indiciblement touchant dans la tendresse ardente et altérée du regard qu'elle fixait sur ce portrait ; il y avait aussi une navrante expression de reproche.

Le danger même, et Julian l'avait signalé avec sa sagacité ordinaire, était là.

Cette affection profonde et blessée respirait dans les yeux de la vieille dame.

Ils parlaient au portrait d'une si douce amitié profanée si cruellement, et qui pourtant avait été sa seule joie, le seul espoir de la fin de la vie de Lady Janet.

Le front de Sa Seigneurie n'exprimait rien que sa détermination absolue de supporter le naufrage de cette joie, de ranimer les cendres mortes de cette espérance.

Ses lèvres affirmèrent éloquemment sa ferme résolution d'ignorer le présent odieux et de sauver le passé si cher.

« Mon idole peut être brisée, mais personne ne saura que j'en souffre ! s'écria-t-elle. Je serai sourde à toutes les paroles, je serai aveugle devant les preuves. À soixante-dix ans, mon idole, c'est ma vie. Elle sera toujours mon idole. »

Le silence qui régnait dans la chambre à coucher fut interrompu par le murmure de deux voix de femmes de l'autre côté de la porte.

Lady Janet se redressa sur son siège et arracha la photographie de dessus le chevalet.

Elle posa le portrait retourné au milieu des papiers entassés sur la table… puis changeant tout à coup d'idée, elle le cacha parmi les plis épais du fichu de dentelle qui couvrait son sein.

Il y avait une immense tendresse dans ce mouvement subit ; les yeux de Lady Janet se mouillèrent.

Une seconde après Lady Janet avait remis son masque.

Tout observateur superficiel qui l'aurait vue alors aurait dit :

« Voici une femme bien sèche ! »

La femme de chambre ouvrit la porte.

Grace Roseberry entra.

Elle s'avança rapidement avec une assurance pleine de défi, la démarche empesée, la tête haute.

Elle s'assit bruyamment sur la chaise que Lady Janet lui montra en silence, et répondit au grave salut de Sa Seigneurie par un signe de tête et un sourire.

Chaque mouvement et chaque regard de cette petite créature, fatiguée, hâve, et mal vêtue, exprimait un insolent triomphe et disait aussi clairement que toutes les paroles :

– Mon tour est venu.

« Je suis charmée de me rendre auprès de Votre Seigneurie, commença-t-elle sans laisser à Lady Janet le temps de parler la première. En vérité, j'avais trouvé qu'il était de mon devoir de vous demander une entrevue, si vous ne m'aviez envoyé votre femme de chambre pour m'apprendre que c'était aussi votre pensée.

– Vous auriez trouvé qu'il était de votre devoir de me demander une entrevue ? répéta très-tranquillement Lady Janet. Pourquoi ? »

Le ton dont fut prononcé ce dernier mot embarrassa Grace à l'instant ; il marquait une aussi grande distance entre Lady Janet et elle que si elle avait été enlevée de sa chaise par une force invincible et portée en chair et en os à l'autre extrémité de la chambre.

« Je suis surprise que Votre Seigneurie ne me comprenne pas, dit-elle, s'efforçant de cacher sa confusion, surtout après m'avoir si gracieusement offert de mettre son propre boudoir à ma disposition. »

Lady Janet demeura parfaitement calme.

« Je ne vous comprends pas, en effet, répondit-elle, aussi tranquillement que jamais. »

Grace rassembla son plus méchant courage et recouvra l'assurance qui avait marqué son entrée en scène.

« En ce cas, reprit-elle, il faut que j'entre dans quelques détails pour me justifier. Je ne puis trouver qu'une seule interprétation à l'étonnant changement de manières de Votre Seigneurie envers moi, dans la salle basse, il y a quelques moments ; c'est que la conduite de cette abominable femme lui a enfin ouvert les yeux. Votre Seigneurie conçoit la tromperie commise. Pour des raisons qui vous regardent et que je ne connais pas, vous n'avez pourtant pas encore voulu me reconnaître ouvertement. Dans une situation aussi pénible que la mienne, quelque chose est dû cependant à ma fierté. Je ne puis, ni ne veux permettre à Mercy Merrick de réclamer le mérite de m'avoir rendu de son propre mouvement ma place dans cette maison. Après ce que j'ai souffert il m'est tout à fait impossible d'accepter cela. J'aurais sollicité une entrevue, si vous ne m'aviez fait demander vous-même, et mon dessein bien déterminé était de réclamer l'expulsion immédiate de cette personne hors du logis. Je la réclame maintenant comme une concession qui doit m'être faite. Quoique vous ou M. Julian Gray puissiez faire, je ne lui permettrai pas sans résistance de se montrer sous les traits d'une repentie intéressante. C'est réellement un peu trop fort que cette aventurière effrontée se croie le droit de choisir son moment pour s'expliquer. C'est trop résolument outrageant de la voir sortir de la chambre… un clergyman de l'église d'Angleterre lui ouvrant la porte… comme si elle faisait une chose qui me rendit son obligée ! Je puis beaucoup pardonner, Lady Janet… même les termes dans lesquels vous avez pensé qu'il était décent naguères d'ordonner de me mettre hors de chez vous. Je suis toute disposée à accepter l'offre que vous m'avez faite ensuite de votre boudoir, comme l'expression d'un retour bienveillant de votre part.

Mais la charité chrétienne même a ses limites. La présence persistante de cette misérable sous votre toit est, vous me permettrez de le remarquer, non-seulement une preuve vivante de votre faiblesse, mais une insulte pour moi. »

Là elle s'arrêta brusquement… non que ces paroles lui manquassent ; c'était l'auditeur qui faisait défaut.

Lady Janet n'avait pas même l'air de faire attention à elle.

Lady Janet, avec une impolitesse réfléchie, entièrement étrangère à ses habitudes ordinaires, s'occupait avec calme à arranger les divers papiers épars sur la table.

Elle attachait les uns ensemble avec des petits morceaux de soie ; elle plaçait les autres sous des presse-papiers ou dans le fantastique casier d'un petit nécessaire japonais…

Elle travaillait avec la plus calme aisance à remettre de l'ordre autour d'elle et semblait parfaitement ignorante de la présence d'une seconde personne dans la chambre.

Elle releva pourtant la tête tenant toujours des papiers plein les deux mains au moment où Grace s'arrêta et lui dit tranquillement :

« Avez-vous achevé ?

– Est-ce que Votre Seigneurie m'a fait mander dans le but de me traiter avec cette impolitesse étudiée ? riposta Grace hors d'elle-même.

– Mon but, en vous envoyant chercher était aussi de vous dire une chose que je dirai dès que vous m'en accorderez le loisir. »

Le flegme imperturbable que témoignait cette réponse prit Grace tout à fait au dépourvu.

Elle n'avait pas de riposte prête.

Dans sa stupeur, elle attendait en silence, les yeux rivés sur la maîtresse de la maison.

Lady Janet déposa ses papiers et s'arrangea confortablement sur sa chaise longue, se préparant à parler à son tour.

« Le peu que j'ai à vous dire, fit-elle, doit être dit en forme de question. Suis-je dans le vrai en supposant que vous n'avez pas d'emploi pour le moment et qu'une petite avance d'argent, délicatement offerte, serait pour vous chose très-acceptable.

– Est-ce que vous avez l'intention de m'insulter, Lady Janet ?

– Certainement, non. Je ne veux que vous faire une question.

– Mais votre question est une insulte.

– Ma question est un acte de bienveillance ; si vous voulez bien la prendre comme elle est faite. Je ne me plains pas même de ce que vous ne veuillez pas la comprendre. Je ne vous rends pas même responsable d'aucune des nombreuses fautes contre les bonnes manières et la bonne éducation que vous avez commises depuis que vous êtes dans cette chambre. J'avais honnêtement le désir de vous être de quelque utilité et vous avez repoussé mes avances. J'en suis fâchée, laissons ce sujet. »

Et toujours avec le calme le plus parfait, Lady Janet se remit à arranger ses papiers, et parut redevenir tout à fait ignorante de la présence d'une seconde personne dans la chambre.

Grace ouvrit les lèvres.

Elle allait répliquer avec toute l'intempérance de la colère, mais, en y réfléchissant mieux, elle reprit son empire sur elle-même.

Il était complètement inutile d'employer la violence avec Lady Janet Roy.

L'âge et la position sociale de la vieille dame la défendaient de toute entreprise de ce genre.

Elle le savait bien, et elle y avait foi.

Grace résolut donc de se replacer vis-à-vis de son ennemie sur le terrain banal de la politesse.

C'était le meilleur terrain qu'elle pût aborder dans les circonstances présentes.

« Si quelque inconvenance m'est échappée, dit-elle, je demande à m'excuser auprès de Votre Seigneurie. Puis-je vous demander si votre seul but, en m'envoyant chercher, était de vous informer de mes affaires pécuniaires avec la pensée de me venir en aide ?

– C'était mon seul but, répliqua Lady Janet.

– Vous n'avez rien à me dire au sujet de Mercy Merrick ?

– Rien du tout. Je suis lasse d'entendre parler de Mercy Merrick. Avez-vous quelques autres questions à me faire ?

– J’en ai encore une.

– Oui ?… Laquelle ?…

– Je désire demander à Votre Seigneurie si elle se propose de me reconnaître, en présence de toute la maison, comme la fille du colonel Roseberry ?

– Je vous ai déjà reconnue comme une dame qui se trouve dans l’embarras, et qui a par conséquent des droits particuliers à ma considération et à ma patience. Si vous désirez que je répète ces paroles en présence de mes domestiques, tout absurde que ce soit, je suis prête à accéder à votre requête. »

La violence du caractère de Grace allait reparaître ; elle commençait à perdre ses prudentes résolutions.

« Lady Janet ! s’écria-t-elle, cela ne se peut pas. Je dois vous demander de vous exprimer catégoriquement. Vous parlez de mes droits particuliers à votre patience. De quels droits voulez-vous parler ?

– Il serait pénible pour toutes deux d’entrer dans plus de détails, répliqua Lady Janet, je déteste les détails. Évitons-les, je vous en prie.

– J’y insiste au contraire, Lady Janet, et formellement.

– Vous avez tort. »

Grace demeura sourde à cette remontrance.

« Je vous demande nettement, poursuivit-elle, si vous reconnaissez que vous avez été trompée par une aventurière qui a pris ma place ? Cette place, êtes-vous disposée à me la rendre dans cette maison ? »

Lady Janet retourna doucement à ses papiers.

« Est-ce que Votre Seigneurie refuse de m'écouter ? »

Lady Janet leva les yeux d'un air courtois et bienveillant.

« Si vous persistez à revenir à votre folie, dit-elle, vous m'obligerez à ne point m'occuper de vous.

– Quelle est ma folie, s'il vous plait ?

– Votre folie vient de se caractériser dans la nature même des questions que vous m'avez adressées. J'ajoute que c'est cette folie qui constitue votre droit particulier à mon indulgence. Vous ne pourriez rien dire ni rien faire qui pût ébranler ma patience. Quand je vous ai rencontrée pour la première fois dans la salle à manger, j'ai agi d'une façon tout à fait mauvaise ; j'avais perdu mon sang-froid. J'ai fait pire encore ; j'ai été assez irritée et assez imprudente pour faire demander un agent de police. Je vous dois toutes les réparations possibles, vous voyant affligée comme vous l'êtes, pour vous avoir traitée de cette façon cruelle. Je vous ai offert de vous servir de mon boudoir ; c'était un commencement de réparation ; puis je vous ai envoyée chercher, dans l'espérance que vous me permettrez de vous aider à vivre : autre moyen d'expiation. Vous pouvez vous comporter impoliment à mon égard, vous pouvez parler dans les termes les plus injurieux de ma fille adoptive ; je me soumettrai à tout, toujours comme expiation. Mais aussi longtemps que vous vous abstiendrez de toucher à un sujet aussi pénible, je vous écouterai avec le plus grand plaisir. Si vous revenez à ce sujet, je retournerai à mes papiers. »

Grace regarda Lady Janet avec un méchant sourire.

« Je commence à comprendre Votre Seigneurie, dit-elle ; vous rougiriez de reconnaître que vous avez été grossièrement trompée. Votre seule ressource est d'ignorer ce qui est arrivé. Oh ! comptez désormais sur ma patience. Je ne suis pas du tout offensée… je m'amuse. Ce n'est pas tous les jours qu'une dame de haut rang se rencontre ainsi, le fond du cœur à découvert, devant une femme obscure comme moi. Votre bon vouloir envers la pauvre affligée date, à ce que je présume, du moment où votre fille adoptive vous a donné l'exemple en faisant sortir de la chambre l'agent de police, qui venait pour m'emprisonner. »

Le calme de Lady Janet était à l'épreuve d'un pareil assaut.

Elle accepta gravement cette nouvelle question de Grace comme une demande qui lui aurait été faite de parfaite bonne foi.

« Je ne suis pas du tout surprise, répliqua-t-elle, de voir que l'intervention de ma fille adoptive l'ait exposée à de fausses interprétations. Elle aurait dû me consulter en particulier avant d'intervenir dans ce fâcheux débat. Mais elle a un défaut… elle est trop vive. Je n'ai jamais, dans toute ma carrière, rencontré une personne ayant autant de spontanéité de cœur. La seule apparition de l'agent de police vous avait mise dans une position qui faisait appel à sa compassion, et comme toujours elle s'est laissée entraîner par ses sentiments. Elle s'occupe toujours trop des autres ; elle s'oublie trop elle-même. C'est ma faute !… Tout est ma faute !… »

Une fois encore Grace changea de ton ; elle était assez intelligente pour s'apercevoir que Lady Janet la battait avec ses propres armes.

« Fort bien ! dit-elle. Mais il est temps de revenir au genre sérieux. Votre fille adoptive, comme vous l'appelez, c'est Mercy Merrick !… Et vous le savez ? »

Lady Janet reprit ses papiers.

« Je suis, moi, Grace Roseberry dont elle a volé le nom !… Et vous le savez aussi ! »

Lady Janet prit sur la table des fils de soie.

Grace quitta sa chaise.

« J'accepte votre silence, Lady Janet, fit-elle, comme un aveu de votre ferme intention d'étouffer la vérité. Vous êtes évidemment résolue à traiter cette aventurière comme la véritable Grace Roseberry, et vous n'hésitez pas à envisager les conséquences de cette abominable conduite ; vous entendez bien soutenir que je suis folle, et vous osez me le dire en face. Je ne permettrai pas qu'on me frustre ainsi de mes droits. Vous entendrez encore parler de moi, madame, quand le courrier du Canada arrivera en Angleterre. »

Elle se dirigeait vers la porte.

Cette fois, Lady Janet répondit aussi volontiers et aussi explicitement qu'il était possible à Grace de le désirer.

« Je refuserai de recevoir vos lettres, » dit-elle.

Grace revint sur ses pas, d'un air menaçant.

« Mes lettres seront suivies de mes témoins, continua-t-elle.

– Je refuserai de recevoir vos témoins.

– Vous refuseriez à vos risques et périls. J'en appellerai à la justice. »

Lady Janet sourit.

« Je ne prétends pas en savoir bien long là-dessus, dit-elle, mais je serais vraiment très-étonnée si je découvrais que vous avez contre moi quelque droit que la justice puisse appuyer. Cependant, supposons que vous réussissiez à la mettre en mouvement. Vous savez aussi bien que moi que le seul pouvoir efficace, en une pareille affaire, c'est… l'argent. Je suis riche : honoraires, frais, et tout le reste sont choses qui ne m'importent guère. Vous demanderai-je si vous avez les mêmes armes à votre disposition ? »

Cette question rendit Grace silencieuse.

Si elle avait de l'argent ?…

Mais elle était littéralement à bout de ses ressources.

Ses seuls amis étaient ses amis du Canada.

Après ce qu'elle avait dit à Julien Gray dans le boudoir, il était absolument inutile de faire appel à la sympathie du jeune ecclésiastique.

Ah ! l'argent ! l'argent !

Elle n'en avait ni pour se venger ni même pour vivre !

C'est ce que Sa Seigneurie savait parfaitement.

Lady Janet lui montra la chaise.

« Voulez-vous vous rasseoir ? lui dit-elle. Le cours de notre entretien semble nous avoir ramenées à la première question que je vous ai adressée au moment où vous êtes

entrée dans cette chambre ; ne me menacez plus de la justice, et permettez-moi au contraire de vous servir. J'ai l'habitude de venir en aide à bien des dames dans l'embarras, et personne n'en sait rien, excepté mon intendant qui tient mes comptes, et moi-même. Une fois encore, laissez-moi vous demander si une petite avance, offerte délicatement, serait acceptée par vous ? »

Grace revint doucement à la chaise qu'elle avait quittée, mais sans songer encore à s'asseoir.

Une de ses mains serrait le dossier de cette chaise, et ses yeux étaient fixés avec une expression d'ironie sauvage sur le visage de Lady Janet.

« Enfin Votre Seigneurie se démasque, dit-elle. Vous voulez payer mon silence !

– Vous allez encore me renvoyer à mes papiers, répondit Lady Janet. Que vous êtes opiniâtre ! »

La main de Grace serrait de plus en plus fort le barreau de la chaise.

Sans témoins, sans ressource, sans refuge, la brutalité de son langage et de ses manières, ne lui laissant rien espérer des sympathies des autres, le sentiment de son isolement et de son impuissance, la rendit vraiment folle pour un moment.

Une femme plus délicate et plus fière aurait à l'instant quitté la chambre.

Grace n'avait que de l'orgueil, et son esprit violent et étroit la poussait encore à braver son adversaire et le sort même.

Une dernière et bonne vengeance, à laquelle Lady Janet s'était exposée d'elle-même demeurait encore à sa portée.

« Pour le présent, pensa-t-elle, il n'y a qu'un moyen d'être parfaitement avec cette femme. Je puis lui arracher une grosse somme, elle sera satisfaite et se croira bien délivrée… Ayez quelque indulgence pour moi, dit-elle. Je ne suis pas si opiniâtre… Je suis seulement un peu embarrassée d'avoir à lutter contre l'audace d'une dame de haut rang. J'apprendrai à vivre avec le temps. Mon langage est, je le reconnais avec peine, du pur anglais seulement. Permettez-moi de le mettre de côté et de lui substituer le vôtre, qui m'était inconnu jusqu'à cette heure. Quelle avance Votre Seigneurie est-elle ***délicatement*** disposée à m'offrir ? »

Lady Janet ouvrit un tiroir et en tira un livre de chèques.

L'instant du soulagement était enfin venu pour la vieille dame.

La seule question qui restait à discuter était évidemment la question de la somme à offrir.

Lady Janet réfléchit un peu.

Il lui parut que c'était aussi et surtout une question de conscience.

Son amour pour Mercy et son dégoût pour Grace, son horreur de voir souiller celle qu'elle aimait et profaner son affection par un scandale public, l'avaient entraînée… cela n'était pas discutable… à traiter durement une femme malheureuse et humiliée.

Si haïssable que pût être Grace Roseberry, son père, à ses derniers moments, l'avait confiée aux soins de Lady Janet avec le plein assentiment de celle-ci.

Sans Mercy, elle aurait été admise chez Lady Janet Roy comme dame de compagnie avec un traitement de cent livres par an.

D'un autre côté, combien de temps, avec un caractère semblable à celui qu'elle avait révélé, Grace serait-elle restée auprès de sa protectrice ?

Selon toute probabilité, elle aurait été congédiée au bout de très-peu de semaines, gratifiée de son salaire d'une année comme compensation, et pourvue d'une recommandation lui permettant de trouver un emploi convenable.

Mais à présent une compensation supérieure était de toute justice.

Lady Janet décida que le montant de cinq années de traitement remis de suite et la promesse d'une protection ultérieure représentaient ce qu'était dû au souvenir du colonel Roseberry et constitueraient une reconnaissance pécuniaire vraiment libérale de tous les mauvais traitements que Grace pouvait avoir enduré depuis son apparition dans la maison.

En même temps et pour la plus ample satisfaction de sa propre conscience, Lady Janet résolut de découvrir quelle somme Grace elle-même considérerait comme convenable.

Il fallait donc amener la jeune fille à proposer elle-même les termes de la transaction.

« Il m'est impossible de vous faire une offre, dit-elle, par cette raison… que votre besoin d'argent dépend de vos projets futurs. Or, je suis absolument ignorante de vos projets.

– Votre Seigneurie aura peut-être la bonté de me donner un conseil ? dit Grace toujours ironiquement.

– Il ne m'appartient pas de vous donner positivement aucun conseil, répliqua Lady Janet. Je puis seulement supposer que vous feriez bien de ne point demeurer en Angleterre, où vous n'avez pas d'amis. De plus, si vous invoquez la justice contre moi, vous éprouverez certainement la nécessité de communiquer personnellement avec vos amis du Canada. Ai-je raison ? »

Grace n'eut aucune peine à comprendre ce que cela voulait dire.

Bien interprétée, cette réponse signifiait :

« Si vous acceptez une compensation en argent, il est entendu, comme contre-partie du marché, que vous ne resterez pas en Angleterre pour m'ennuyer. »

« Votre Seigneurie a tout à fait raison, dit-elle. Je ne resterai certes pas en Angleterre. Je consulterai mes amis, et… »

Elle ajouta mentalement :

« … et je vous mènerai ensuite devant la justice si cela m'est possible, avec votre argent !

– Vous retournerez donc au Canada, continua Lady Janet, et vos projets seront probablement un peu vagues au début. Prenant ceci en considération, à quelle somme estimez-vous l'assistance pécuniaire que vous accepteriez de moi ?

– Dois-je compter sur la bonté de Votre Seigneurie pour me redresser si par hasard mes calculs pouvaient m'être préjudiciables ? demanda innocemment Grace. Je suis très-ignorante. »

Cette fois encore ces mots bien interprétés avaient une signification qui leur était propre :

« Il est stipulé, de mon côté, pensait Grace, que je me mets moi-même aux enchères, et que mon rôle est de mettre peu d'abord pour que Sa Seigneurie mette davantage. »

Lady Janet l'avait bien devinée ; la vieille dame fit un signe d'assentiment et attendit.

Grace commença gravement.

« Je crains d'avoir besoin de plus de cent livres. » dit-elle.

Lady Janet couvrit cette première enchère.

« Je le crois aussi.

– Peut-être de plus de deux cents livres ? »

Lady Janet couvrit également cette seconde enchère.

« Probablement » dit-elle.

– De plus de trois cents livres… quatre cents ?… cinq cents ?… »

Lady Janet fit un geste.

« Ce sera cinq cents livres, » dit-elle.

En dépit d'elle-même, la rougeur monta au visage de Grace et trahit son émotion.

Depuis sa plus tendre enfance, elle avait été habituée à voir les shillings et les pièces de six pences considérés avec une tristesse jalouse avant qu'on ne s'en dessaisît.

Elle n'avait jamais vu en la possession de son père beaucoup plus que cinq souverains d'or à la fois, non grevés de dettes criardes.

L'atmosphère dans laquelle elle avait vécu et respiré était l'atmosphère étouffante d'une pauvreté comme il faut.

Rien n'était moins édifiant à voir que l'impatience avide de ses yeux regardant Lady Janet, car elle doutait encore que Lady Janet fût réellement sérieuse en voulant lui donner cinq cents livres d'un trait de plume.

Lady Janet écrivit le chèque en un instant et le lui tendit par-dessus la table.

Les yeux brûlants de Grace dévorèrent cette ligne d'or :

Payez à moi-même ou au porteur cinq cents livres.

Et vérifièrent la signature qui était au-dessous :

Janet Roy.

Elle était sûre de l'argent, si elle voulait le prendre ; la mesquinerie ordinaire de son caractère prit le dessus.

Elle hocha la tête et laissa le chèque sur la table, s'inquiétant fort peu en apparence de le prendre ou de ne pas le prendre.

« Votre Seigneurie ne pense pas que je vais me précipiter sur ceci ? » dit-elle.

Lady Janet se renversa sur son siège et ferma les yeux.

La seule vue de Grace Roseberry la rendait malade.

Son esprit se remplit soudain de l'image de Mercy.

Il lui tardait de réjouir encore ses yeux de la vue de cette merveilleuse beauté, de remplir encore ses oreilles de la mélodie de cette douce voix.

« Je demande le temps de réfléchir… c'est ce que je dois à ma propre dignité, » continua Grace.

Lady Janet fit un signe d'ennui ; elle lui accordait, d'ailleurs, le temps de réfléchir.

« Je pense que le boudoir de Votre Seigneurie est toujours à ma disposition ? »

Lady Janet accorda silencieusement le boudoir.

« Et que les domestiques de Votre Seigneurie sont à mes ordres si j'ai besoin d'eux ? »

Lady Janet bondit sur son siège.

« Et pourquoi toute la maison ne serait-elle pas à vos ordres ? s'écria-t-elle furieuse. Ah ! laissez-moi ! »

Grace ne se trouva point blessée. Elle se sentit plutôt satisfaite… car c'était enfin un triomphe que d'avoir amené Lady Janet à une explosion si manifeste de colère.

Elle posa aussitôt une autre condition.

« Dans le cas où je me déciderais à accepter ce chèque, dit-elle, je ne puis, par dignité, accepter qu'il me soit remis autrement que fermé. Votre Seigneurie sera assez bonne pour le mettre sous pli, si cela est nécessaire. Je vous salue. »

Elle se dirigea lentement vers la porte ; regardant de côté et d'autre, d'un air de suprême dédain, les trésors artistiques sans prix qui décoraient les murailles.

Ses yeux tombèrent fièrement sur le tapis dont le dessin était l'œuvre d'un peintre français célèbre ; il semblait que ses pieds fissent acte de condescendance en voulant bien s'y poser.

L'audace avec laquelle elle avait fait son entrée dans la chambre avait été singulière ; elle n'en diminua rien, en sortant, mais, au contraire, elle redoubla d'insolence.

Au moment où la porte se referma derrière elle, Lady Janet se leva.

Indifférente au froid extérieur par ce rude jour d'hiver, elle se jeta à une fenêtre et l'ouvrit.

« Pouah ! s'écria-t-elle avec un frisson de dégoût, l'air même de cette chambre en est empesté. »

Puis elle retourna à sa chaise longue.

Son humeur changea encore une fois… Encore une fois son cœur était avec Mercy.

« Oh ! mon amour ! murmurait-elle, à quel point me suis-je abaissée !… me suis-je assez misérablement dégradée moi-même !… et tout cela pour vous !… »

Que d'amertume dans ce regard jeté en arrière !

Mais l'énergie naturelle de Lady Janet la ramena bientôt à un nouvel élan de défi et de courage.

« De quoi se plaint cette misérable ? s'écria la vieille dame. Tout ce que Mercy lui a fait elle le mérite ! Quant à Mercy, personne dans cette maison ne dira qu'elle m'a trompée. Elle ne m'a pas trompée… elle m'aime ! Qu'est-ce que cela me fait qu'elle ne m'ait pas donné son vrai nom ?

Elle m'a donné son cœur. Quel droit Julien a-t-il de se jouer de ses sentiments et de scruter ses secrets ? Ma pauvre enfant tentée et torturée ! Je n'écouterai pas sa confession. Elle ne dira pas un mot de la vérité à d'autres !… Je suis la maîtresse… je le lui défendrai ! »

Elle prit vivement une feuille de papier à lettre dans le tiroir, puis hésitant encore elle la rejeta sur la table.

« Pourquoi ne pas envoyer chercher ma chérie ? pensa-t-elle. Pourquoi écrire ?… Non ! Je ne puis me fier à moi !… Je n'ose pas encore la voir ! »

Elle reprit le morceau de papier et écrivit son second message à Mercy.

Cette fois, le billet commençait par une formule tendre et familière.

« MA CHÈRE ENFANT,

« J'ai eu le temps de réfléchir et de me calmer un peu depuis que je vous ai écrit pour vous prier de retarder l'explication que vous m'aviez promise. Je comprends parfaitement et j'apprécie les motifs qui vous ont conduite à vous interposer comme vous l'avez fait en bas, et maintenant je vous demande d'abandonner tout à fait cette explication. Elle serait, j'en suis sûre, pénible pour vous, et cela par bien des raisons dans lesquelles je n'ai nul désir d'entrer ; à quoi bon produire la personne dont vous parlez ? Je suis lasse de tout cela. Il n'y a désormais aucun besoin pour vous d'expliquer quoi que ce soit. L'étrangère dont les visites ici vous ont causé tant de peine et d'inquiétude ne nous importunera plus. Elle quitte l'Angleterre de son plein gré, après un entretien avec moi, et j'ai parfaitement réussi à la calmer et à la satisfaire. Pas un mot de plus, ma chère, ni à moi, ni à

mon neveu, ni à personne sur ce qui est arrivé aujourd'hui dans la salle à manger. Quand nous nous reverrons bientôt qu'il soit entendu entre nous que le passé est désormais et pour toujours ***enseveli dans l'oubli.*** Cela est non-seulement ma très-sérieuse prière… c'est, si cela est nécessaire, l'ordre formel de votre mère et amie.

« JANET ROY. »

« *P. S.* Je trouverai l'occasion de parler séparément à mon neveu et à Horace Holmcroft, avant que vous ne quittiez votre chambre. Ne craignez aucun embarras quand vous retournerez avec eux. Je ne vous demande pas de me répondre par écrit. Dites oui, à la femme de chambre qui vous portera ce billet, et je saurai que nous nous comprenons toutes les deux. »

Après avoir cacheté cette lettre, Lady Janet y mit l'adresse ordinaire :

À mademoiselle Grace Roseberry

Elle allait se lever pour sonner lorsque la femme de chambre parut avec un message du boudoir.

Le ton et le regard de cette femme montraient clairement que Grace lui avait adressé ses insolentes revendications aussi bien qu'à sa maîtresse.

« S'il vous plaît, Milady, la personne d'en bas désire… »

Lady Janet, fronçant le sourcil, interrompit la messagère dès le début.

« Je sais ce que la personne d'en bas désire. Elle vous a envoyé me demander par une lettre ?

– Oui, Milady.

– Rien de plus ?

– Elle a également envoyé un des valets de pied lui chercher un fiacre, Milady. Si Votre Seigneurie avait seulement entendu sur quel ton elle lui a parlé !… »

Lady Janet lui signifia d'un geste qu'elle ne voulait pas en apprendre davantage.

Elle renferma le chèque dans une enveloppe sans adresse.

« Portez-lui cela, dit-elle, et revenez près de moi. »

Refusant à Grace Roseberry de s'occuper plus longtemps d'elle, Lady Janet s'assit, tenant à la main la lettre qu'elle venait d'écrire à Mercy et réfléchissant sur sa position et sur les efforts que tant d'embarras exigeraient encore d'elle.

Poursuivant ses réflexions, elle vint à penser qu'un hasard pourrait mettre Horace et Mercy en présence, au premier moment, et que, dans l'état actuel de son esprit, Horace insisterait certainement pour obtenir une explication.

Or, Lady Janet avait juré que des explications il n'y en aurait point.

Mais cette rencontre serait un désastre.

Lady Janet en frémissait encore, quand la femme de chambre rentra.

« Où est M. Holmcroft ? demanda-t-elle.

– Je l'ai vu ouvrir la porte de la bibliothèque, Milady, tout à l'heure, à l'instant où je remontais.

– Était-il seul ?

– Oui, Milady.

– Allez le trouver, et dites-lui que j'ai besoin de le voir tout de suite. »

La femme de chambre courut exécuter cette seconde commission.

Lady Janet se leva avec indifférence et ferma la fenêtre qui était demeurée ouverte.

Son impatience de s'assurer d'Horace et de l'empêcher de voir Mercy la possédait à ce point qu'elle quitta la chambre et se rendit au-devant de la femme de chambre dans le corridor.

Horace se faisait excuser.

Milady lui renvoya sur-le-champ sa réponse péremptoire :

« Dites-lui qu'il m'obligera d'aller à lui s'il refuse de venir à moi. Ah ! attendez !… ajouta-t-elle, se souvenant de la lettre non remise. Envoyez-moi la femme de chambre de Mlle Roseberry. J'ai besoin d'elle. »

Demeurée seule encore une fois, Lady Janet alla et vint deux ou trois fois d'un bout à l'autre du corridor… puis soudain ennuyée de cette promenade, rentra dans son appartement.

Les deux femmes de chambre revinrent ensemble.

L'une ayant annoncé qu'Horace se soumettait et allait venir, fut congédiée.

Milady envoya l'autre à la chambre de Mercy avec sa lettre.

Une minute ou deux après cette dernière revint ; elle avait trouvé la chambre vide.

« Avez-vous quelque idée de l'endroit où peut se trouver Mlle Roseberry ?

– Non Milady. »

Lady Janet réfléchit encore un moment.

Si Horace se présentait promptement, elle serait sûre d'avoir réussi à le séparer de Mercy.

S'il tardait, ce retard était suspect, mais Milady était décidée à aller de sa personne à la recherche de Mercy dans les appartements de réception du rez-de-chaussée de la maison.

« Qu'avez-vous fait de la lettre ? demanda-t-elle.

– Je l'ai laissée sur la table de Mlle Roseberry, Milady.

– Très-bien. Restez à portée de la sonnette pour le cas où j'aurais encore besoin de vous. »

Une minute ne s'était pas écoulée que l'attente de Lady Janet avait pris fin.

Elle entendit un coup frappé à la porte par une main d'homme.

Horace entra vivement dans la chambre.

« Qu’est-ce que vous me voulez, Lady Janet ? demanda-t-il assez disgracieusement.

– Asseyez-vous, Horace, et vous le saurez. »

Horace n’accepta pas cette invitation.

« Excusez-moi, dit-il, si je vous avertis que je suis un peu pressé ?

– Pourquoi êtes-vous pressé !

– J’ai mes raisons pour désirer de voir Grace aussi vite que possible.

– Et moi, j’ai mes raisons, répliqua Lady Janet, pour désirer vous parler au sujet de Grace avant que vous ne la voyiez ; des raisons sérieuses. Asseyez-vous donc. »

Horace tressaillit.

« Des raisons sérieuses ? répéta-t-il. Vous m’étonnez.

– Je vous étonnerai encore bien davantage tout à l’heure. »

Leurs regards se croisèrent.

Horace remarqua dans la vieille dame des symptômes d’agitation qu’il ne lui avait jamais vus.

Son visage se rembrunit avec une expression de soudaine méfiance… et il prit un siège en silence.

CHAPITRE XXIV

LA LETTRE DE LADY JANET

Laissons ensemble Lady Janet et Horace Holmcroft et revenons à Julian et à Mercy dans la bibliothèque.

Un intervalle s'était écoulé… un long intervalle, mesuré à l'horloge lentement mortelle de l'attente… après que la voiture qui emmenait Grace Roseberry avait quitté la maison.

Les minutes se suivaient et le bruit des pas d'Horace continuait de ne pas se faire entendre sur les dalles de marbre du vestibule.

D'un commun accord, bien que tacite, Julian et Mercy évitaient de toucher au seul sujet auquel tous deux prenaient maintenant intérêt.

Leurs pensées étaient cruellement occupées et se perdaient en vaines conjectures sur la nature de l'entrevue qui avait lieu en ce moment dans la chambre de Lady Janet.

Ils essayèrent en vain de quelques propos indifférents… ils essayaient, ils échouaient et ils essayaient encore.

Pendant un dernier et plus long silence, un incident enfin se produisit.

La porte du vestibule fut doucement et subitement ouverte.

Était-ce Horace ?

Non… pas encore.

La personne qui venait d'entre-bâiller la porte n'était que la femme de chambre de Mercy.

« Milady vous envole ses compliments, mademoiselle, voulez-vous avoir la bonté de lire ceci tout de suite ? »

La fille venait de tirer de la poche de son tablier la seconde lettre de Lady Janet à Mercy, entourée d'une bande de papier bizarrement attachée à l'enveloppe avec une épingle.

Mercy détacha le papier et trouva sur le côté intérieur quelques lignes au crayon écrites en hâte de la main de Lady Janet.

Elle contenait ceci :

Ne perdez pas un moment, lisez ma lettre, Rappelez-vous bien ceci : Quand H… reviendra près de vous… affrontez-le nettement : ne dites rien.

Éclairée par les paroles d'avertissement que Julian lui avait adressées, Mercy n'eut pas grand'peine à trouver la véritable interprétation de ces lignes étranges.

Au lieu d'ouvrir immédiatement la lettre, elle arrêta la femme de chambre à la porte de la bibliothèque.

La défiance que faisaient concevoir à Julian les événements en apparence les plus insignifiants de la maison avait

passé de l'esprit du jeune ecclésiastique dans celui de Mercy.

« Attendez! dit-elle. Je ne comprends pas ce qui arrive en haut ; je veux vous demander quelque chose. »

La femme de chambre revint sur ses pas… mais d'un air embarrassé.

« Comment avez-vous su que j'étais ici ? demanda Mercy.

– Sa Seigneurie, mademoiselle, m'avait ordonné de vous porter la lettre il y a déjà quelque temps. Vous n'étiez pas dans votre chambre, et je l'avais laissée sur votre table.

– Je comprends. Mais comment êtes-vous venue me la remettre ici ?

– Milady m'a sonné, mademoiselle. Avant que j'aie eu le temps de frapper à sa porte, elle était sortie dans le corridor, avec ce petit morceau de papier dans sa main…

– De façon à vous empêcher d'entrer chez elle ?

– Oui, mademoiselle. Sa Seigneurie écrivit quelques mots en grande hâte sur le papier et me dit de l'attacher avec une épingle autour de la lettre que j'avais laissée dans votre chambre. Je devais vous les remettre toutes les deux ensemble et ne permettre à personne de les voir. « Vous trouverez Mlle Roseberry dans la bibliothèque, » m'a dit Sa Seigneurie, « courez… courez , vite… il n'y a pas un moment à perdre ! » Ce sont ses propres expressions, mademoiselle.

– Avez-vous entendu quelque bruit dans la chambre avant que Lady Janet ne sortît et ne vous rencontrât ? »

La femme de chambre hésita et regarda Julian.

« Je ne sais trop si je dois vous le dire, mademoiselle. »

Julian fit un mouvement comme pour sortir.

Mercy l'arrêta d'un geste.

« Vous savez bien que je ne vous causerai aucun embarras, dit-elle à la femme de chambre. Vous pouvez être parfaitement tranquille et parler devant M. Julian Gray. »

Ainsi rassurée la femme de chambre parla.

« Pour dire la vérité, mademoiselle, j'ai entendu M. Holmcroft dans la chambre de Milady. Sa voix résonnait comme s'il était en colère. Je puis même dire qu'ils étaient tous deux en colère… M. Holmcroft et Milady. »

Elle se retourna du côté de Julian.

« Et juste avant que Milady ne sortît, monsieur, j'ai entendu votre nom… comme si c'était à propos de vous qu'ils avaient une querelle ensemble. Je ne puis dire ce qu'il en est, je n'ai pas eu le temps de rien saisir. Je n'ai pas d'ailleurs écouté ; mais la porte était entre-bâillée, et les voix si fortes, que tout le monde devait entendre. »

Il était inutile de retenir plus longtemps cette femme.

Après lui avoir permis de se retirer, Mercy se retourna vers Julian.

« Pourquoi se sont-ils querellés à votre sujet ? » demanda-t-elle ?

Julian lui montra la lettre ouverte qu'elle avait à la main.

« Ceci peut contenir la réponse à votre question, dit-il. Lisez donc tandis que vous en avez le loisir. Milady a raison de vous recommander de ne point perdre de temps. »

Elle ouvrit l'enveloppe avec une singulière répugnance.

C'est le cœur brisé qu'elle lut les lignes par lesquelles Lady Janet, comme mère et comme amie, lui ordonnait absolument de ne pas faire la confession à laquelle elle s'était engagée dans l'intérêt sacré de la justice et de la vérité.

Un cri sourd de désespoir lui échappa devant cette cruelle complication de sa position et cette nouvelle barbarie imméritée du sort.

« Oh ! Lady Janet !… Lady Janet !… murmura-t-elle. Il n'y avait plus qu'une épreuve à me faire subir, plus qu'un surcroît possible à ma mauvaise destinée, et cela me vient de vous ! »

Elle passa la lettre à Julian.

Il la prit en silence ; son teint, de pâle qu'il était, devint livide ; ses yeux s'attachèrent à Mercy avec une ardente compassion, tandis qu'il lui rendait la lettre.

« Hélas ! dit-il, voilà qui aplanit tous nos doutes. Cette lettre dit ce que Lady Janet se proposait en envoyant chercher Horace, et pourquoi mon nom a été mêlé à leur conversation.

– Oh ! s'écria Mercy, je ne vous comprends pas. »

Il ne lui répondit pas immédiatement ; il s'assit près d'elle.

« Lady Janet a-t-elle ébranlé votre résolution ? demanda-t-il.

– Elle lui a donné plus de force, répondit Mercy, elle a ajouté une nouvelle amertume à mon remords. »

Mercy, sans s'en douter, venait d'être bien véhémente et bien touchante à la fois.

Sa nature souleva tous les généreux sentiments de Julian, et l'on sait si sa nature était généreuse.

Lui qui avait autrefois plaidé contre Mercy pour qu'elle se prît en pitié, par considération pour elle-même, allait plaider maintenant la compassion pour Lady Janet.

Avec une douce persuasion, il se rapprocha de la jeune femme et appuyant la main sur son bras, il lui dit :

« Ne la jugez pas trop sévèrement. Elle s'est abusée, malheureusement abusée. Elle est abusée sans cesse ; elle vous a sans cesse tentée. Pourtant est-il généreux, est-il même juste de la rendre responsable d'une faiblesse de son cœur ? Elle est au déclin de sa vie, elle ne peut éprouver une nouvelle affection ; elle ne pourra jamais vous remplacer. Envisagez sa douleur et ses craintes et vous verrez, comme je le vois, que c'est un noble motif qui l'égare. Pensez à son cœur blessé, à sa vie perdue, et dites-vous en lui pardonnant : Elle m'aime ! »

Les yeux de Mercy se remplirent de larmes.

« Je le dis, répondit-elle, non pas en lui pardonnant, car c'est moi qui ai besoin de pardon. Je le dis avec reconnaissance quand je pense à elle ; je le dis avec un redoublement de honte et de désespoir quand je pense à moi. »

Julian lui prit la main pour la première fois, il la regarda…

Il regardait sans mauvaise pensée son visage abattu ; il lui parla comme il lui avait parlé pendant cette entrevue mémorable qui les avait liés si étroitement l'un à l'autre, et qui avait fait de Mercy une femme nouvelle.

« Je ne puis imaginer d'épreuve plus cruelle, dit-il, que celle qui se présente maintenant à vous. La bienfaitrice à qui vous devez tout ne demande rien que votre silence. La personne que vous avez lésée n'est plus là pour stimuler votre résolution de parler ; Horace lui-même, à moins que je ne me trompe entièrement, ne vous obligera pas à l'explication que vous avez promise. La tentation de conserver votre fausse position dans cette maison est irrésistible, je le dis sans scrupule. Chère sœur et pauvre amie, pourrez-vous donc justifier la foi que j'ai mise en vous ? Êtes-vous toujours prête à avouer la vérité, même à présent que la crainte d'être découverte ne vous y encourage plus ? »

Elle leva la tête ; un feu tranquille, une sublime et inébranlable résolution brillaient de nouveau dans ses grands yeux.

Elle répondit doucement, et pas une note de sa voix ne faiblit.

« J'y suis prête.

– Vous ferez justice à la femme que vous avez frustrée, si indigne qu'elle se soit montrée à tous les yeux, alors même qu'elle n'est plus là pour vous démasquer ?

– Je ferai justice.

– Tout ce que vous avez gagné à cette fraude, vous le sacrifierez au devoir sacré de l'expiation, vous souffrirez tout alors même que vous offenseriez cette seconde mère, qui vous a aimée et qui a péché pour vous plutôt que de souffrir le mépris de vous-même ? »

La main de Mercy pressa la sienne ; de nouveau et pour la dernière fois, elle répondit :

« Je souffrirai tout ! »

La voix de Julian, déjà tremblante, lui manqua tout à fait.

On n'entendit plus sortir de ses lèvres qu'un faible murmure, comme s'il se parlait à lui-même et non à elle.

« Que Dieu soit béni pour ce grand jour ! dit-il, j'ai été de quelque utilité à une des plus nobles créatures de Dieu ! »

Mais quel fluide subtil, tandis qu'il parlait encore, passa tout à coup de sa main dans celle de Mercy, et fit tressaillir tous les nerfs de la jeune femme ?

Cette impression puissante se mêlait mystérieusement aux sensibilités les plus raffinées de sa nature ; et, doucement ouvrait son cœur au désir vague d'être aimée par un tel homme.

Une faible rougeur adorable dans sa délicatesse couvrit son visage et son cou ; sa respiration devint saccadée ; elle retira sa main de celle du jeune homme et soupira quand elle la sentit libre.

Il se leva brusquement et la quitta sans un mot, sans un regard ; il parcourut deux fois la chambre.

Quand il revint auprès de Mercy, il avait composé son visage, il était redevenu maître de lui.

Ce fut Mercy qui parla la première et revint à ce qui s'était passé dans la chambre de Lady Janet.

« Vous parliez d'Horace tout à l'heure, dit-elle, en des termes qui m'ont étonnée. Vous aviez l'air de croire qu'il ne m'obligerait pas à mon explication. Est-ce là une des conclusions que vous avez tirées de la lettre de Lady Janet ?

– Très certainement, répondit Julian, vous verrez cette conclusion comme je la vois si vous vous reportez pour un moment au départ de Grace Roseberry de la maison… »

Mercy l'interrompit.

« Pouvez-vous deviner comment Lady Janet a pu peser sur elle de façon à la faire partir.

– J'aimerais mieux ne pas le deviner… Il y a une expression dans la lettre de Lady Janet qui me donne à penser que Milady lui a offert de l'argent et qu'elle a accepté le marché.

– Oh ! je ne puis croire cela.

– Revenons à Horace. Une fois Mlle Roseberry hors de la maison, il ne reste plus qu'un sérieux obstacle sur le chemin de Lady Janet et à ses projets. Cet obstacle, c'est précisément Horace Holmcroft.

– Comment Horace pourrait-il être cet obstacle ?

– C'est bien clair. Il a pris l'engagement de vous épouser dans huit jours, et Lady Janet est résolue à le laisser, lui comme tout le monde, dans l'ignorance de la vérité. Elle le

fera sans scrupule, mais le sens inné de l'honneur n'est pas entièrement étouffé en elle ; elle ne pourra pas, elle n'osera pas souffrir qu'Horace fasse de vous sa femme sous la fausse impression que vous êtes la fille du Colonel Roseberry. Vous voyez la situation. D'un côté elle ne veut pas l'éclairer, d'un autre côté elle ne peut lui permettre de vous épouser aveuglément. Dans cette alternative que doit-elle faire ? Elle n'a qu'une ressource : ou persuader Horace ou l'irriter au point qu'il s'emporte lui-même, jusqu'à rompre l'engagement de son plein gré. »

Mercy l'arrêta.

« Ce que vous dites est impossible !… s'écria-t-elle avec véhémence, impossible !…

– Relisez la lettre, répliqua Julian, Milady vous dit clairement que vous n'aurez à redouter aucun embarras quand vous rencontrerez Horace. Si les mots ont un sens, ceux-ci veulent dire qu'il ne réclamera pas de vous la confidence que vous avez promis de lui faire. À quelle condition est-il possible pour lui de renoncer à le faire ! À cette seule condition que vous ayez cessé de représenter le premier et le suprême intérêt de sa vie. »

Mercy ne se sentit point ébranlée par ces derniers mots.

« Vous êtes injuste pour Lady Janet, dit-elle. »

Julian sourit tristement.

« Essayez d'envisager les choses, répondit-il, au point de vue de Lady Janet. Supposez-vous qu'elle croie ce manège indigne d'elle et qu'elle hésiterait à rompre votre mariage ? Pas le moins du monde. Au contraire, elle jure qu'en agissant ainsi elle vous donne une marque d'affection. Et certes

ce serait une marque d'affection que de vous épargner une confession humiliante et le chagrin de vous voir peut-être repoussée par l'homme que vous aimez. À mon avis, les projets de ma tante sont déjà presque accomplis. J'ai des raisons personnelles pour penser que Milady ira sans scrupule aussi loin qu'il le faudra . Le naturel d'Horace lui viendra en aide. »

L'esprit de Mercy recommençait de se troubler en dépit d'elle-même.

« Que voulez-vous dire par le naturel d'Horace ? fit-elle.

– Devez-vous bien me demander une explication plus claire ? dit-il en s'éloignant d'elle.

– Et pourquoi non ?

– Quand je dis que le naturel d'Horace aidera ma tante, je fais allusion à son indigne méfiance au sujet de l'intérêt que je vous porte. »

Elle tressaillit, mais elle admira tout bas la scrupuleuse délicatesse avec laquelle il s'était exprimé.

Un autre homme n'aurait pas été si attentif à l'épargner.

Un autre homme aurait dit nettement : Horace est jaloux de moi.

Julian n'attendit pas qu'elle lui répondit : il continua de son air grave :

« Pour la raison que je viens de vous dire, Horace sera promptement et aisément irrité au point de prendre un parti que, dans des moments plus calmes, il ne prendrait point. Jusqu'à ce que j'eusse entendu ce que votre femme de

chambre vous a dit, j'avais pensé, par égard pour vous, à me retirer avant qu'il ne vous rejoignit ici. À présent, je sais que mon nom a été prononcé et a déjà causé du mal, et je crois bon, par égard pour vous encore, de chercher à rencontrer Horace avant que vous le voyiez. Laissez-moi, si je le puis, le préparer à vous écouter, en détruisant d'abord dans son esprit tout sentiment de colère contre moi. Verriez-vous quelque objection à vous retirer dans la chambre voisine pendant quelques minutes pour le cas où il reviendrait dans la bibliothèque ? »

Le courage de Mercy se réveilla aussitôt.

Elle se refusa nettement à laisser les deux hommes ensemble.

« Ne me croyez pas insensible à votre bonté, dit-elle. Mais si je vous laissais avec Horace, je vous exposerais à être insulté, s'il vient. Mais vous ne le pensez point. Qui vous fait douter de son retour ?

– Son absence prolongée, répliqua Julian. Dans ma croyance, le mariage est déjà rompu. Horace peut s'être en allé comme s'en est allé Grace Roseberry. Vous pouvez ne jamais le revoir. »

Il n'avait pas achevé d'émettre cette opinion qu'il le vit contredit par l'événement.

Horace ouvrait la porte de la bibliothèque.

CHAPITRE XXV

LA CONFESSION

Il s'arrêta sur le seuil.

Son premier regard fut pour Mercy, le second pour Julian.

« Je le savais bien ! dit-il en affichant un calme sardonique. Si j'avais seulement pu persuader à Lady Janet de parler, j'aurais gagné cent livres. »

Il s'avança vers Julian, et passant tout à coup de l'ironie à la colère :

« Aimeriez-vous à savoir de quel pari il s'agissait ? demanda-t-il.

– Je préférerais vous voir en état de vous contenir en présence de cette dame, répondit Julian avec une véritable tranquillité, lui.

– J'offrais à Lady Janet de parier deux cents livres contre cent, poursuivit Horace, que je vous trouverais ici, faisant la cour à Mlle Roseberry. »

Mercy s'interposa avant que Julian pût répondre.

« Si vous ne pouvez parler sans insulter l'un de nous deux, dit-elle, je vous prie de ne pas vous adresser de préférence à M. Julian Gray. »

Horace s'inclina devant elle avec de grandes marques de respect moqueur.

« Veuillez bien ne pas vous alarmer… Je me suis engagé à être scrupuleusement courtois envers tous deux, dit-il. Lady Janet ne m'a permis de la quitter qu'à une condition, c'est que je lui fisse la promesse d'être d'une politesse sans reproche. Que puis-je faire de plus ? J'ai à traiter avec deux personnes privilégiées… un ecclésiastique et une femme. La profession de l'ecclésiastique le protège. Le sexe de la femme la défend. Je suis donc dans une situation tout à mon désavantage vis-à-vis de tous deux, vous le savez bien. Je vous demande de m'excuser si j'ai oublié un moment la profession de l'ecclésiastique et le sexe de la dame.

– Vous avez oublié plus que cela, dit Julian. Vous oubliez que vous êtes né gentilhomme et que vous avez été élevé en homme d'honneur. Quant à moi je ne vous demande pas de vous rappeler que je suis prêtre… je n'oppose ma profession à personne… je vous supplie seulement de vous rappeler de votre naissance et de votre éducation. C'était assez d'avoir cruellement et injustement soupçonné un vieil ami qui n'a jamais méconnu ce qu'il se devait à lui-même. Il est encore plus indigne de vous de faire éclater ces soupçons devant une femme que votre propre choix vous oblige à respecter. »

Il s'arrêta.

L'un et l'autre se mesurèrent des yeux un moment en silence.

Mercy les regardait tous les deux et ne pouvait se défendre de comparer la force morale de la dignité de Julian à la méchanceté et à l'irritabilité toutes féminines d'Horace.

Un dernier sentiment de fidélité loyale envers l'homme à qui elle avait été fiancée la poussait à les séparer tous deux avant qu'Horace ne se fût dégradé sans retour à ses yeux par une conduite plus violente encore envers Julian.

« Vous auriez mieux fait d'attendre pour me parler que nous fussions seuls, dit-elle à Horace.

– Certainement, répondit Horace avec un rire moqueur, si M. Julian Gray avait bien voulu le permettre. »

Mercy se tourna vers Julian avec un regard qui disait clairement :

« Ayez pitié de nous deux et laissez-nous ? »

« Désirez-vous que je me retire ? demanda-t-il.

– Ajoutez cela à toutes vos autres bontés pour moi, répondit-elle. Attendez-moi dans cette chambre. »

Elle indiquait du doigt la porte qui conduisait dans la salle à manger.

Julian hésita.

« Vous m'avez promis d'avoir recours à moi si je pouvais vous être bon à quelque chose ? dit-il.

– Oui, oui ! je ne l'ai point oublié. »

Elle le suivit tandis qu'il s'éloignait et lui dit rapidement à voix basse :

« Laissez la porte entre-bâillée. »

Julian ne répondit point.

Tandis que Mercy retournait près d'Horace, Julian entrait dans la salle à manger.

La seule concession qu'il pût lui faire, il la lui fit.

Il ferma la porte avec tant de précaution que la jeune femme, bien qu'elle eût l'oreille attentive, ne put s'apercevoir qu'il l'avait fermée.

Mercy n'attendit point qu'Horace prît la parole.

« Je vous ai promis une explication de ma conduite, dit-elle d'une voix qui tremblait un peu en dépit d'elle-même, je suis prête à remplir ma promesse.

– J'ai une question à vous poser auparavant, répliqua-t-il. Pouvez-vous dire la vérité ?

– Mettez-moi à l'épreuve. Interrogez-moi et vous jugerez.

– À l'épreuve, soit ! Êtes-vous ou n'êtes-vous pas en coquetterie avec Julian Gray ?

– Vous devriez rougir de me faire une pareille question !

– Est-ce là votre seule réponse ?

– Je ne vous ai jamais été infidèle, Horace, même en pensée. S'il en avait été autrement, ressentirais-je ma cruelle situation envers vous comme vous voyez que je la ressens maintenant ? »

Il sourit avec une amertume non déguisée.

« J'ai mon opinion sur votre fidélité et sur son honneur, dit-il. Vous ne pouvez pas même l'envoyer dans la chambre

voisine sans lui avoir parlé d'abord à l'oreille. C'est chose jugée. Au moins, vous savez que Julian Gray vous aime.

– M. Julian Gray ne m'a jamais dit un mot qui me le fit croire.

– Un homme peut montrer à une femme qu'il l'aime sans le lui dire. »

La patience de Mercy commençait à lui faire défaut.

Grace Roseberry elle-même ne lui avait pas parlé plus injurieusement de Julian qu'Horace ne le faisait à présent.

« Quiconque dit une telle chose de M. Julian Gray dit un mensonge ! répliqua-t-elle avec chaleur.

– Alors Lady Janet a menti, répondit Horace.

– Jamais Lady Janet n'a dit cela ! Lady Janet en est incapable !

– Elle peut ne l'avoir pas formulé en une phrase bien claire, mais jamais elle ne l'a nié quand je le lui ai dit… Je lui ai rappelé le temps où, pour la première fois, Julian Gray apprit de ma bouche que j'allais vous épouser : il fut alors si accablé qu'il se trouvait à peine en état d'être poli envers moi. Lady Janet était présente et n'a pu le nier. Je lui ai demandé si elle avait observé, depuis lors, des signes d'entente confidentielle entre vous deux. Elle n'a pu nier ces signes. Je lui ai demandé si elle vous avait jamais trouvés ensemble. Elle n'a pu nier qu'elle vous avait trouvés ensemble aujourd'hui même, dans des circonstances qui justifiaient le soupçon. Oui ! oui ! Vous avez beau vous mettre en colère ! Vous ne savez pas ce qui s'est passé là-haut. Lady Janet s'est appliquée à rompre notre mariage… et Julian Gray est au fond de toute cette comédie. »

Quant à Julian, Horace avait complètement tort.

Mais quant à Lady Janet, il répétait ce que Julian lui-même avait dit à Mercy.

Elle se sentit défaillir, mais elle ne voulut point céder.

« Je ne crois pas cela ! » dit-elle avec fermeté.

Il avança d'un pas, et fixa sur elle des yeux enflammés qui cherchaient à la pénétrer au fond de l'âme.

« Savez-vous pourquoi Lady Janet m'a envoyé chercher ? lui demanda-t-il.

– Non.

– Alors je vais vous le dire. Lady Janet est pour vous une amie zélée, il n'y a pas à le nier. Elle désirait me faire savoir qu'elle avait changé d'avis au sujet de l'explication que vous m'aviez promise de votre conduite. Elle m'a dit : « En y réfléchissant bien, je me suis convaincue qu'il n'y a pas besoin d'explication ; j'ai donné mes ordres formels à ma fille adoptive pour qu'aucune explication n'ait lieu entre vous. » Dites-moi si elle vous a donné un ordre semblable ?

– Oui.

– Maintenant prêtez-moi bien toute votre attention. J'ai attendu la fin du beau discours de Milady et je lui ai répondu : « Qu'ai-je à faire avec votre conviction ? » Lady Janet a un mérite… elle parle clairement. « Vous avez à vous y conformer », m'a-t-elle dit. « Vous devez considérer, comme moi, qu'il n'est besoin d'aucune explication et reléguer toute cette affaire dans l'oubli, à partir de ce moment » » « Êtes-vous sérieuse ? » ai-je demandé. « Parfaitement sérieuse. » « Dans ce cas, je dois informer Votre Seigneurie qu'elle me

demande plus qu'elle ne suppose. Elle me demande de rompre mon mariage avec Mlle Roseberry. Ou j'obtiendrai l'explication qu'elle m'a promise, ou je refuse de l'épouser. » Comment croyez-vous que Lady Janet a pris cela ? Elle a pincé les lèvres, étendu la main, m'a regardé comme pour me dire : À votre aise ! Refusez si cela vous fait plaisir ; pour moi cela m'est tout à fait indifférent !… »

Il s'arrêta un instant.

Mercy, de son côté, demeurait silencieuse : elle prévoyait ce qui allait arriver.

Trompé en supposant qu'Horace avait quitté la maison, Julian avait, cela ne faisait pas de doute, commis une autre erreur en concluant que Lady Janet l'avait poussé dans un piège pour l'amener à rompre le mariage.

« Jusqu'ici me comprenez-vous ? demanda Horace.

– Je vous comprends parfaitement.

– Je ne vous importunerai pas beaucoup plus longtemps, reprit-il. J'ai répondu à Lady Janet : « Soyez assez bonne pour vous prononcer catégoriquement. Persisterez-vous à tenir closes les lèvres de Mlle Roseberry ? » « Oui. Il n'y a pas besoin d'explication. Si vous êtes assez malheureux pour soupçonner votre fiancée, je suis assez juste pour avoir confiance en ma fille adoptive. » J'ai repris… et je vous demande d'accorder votre meilleure attention à ce que je vais maintenant vous dire… j'ai repris : « C'est un trait méchant que de m'accuser de la soupçonner. Je ne m'explique pas ses relations confidentielles avec Julian Gray, je ne m'explique pas son langage et sa conduite en présence de l'agent de police voilà tout. Je soutiens que c'est mon droit d'être satisfait sur ces deux points, je suis le fiancé, je serai

le mari. » Tel a été mon dernier mot. Je vous fait grâce de ce qui a suivi. Je vous répète seulement ce que j'ai dit à Lady Janet. Elle vous a ordonné de ne point parler. Si vous obéissez à ses ordres, je me dois à moi-même et je dois à ma famille de vous délier de votre engagement. Choisissez entre votre devoir envers Lady Janet et votre devoir envers moi. »

Il avait enfin dompté sa colère : il parlait avec dignité et il allait au but.

Sa position était inattaquable ; il ne demandait rien qu'il n'eût le droit de demander.

« Mon choix était fait, répondit Mercy lorsque je vous ai fait une promesse là-haut. »

Elle attendit un peu ; faisant de grands efforts pour se contenir elle-même sur le bord de l'abîme que la terrible révélation allait creuser.

Ses yeux s'abaissèrent devant ceux du jeune homme ; son cœur battit plus vite… mais elle lutta vaillamment.

Elle regarda sa situation avec un courage désespéré.

« Si vous êtes prêt à écouter, poursuivit-elle, je suis prête à vous dire d'abord qu'elle m'a fait insister pour que l'agent de police sortît de la maison. »

Horace leva la main en signe d'avertissement.

« Arrêtez, dit-il. Ce n'est pas là tout. »

Sa jalousie contre Julian lui troubla l'esprit et dès le début le mettait en méfiance, le faisait se méfier d'elle dès le principe.

Mercy semblait vouloir seulement éclaircir le fait de son intervention à propos de l'agent de police.

Quant à ses relations avec Julian, elle les avait de propos délibéré passées sous silence.

Immédiatement Horace en tira une conclusion peu généreuse.

« Ne nous méprenons ni l'un ni l'autre, dit-il. L'explication de votre conduite dans l'autre chambre est seulement une de celles que vous me devez. Vous avez quelque chose de plus à expliquer. Commençons par cela, s'il vous plaît. »

Elle le regarda avec une surprise non jouée.

« Que me demandez-vous ? » fit-elle.

Il répéta de nouveau sa réponse à Lady Janet.

« Je vous l'ai déjà dit, s'écria-t-il. Je ne m'explique pas vos relations confidentielles avec Julian Gray. »

La rougeur monta aux joues de Mercy, et ses yeux s'allumèrent.

« Ne revenons pas à cela ! s'écria-t-elle à son tour avec une soudaine explosion de dégoût. Pour l'amour de Dieu, ne me faites pas vous mépriser dans un pareil moment. »

L'entêtement d'Horace ne trouva dans cet appel à ses meilleurs sentiments qu'une nouvelle raison d'insister et plus brutalement que jamais.

« Je veux y revenir, » dit-il.

Elle avait résolu de tout endurer de lui… comme une juste expiation de la tromperie dont elle s'était rendue coupable.

Mais il n'était pas dans sa nature vive et spontanée, au moment où les premiers mots de sa confession tremblaient sur ses lèvres, de supporter la mesquinerie de ces indignes soupçons.

« Je refuse de m'abaisser et d'abaisser M. Julian Gray, en vous répondant, dit-elle.

– Réfléchissez bien à ce que vous faites, riposta l'opiniâtre jeune homme. Consultez-vous, avant qu'il ne soit trop tard !

– Vous avez entendu ma réponse. »

Ces paroles résolues, cette fière résistance semblèrent le rendre furieux.

Il la saisit violemment par le bras.

– Vous êtes aussi fausse que l'enfer ! s'écria-t-il. Tout est fini entre vous et moi ! »

Ces cris et ces menaces arrivèrent à travers la porte close jusque dans la salle à manger.

Cette porte s'ouvrit tout à coup.

Julian rentra dans la bibliothèque.

Il n'y avait fait encore que deux pas lorsqu'on frappa un coup à l'autre porte… à la porte qui ouvrait sur le vestibule.

L'un des valets de chambre parut, une dépêche télégraphique à la main.

Mercy fut la première à la voir.

C'était la réponse de la Supérieure à la lettre qu'elle lui avait envoyée au Refuge.

« Pour M. Julian Gray ? demanda-elle.

– Oui, mademoiselle.

– Donnez-la moi. »

Elle fit signe au domestique de se retirer et donna elle-même la dépêche à Julian.

« C'est sur ma demande qu'elle vous a été adressée, dit-elle. Vous reconnaîtrez le nom de la personne qui l'a envoyée et vous y trouverez une commission pour moi. »

Horace s'élança avant que Julian eût ouvert la dépêche.

« Une autre intelligence particulière entre vous ! dit-il. Donnez-moi cette dépêche. »

Julian le regarda avec un calme plein de mépris.

« Elle m'est adressée, à moi, » répondit-il.

Et il rompit l'enveloppe.

La dépêche qu'elle contenait était rédigée en ces termes :

« Je m'intéresse aussi profondément à elle que vous. Dites-lui que j'ai lu sa lettre et que je la recevrai au Refuge, comme autrefois, de tout mon cœur. J'ai affaire dans le voisinage. Je la prendrai moi-même chez lady Janet Roy. »

Ce message s'expliquait de lui-même.

Volontairement Mercy avait rendu l'expiation complète !

De son plein gré, elle allait retourner au martyre de son ancienne vie !

Étroitement obligé à ne pas laisser échapper un seul mot, pas un seul geste imprudent devant Horace, Julian se contint, mais le feu de l'admiration brillait dans ses yeux quand ils s'arrêtèrent sur Mercy.

Horace surprit ce regard.

Il essaya d'arracher la dépêche de la main de Julian.

« Donnez-moi cela, dit-il, je le veux ! »

Sans dire un mot, Julian le repoussa.

Rendu fou par la colère, Horace leva la main…

« Donnez-moi cela, répétait-il entre ses dents serrées, ou vous vous en repentirez ! »

– Donnez… donnez !… à moi ! dit Mercy se plaçant soudain entre eux.

Julian lui rendit la dépêche.

Mercy se retourna et l'offrit à Horace : son regard était assuré, sa main ne tremblait pas.

« Lisez, » dit-elle.

Toujours fidèle à sa généreuse nature, Julian eut pitié de l'homme qui l'avait insulté ; son grand cœur ne se rappelait que l'ami des jeunes années.

« Épargnez-le ! dit-il à Mercy. Souvenez-vous qu'il n'est pas préparé. »

Elle ne prononça pas une parole ; elle ne fit pas un mouvement.

Rien ne l'émouvait plus ; sa résignation au sort avait quelque chose de stoïque et de surnaturel.

Elle savait que le moment était venu.

Julian en appela, cette fois, à Horace lui-même.

« Ne lisez pas cela ! s'écria-t-il. Écoutez ce qu'elle a d'abord à vous dire ! »

Horace lui répondit par un geste méprisant.

Il dévorait mot à mot la dépêche de la Supérieure.

Il releva la tête et jeta des yeux hagards autour de lui, quand il eut tout lu.

Un horrible changement s'était fait sur son visage quand il le tourna vers Mercy.

La jeune femme se tenait entre les deux hommes, rigide comme une statue.

La vie semblait éteinte dans tout son être, sauf pourtant dans ses yeux, qui demeuraient fixés sur Horace, fermes et étincelants.

Ce silence fut seulement rompu par le sourd murmure de la voix de Julian, qui avait caché son visage dans ses mains… il priait.

Horace parla… le doigt posé sur la dépêche.

Comme son visage, sa voix était entièrement changée ; le ton en était bas et tremblant.

Personne n’eût cru que c’était là Horace Holmcroft, si prompt d’ordinaire et si emporté.

« Qu’est-ce que cela signifie ? demanda-t-il à Mercy. Cette dépêche ne peut être pour vous ?

– C’est pour moi.

– Qu’avez-vous à faire avec un Refuge ? »

Sans que son visage changeât désormais, sans un geste, sans un mouvement, elle prononça les paroles fatales :

« Je suis venue d’un Refuge et je retourne dans un Refuge. M. Horace Holmcroft, je suis Mercy Merrick. »

CHAPITRE XXVI

GRAND CŒUR ET PETIT CŒUR.

Il y eut un moment de silence bien plus long que le premier.

Les minutes s'écoulaient… et tous trois demeuraient muets, n'osant même se regarder.

Les paroles de supplication expiraient sur les lèvres de Julian, et sa chaude énergie accoutumée lui faisait défaut ; il se sentait écrasé sous l'accablante oppression de l'attente.

La première diversion qui eut lieu dans la chambre, le premier signe de vie que donnèrent les trois acteurs de ce terrible drame, vint de Mercy.

Incapable de supporter l'effort prolongé de se tenir debout, elle chercha des yeux une chaise et s'y laissa tomber.

Aucune autre marque d'émotion ne lui échappa.

Elle s'assit… la torpeur mortelle de la résignation continuait d'être peinte sur son visage.

Elle attendait silencieusement la sentence d'Horace.

Ne venait-elle pas de lui jeter au visage toute la terrible confession de la vérité en un seul mot !

Julian leva la tête au moment où Mercy s'affaissa sur cette chaise.

Ce fut Horace qu'il regarda s'avançant vers lui, d'un air de fantôme qui marche.

Julian effrayé s'adressa tout à coup à Mercy.

« Parlez-lui, dit-il. Rappelez-le à lui avant qu'il ne soit trop tard !

– Qu'ai-je à lui dire de plus ? demanda-t-elle d'une voix basse et fatiguée. Ne lui ai-je pas tout dit en lui apprenant mon nom ? »

Ces quelques paroles réveillèrent Horace, et cette voix altérée le fit tressaillir.

Il s'approcha de Mercy.

Son visage exprimait maintenant une sombre surprise.

Il posa la main sur l'épaule de la jeune femme.

Il resta un moment ainsi en la considérant en silence : puis son esprit tout entier, son seul espoir désormais, se reportèrent sur Julian.

Sans ôter sa main de dessus l'épaule de la jeune femme, sans détourner les yeux de Mercy, il parla pour la première fois depuis que le coup fatal était tombé sur lui.

« Où est Julian ? demanda-t-il.

– Je suis là, Horace… près de vous.

– Voulez-vous me rendre un service ?

– Certainement. À quoi puis-je vous être bon ? »

Horace réfléchit un peu avant de répondre.

Sa main, cette fois, quitta l'épaule de Mercy ; il se frotta le front comme pour se rappeler ses pensées.

Il prononça d'abord quelques mots inintelligibles.

« Je crois, Julian, reprit-il, que j'ai été quelque peu blâmable. Je vous ai dit des mots durs. Il y a quelque temps déjà. Je ne me rappelle pas clairement de quoi il s'agissait. Mon caractère a été un peu trop mis à l'épreuve dans cette maison ; je n'ai jamais été habitué au genre de choses que l'on trouve ici… des secrets, des mystères, de honteuses querelles de bas étage. Nous n'avons ni secrets, ni mystères chez moi. Quant à des querelles… c'est ridicule. Ma mère et mes sœurs sont des femmes parfaitement bien élevées, vous les connaissez ; ce sont des personnes bien nées. Quand je suis avec *elles* je n'ai pas d'inquiétudes. Je ne suis pas harassé, chez moi, de doutes sur la véritable condition des gens, par la confusion des noms, l'intrigue, et le reste. J'ai peur que le contraste ne pèse un peu trop sur mon esprit et ne le bouleverse. Je deviens plus méfiant dans cette maison… tout m'y inspire des doutes et des craintes que je ne puis surmonter : des doutes sur vous, des craintes sur moi-même ; c'est pour moi que je crains à présent. J'ai besoin que vous m'aidiez. Dois-je m'excuser d'abord ?

– Pas un mot. Dites-moi ce que j'ai à faire pour vous secourir. »

Pour la première fois Horace tourna la tête du côté de Julian.

« Regardez-moi bien, dit-il. Est-ce que vous n'êtes pas persuadé que j'ai l'esprit tout à fait à l'envers ? Dites-moi la vérité, mon vieux camarade.

– Vos nerfs sont un peu ébranlés, Horace. Rien de plus. »

Horace réfléchit ; encore, après cette réponse ; ses regards restaient anxieusement fixés sur le visage du jeune ministre.

« Mes nerfs sont un peu ébranlés, répéta-t-il. C'est vrai, je sais qu'ils sont ébranlés. J'aimerais, si vous n'y voyez pas d'objection, à m'assurer que ce n'est rien de pire. Voulez-vous m'aider à éprouver si ma mémoire est en bon état ?

– Je ferai tout ce qui vous plaira.

– Ah ! vous êtes un brave ami, Julian… et un ami clairvoyant aussi, et c'est ce qu'il faut à cette heure. Regardez. Je dis que depuis une semaine environ les tourments ont commencé ici. Est-ce bien cela ?

– Oui.

– Les tourments sont arrivés en même temps qu'une femme qui venait d'Allemagne, une étrangère pour nous, qui se comporta très-violemment, ici, dans la salle à manger. Est-ce encore bien cela ?

– Parfaitement.

– Cette femme prenait les choses de très-haut. Elle prétendit que le colonel Roseberry… non, je veux être strictement exact… elle prétendit que feu le colonel Roseberry était son père. Elle raconta une ennuyeuse histoire, disant qu'on lui avait volé ses papiers et son nom, que la coupable était un imposteur qui avait pris sa place. Elle dit que le nom de l'imposteur était Mercy Merrick. Après quoi, elle avança une chose hardie qui dépassait tout le reste ; elle indiqua la dame qui avait promis d'être ma femme, et déclara que

c'était elle qui était Mercy. Dites-moi encore si c'est exact ou si je me trompe ? »

Julian lui répondit encore affirmativement.

« Vous ne vous trompez pas , Horace. »

Horace continua, parlant avec plus de confiance et plus d'animation qu'il n'avait encore fait.

« Maintenant écoutez ceci, Julian, je vais passer de ce qui est arrivé il y a une semaine à ce qui vient d'arriver il n'y a pas plus de cinq minutes. Vous étiez présent ; je veux savoir si vous avez aussi entendu cela. »

Il s'arrêta et sans cesser de regarder Julian il montra du doigt Mercy, qui était derrière lui.

« Voici la dame qui a promis de m'épouser, reprit-il. L'ai-je ou ne l'ai-je pas entendu dire qu'elle était sortie d'un Refuge et qu'elle allait y retourner ? L'ai-je ou ne l'ai-je pas entendu reconnaître devant moi que son nom était Mercy Merrick ? Répondez, Julian, mon cher ami, répondez-moi en souvenir du vieux temps. »

Sa voix tremblait en prononçant cette prière.

Sous la pâleur de son visage apparaissaient les premiers symptômes de son émotion, qui, enfin, se faisait jour.

Son esprit, d'abord anéanti, se ravivait un peu.

Julian entrevit l'occasion d'aider à le lui rendre tout à fait ; il le prit doucement par le bras et lui montra Mercy à son tour.

« Voilà votre réponse ! dit-il. Regardez !… et prenez pitié d'elle. »

Mercy n'avait pas essayé de les interrompre : elle avait encore changé de position sur son siége, elle remuait elle vivait, mais elle n'avait point de voix.

Il y avait une table à côté de la chaise ; ses bras étendus s'y appuyaient.

Sa tête était retombée sur ses bras et son visage était caché dans ses mains.

Julian disait donc vrai ; l'abandon désespéré de cette attitude, était assez éloquent et parlait à Horace comme aucun langage humain n'aurait pu le faire.

Horace la regarda.

Une rapide convulsion de la douleur agita les muscles de son visage.

Il se retourna encore une fois vers le fidèle ami qui lui avait pardonné, et laissant tomber sa tête sur l'épaule de Julian, il éclata en sanglots.

Mercy se redressa d'un air égaré, les regardant tous les deux.

« Ô Dieu ! s'écria-t-elle, qu'ai-je fait ? »

Julian la rassura d'un geste.

« Vous m'avez aidé à le sauver, dit-il. Laissez ses pleurs suivre leur cours. Attendez. »

Il passa un bras autour de la taille d'Horace pour le soutenir.

Cette mâle tendresse, ce noble pardon des injures passées émurent Mercy jusqu'au cœur.

Elle retourna à sa chaise.

La honte et le chagrin l'écrasaient encore une fois, et de nouveau elle cacha son visage.

Julian conduisit Horace à un siège et attendit silencieusement près de lui que le jeune homme fût devenu le maître de ses larmes.

Horace prit avec reconnaissance la main amicale qui l'avait soutenu, et dit avec la douceur d'un enfant :

« Merci, Julian, je vais mieux.

– Êtes-vous assez bien remis pour écouter ce qu'on vous dira ? demanda Julian.

– Oui. Est-ce que vous voulez me parler ? »

Julian, sans répondre immédiatement, retourna près de Mercy.

« Le moment est venu, lui dit-il. Confessez-lui tout… sincèrement, sans réserve, comme vous me le confesseriez à moi. »

Elle frissonnait tandis qu'il lui parlait.

« Ne lui en ai-je pas dit assez ? demanda-t-elle, voulez-vous que je lui brise le cœur ? Regardez-le ! Voyez ce que j'ai déjà fait ! »

Horace recula devant l'épreuve aussi bien que Mercy elle-même.

« Non !… non… Je ne puis l'écouter ! je n'ose l'écouter !… » s'écria-t-il.

Et il se leva pour quitter la chambre.

Julian avait pris la bonne œuvre en main : il n'hésita pas un instant à l'accomplir jusqu'au bout.

Horace l'avait aimée… Julian apprenait maintenant pour la première fois avec quelle tendresse.

Et qui disait qu'elle n'obtiendrait pas son pardon s'il lui était permis de plaider sa cause ?

Ah ! ce pardon d'Horace, ce serait la mort de l'amour qui remplissait en secret le cœur de Julian.

Mais il n'hésita pas une seconde.

Avec une résolution à laquelle l'homme le plus fort n'aurait pas résisté, il prit Horace par le bras et le reconduisit à sa place.

« Pour l'amour d'elle et pour l'amour de vous, ne la condamnez pas sans l'entendre, dit-il avec fermeté. On a essayé de la tenter et de la décider à vous tromper. Tentation cruelle qui n'a pas été la seule ; elle a résisté à toutes. Ne craignant plus d'être découverte, armée d'une lettre de sa bienfaitrice qui l'aime et qui lui ordonnait de se taire, menacée ou plutôt sûre de perdre tout ce qui, pour une femme, fait le charme de la vie, si elle confesse son passé… n'est-ce point par conscience et pour l'amour de la vérité ? Ne mérite-t-elle rien à vos yeux en retour ? Respectez-la, Horace… et écoutez-la. »

Horace se soumit.

Julian se tourna vers Mercy.

« Vous m'avez permis de vous guider jusqu'à présent, dit-il. Voulez-vous m'accepter encore pour guide ? »

Les yeux de Mercy s'abaissèrent devant les siens ; son sein se souleva.

L'influence que Julian avait sur elle conservait toute sa force.

Elle inclina la tête en signe de muette soumission.

« Dites-lui, continua Julian d'un ton de prière et non de commandement, dites-lui ce qu'a été votre existence. Dites-lui comment vous avez été éprouvée et tentée, sans un seul ami auprès de vous pour vous faire entendre les paroles fortifiantes qui vous auraient pu sauver. Puis, ajouta-t-il en se levant, qu'il vous juge, alors !… s'il le peut !… »

Il essaya de la conduire à travers la chambre plus près d'Horace.

Mais la soumission de la pauvre femme avait des bornes.

À moitié route, elle s'arrêta et refusa d'aller plus loin.

Julian lui offrit une chaise.

Elle refusa de s'y asseoir.

Appuyée d'une main sur le dossier de la chaise, elle attendait un mot d'Horace qui lui permit de parler.

Toujours résignée à l'épreuve !

Son visage était calme ; son esprit était libre.

Elle avait subi la plus rude de toutes les humiliations… elle avait avoué son nom.

Il ne lui restait plus qu'à montrer sa gratitude à Julian en accédant à ses souhaits et à demander pardon à Horace avant qu'ils ne se séparassent pour toujours.

D'ailleurs, dans un moment, la Supérieure du Refuge allait arriver… et alors tout serait fini.

Horace la regarda, mais à contre-cœur.

Leurs yeux se rencontrèrent.

Il éclata tout-à-coup.

Sa violence naturelle reparaissait.

« Même à présent ! s'écria-t-il, je ne puis croire cela ! Est-il vrai que vous n'êtes pas Grace Roseberry ?… Ne me regardez pas ? Dites un mot… oui ou non !

– Oui.

– Vous avez fait ce que cette femme vous accusait d'avoir fait ?… Dois-je le croire ?…

– Vous devez le croire, monsieur ! »

Toute la faiblesse du caractère d'Horace se révéla sur cette réponse.

« Infâme ! s'écria-t-il. Quelle excuse pouvez-vous faire valoir pour la cruelle déception que vous m'avez fait subir ? Femme indigne !… trop indigne !… Rien ne peut vous excuser ! »

Elle accepta ces reproches outrageants sans faiblir.

« J'ai mérité cela ! se dit-elle, j'ai tout mérité ! »

Julian prit encore une fois sa défense.

« Attendez ; avant de juger qu'il n'y a pas d'excuse pour elle, Horace, dit-il. Rendez-lui justice, si vous ne pouvez lui accorder davantage. Je vous laisse ensemble. »

Il se dirigea vers la porte de la salle à manger.

La faiblesse d'Horace se trahit encore une fois.

« Ne me laissez pas seul avec elle, s'écria-t-il. Ce supplice est plus que je ne puis supporter. »

Julian regarda Mercy.

Le visage de la jeune femme s'éclaira faiblement.

Cette passagère expression de soulagement lui fit voir combien vraiment il lui serait secourable s'il consentait à demeurer dans la chambre.

L'embrasure de la grande fenêtre centrale de la bibliothèque lui offrait un lieu de retraite.

S'il occupait cette place, ils pourraient, à leur gré, tenir ou ne pas tenir compte de sa présence.

« Je resterai avec vous, Horace, aussi longtemps que vous le désirerez, » dit-il.

Après quoi il se rendit à la croisée, mais il s'arrêta devant Mercy.

Sa prompte et délicate intuition lui dit qu'il pouvait encore la servir.

Un mot pouvait lui montrer la plus courte et la moins cruelle manière d'aborder sa confession.

« La première fois que je vous ai rencontrée, dit-il, j'ai vu que votre existence avait eu ses peines. Apprenez-nous comment ces peines ont commencé ? »

Puis il se retira dans l'embrasure de la fenêtre.

Comme dans cette fatale soirée ou Mercy Merrick et Grace Roseberry s'étaient rencontrées dans la chaumière française, Mercy Merrick jeta un long regard sur le purgatoire terrestre de sa vie passée, et commença sa triste histoire simplement, la sincérité au cœur et sur les lèvres, en ces termes :

CHAPITRE XXVII

NOVIGAT DE MAGDELEINE

« M. Julian Gray m'a dit de lui dire et de vous dire, monsieur Holmcroft, comment mes malheurs ont commencé.

« Ils ont commencé avant que je ne puisse m'en souvenir.

« Ils ont commencé avec ma naissance.

« Ma mère, comme je le lui ai entendu dire, cent fois, perdit son avenir, quand elle était encore jeune fille, par un mariage avec un des domestiques de son père… le groom qui montait à cheval avec elle.

« Elle endura la punition ordinaire d'une conduite semblable à la sienne.

« Après un temps très-court, elle et son mari étaient séparés…

« Mais elle avait sacrifié à cet homme la totalité de la petite fortune qu'elle possédait en propre.

« En recouvrant sa liberté, ma mère avait à se procurer son pain quotidien.

« Sa famille refusa de la reprendre.

« Elle s'attacha à une troupe de comédiens ambulants.

« Elle gagnait ainsi juste le pain, quand mon père la rencontra par hasard.

« C'était un homme de haut rang ; orgueilleux de sa position, et bien connu dans la société de cette époque, pour ses talents célèbres et ses goûts raffinés.

« Sa beauté le fascina.

« Il lui fit quitter la troupe de comédiens et l'entoura de tout le luxe qu'une femme peut désirer dans une maison à elle.

« Je ne sais pas combien de temps ils vécurent ensemble.

« Je sais seulement que mon père au moment où remontent mes premiers souvenirs, l'avait abandonnée.

« Elle avait éveillé ses soupçons sur sa fidélité…

« Soupçons cruellement injustes pour elle, ainsi qu'elle me l'a déclaré à son lit de mort.

« Je la crus, parce qu'elle était ma mère ; mais je ne puis espérer que les autres soient si crédules… je ne puis que répéter ce qu'elle m'a dit.

« Mon père la laissa absolument sans un sou ; il ne la revit jamais, et refusa même de se rendre auprès d'elle, quand elle l'en fit prier, au moment de rendre le dernier soupir.

« Elle était retournée parmi les acteurs ambulants à l'époque où mes premiers souvenirs me la rappellent.

« Ce ne fut pas un temps heureux pour moi.

« J'étais l'enfant gâtée et le joujou des pauvres acteurs.

« À cinq ans, j'étais dans ce qu'on appelle ***le métier,*** et je m'étais fait une pauvre petite réputation dans les baraques des foires de campagne.

« À cet âge M. Holmcroft, je vivais déjà sous un nom d'emprunt… le plus joli nom qu'on avait pu inventer pour ***bien figurer sur les affiches !***

« Quelquefois, dans les mauvaises saisons, nous avions de terribles luttes à supporter pour soutenir le corps et l'âme.

« Apprendre à chanter et à danser en public signifiait souvent apprendre à endurer la faim et le froid : c'est l'apprentissage du théâtre.

« Et pourtant, j'ai déjà assez vécu pour considérer comme le plus heureux temps de ma vie, le temps que j'ai passé avec ces comédiens.

« J'avais dix ans quand tomba sur moi le premier malheur sérieux dont je puis me souvenir.

« Ma mère mourut épuisée au printemps de sa vie.

« Peu de temps après la troupe ambulante, à bout de ressources après une succession de mauvaises saisons, se dispersa.

« Je me trouvais dans le monde, pauvre abandonnée, sans nom, sans un sou, ayant pour seul héritage… Dieu sait que je puis en parler sans vanité après avoir passé par tant d'épreuves !… la beauté de ma mère.

« Mes seuls amis étaient les pauvres acteurs mourant de faim.

« Deux d'entre eux, le mari et la femme, obtinrent des engagements dans une autre troupe, et je fus comprise dans le marché.

« Le nouveau directeur qui m'employait était un ivrogne et un brutal.

« Un soir, je commis une erreur insignifiante dans le cours de la représentation… et je fus frappée pour cela d'une façon sauvage.

« J'avais peut-être aussi hérité d'une partie du caractère de mon père… sans qu'il m'eût transmis, je l'espère, son impitoyable nature.

« Quoiqu'il en soit, je résolus, sans penser à ce qui m'en adviendrait, de ne plus servir l'homme qui m'avait frappé.

« J'ouvris la porte de notre misérable logement au point du jour, et, à dix ans, mon petit paquet à la main, je me trouvai seule sur la terre.

« Ma mère m'avait confié, à ses derniers moments, le nom de mon père et l'adresse de sa maison à Londres.

« – Il aura peut-être quelque compassion pour toi, m'avait-elle dit, quoiqu'il n'en ait jamais eu pour moi : Fais-en l'épreuve.

« J'avais quelques sous, les derniers et pitoyables restes de mes gages, dans ma poche, et je n'étais pas loin de Londres.

« Mais jamais je ne suis allée chez mon père.

« Tout enfant que je fusse, j'aurais enduré la faim et je serais morte cent fois plutôt que de m'adresser à lui.

« J'avais tendrement aimé ma mère.

« Je haïssais l'homme qui s'était éloigné d'elle au moment où elle gisait sur son lit de mort.

« Est-ce que cette confession vous révolte ? Vous me regardez, M. Holmcroft ?

« Attendez, monsieur.

« Il me semble que ce que je viens de dire ne me condamne pas comme une créature sans âme, dès mes plus jeunes années ?

« Qu'est-ce qu'un père pour un enfant, quand cet enfant ne s'est jamais posé sur ses genoux et n'a jamais reçu de lui un présent ou un baiser ?

« Si nous nous étions rencontrés sur la voie publique, nous ne nous serions pas reconnus l'un l'autre.

« Peut-être, plus tard, quand je mourais de faim dans Londres, ai-je demandé l'aumône à mon père sans le savoir… et peut-être a-t-il jeté un sou à sa fille pour s'en débarrasser, sans le savoir davantage.

« Y a-t-il rien de sacré dans les relations entre le père et l'enfant, quand ces relations sont celles dont je vous parle ?

« Les fleurs des champs même ne peuvent pousser sans lumière et sans air pour les vivifier.

« Comment l'amour d'un enfant peut-il grandir si rien ne l'a fait germer ?

« Mes petites épargnes auraient été bientôt épuisées, même si j'avais eu l'âge et la force de les protéger moi-même.

« J'étais crédule et sans défense, tout me fut pris par des Bohémiens.

« Je n'avais pas à me plaindre : ils me donnaient du pain et un abri sous leurs tentes, et ils se servaient de moi comme ils pouvaient.

« Au bout de quelque temps les mauvais jours vinrent aussi pour eux.

« Les uns furent emprisonnés, le reste dispersé.

« C'était la saison de la cueillette du houblon.

« Je trouvai du travail avec des moissonneurs.

« La récolte faite, je vins à Londres avec mes nouveaux amis.

« Je ne veux ni vous ennuyer ni vous affliger en m'étendant davantage sur cette misérable partie de mon enfance.

« C'est assez de vous dire que je tombai de plus bas en plus bas, jusqu'à arriver enfin à vendre des allumettes dans les rues.

« L'héritage de ma mère, ma funeste beauté, me rapporta bien des sous que jamais mes allumettes n'auraient fait sortir des poches des passants si j'avais été une enfant laide.

« Ma figure, destinée à être plus tard le plus grand de mes malheurs, était mon meilleur ami dans ce temps-là.

« Ne trouvez-vous pas quelque chose, M. Holmcroft, dans l'existence que j'essaie à présent de vous dépeindre, qui vous fasse souvenir d'un jour ou nous nous promenions ensemble, il n'y a pas longtemps ?

« Je vous ai surpris et fâché, et à cette époque il ne m'était pas possible de vous expliquer ma conduite.

« Vous rappelez-vous la petite mendiante, qui tenait un pauvre bouquet fané dans sa main qui courut après nous pour nous demander l'aumône.

« Je vous scandalisai parce qu'il m'arriva d'éclater en larmes quand l'enfant nous demanda de lui acheter un morceau de pain.

« Vous savez maintenant pourquoi j'étais si affligée pour elle.

« Vous savez pourquoi je n'ai pas craint de vous contrarier et de vous blesser, le lendemain, en manquant à une invitation que m'avait adressée votre mère et vos sœurs pour aller voir cette enfant dans son misérable logement.

« Après ce que je vous ai révélé, vous admettez bien que ma pauvre petite sœur en adversité avait les premiers titres à mes yeux.

« Continuons.

« Je suis fâchée si je vous ai affligé.

« Les vagabonds des rues ont un moyen toujours à leur portée de faire connaître leurs souffrances à leurs semblables riches et charitables.

« Ils n'ont qu'à enfreindre la loi… et à paraître en public devant un tribunal.

« Si les circonstances dans lesquelles se produit leur délit sont d'une espèce intéressante, ils y gagnent un second avantage ; un article dans les journaux va parler d'eux dans toute l'Angleterre.

« Oui, cela est ainsi, je connais la loi.

« Elle ne me protégeait guère, tant que je la respectais ; mais en deux différentes occasions elle devint ma meilleure amie, parce que je la mis au défi.

« Mon premier crime heureux fut commis par moi à l'âge de douze ans.

« C'était le soir.

« J'étais à moitié morte de besoin ; il pleuvait à torrents, la nuit venait.

« Je mendiai… ouvertement, à haute voix, comme un enfant qui a faim peut seul avoir la hardiesse de le faire.

« Une vieille dame en voiture, à la porte d'un magasin, se plaignit de mon importunité.

« Le policeman fit son devoir.

« Cette nuit-là la loi me donna un souper et un gîte au poste de police.

« Je parus devant le magistrat, et interrogée par lui, je lui contai sincèrement mon histoire.

« C'était l'histoire quotidienne de milliers d'enfants tels que moi ; mais il y avait un élément particulier d'intérêt dans celle-ci.

« Je disais avoir eu un père, il était mort à cette époque, qui avait été un homme de haut rang : et je confessai aussi ouvertement que le reste comment je ne m'étais jamais adressée à lui pour lui demander son appui, par ressentiment du traitement qu'il avait infligé à ma mère.

« Cet incident était nouveau, à ce que je crois.

« Il amena la publication de mon ***affaire*** dans les journaux.

« Les journalistes servirent encore mes intérêts en me représentant comme ***jolie et intéressante***.

« On envoya des souscriptions au magistrat.

« Un bienveillant ménage dans une position respectable, vint me voir à la maison de travail.

« Je produisis sur le mari et la femme une impression favorable… particulièrement sur cette dernière.

« J'étais sans amis… je n'avais pas de parents désagréables pour me suivre et me réclamer plus tard.

« La dame n'avait pas d'enfants ; le mari était un brave et digne homme.

« Ils firent la demande de m'emmener avec eux en prenant l'engagement de m'apprendre le service.

« J'ai toujours aspiré… et le sort m'a trahi… à m'élever au-dessus de ma condition dans la vie.

« Peut-être un peu de l'orgueil de mon père est-il au fond de ce sentiment qui s'agitait en moi sans cesse et qui est comme une partie de ma nature.

« C'est lui qui m'a amené dans cette maison d'où il sortira avec moi.

« Est-ce une malédiction ou une bénédiction sur la malheureuse que vous voyez devant vous ?

« Je ne suis pas capable de le dire.

« La première nuit que je passai dans ma nouvelle demeure, je pensais :

« – Ils m'ont pris pour servante ; je serai mieux ; ils finiront par faire de moi leur enfant.

« Avant que je n'eusse passé une semaine au logis, j'étais la compagne favorite de la dame, pendant le temps que son mari passait à sa maison de commerce.

« C'était une femme tout à fait accomplie ; grandement supérieure en instruction à son mari, et, malheureusement pour elle, sa supérieure aussi par le nombre des années.

« Tout l'amour était de son côté.

« D'ailleurs, sauf quelques occasions où il excitait sa jalousie, ils vivaient ensemble en termes suffisamment affectueux.

« C'était une de ces femmes qui se résignent à être trompées par leurs maris, et il était un de ces maris qui ne savent jamais ce que leurs femmes pensent réellement de leur fidélité au devoir.

« Son plus grand bonheur était de m'instruire.

« J'étais ardente à apprendre ; je fis de rapides progrès.

« Grâce à mon âge encore très-favorable, j'acquis bientôt la finesse de langage et de manières qui distinguait ma maîtresse.

« L'instruction, qui m'a permis de me faire passer pour une vraie dame est son ouvrage.

« Durant trois heureuses années je vécus sous ce toit amical.

« J'avais entre quinze et seize ans quand le fatal héritage de ma mère projeta sa première ombre sur ma vie.

« Un misérable jour vint où l'affection maternelle de cette dame se changea subitement envers moi, en cette jalousie haineuse qui jamais ne pardonne.

« Vous en devinez le motif.

« Le mari était devenu amoureux de moi.

« J'étais innocente, j'étais sans reproche.

« Il l'avoua lui-même au ministre qui était près de lui à l'heure de sa mort.

« Mais à cette époque, des années s'étaient écoulées… il était trop tard pour me justifier.

« Il était d'un âge, quand j'étais chez lui, où l'on suppose trop facilement que les hommes regardent les femmes avec calme, si ce n'est avec indifférence.

« J'avais eu l'habitude pendant si longtemps de le regarder comme mon second père.

« Dans mon ignorance des sentiments que je lui inspirais réellement, je lui permettais de petites familiarités paternelles qui enflammaient sa coupable passion.

« Sa femme le découvrit… pas moi.

« Aucune parole ne peut dépeindre ma stupéfaction et mon horreur quand le premier éclat de son indignation m'apprit la vérité.

« À ses genoux je protestai de mon innocence.

« Je la suppliai de rendre justice à ma pureté et à ma jeunesse.

« La jalousie avait métamorphosé en une furie cette femme qui en d'autres moments était la plus douce et la plus indulgente des créatures.

« Elle m'accusa d'avoir résolument encouragé son mari ; elle déclara qu'elle me jetterait hors de la maison de ses propres mains.

« Comme beaucoup d'autres hommes d'un caractère ordinairement facile, son mari avait en lui des restes de colère qu'il était dangereux de soulever.

« Quand sa femme leva la main sur moi il perdit à son tour tout empire sur lui-même.

« Il lui dit en face que la vie sans moi n'avait aucune valeur pour lui ; il lui signifia sa résolution de quitter la maison derrière moi.

« Dans sa folie, elle le saisit par le bras… je vis cela, je n'en vis pas davantage.

« Je me précipitai dans la rue, frappée de terreur.

« Un fiacre passait.

« Je m'y jetai avant que mon maître ne put ouvrir la porte de la maison, et je me fis conduire au seul lieu de refuge que je connusse… une petite boutique tenue par une veuve, sœur d'une de nos servantes.

« Je trouvai là un abri pour la nuit.

« Le lendemain il me découvrit.

« Il me fit ses honteuses propositions ; il m'offrit toute sa fortune ; il me déclara qu'il me posséderait quoi que je pusse faire pour m'en défendre, et qu'il reviendrait le lendemain.

« Ce soir-là, grâce à l'aide de la bonne femme qui avait pris soin de moi… sous le couvert de l'obscurité, comme si j'avais été coupable !… je me transportai secrètement à l'autre extrémité de Londres, et me vis placée sous la garde d'une personne digne de confiance, qui vivait là petitement, en louant des logements meublés.

« Me voilà dans un petit galetas, au sommet de la maison, libre encore au milieu du monde… à un âge auquel il était doublement périlleux pour moi d'être laissée à mes seules ressources pour gagner le pain que je mange et le toit qui m'abrite.

« Je ne demande pas qu'on me loue… jeune comme je l'étais, placée comme je l'étais entre la vie facile du vice et la rude vie de la vertu… pour avoir agi comme je le fis alors.

« Cet homme me causait simplement une peur horrible ; mon instinct, tous mes sentiments me commandaient de lui échapper.

« Rappelez-vous, avant que je n'arrive à la plus triste partie de ma triste histoire, que j'étais une fille innocente…

« Pardonnez-moi de m'étendre si longuement sur mes jeunes années.

« Je frémis d'aborder les années qui suivirent.

« En perdant l'estime de ma première bienfaitrice, j'avais, en réalité, dans ma situation, perdu toute chance de mener une vie honnête.

« Il me restait bien le fragile moyen du travail à l'aiguille.

« La seule recommandation dont je pusse disposer alors était celle de ma propriétaire auprès d'une maison de commerce qui employait un grand nombre d'ouvrières.

« Il est inutile de vous dire combien un semblable travail est misérablement rémunéré… Vous l'avez dû lire dans les journaux.

« Tant que je conservai une bonne santé, je trouvai moyen de vivre et de ne pas m'endetter.

« Peu de filles auraient résisté aussi longtemps aux influences pernicieuses des salles de travail encombrées, d'une nourriture insuffisante, et d'un manque absolu d'exercice.

« Mon enfance s'était passée en plein air… ce qui avait aidé à fortifier ma constitution naturellement robuste, exempte de toute hérédité malsaine ou débile.

« Mais mon jour vint à la fin.

« Ma santé s'en alla sous ce poids cruel.

« Je fus prise d'une fièvre lente, et la sentence fut prononcée contre moi par les locataires, mes voisins.

« – Ah ! la pauvre fille, elle verra bientôt la fin de ses misères !

« La prédiction aurait pu se réaliser… je n'aurais jamais ainsi commis les erreurs et enduré les souffrances des années suivantes.

« Mais soit bonne ou mauvaise fortune… je n'ose prononcer encore… j'avais intéressé à moi et à mes chagrins une actrice d'un théâtre des faubourgs, qui occupait la chambre au-dessous de la mienne.

« Excepté quand ses devoirs la retenaient à son théâtre quelques heures de la soirée, cette noble créature ne quittait jamais le chevet de mon lit.

« Si misérablement qu'elle pût le faire, sa bourse paya les dépenses inévitables tant que je demeurai sans secours.

« La propriétaire, émue par son exemple, accepta la moitié du loyer hebdomadaire de ma chambre.

« Le médecin, avec la charité chrétienne de sa profession, ne voulut pas recevoir d'honoraires.

« Tout ce que les soins les plus tendres purent accomplir me fut prodigué ; ma jeunesse et ma constitution firent le reste.

« Je m'efforçai de revenir à la vie… puis je repris mon aiguille.

« Peut-être serez-vous surpris que, ayant une actrice pour amie, je n’aie pas essayé de me servir des moyens qui m’étaient offerts d’essayer le théâtre.

« Mon éducation d’enfant m’avait, en effet, donné, à un certain degré, quelque première connaissance de l’art dramatique.

« Je n’avais qu’un motif pour redouter de paraître sur la scène ; mais il était assez fort pour me déterminer à m’en éloigner, quelque peu de chance qui me restât de trouver une autre situation.

« Si je me montrais sur une scène en public, ma découverte par l’homme auquel j’avais échappé ne serait qu’une question de temps.

« Je savais qu’il était amateur de théâtre et même abonné à un journal théâtral.

« Souvent je l’avais entendu parler de la scène précisément à laquelle mon amie était attachée et la comparer avec avantage à quelques autres lieux de divertissement qui affichaient des prétentions plus élevées.

« Tôt ou tard si je faisais partie de cette troupe, il irait à ce théâtre et il verrait la nouvelle actrice.

« Cette seule pensée me réconcilia avec l’idée de retourner à mon aiguille.

« Avant même d’être assez forte pour supporter l’atmosphère de l’atelier comble, j’avais obtenu la permission de faveur de reprendre mon travail à la maison.

« Assurément mon choix était celui d’une honnête fille.

« Et cependant le jour où je repris mon aiguille fut le plus fatal de toute ma vie.

« Je n'avais pas alors à pourvoir seulement aux besoins de l'heure présente… j'avais mes dettes à payer.

« Je n'y pouvais arriver qu'en travaillant plus assidûment et qu'en vivant plus pauvrement que jamais.

« Bientôt je payais la peine, dans mon état d'affaiblissement, de mener une telle vie.

« Un matin, j'eus tout à coup le vertige et d'effrayantes palpitations de cœur.

« Je vins à bout d'ouvrir la fenêtre et de laisser l'air frais entrer dans la chambre : je me sentis mieux.

« Mais je n'étais pas suffisamment remise pour réussir seulement à enfiler mon aiguille.

« Je pensai que si je sortais pendant une demi-heure, un peu d'exercice me remettrait peut-être tout à fait.

« Je n'étais pas dehors depuis plus de dix minutes lorsque l'attaque dont j'avais souffert dans ma chambre me reprit.

« Je n'avais autour de moi aucune boutique où je pusse me réfugier.

« J'essayai d'agiter la sonnette de la maison la plus voisine.

« Avant de l'avoir atteinte, je m'évanouis dans la rue.

« Combien de temps la faim et la faiblesse me laissèrent-elles à la merci du premier étranger qui viendrait à passer, il m'est impossible de le dire.

« Quand je commençai de recouvrer mes sens j'eus la conscience d'être quelque part, sous un toit.

« Un homme me présenta un verre contenant un breuvage cordial.

« Je parvins à avaler…

« Ce stimulant produisit en moi un effet étrange.

« Il me ranima d'abord, puis il finit par me stupéfier.

« Je perdis encore une fois connaissance.

« Quand ensuite je revins à la vie, le jour allait poindre.

« Une terreur sans nom s'empara de moi.

« J'appelai.

« Trois ou quatre femmes entrèrent, dont les physionomies révélèrent, même à mes yeux inexpérimentés, la honteuse infamie de leur existence.

« Je voulus sauter hors du lit ; je les suppliai de me dire où j'étais et ce qui m'était arrivé…

« Épargnez-moi !… Je ne puis en dire davantage.

« Il n'y a pas longtemps vous avez entendu Mlle Roseberry m'appeler fille des rues.

« Vous savez maintenant… et Dieu, qui est mon juge, voit si j'ai dit la vérité… vous savez ce qui a fait de moi une fille et dans quelle mesure j'ai mérité ma honte. »

Sa voix s'altéra, sa résolution faiblit pour la première fois.

« Donnez-moi quelques minutes, dit-elle à voix basse et suppliante. Si j'essayais de continuer, je sens que je ne trouverais plus que des larmes. »

Elle prit la chaise que Julian avait avancée pour elle, détournant la tête de façon à ce que ni l'un ni l'autre des deux hommes ne put la regarder en face.

L'une de ses mains était pressée sur sa poitrine, l'autre pendait à son côté.

Julian se leva.

Horace ne bougea, ni ne parla.

Sa tête était penchée sur sa poitrine ; des traces de pleurs coulant sur ses joues disaient facilement que Mercy avait touché son cœur.

Lui pardonnerait-il ?

Julian passa devant lui et s'approcha de Mercy.

Il prit sans mot dire sa main pendante.

Il la porta, toujours en silence jusqu'à ses lèvres et la baisa.

Un baiser fraternel.

Elle tressaillit, mais ne leva pas les yeux ; elle aurait eu peur de ne point trouver à ses côtés celui qu'elle désirait d'y voir.

« C'est vous, Horace ? » murmura-t-elle timidement.

Julian ne répliqua pas ; il retourna à sa place et lui laissa croire que c'était Horace, qui venait de lui baiser la main.

Il lui en coûta sans doute, éprouvant pour elle les sentiments qu'il éprouvait… mais ce sacrifice était digne de lui.

Quelques minutes de rémission, c'était tout ce qu'elle avait demandé.

Au bout de ce temps, elle se retourna de nouveau vers les deux hommes.

Sa douce voix se retrouvait assurée ; ses yeux restèrent fixés tendrement sur Horace lorsqu'elle continua :

« Que pouvait faire une pauvre fille, aussi dépourvue que moi de tout ami au monde, lorsque lui fut révélée dans toute son horreur la connaissance de l'outrage qu'elle avait subi ?

« Si j'avais possédé des parents dont la tendresse eût pu me protéger et me conseiller, les misérables dans les mains desquels j'étais tombée auraient subi les châtiments voulus par la loi.

« Mais je ne connaissais pas plus qu'un enfant les formalités nécessaires pour faire agir la loi.

« J'avais une autre voie à suivre, allez-vous me dire.

« Les sociétés charitables m'auraient accueillie et soutenue si je leur avais fait connaître la position dans laquelle je me trouvais.

« Je ne connaissais pas plus les sociétés charitables que la loi.

« Au moins aurais-je dû retourner près des honnêtes gens parmi lesquels j'avais vécu jusque-là ?

« Quand je recouvrai ma liberté, après un intervalle de quelques jours, j'aurais eu honte de revoir des honnêtes gens.

« Sans aide, sans espoir, sans avoir péché, et sans l'avoir voulu, je tombai comme des milliers d'autres femmes sont tombées dans la vie qui m'a laissé au front un stigmate pour toujours.

« Vous étonnez-vous de l'ignorance que cette confession révèle ?

« Vous qui avez vos gens d'affaires pour vous indiquer les remèdes légaux, et vos journaux, vos circulaires, vos actifs amis pour chanter continuellement à vos oreilles les louanges des institutions charitables… vous qui possédez tous ces avantages, vous n'avez aucune idée du monde extérieur d'ignorance dans lequel vivent les malheureuses créatures, vos semblables, qui sont perdues.

« Elles ne savent rien, à moins que ce ne soient des coquines habituées à faire leur proie de la société ; rien de tous les projets que vous formez pour les secourir.

« Le but des charités publiques et le moyen de les découvrir et d'y avoir recours, devraient être affichés au coin de chaque rue.

« Que savons-nous des banquets publics de charité, et des éloquents sermons, et des circulaires élégamment imprimées ?

« De temps en temps, le cas d'une pauvre créature abandonnée, une femme la plupart du temps, qui a attenté à

ses jours, à moins de cinq minutes de distance peut-être d'une institution de charité, qui lui aurait ouvert ses portes, paraît dans les journaux, vous frappe d'horreur et d'épouvante ; puis on l'oublie !

« Prenez autant de peines et de soins pour faire connaître aux pauvres vos charités et vos maisons d'asile qu'on en prend pour faire connaître aux riches une nouvelle pièce, un nouveau journal, ou un nouveau médicament, et vous sauverez bien des créatures perdues.

« Vous me pardonnerez et vous me comprendrez si je ne dis rien de plus de cette période de ma vie.

« Permettez-moi d'arriver au nouvel incident de ma carrière qui m'amena pour la seconde fois à la notoriété publique devant un tribunal.

« Quelque triste qu'ait été mon expérience de la vie, elle ne m'avait pas appris à mal penser de la nature humaine.

« J'avais trouvé des cœurs compatissants pour s'intéresser à moi dans mes premiers chagrins, et j'avais des amies… de fidèles, de généreuses amies, faisant abnégation d'elles-mêmes… parmi mes sœurs en adversité.

« Une de ces pauvres femmes… elle est sortie, je suis heureuse de le penser, de ce monde qui l'avait si cruellement traitée… attira particulièrement ma sympathie.

« C'était la plus douce, la moins égoïste créature que j'aie jamais rencontrée.

« Nous vivions ensemble comme des sœurs.

« Plus d'une fois, dans les heures sombres, quand la pensée du suicide assiégeait mon désespoir, l'image de ma

pauvre amie, que j'avais laissée toute seule à souffrir, s'est offerte à mon esprit et m'a retenue…

« Vous aurez peine à comprendre cela, mais nous, oui même nous ! nous avions nos jours de bonheur.

« Quand elle ou moi étions parvenues à mettre quelques oboles de côté, nous avions pris l'habitude de nous faire l'une à l'autre de petits présents, et, chose plus étrange encore, nous nous faisions l'une à l'autre autant de plaisir par ces dons offerts et reçus, que si nous avions eu le même cœur que les honnêtes gens et que si nous avions été les plus estimables des femmes !

« Un jour, je conduisis mon amie dans une boutique pour lui acheter un ruban… rien qu'un nœud pour son vêtement.

« Elle devait le choisir et je devais le payer ; c'était le plus joli ruban du monde.

« La boutique était pleine, il nous fallut attendre un peu avant qu'on pût nous servir.

« Près de moi, tandis que je me tenais devant le comptoir avec ma compagne, il y avait une femme brillamment vêtue, qui examinait quelques mouchoirs.

« Les mouchoirs étaient très-finement brodés, mais l'élégante dame était très-difficile.

« Elle les bouleversait avec dédain et en forma un tas tout en demandant à voir d'autres échantillons au fond de la boutique.

« Le commis, en enlevant les mouchoirs de dessus, s'aperçut tout à coup qu'il en manquait un.

« Il en était parfaitement sûr, à cause d'un dessin particulier dans la broderie qui le rendait tout à fait aisé à distinguer.

« J'étais pauvrement habillée, et j'étais près de ces mouchoirs.

« Après m'avoir lancé un coup d'œil, il cria au commis principal :

« – Fermez la porte !… Il y a une voleuse dans le magasin.

« La porte fut fermée ; on chercha le mouchoir en vain.

« Un vol avait été vraiment commis, et je fus accusée d'être la voleuse.

« Je ne vous dirai rien de ce que je ressentis… mais seulement ce qui arriva.

« On me fouilla et on trouva le mouchoir sur moi.

« La femme qui s'était trouvée près de moi, effrayée d'être découverte, avait su sans aucun doute le glisser dans ma poche.

« C'est, à ce qu'il paraît, une ruse abominable, familière aux voleurs accomplis qui craignent d'être découverts.

« Hélas ! protester de mon innocence était plus qu'inutile.

« Ma façon de vivre ne pouvait me recommander.

« Mon amie essaya de parler pour moi.

« Mais qui était-elle elle-même ?

« Rien qu'une autre femme perdue.

« Le témoignage de ma propriétaire en faveur de mon honnêteté ne produisit pas le moindre effet ; elle louait des logements meublés à des créatures dans ma position et cela suffisait pour mettre à néant la vérité qu'elle pouvait dire.

« Je fus poursuivie et déclarée coupable.

« Le récit de ma dégradation est maintenant complet, monsieur Holmcroft.

« Peu importe que je fus innocente ou non ; la honte ne m'en reste pas moins…

« J'ai été emprisonnée pour vol.

« La directrice de la prison fut la première personne qui s'intéressa à moi.

« Elle fit des rapports favorables de ma conduite, et quand j'eus fini mon temps, comme on disait là-bas, elle me donna une lettre pour sa sincère amie et ma protectrice dans mes dernières années… pour la dame qui va venir ici et me reconduire avec elle au Refuge.

« Depuis ce moment l'histoire de ma vie n'est rien de plus que l'histoire des vains efforts d'une femme pour reconquérir la place qu'elle a perdue.

« La Supérieure, en me recevant au Refuge, m'avait avertie franchement que je trouverais de terribles obstacles sur ma route.

« Mais elle vit que j'étais sincère, et ressentit pour moi la sympathie et la compassion d'un brave et noble cœur.

« De mon côté, je ne tremblai pas à l'idée de commencer mon lent et pénible voyage en arrière, dussé-je rentrer dans l'existence honnête par la porte la plus humble… le service domestique.

« Après avoir d'abord donné de moi une bonne opinion au Refuge, j'obtins de faire un essai dans une maison respectable.

« Je travaillais beaucoup et sans me plaindre, mais le legs fatal de ma mère tourna encore contre moi.

« Ma personne excitait l'attention ; mes manières et mes habitudes n'étaient ni les manières ni les habitudes des femmes parmi lesquelles mon sort m'avait jetée.

« J'essayai d'une place après une autre… toujours le même résultat.

« J'aurais pu supporter les soupçons et la jalousie ; mais j'étais sans défense quand la curiosité venait à m'assaillir.

« Tôt ou tard les recherches conduisent à la découverte de la vérité.

« Quelquefois les domestiques me menaçaient de donner tous leurs huit jours… et j'étais obligée de sortir.

« Quelquefois, s'il y avait un jeune homme dans la famille, la médisance me désignait ainsi que lui… et j'étais encore forcée de m'éloigner.

« Si vous avez le désir d'en savoir plus long encore, Mlle Roseberry pourra vous répéter l'histoire de ces tristes jours ; je la lui ai racontée dans la soirée mémorable pendant laquelle je l'ai rencontrée dans la chaumière française ; je n'ai pas le courage de la répéter de nouveau.

« Au bout d'un certain temps je me lassai de cette lutte sans espoir.

« Le désespoir s'appesantit sur moi de tout son poids…

« Je perdis toute espérance dans la miséricorde de Dieu.

« Bien des fois je courus à un pont ; je regardais couler l'eau sombre et je me disais :

« – D'autres femmes l'ont fait : pourquoi ne le ferais-je pas ?

« Vous m'avez sauvée à cette époque, M. Gray… comme vous m'avez sauvée depuis.

« Je faisais partie de votre auditoire quand vous prêchâtes dans la chapelle du Refuge.

« D'autres que moi ont été réconciliées par vous avec notre rude pèlerinage.

« En leur nom, au mien, monsieur, je vous remercie.

« J'ai oublié combien de temps s'écoula entre le jour heureux où vous nous avez consolées et soutenues, et le jour où la guerre éclata entre la France et l'Allemagne ; mais je ne pourrai jamais oublier le soir où la Supérieure me fit appeler dans sa chambre et me dit :

« – Ma chère enfant, vous dépensez ici inutilement votre vie. Si vous avez encore assez de courage pour la tenter, je puis vous offrir une autre chance.

« Je passai un mois, comme temps d'épreuve, dans un hôpital de Londres.

« Une semaine après je portais la croix rouge de la convention de Genève… j'étais nommée infirmière dans une ambulance française.

« Quand vous m'avez vue pour la première fois, M. Holmcroft, j'avais encore sur moi mon costume d'infirmière, caché pour vous et pour tout le monde sous un manteau gris.

« Vous savez ce qui arriva ensuite, vous savez comment j'entrai dans cette maison.

« Je n'ai pas cherché à tirer le meilleur parti de mes épreuves et de mes chagrins en vous disant ce qu'a été ma vie.

« Je vous l'ai honnêtement fait voir telle qu'elle était lorsque j'ai rencontré Mlle Roseberry… une vie sans espérance.

« Pourrez-vous jamais comprendre la tentation qui s'empara de moi quand l'obus frappa sa victime dans la chaumière française.

« Elle était là… morte ?…

« *Son* nom était sans tache.

« *Son* avenir me promettait la récompense qui avait été refusée aux honnêtes efforts d'une femme repentante.

« La place que j'avais perdue dans le monde m'était offerte de nouveau à une seule condition : c'est que je m'abaisserais à la conquérir par une fraude.

« Je n'avais aucune espérance devant moi ; je n'avais auprès de moi nul ami pour me guider et me sauver ; mes

plus belles années s'étaient épuisées dans de vains efforts pour reconquérir l'estime d'autrui.

« Telle était bien ma situation amère quand la possibilité de prendre la place de Mlle Roseberry, que je croyais morte, se fit brusquement jour dans mon esprit.

« Par un mouvement involontaire, sans y réfléchir… avec perversité si vous voulez… je saisis l'occasion et je vous permis de me faire passer à travers les lignes allemandes sous le nom de Mlle Roseberry.

« Arrivée en Angleterre, j'avais eu le temps de réfléchir ; je fis un premier et dernier effort pour retourner en arrière avant qu'il ne fût trop tard.

« J'allai au Refuge et je m'arrêtai de l'autre côté de la rue avant d'en franchir le seuil.

« L'ancienne vie désespérée, faite d'irréparables malheurs, se présenta devant mes yeux arrêtés sur cette porte sinistre qui m'était si familière.

« L'horreur de revenir à cette existence-là me saisit.

« Un fiacre vide passait à ce moment.

« Le cocher leva la main pour me demander si je n'avais pas besoin de ses services.

« Par pur désespoir je l'arrêtai, et quand il me demandait :

« – Où va madame ?

« Par pur désespoir encore je lui répondis :

« – À Mablethorpe House !

« Oh ! je ne saurais exprimer ce que j'ai souffert en secret depuis que, ma fraude ayant réussi, je me suis trouvée si doucement établie sous la protection de lady Janet.

« Bien des choses qui, dans ma conduite, ont dû vous paraître étranges alors, vous sont expliquées a présent.

« Il y a longtemps que vous avez dû remarquer que j'étais, au fond du cœur, triste et malheureuse.

« Maintenant vous savez pourquoi.

« Ma confession est faite ; ma conscience a enfin parlé.

« Vous êtes dégagé de votre promesse envers moi… vous êtes libre.

« Et moi, grâce à M. Julian Gray, je suis ici, m'accusant moi-même du mal que j'ai commis devant l'homme que j'ai outragé. »

CHAPITRE XXVIII

LA SENTENCE

C'était fini : les derniers sons de sa voix s'éteignirent.

Ses yeux restaient toujours fixés sur Horace.

Après avoir entendu ce qu'il venait d'entendre, allait-il résister à ce doux regard qui l'implorait.

Pardonnerait-il ?

Un instant auparavant, Julian avait vu des larmes sur ses joues et Julian alors avait pensé que toutes les sympathies de l'âme d'Horace appartenaient encore à Mercy.

Mais à présent, il demeurait immobile, les yeux secs, et il se taisait.

Était-il possible qu'il ne pensât qu'à lui et qu'il n'eût d'autre sentiment que la colère d'avoir été longtemps trompé ?

Pour la dernière fois…, dans cette crise de sa vie… Julian assista la pauvre femme.

Il ne l'avait jamais aimée comme il l'aimait en ce moment ; et c'était l'amour autant que la pitié qui poussait sa généreuse nature à plaider sa cause vis-à-vis d'Horace contre lui-même.

Mais il avait promis, sans réserve, à Mercy toute l'aide que le plus fidèle ami pouvait lui offrir.

« Horace ! » dit-il.

Horace leva machinalement les yeux vers lui.

Julian s'approcha.

« Elle vous a dit que c'était moi qui avais forcé sa conscience à parler. Ce n'est pas juste. Remerciez plutôt la noble créature qui m'a répondu dès que je me suis adressé à elle ! Reconnaissez la grande âme de celle qui ne craint point de dire la vérité. Son repentir, qui part du fond du cœur, est une joie pour le ciel ; ne plaidera-t-il pas en sa faveur sur la terre ? Honorez-la, si vous êtes chrétien ! Ayez pitié d'elle si vous êtes un homme ! »

Il attendit ; mais Horace ne lui répondait pas…

Les yeux de Mercy se dirigèrent vers Julian ; elle fondit en larmes.

Voilà le cœur, le seul cœur qui sympathisât avec le sien !

Voilà les paroles faites pour la réconforter, l'évangile du pardon !

Ses regards ne revinrent vers Horace qu'au prix d'un grand effort.

Le dernier lien qui la rattachait à lui était rompu.

Au fin fond de son esprit une pensée se dressa soudain… une pensée que rien ne pouvait plus vaincre.

« Puis-je jamais avoir aimé cet homme ? »

Elle s'avança vers lui ; il ne lui était pourtant pas possible d'oublier complètement le passé.

Elle lui tendit la main.

De son côté, il se leva… sans la regarder.

« Avant que nous nous séparions pour toujours, lui dit-elle, voulez-vous me donner la main en signe de pardon ? »

Il hésita : sa main même se souleva.

Mais aussitôt ce généreux mouvement s'éteignit.

Oh ! l'âme mesquine ! il avait peur de ce qui pourrait arriver s'il s'abandonnait ; il avait peur de cette étreinte qui pouvait le rendre faible.

Il se détourna brusquement.

« Je ne puis vous pardonner ! » dit-il.

Après cet horrible aveu… sans même lui accorder un dernier regard… il quitta la chambre.

Au moment où il ouvrait la porte, le mépris qu'il inspirait à Julian se fit jour.

« Horace, dit-il, je vous plains ! »

Ces paroles lui avaient échappé ; il se retourna, cherchant Mercy.

Elle s'était retirée dans un coin éloigné de la bibliothèque.

Le premier avant-goût amer, le premier signe désespéré de ce que lui gardait la vie désormais, lui venait d'Horace.

L'énergie qui l'avait soutenue jusque-là, s'éteignit devant l'avenir épouvantable… de déshonneur et de mépris, qui l'attendait.

Vaincue, brisée, elle se laissa tomber à genoux sur un petit lit de repos dans le coin le plus sombre de la chambre.

« Seigneur !… Seigneur !… ayez pitié de moi. »

Telle fut sa prière… rien de plus.

Julian la suivit.

Il attendit un peu ; puis, sa main affectueuse tomba dans la sienne, sa voix si tendre retentit à son oreille et la consola.

« Relevez-vous, pauvre cœur blessé ! Belle âme purifiée, les anges de Dieu se réjouissent à cause de vous. Reprenez votre place parmi les plus nobles enfants de Dieu. »

Elle se leva tandis qu'il parlait encore, et tout son cœur s'élança vers lui.

Elle prit sa main… elle la pressa sur son sein ; elle la pressa contre ses lèvres… puis elle la quitta tout à coup et se tint devant lui tremblante comme un enfant effrayé.

« Pardonnez-moi ? »

Ce fut tout ce qu'elle put dire.

« J'étais si déchue et si isolée… et vous êtes si bon pour moi ! »

Elle essaya de s'éloigner de lui.

Ce fut en vain… sa force l'avait abandonnée ; elle s'accrocha au dossier du lit de repos pour se soutenir.

Il la regardait toujours.

L'aveu de son amour allait monter à ses lèvres… il se vainquit encore une fois et le retint.

Non, non, pas en ce moment ! pas quand elle était sans appui et qu'elle pliait sous la honte !

Sa faiblesse pouvait lui faire illusion, et plus tard elle se repentirait de s'être trompée.

Le grand cœur qui l'avait seul comprise et soutenue, ne voulait point demander si tôt sa récompense.

Lui aussi, il la quitta… mais non sans un mot d'adieu.

« Ne pensez pas encore à votre vie future, lui dit-il avec douceur. J'ai quelque chose à vous proposer quand le repos et le calme vous auront tout à fait remise. »

Il ouvrit la porte la plus proche… celle de la salle à manger… et sortit.

Les domestiques occupés à achever de dresser la table pour le dîner, remarquèrent, quand « M. Julian » entra dans la salle, que ses yeux étaient « plus brillants que jamais. » On aurait dit un homme qui « attend de bonnes nouvelles. » Ils furent portés à croire… quoiqu'il fût certainement un peu jeune… que le neveu de Sa Seigneurie était en bonne voie d'avancement dans l'Église.

*

* *

Mercy s'assit sur le lit de repos.

L'organisation physique de la créature humaine a posé des limites à l'action de la douleur.

Quand elle a atteint le plus haut point d'intensité, la sensibilité nerveuse s'émousse et nous devenons incapables de souffrir davantage.

La règle de la Nature, à cet égard, s'applique non-seulement à ceux qui souffrent physiquement ; mais encore et aussi bien à ceux qui souffrent moralement.

Le chagrin, la rage, la terreur, ont également leurs tristes marques !

La sensibilité morale comme la sensibilité nerveuse, atteint bientôt sa période d'épuisement absolu et ne la dépasse point.

Or, la capacité de souffrance était dépassée dans Mercy.

Seule dans la bibliothèque, elle put éprouver le soulagement physique du repos ; elle put se rappeler vaguement les mots d'adieu que Julian lui avait adressés et se demander tristement ce qu'ils signifiaient.

Un moment s'écoula, un court moment de repos absolu.

Elle se trouva suffisamment remise pour être capable de regarder à sa montre et d'évaluer le temps qui devait se passer avant que Julian ne revînt vers elle comme il le lui avait promis.

Tandis que son esprit suivait languissamment cet ordre d'idées, elle fut troublée par le bruit dans le vestibule d'une sonnette, dont on se servait pour appeler les domestiques que leur service amenait dans cette partie de la maison.

En quittant la bibliothèque, Horace était sorti par la porte qui menait au vestibule et avait négligé de la fermer.

Mercy entendit donc très-distinctement la sonnette… et un moment plus tard… encore plus distinctement la voix de Lady Janet.

Elle se dressa sur ses pieds.

La lettre de Lady Janet était toujours dans la poche de son tablier… cette lettre qui lui recommandait impérieusement de ne point parler à Horace…

Ah ! maintenant sa confession était sortie de ses lèvres !

L'heure du dîner était proche et la bibliothèque était l'endroit favori où la maîtresse de la maison se réunissait avec ses hôtes.

Il n'y avait pas moyen de douter que Lady Janet s'était seulement arrêtée dans le vestibule en se rendant à la salle à manger.

Mercy n'avait que deux alternatives, soit de quitter à l'instant la bibliothèque en passant par la salle à manger, pour se réfugier dans la serre, soit de rester au risque d'être tôt ou tard forcée d'avouer qu'elle avait désobéi à sa bienfaitrice.

Épuisée par ce qu'elle avait déjà souffert, elle demeurait tremblante et irrésolue, incapable de prendre un parti.

La voix de Lady Janet, claire et résolue, pénétra jusque dans sa chambre.

Elle grondait le domestique qui avait répondu à l'appel de la sonnette.

« Avez-vous pour devoir dans ma maison de faire les lampes ?

– Oui, Milady.

– Et croyez-vous que ce soit mon devoir, à moi, de vous payer vos gages ?

– Si vous le voulez bien, Milady.

– Alors pourquoi trouvai-je la lumière du vestibule presque éteinte et la mèche de la lampe fumante ? Je n'ai jamais manqué à ce que je vous dois. Veuillez ne pas me donner l'occasion de vous trouver manquant à ce que vous me devez. »

Jamais la voix de Lady Janet n'avait résonné aussi sévèrement aux oreilles de Mercy.

Si elle parlait de ce ton sévère à un domestique qui avait mal fait les lampes, à quoi ne devait pas s'attendre sa fille adoptive, quand Lady Janet découvrirait que ses prières et ses ordres avaient été aussi ouvertement bravés ?

Ayant administré sa réprimande, Milady n'en avait cependant pas fini avec ce domestique ; elle avait encore une question à lui adresser.

« Où est Mlle Roseberry ?

– Dans la bibliothèque, Milady. »

Mercy retourna au lit de repos.

Elle ne pouvait pas demeurer debout plus longtemps, il ne lui restait pas même assez de résolution pour essayer de lever les yeux vers la porte.

Lady Janet entra plus rapidement qu'à l'ordinaire.

Elle s'avança vers le lit de repos et frappa du bout des doigts Mercy à l'épaule.

« Paresseuse enfant que vous êtes !… pas encore habillée pour le dîner ? Oh !… fi !… fi !… »

Ces paroles étaient aussi gaîment affectueuses que l'action qui les avait accompagnées.

Muette d'étonnement, Mercy la regarda.

Toujours remarquable pour le goût et la splendeur de ses toilettes, Lady Janet à cette occasion, s'était surpassée.

Elle était là, souriante dans sa grande robe de velours, avec ses plus riches joyaux, ses plus merveilleuses dentelles… et pourtant elle n'avait à dîner avec elle, ce jour-là, que les membres de son cercle ordinaire.

Ce fut la première remarque que fit Mercy ; elle observa ensuite que pour la première fois depuis qu'elles se connaissaient, les yeux de Lady Janet évitaient de rencontrer les siens.

La vieille dame prit amicalement place sur le lit de repos, elle se moqua de la robe montante de sa paresseuse enfant, sans ornements d'aucune espèce, et cela de la meilleure grâce du monde ; elle passa tendrement ses bras autour de la taille de Mercy et arrangea de ses propres mains les boucles en désordre de sa chevelure…

Mais au moment où Mercy même la regarda, les yeux de Lady Janet découvrirent quelque chose de supérieurement intéressant dans les objets familiers qui

l'environnaient, et particulièrement sur les murailles de la bibliothèque.

Que signifiait toute cette mobilité de l'esprit et du visage chez la vieille dame ?

Que fallait-il en penser ?

La connaissance plus profonde qu'avait Julian de la nature humaine aurait pu trouver la clef de ce mystère si Julian avait été présent.

Il aurait vu d'abord, tout incroyable que cela pût paraître, que la timidité de Mercy devant Lady Janet était pleinement égalée par la timidité de Lady Janet devant Mercy.

La femme dont le calme immuable avait vaincu l'insolence furieuse de Grace Roseberry à l'heure de son triomphe… la femme qui, sans reculer une fois, avait envisagé en face toutes les conséquences de sa hardiesse quand elle avait pris la résolution d'ignorer la vraie position de Mercy… faiblissait pour la première fois, en se trouvant face à face avec la personne même pour laquelle elle avait tant souffert et tant sacrifié.

Elle avait reculé devant une rencontre avec Mercy, comme Mercy avait reculé devant une rencontre avec elle.

La richesse de sa toilette disait clairement que lorsque toutes les autres excuses pour retarder la rencontre qui devait avoir lieu entre elles deux avaient été épuisées, Milady avait imaginé le prétexte d'une toilette longue et compliquée.

Et tout à l'heure, si elle avait longuement grondé, c'était pour se donner un autre délai.

Son entrée précipitée dans la chambre, son affectation nerveuse de gaieté dans son langage et dans ses manières, ses regards évasifs et errants, tout cela se rapportait à la même cause.

Devant les autres, Lady Janet avait fait taire les protestations de sa délicatesse naturelle et le sentiment du vieil honneur.

En présence de Mercy qu'elle aimait d'un amour de mère… en présence de Mercy pour qui elle s'était abaissée à enfouir délibérément la vérité… tout ce qui était élevé et noble dans sa nature se soulevait et la réduisait au silence.

« Que pensera de moi la fille de mon adoption, l'enfant de ma première et de ma dernière expérience de l'amour maternel, maintenant que je me suis faite la complice de la fraude dont elle rougit ? se disait-elle. Comment puis-je la regarder en face, quand je n'ai pas hésité, par de pures considérations égoïstes, à empocher ce franc aveu de la vérité que son sentiment plus droit et plus haut du devoir l'avait spontanément déterminée à me faire ? »

Telles étaient les questions qui torturaient l'esprit de lady Janet, tandis que son bras entourait affectueusement la taille de Mercy, tandis que ses doigts s'occupaient d'eux-mêmes familièrement d'arranger la chevelure de la jeune femme.

Aussi Lady Janet se lança-t-elle désespérément, et tout à coup, dans les sujets de conversation les plus frivoles et les premiers venus, car elle n'avait aucune envie de choisir.

Il lui suffisait que l'entretien ne se rapprochât point des événements de la journée.

Il lui était indifférent de parler d'une chose ou d'une autre, à condition que ce ne fût pas de ce qui occupait sa pensée.

« L'hiver est ici insupportable, commença-t-elle. J'ai pensé, Grace, à ce que nous aurions de mieux à faire… »

Mercy tressaillit.

Lady Janet l'avait appelée Grace, Lady Janet continuait toujours résolument à paraître n'avoir aucun soupçon de la vérité.

« Non ! reprit Sa Seigneurie, affectant de se méprendre sur le mouvement de la jeune femme, vous n'allez pas monter maintenant vous habiller. Vous n'avez pas le temps et je suis toute prête à vous excuser. D'ailleurs votre simplicité me fait ressortir, ma chère, vous avez atteint la perfection du râpé. Ah ! je me rappelle le temps où j'avais mes lubies et mes fantaisies moi aussi, et où je paraissais bien mise sous n'importe quelle robe tout comme vous. Je vous disais donc que j'avais des projets. Nous ne pouvons pas rester ici. Il fait froid un jour, il fait chaud le lendemain… quel climat ! Quant à la société, qu'est-ce que nous perdrons en partant ? Il n'y a rien à Londres qui ressemble à une société maintenant. Qu'est-ce que nos réunions, des gens bien habillés qui se rassemblent pour se heurter, se coudoyer, s'arracher mutuellement leurs vêtements dans la cohue, et se marcher sur les pieds. Si l'on est particulièrement heureux, on s'asseoira sur l'escalier ; on attrapera une glace tiède, et l'on entendra d'insipides conversations mêlées d'argot. Voilà la société moderne. Si nous avions un bon Opéra, cela vaudrait la peine de rester à Londres. Mais regardez le programme de la saison sur cette table… promettre autant que possible sur le papier, et représenter aussi peu que possible sur la scène.

Les mêmes ouvrages, chantés par les mêmes chanteurs d'année en année, devant le même stupide public… au fond les plus lamentables soirées musicales d'Europe. Non ! plus j'y pense, plus je m'aperçois clairement que nous n'avons à prendre qu'un parti raisonnable ; il faut que nous allions à l'étranger. Mettez cette jolie petite tête à l'œuvre ; choisissez le nord ou le sud, l'est ou l'ouest, cela est tout à fait la même chose pour moi. Où irons-nous ?… »

Mercy la regarda vivement à cette question.

Lady Janet, plus promptement encore, jeta les yeux sur le programme de l'Opéra.

Toujours les mêmes faux et tristes prétextes ! toujours les mêmes attermoiements cruels et inutiles !

Incapable d'endurer la position qui s'imposait à elle, Mercy porta la main à la poche de son tablier et en tira la lettre de Lady Janet.

« Votre Seigneurie me pardonnera-t-elle, dit-elle, d'une voix basse et hésitante, si j'aborde un sujet pénible ? J'ose à peine reconnaître… »

En dépit de sa résolution de parler ouvertement, le souvenir de l'amour et de la tendresse passés prévalut en elle ; les mots qui devaient suivre moururent sur ses lèvres.

Elle put seulement tendre la lettre à Lady Janet.

Lady Janet refusa de voir cette lettre.

Lady Janet semblait toutefois absorbée dans l'arrangement de ses bracelets…

« Je sais ce que vous n'osez pas reconnaître, folle enfant que vous êtes ! s'écria-t-elle. Vous n'osez pas reconnaître que vous êtes lasse de cette triste maison, ma chère ! Je suis entièrement de votre opinion… je suis ennuyée de ma propre magnificence, j'ai bien envie de vivre dans une gentille petite chambre avec une seule domestique pour me servir. Je vais vous dire ce que nous ferons. D'abord nous irons à Paris. Mon excellent Migliore, le prince des courriers, sera notre unique domestique ! Il choisira pour nous un appartement dans un des quartiers les moins élégants de Paris. Nous chercherons tout ce qui pourra nous divertir, tout simplement en façon de changement. Puis… puis nous mènerons ce qu'on appelle une vie de Bohémiens. Je connais beaucoup d'écrivains, d'artistes, et d'acteurs à Paris… la plus gaie société du monde jusqu'à ce qu'on en soit las. Nous dînerons au restaurant, nous irons au spectacle et nous nous promènerons dans de sales petites voitures de louage. Puis, quand cela commencera à devenir monotone, ce qui arrivera pour sûr un peu plus tôt, un peu plus tard, nous déploierons nos ailes et nous volerons vers l'Italie, où nous nous moquerons de l'hiver. N'est-ce pas là ce qu'on peut appeler un joli projet ! Migliore est en ville. Je l'enverrai chercher ce soir, et nous nous mettrons en route demain. »

Mercy fit un autre effort.

« Je supplie Votre Seigneurie de me pardonner, reprit-elle. J'ai quelque chose de sérieux à lui dire. J'ai peur…

– Je comprends. Vous avez peur de traverser la Manche et vous n'osez me le dire nettement. Bah ! la traversée dure à peine deux heures ; nous nous enfermerons dans une cabine particulière. Je vais envoyer tout de suite retenir le courrier. Sonnez.

– Lady Janet, il faut que je me soumette à mon triste sort. Je ne puis plus espérer d'être liée à aucun de vos projets d'avenir…

– Quoi !… vous êtes effrayée de la vie de Bohème que nous mènerons à Paris ? Faites-y bien attention , Grace ! Si je hais quelque chose au monde, c'est de voir une vieille tête sur de jeunes épaules. Je ne vous en dirai pas davantage. Sonnez. »

– Cela ne peut continuer, Lady Janet ! Je ne puis vous dire à quel point je me sens indigne de votre tendresse… combien je suis honteuse…

– Sur l'honneur, ma chère, je suis d'accord avec vous. Vous devez être honteuse, à votre âge, de me faire lever pour sonner. »

Son obstination était immuable ; elle se prépara vraiment à se lever.

Mercy n'avait pas le choix sur ce qui lui restait à faire.

Elle devança Lady Janet et agita la sonnette.

Un domestique entra.

Il tenait le petit plateau aux lettres à la main ; le plateau supportait une carte et un petit chiffon de papier qui ressemblait à une lettre ouverte.

« Vous savez où mon courrier demeure quand il est à Londres ? demanda Lady Janet.

– Oui, Milady.

– Envoyez-le chercher par un des grooms, à cheval, je suis très-pressée. Le courrier devra venir ici sans faute de-

main matin… à temps pour prendre le train de marée de Paris. Vous me comprenez bien ?…

– Oui, Milady.

– Qu'est-ce que vous apportez là ? Est-ce quelque chose pour moi ?

– Pour Mlle Roseberry, Milady. »

Tout en répondant, le domestique présenta la carte et la lettre ouverte à Mercy.

« Cette dame attend dans le petit parloir, mademoiselle. Elle m'a prié de vous dire qu'elle avait le temps et qu'elle prendrait patience si vous n'êtes pas encore prête. »

Ayant rempli sa mission en ces termes, il sortit.

Mercy lut le nom que portait la carte.

La Supérieure !

Elle regarda ensuite la lettre.

C'était une circulaire imprimée avec quelques lignes au crayon écrites sur la page blanche.

Lignes écrites et lignes imprimées flottaient devant ses yeux.

Elle sentit plutôt qu'elle ne vit l'attention de Lady Janet fixée sur elle avec fermeté, mais avec méfiance.

L'arrivée de la Supérieure mettait un terme aux pauvres faux prétextes et aux cruels attermoiements.

« Une de vos amies, ma chère ?

– Oui, Lady Janet.

– Est-ce que je la connais ?

– Je ne crois pas, Lady Janet.

– Vous paraissez agitée. Est-ce que cette dame vous apporte de mauvaises nouvelles ? Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ?

– Vous pouvez ajouter… démesurément ajouter, madame… à toutes vos bontés passées si vous voulez seulement vous montrer patiente avec moi et me pardonner.

– Me montrer patiente avec vous… vous pardonner ?… Je ne vous comprends pas.

– Je vais essayer de m'expliquer. Quoique vous puissiez penser de moi, Lady Janet, pour l'amour de Dieu, ne me croyez pas ingrate ! »

Lady Janet leva la main pour lui imposer silence.

« Je déteste les explications, dit-elle violemment. Personne ne devrait savoir cela mieux que vous. Peut-être la lettre que voici va-t-elle mieux vous occuper ? Pourquoi ne l'avez pas encore regardée ?

– Je suis un peu troublée, madame, comme vous le remarquiez tout à l'heure…

– Voyez-vous quelque inconvénient à ce que je sache qui vient vous voir ?

– Non, Lady Janet.

– Montrez-moi cette carte, alors. »

Mercy donna la carte de la Supérieure à Lady Janet, comme elle avait donné la dépêche de la Supérieure à Horace.

Lady Janet lut le nom imprimé sur la carte… réfléchit… décida que c'était un nom qui lui était tout à fait inconnu… et regarda l'adresse qui était au-dessus.

REFUGE DU DISTRICT OCCIDENTAL.

Route de Milburn.

« Une dame directrice d'un Refuge ? se dit-elle en se parlant à elle-même ; et venant ici pour un rendez-vous… si je me rappelle bien de ce qu'a dit le domestique ? Elle a choisi un singulier moment si elle vient pour une souscription ! »

Elle s'arrêta.

Ses sourcils se contractèrent, sa physionomie se couvrit de nuages.

Un mot d'elle aurait alors conduit l'entretien à sa conclusion inévitable, mais ce mot elle se refusait à le prononcer.

Jusqu'au dernier moment elle persistait à vouloir ignorer la vérité !

Posant la carte à côté d'elle sur le canapé, elle montra de son long doigt malgré la lettre qui reposait avec la sienne sur les genoux de Mercy.

« Voulez-vous ou ne voulez-vous pas lire ceci ? » demanda-t-elle.

Mercy essaya de lever ses yeux pleins de larmes, vers Lady Janet.

« Puisse demander à Votre Seigneurie de la lire pour moi ? » dit-elle.

Et elle remit la lettre de la Supérieure dans la main de Lady Janet.

C'était une circulaire imprimée annonçant un nouveau développement de l'œuvre charitable du Refuge.

Les souscripteurs étaient informés qu'il avait été décidé qu'on augmenterait l'abri et les secours de l'institution, jusque-là réservée aux femmes perdues seules, de façon à y faire entrer les enfants abandonnés trouvés errants dans les rues.

Le nombre des enfants qu'on devrait ainsi recueillir et protéger était laissé, bien entendu, sans chiffre fixé, et l'on s'en remettait à la bonté des amis du Refuge ; le prix de l'entretien de chaque enfant étant évalué au plus bas chiffre possible.

Une liste de personnes influentes qui avaient augmenté leur souscription de façon à couvrir les dépenses et un court résumé des progrès déjà accomplis dans la voie nouvelle, complétaient la circulaire et la terminaient.

Les lignes tracées au crayon, de la main de la Supérieure, suivaient sur la page blanche.

« Votre lettre me dit, ma chère enfant, que vous voudriez, en souvenir de votre propre enfance, être employée, quand vous reviendrez parmi nous, à soigner d'autres pauvres enfants abandonnés sans appui dans le monde. Notre circulaire vous apprendra que je suis à même

d'accomplir vos souhaits. Ma première course dans votre voisinage avait pour objet de prendre une pauvre enfant… une petite fille… qui attend tristement que nous ayons soin d'elle. J'ai cru devoir l'amener avec moi, pensant qu'elle aiderait à vous réconcilier avec le changement qui va bientôt s'opérer dans votre vie. Vous nous trouverez toutes deux vous attendant pour retourner avec vous à la vieille maison. Je vous écris cela au lieu de vous le dire, parce que j'apprends par le domestique que vous n'êtes point seule et que je ne veux pas être importune, comme une étrangère l'est toujours, vis-à-vis de la maîtresse de la maison. »

Lady Janet lut les lignes tracées au crayon comme elle avait lu les lignes imprimées à haute voix.

Sans un mot de commentaire elle posa la main où elle avait posé la carte ; et, se levant de son siège, elle se tint un moment silencieuse regardant Mercy.

Le changement subit que la lettre avait produit en elle était terrible à voir.

Dans ses sourcils froncés, dans l'éclat de ses yeux, dans ses lèvres serrées éclatait l'amour trompé, l'orgueil outragé ; elle contemplait la femme perdue et l'expression de son visage lui disait aussi clairement que des paroles :

« Vous me forcez donc enfin à aborder le déplaisant sujet ? »

« Si cette lettre a un sens, dit Milady, elle signifie que vous êtes sur le point de quitter ma maison. Un seul motif a pu vous faire prendre une semblable résolution.

– C'est la seule expiation que je puisse vous offrir, madame.

– Je vois une autre lettre sur vos genoux. Est-ce ***ma*** lettre ?

– Oui.

– L'avez-vous lue ?

– Je l'ai lue.

– Avez-vous vu Horace Holmcroft.

– Oui.

– Avez-vous dit à Horace…

– Oh ! Lady Janet…

– Ne m'interrompez pas. Avez-vous dit à Horace ce que ma lettre vous défendait positivement de révéler soit à lui, soit à aucune autre personne au monde ? Je n'ai besoin ni de protestations ni d'excuses. Répondez-moi de suite, et répondez-moi d'un seul mot : – Oui ou non. »

Rien, pas même ce langage altier, pas même ce ton impitoyable ne put éteindre dans le cœur de Mercy le souvenir sacré de la tendresse passée.

Elle tomba sur ses genoux… ses mains étendues touchèrent la robe de Lady Janet.

Lady Janet se retira brusquement en arrière et répéta sévèrement ses derniers mots.

« Oui ou non ?

– Oui. »

Elle l'avait avoué à la fin !

Et c'était pour en arriver là que Lady Janet s'était soumise à Grace Roseberry, qu'elle avait offensé Horace Holmcroft, qu'elle s'était abaissée pour la première fois de sa vie à des dissimulations et à des compromissions sans nombre.

Après tout ce qu'elle avait sacrifié et souffert… Mercy était là, à ses pieds, avouant elle-même avoir violé ses ordres, foulé aux pieds ses sentiments, et elle allait déserter sa maison !

Et quelle était donc cette femme qui avait fait tout cela ?

La même qui avait commis la fraude, qui y avait persisté au point d'obliger sa bienfaitrice à se faire aveuglément sa complice.

Car, c'était après cela seulement que Mercy avait découvert son devoir, qui la contraignait à dire la vérité !

Ce fut avec un orgueilleux silence que la grande dame reçut le choc qui l'écrasait.

Elle tourna le dos à sa fille adoptive et se dirigea vers la porte.

Mercy fit pour la dernière fois appel à la généreuse amie qu'elle avait offensée… à la seconde mère qu'elle avait tant aimée.

« Lady Janet !… Lady Janet !… ne me quittez pas sans un mot.… Oh ! madame, ayez pitié de moi !… Je vais recommencer une vie d'humiliation… l'ombre de ma honte passée encore une fois va me couvrir… nous ne nous verrons plus… quoique je ne l'ai pas mérité, laissez-vous toucher par mon repentir !… Dites que vous me pardonnez !… »

Lady Janet se retourna sur le seuil de la porte.

« Je n'ai jamais pardonné l'ingratitude, dit-elle. Retournez au Refuge. »

La porte s'ouvrit et se referma sur elle.

De nouveau, Mercy était seule dans la chambre.

Point de pardon d'Horace !

Point de pardon de Lady Janet !…

Elle posa ses mains sur sa tête brûlante… et essaya de penser.

Oh ! l'air froid de la nuit !… Oh ! l'abri du Refuge !

Le froid la calmerait sans doute, les murailles de là-bas la rassureraient peut-être.

Elle tira la sonnette… et frémit en se retirant au moment ou le bruit se fit entendre.

Avait-elle encore le droit de prendre cette liberté dans la maison ?

Elle aurait dû y penser avant que de sonner.

L'habitude !…

Combien de centaines de fois avait-elle tiré la sonnette dans l'hôtel de Lady Janet !

Le domestique entra.

Elle l'étonna… tant elle lui parla timidement ; elle s'excusa même de l'avoir dérangé.

« Je suis chagrine de vous déranger. Voulez-vous avoir la bonté de dire à la dame qui m'attend que je suis prête à la recevoir ?

– Un moment ! dit une voix derrière eux, on vous sonnera de nouveau. »

Mercy regarda derrière elle avec surprise.

Julian était revenu dans la bibliothèque par la porte de la salle à manger.

CHAPITRE XXIX

LA DERNIÈRE ÉPREUVE

Le domestique les laissa seuls.

Mercy parla la première.

« Monsieur Gray ! s'écria-t-elle, pourquoi avez-vous retardé mon message ? Si vous saviez tout, vous comprendriez que c'est loin d'être une honte pour moi que de me retenir dans cette maison ? »

Il s'avança plus près d'elle… surpris par ses paroles, alarmé par ses regards.

« Est-ce que quelqu'un est venu ici en mon absence ? demanda-t-il.

– Lady Janet est venue ici en votre absence. Je ne puis vous parler d'elle… Mon cœur est écrasé… je ne peux supporter davantage… Laissez-moi partir. »

Elle en avait dit assez pour faire tressaillir Julian.

La connaissance qu'il avait du caractère de Lady Janet lui apprenait ce qui était arrivé.

Son visage exprimait le plus cruel désappointement et un chagrin amer.

« J'avais espéré être là, quand ma tante s'est retrouvée avec vous, et prévenir ceci, dit-il. Elle se repentira de tout ce

qu'elle peut avoir fait durement et hâtivement dès qu'elle aura eu le temps de réfléchir. Ne le regrettez pas, si elle a rendu votre rude sacrifice plus rude encore. Elle vous a élevée plus haut… elle vous a encore ennoblie et rendue plus chère à mon esprit et à mon cœur. Pardonnez-moi si je vous parle ouvertement. Je ne puis me contenir, ce que je ressens est trop fort. »

Dans d'autres temps, Mercy aurait deviné l'aveu qui allait suivre au son de sa voix, elle l'aurait pressenti dans ses yeux.

Mais son cœur alors était trop las, la finesse ordinaire de ses perceptions était émoussée.

Elle lui tendit la main, en se disant qu'il était plus amical et meilleur pour elle que jamais…

« Il faut que je vous remercie pour la dernière fois, dit-elle. Aussi longtemps qu'il me reste à vivre, ma gratitude sera une partie de ma vie maintenant. Laissez-moi partir, tandis qu'il me reste encore un peu de force ! »

Elle essaya de le quitter, mais il la retint par la main.

« Me quitter ! dit-il, où allez-vous ?… Au Refuge ?

– Oui ! c'est mon retour au foyer !

– Ne dites pas cela ! s'écria-t-il. Je ne puis vous entendre. N'appelez pas le Refuge votre foyer.

– Et où pourrais-je aller ailleurs ?

– Je suis venu ici pour vous le dire. Je vous ai annoncé, si vous vous en souvenez, que j'avais quelque chose à vous proposer. »

Elle sentit l'ardente pression de sa main ; elle vit s'allumer dans ses yeux l'éclat de l'enthousiasme.

Son esprit fatigué se ranima.

Elle commençait à trembler sous la chaleur communicative de cette étreinte.

« Quelque chose à me proposer ? murmura-t-elle. Qu'est-ce donc ?

– Laissez-moi vous faire une question. Qu'avez-vous fait aujourd'hui ?

– Ce que j'ai fait est votre ouvrage, répondit-elle humblement. Pourquoi revenir à présent sur ce qui est accompli ?

– J'y reviens pour la dernière fois ; j'y reviens dans un but que vous comprendrez bientôt. Vous avez renoncé à votre promesse de mariage ; vous avez perdu l'amour de Lady Janet ; vous avez ruiné toutes vos espérances d'avenir en ce monde… vous allez maintenant reprendre une vie que vous-même appelez l'existence désespérée… Et tout cela vous l'avez fait de votre plein gré… à un moment où vous étiez absolument assurée de votre position dans la maison… par amour de la vérité. Dites-moi maintenant si une femme qui peut faire un tel sacrifice est indigne de la tendresse d'un homme qui lui confierait son honneur et son nom ? »

Elle le comprit enfin et lui échappa en poussant un grand cri ; puis elle s'arrêta, immobile, tenant ses mains jointes, tremblante, et le regardant.

Il ne lui laissa pas le temps de réfléchir.

Les paroles coulaient de ses lèvres, sans efforts, presque sans qu'il en eût conscience.

« Mercy, je vous ai aimée depuis le premier moment où je vous ai vue ! Vous êtes libre ; à présent je puis vous l'avouer, je peux vous demander d'être ma femme ! »

Elle se reculait toujours avec des gestes suppliants.

« Non !… non !…, s'écria-t-elle. Pensez à ce que vous dites ! Pensez à tout ce que vous sacrifieriez pour moi ! Cela ne peut… cela ne doit pas être. »

La physionomie de Julian se couvrit d'une expression de terreur soudaine ; sa tête retomba sur sa poitrine ; sa voix devint si sourde qu'on ne l'entendait plus qu'à peine.

« J'avais oublié, dit-il. Ah ! vous venez de m'en faire souvenir. »

Elle se rapprocha de lui timidement.

« Vous ai-je offensé ? » lui demanda-t-elle.

Elle sourit avec tristesse.

« Vous m'avez éclairé, répondit-il. J'avais oublié que parce que je vous aimais, ce n'était pas une raison pour que vous puissiez me payer de retour. Dites-moi que je me suis abusé, Mercy… et je vous quitte. »

Une légère rougeur monta au front de la jeune femme ; puis il redevint plus pâle que jamais.

Ses yeux s'abaissaient sous le regard brûlant qu'il fixait sur elle.

« Comment pourrais-je dire cela ? répondit-elle simplement. Où est la femme qui, dans ma position, aurait le courage de résister ? »

Il s'avança vivement ; il lui tendit les bras, haletant et muet.

Mais elle s'éloigna encore une fois de lui, et avec un regard désespéré :

« Suis-je digne d'être votre femme ? s'écria-t-elle. Faut-il que je vous rappelle ce que vous devez à votre haute position, à votre dignité sans tache, à votre nom déjà célèbre ? Pensez à tout ce que vous avez fait pour moi, puis songez à quelle noire ingratitude je m'abandonnerais si je vous perdais pour toujours en consentant à ce mariage… Quel égoïsme ! quelle perversité de ma part que de vous faire descendre au niveau d'une femme telle que moi !

– Je vous élève jusqu'à moi quand je fais de vous ma femme, répondit-il. Pour l'amour du ciel, rendez-moi justice. Ne me renvoyez pas au monde et à ses opinions. Il dépend de vous et de vous seule de faire le malheur ou le bonheur de ma vie. Le monde !… Bon Dieu ! Qu'est-ce que le monde ! Que me fait son jugement en comparaison de votre amour ? »

Elle joignit de nouveau les mains pour l'implorer ; un torrent de larmes courait sur ses joues pâlies.

« Ayez pitié de ma faiblesse ! reprit-elle. Ô le plus tendre et le meilleur des hommes, aidez-moi à remplir envers vous-même un devoir rigoureux ! Certes, il est bien rigoureux, après tout ce que j'ai souffert… quand mon cœur aspire à la paix, au bonheur, et à l'amour même ! »

Elle s'arrêta, épouvantée des derniers mots qui venaient de lui échapper.

« Rappelez-vous comment M. Holmcroft a cru devoir agir envers moi ! continua-t-elle. Rappelez-vous comment Lady Janet m'a quittée ! Rappelez-vous ce que je vous ai raconté de ma vie ! Le mépris de tous ceux qui vous connaissent vous frapperait grâce à moi… Non… non… non… pas un mot de plus… Épargnez-moi !… ayez pitié !… laissez-moi !… »

La voix lui manqua, étouffée par les sanglots.

Il s'élança vers elle et la prit entre ses bras.

Elle était incapable de lui résister, et pourtant elle ne s'abandonnait pas encore.

Sa tête s'affaissait inerte ; un moment Julian la crut évanouie.

« Mercy ! ma bien aimée, lui disait-il, nous partirons… nous quitterons l'Angleterre… nous nous réfugierons au milieu d'un peuple nouveau, dans un nouveau monde… Je romprai avec mes parents, avec mes amis, avec le monde entier. Tout, tout, plutôt que de vous perdre ! »

Elle releva doucement la tête et le regarda en face.

Soudain il la quitta, recula comme un homme qui vient d'être frappé à mort, et tomba sur un fauteuil.

Il venait de lire sa terrible résolution sur son visage.

La mort plutôt que de céder à sa propre faiblesse et que de le déshonorer.

Elle était là, les mains croisées, portant désormais sa belle tête haute ; ses doux yeux brillaient de nouveau, ils n'étaient plus obscurcis par les larmes.

Le premier tumulte de son émotion s'était dissipé.

Une tristesse sereine régnait sur son visage ; une tranquille résignation se révélait dans le son de sa voix.

C'était le calme du martyre.

« Après avoir vécu ma vie, après avoir souffert tout ce que j'ai souffert, je peux vous aimer, dit-elle, et je vous aime… mais, je ne dois pas être votre femme. Ce bonheur est trop au-dessus de moi. »

Elle s'arrêta, et s'avança vers la sonnette.

C'était son signal de départ.

Cela fait, elle revint doucement sur ses pas jusqu'auprès de Julian.

Elle posa tendrement sa tête pendant un moment sur la poitrine du jeune homme.

Elle se dressa silencieusement sur la pointe des pieds et toucha son front de ses lèvres.

Toute la reconnaissance qui remplissait son cœur et l'horrible sacrifice qu'elle allait accomplir étaient dans ce mouvement et dans ce baiser si modestement et si tendrement donné !

Au moment où pour la dernière fois elle lui pressait la main Julian éclata en sanglots.

Le domestique répondit à l'appel de la sonnette.

Il ouvrit la porte, et une voix de femme se fit entendre dans le vestibule, elle s'adressait à ce valet.

« Laissez entrer cette enfant, disait la voix, je l'attendrai ici. »

L'enfant parut… c'était la même pauvre petite créature abandonnée qui naguère avait rappelé à Mercy ses jeunes années le jour où elle et Horace Holmcroft étaient allés en promenade ensemble.

Il n'y avait aucune beauté dans cette enfant ; pas l'ombre d'une auréole poétique ne brillait sur son front ; son histoire était l'horreur vulgaire.

Elle entra timidement dans la chambre, surprise, émerveillée, rendue stupide par la magnificence de tout ce qui l'entourait… la pauvre fillette des rues de Londres ! La créature favorite des lois de l'économie politique ! le sauvage et terrible produit d'un système de gouvernement usé et d'une civilisation pourrie jusqu'aux moelles.

Soignée et lavée pour la première fois de sa vie ; nourrie suffisamment pour la première fois depuis une année peut-être ; vêtue d'habits au lieu de guenilles, la sœur en adversité de Mercy glissait avec crainte sur ce beau tapis et s'arrêta frappée d'un nouvel étonnement devant les marbres d'une table de marquetterie brillante…

Elle apparaissait comme une tache de boue vivante au milieu de la splendeur de la chambre.

Mercy se sépara de Julian pour aller au devant de l'enfant.

Son cœur, altéré d'amour dans son horrible isolement, avide d'aimer, sans faire de mal, quelque chose et quelqu'un

au monde, accueillit cette épave des rues comme une consolation envoyée de Dieu.

Elle prit la pauvre petite créature stupéfaite dans ses bras.

« Embrasse-moi ! murmura-t-elle dans son angoisse. Appelle-moi ta sœur. »

L'enfant la regardait sans comprendre.

Le mot de sœur ne signifiait rien dans son esprit, si ce n'est une fille plus âgée qu'elle et assez forte pour la battre.

Mercy déposa l'enfant par terre et se retourna pour jeter un dernier regard à Julian, elle lui refusait le bonheur… par pitié pour lui.

Il n'avait pas bougé.

Sa tête était inclinée, son visage caché dans ses mains.

Elle avança de quelques pas vers lui.

« Les autres sont partis sans me laisser une bonne parole. Vous du moins dites : je vous pardonne. »

Il lui tendit la main sans la regarder.

Tout grièvement qu'elle l'eût blessé, sa généreuse nature la comprenait trop bien.

Sincère vis-à-vis d'elle depuis le premier moment, il le fut jusqu'à la fin.

« Dieu vous garde et vous console, dit-il d'une voix entrecoupée, la terre ne renferme pas une femme plus noble que vous. »

Elle s'agenouilla et baisa la main qui pressait les siennes pour la dernière fois.

« Tout ne finit pas en ce monde, murmura-t-elle, il y a un meilleur monde à venir. »

Puis elle se leva et retourna près de l'enfant.

La main dans la main, les deux citoyennes du royaume de Dieu… les deux réprouvées du royaume des hommes… traversèrent doucement la chambre dans toute sa longueur.

Puis, elles entrèrent dans le vestibule…

Puis, du vestibule, elles passèrent dans l'obscurité…

Le lourd battant de la porte sonna, en se refermant, le glas de leur départ…

Elles étaient déjà loin…

Mais la marche des habitudes dans une grande maison est aussi inexorable que la Mort…

Tout autour de Julian suivait son cours ordinaire.

Quand l'horloge marqua l'heure, la cloche du dîner se fit entendre.

Un intervalle d'une minute s'écoula.

Le maître d'hôtel apparut à la porte de la salle à manger.

« Le dîner est servi, monsieur, » dit-Il.

Julian leva les yeux.

Quelque chose de blanc gisait sur le tapis près de lui.

C'était le mouchoir de Mercy… mouillé de ses larmes.

Il le ramassa et le pressa sur ses lèvres.

Était-ce tout ce qui lui devait rester d'elle ?

L'avait-elle vraiment quitté pour toujours ?

L'énergie native de cet homme, s'armant de toute la puissance de son amour, s'enflammait à nouveau.

Non !

Tant qu'il aurait la vie, tant qu'il aurait le temps devant lui, il garderait l'espérance d'arriver à la conquérir !

Il se retourna vers le domestique sans se soucier de l'émotion que pouvait trahir son visage.

« Où est Lady Janet ?

– Dans la salle à manger, monsieur. »

Il réfléchit un moment.

Son influence personnelle avait échoué près de Mercy.

Par quelle autre influence pouvait-il donc arriver à la toucher ?

Au moment même où cette question traversait sa pensée, la lumière y jaillit.

Il devait employer Lady Janet.

Le maître d'hôtel reparut.

« Sa Seigneurie attend monsieur. »

Julian entra dans la salle à manger.

ÉPILOGUE

Cet Épilogue contient des fragments de correspondance entre M[lle] Grace Roseberry et M. Horace Holmcroft, auxquels sont joints des extraits du journal du Révérend Julian Gray.

I

M. HORACE HOLMCROFT À Mlle GRACE ROSEBERRY.

« Je me hâte de vous remercier, chère mademoiselle Roseberry, pour la très-aimable lettre que j'ai reçue hier par le courrier du Canada.

« Croyez-moi, j'apprécie votre généreuse disposition à pardonner et à oublier ce que j'ai pu vous dire de rude et de déplacé dans un temps où l'art d'une aventurière avait fermé mes yeux à la vérité.

« Dans cette Grace qui m'a pardonné je reconnais le sentiment de justice naturel à une vraie femme du monde.

« La naissance et l'éducation ne perdent jamais leurs droits.

« Je crois en ces deux choses-là, grâce à Dieu, plus fermement que jamais.

« Vous me demandez de vous tenir au courant des projets de la passion de Julian Gray et de la conduite tenue envers lui par Mercy Merrick.

« Si vous ne m'aviez pas fait l'honneur de m'expliquer vos raisons, j'aurais pu éprouver quelque surprise à une question de ce genre faite par une femme dans votre situation.

« Mais les motifs que vous me donnez de votre curiosité sont au-dessus de toute discussion.

« L'existence de la société, comme vous le dites avec tant de raison, est menacée par l'influence lamentable des idées prétendues libérales qui se répandent dans tout notre beau pays.

« Nous ne pouvons espérer de nous protéger nous-mêmes contre les intrigants intéressés à se faire une situation parmi les personnes de notre rang, qu'en devenant en quelque sorte implacables, nous devons aussi, dans l'intérêt de la défense, nous familiariser avec les artifices que font trop fréquemment réussir ces intrigants.

« Aucun tableau ne saurait mieux nous faire voir que ce qui se passe chez Lady Janet, le degré d'audace où la ruse peut atteindre, et le comble pitoyable d'illusion où la crédulité peut s'abandonner.

« C'est pourquoi, quelque répugnance que nous éprouvions pour Mercy Merrick et Julian Gray, nous devons les surveiller.

« En reprenant mon récit où je l'ai laissé dans ma dernière lettre, je veux d'abord vous bien fixer sur un point.

« Certaines expressions échappées à votre plume m'ont donné à penser, que vous blâmiez Julian Gray comme étant la cause de la regrettable visite de Lady Janet au Refuge le jour qui suivit la sortie de Mercy Merrick de sa maison.

« Ceci n'est pas tout à fait exact.

« Julian, comme vous le verrez tout à l'heure, a commis assez de fautes pour qu'on ne le rende point responsable d'une erreur de jugement dans laquelle il n'a pas eu de part.

Lady Janet, comme elle me l'a raconté elle-même, s'est bien rendue au Refuge de son plein gré pour demander pardon à Mercy Merrick du langage qu'elle lui avait tenu quelques heures auparavant.

« – J'avais passé une si cruelle nuit de souffrance, m'a-t-elle dit, qu'aucune parole ne saurait la dépeindre. »

« Voilà, je vous l'assure, les propres expressions de Sa Seigneurie.

« – Je réfléchissais à ce que mon orgueil, mon égoïsme, et mon entêtement m'avaient amenée à dire et faire, m'a-t-elle dit encore ; je crois que je me serais jetée à genoux pour demander pardon à Mercy, si elle m'avait laissé faire. Mon premier moment de bonheur fut celui où j'obtins d'elle la promesse qu'elle viendrait me voir quelquefois chez moi. »

« Vous conviendrez avec moi, j'en suis sûre, qu'une extravagance du genre de celle-là est à plaindre plutôt qu'à blâmer.

« Rien de plus affligeant que de voir l'amoindrissement des facultés à mesure que l'âge avance !

« C'est un sujet de grande inquiétude que de se demander si l'on pourra laisser longtemps à la pauvre Lady Janet la direction de ses propres affaires.

« Je saisirai l'occasion de toucher délicatement quelques mots à ce sujet la première fois que je verrai son notaire.

« Mais je m'éloigne de ce qui vous intéresse.

« N'est-ce pas étrange, je vous écris aussi familièrement que si nous étions de vieux amis.

« Revenons à Julian Gray.

« Innocent d'avoir poussé sa tante à cette première visite au Refuge, il est coupable du moins de l'avoir encouragée à y retourner une seconde fois le lendemain du jour où je vous écrivis ma dernière lettre.

« Le but de Lady Janet en cette circonstance n'était ni plus ni moins que de plaider la cause de son neveu, devenu très-humble prétendant à la main de Mercy Merrick.

« Figurez-vous la descendante d'une des plus vieilles familles de l'Angleterre, priant une aventurière dans un Refuge de faire l'honneur à un ministre de l'Église d'Angleterre de devenir sa femme !

« En quel temps vivons-nous !

« Ma chère mère a versé des larmes de honte lorsqu'elle a appris cela.

« Combien, j'en suis sûr, vous aimerez et admirerez ma mère.

« J'ai dîné à Mablethorpe House sur une invitation précise le jour même où Lady Janet revenait d'accomplir sa dégradante mission.

« – Eh bien ? lui dis-je, après avoir attendu naturellement que le domestique eût quitté la chambre.

« Eh bien ? me répondit Lady Janet, Julian avait parfaitement raison.

« – Parfaitement raison en quoi ?

« – En disant que la terre ne renferme pas une plus noble créature que Mercy Merrick.

« – L’a-t-elle refusé de nouveau ?

« – Elle persiste dans son refus.

« – Dieu soit loué ! »

« Ce souhait, je l’avais formé avec ferveur et je l’exprimai avec feu !

« Lady Janet posa sa fourchette et fixa sur moi un de ses regards perçants.

« – Il se peut qu’il n’y ait pas de votre faute, Horace, dit-elle, si votre nature est incapable de comprendre ce qu’il y a de grand et de généreux dans d’autres natures supérieures à la vôtre. Mais le moins que vous puissiez faire, c’est de vous méfier de votre faculté d’appréciation. À l’avenir, gardez vos opinions sur des questions que vous ne pouvez comprendre, j’ai de la tendresse pour vous, par amour pour votre père, et j’ai voulu envisager sous le point de vue le plus favorable votre conduite envers Mercy Merrick, mais je la considère en toute sincérité comme la conduite d’un fou. »

« Ce sont encore ses propres paroles, Mademoiselle Roseberry ; je vous affirme une fois de plus que ce sont ses propres paroles.

« – Mais n’abusez pas trop de mon indulgence, a-t-elle continué, et n’insinuez plus de nouveau qu’une femme qui, si elle mourait cette nuit, serait digne de la première place au ciel, n’est pas digne d’être la femme de mon neveu. »

« Je vous exprimais un peu plus haut ma conviction que la pauvre Lady Janet ne serait pas bien plus longtemps en état d’administrer ses affaires.

« Peut-être alors trouviez-vous ce jugement un peu prompt, qu'en pensez-vous à présent ?

« Il va sans dire que je crus inutile de répondre sérieusement à cette folle réprimande.

« D'ailleurs, j'étais trop réellement frappé par un pareil affaiblissement de principes qui ne provient que trop clairement d'un affaiblissement des facultés mentales.

« Je fis une réponse respectueuse et douce ; je fus favorisé en retour de certain récit de ce qui s'était réellement passé au Refuge.

« Ma mère et mes sœurs, quand je leur en ai répété les particularités, en ont été dégoûtées affreusement ; vous en serez également dégoûtée au même point.

« L'intéressante repentie attendant la visite de Lady Janet, se fit naturellement surprendre dans une touchante occupation domestique.

« Elle tenait un petit enfant trouvé qui dormait sur ses genoux et apprenait en même temps les lettres de l'alphabet à une horrible petite vagabonde dont elle avait d'abord fait la connaissance dans la rue.

« Voilà l'espèce de tableau vivant et plein d'artifice qui peut en imposer à une vieille femme. Vous voyez cela, n'est-ce pas ?

« Vous comprendrez ce qui suivit, quand Lady Janet s'ouvrit de sa négociation matrimoniale.

« Mercy Merrick s'est perfectionnée dans son rôle et il faut lui rendre justice, elle n'est pas femme à le mal jouer.

« Les sentiments les plus magnanimes coulèrent de ses lèvres.

« Elle déclara que sa vie entière serait vouée à des actes de charité symbolisés naturellement par l'enfant trouvé et la vilaine petite fille ; et cela, quelque souffrance personnelle qu'elle pût en éprouver, quelque fût le sacrifice de ses propres sentiments.

« Observez avec quel art ceci fut introduit pour insinuer qu'elle-même était amoureuse de Julian !

« Mais elle ne pouvait accepter de M. Julian Gray un honneur dont elle se sentait si indigne. Sa reconnaissance envers lui et l'intérêt qu'il lui inspirait lui défendaient également de compromettre un avenir si brillant en consentant à un mariage qui l'avilirait dans l'esprit de tous ses amis. Elle le remerciait (avec des larmes), elle remerciait Lady Janet (avec plus de larmes encore), mais elle n'osait pas, par égard à la bonne renommée de Julian et pour son bonheur, accepter ce qu'il lui offrait. Que Dieu répande sur lui ses bontés et le console ! que Dieu lui vienne en aide à elle-même pour supporter le lourd fardeau de sa vie !

« Le but de cette méprisable comédie est assez clair à mes yeux.

« Elle veut simplement tenir Julian à distance (Julian, comme vous le savez, est pauvre) jusqu'à ce que Lady Janet, à ses arguments persuasifs, ajoute quelque chose de plus solide.

« Lady Janet déliera les cordons de sa bourse.

« Sans le langage odieux de cette misérable femme et sans la crédulité vraiment navrante de la pauvre vieille,

toute cette histoire ferait un bon sujet pour une pièce comique.

« Mais le côté le plus triste du récit est encore à venir.

« Dans le temps voulu, la décision de la dame fut communiquée à Julian Gray.

« Il perdit immédiatement le sens.

« Le croiriez-vous ? Il a renoncé à sa cure. À une époque où l'église est pleine chaque Dimanche pour l'entendre prêcher, ce fou ferme la porte et descend de la chaire.

« Lady Janet elle-même n'était pas assez aveuglée par sa folie pour approuver cela. Elle lui a fait des remontrances se joignant à tous ses amis. Remontrances inutiles !

« Il n'opposait qu'une réponse à tout ce qu'on pouvait lui dire : « Ma carrière est finie ! » Quelle dérision !…

« Vous me demandez, et cela est assez naturel, ce que cet homme pervers va faire à présent ?

« Je n'ai aucun scrupule à vous avouer qu'il est dans une disposition d'esprit qui pourrait le porter au suicide…

« Je vous en prie, ne vous alarmez pas !

« Il ne faut redouter pour lui ni le pistolet, ni la corde, ni la rivière, Julian fait simplement sa cour à une mort permise par les lois divines et humaines.

« Ceci est un langage étrange, je le sais.

« Vous allez connaître les faits et en juger par vous-même.

« Ayant donné sa démission de sa cure, son premier acte a été d'offrir ses services comme volontaire à une nouvelle société de missionnaires qui se dirigera vers la côte orientale de l'Afrique.

« Les personnes qui sont à la tête de la mission, fort heureusement, ont montré qu'elles avaient un bon sentiment de leur devoir.

« Après avoir exprimé leur opinion courtoise sur la valeur de l'assistance de Julian dans les termes les plus aimables, ils ont néanmoins déclaré au néophyte qu'ils n'accepteraient sa proposition que s'il se soumettait à l'examen d'un médecin compétent.

« Julian a éprouvé quelque hésitation, et enfin y consentit.

« Le rapport du docteur est concluant.

« Dans l'état actuel de santé de Julian, le climat de l'Afrique occidentale le tuerait, selon toutes probabilités, en trois mois.

« Il a donc subi un échec à sa première tentative, et il s'est alors adressé à une mission de Londres.

« Là, il était impossible de soulever la question de climat et là, je le dis avec chagrin, il a réussi.

« Il est à l'œuvre maintenant ; en d'autres termes, il risque résolument sa vie dans cette mission, qui le conduit à l'un des faubourgs les plus éloignés de Londres.

« Ce quartier est situé sur les bords de la Tamise, et il est notoirement infesté par les malheureux les plus désespérés et les plus méprisables de toute la population de la mé-

tropole ; tellement peuplé, d'ailleurs, qu'il est rare qu'une épidémie n'y remplace pas l'autre.

« C'est dans cet horrible lieu et parmi ces gens redoutables que Julian est maintenant occupé du matin au soir.

« Aucun de ses anciens amis ne le voit jamais.

« Depuis qu'il a rejoint la mission, il n'a même pas rendu visite à Lady Janet Roy.

« Ma tâche est accomplie ; tous ces faits vous sont désormais connus.

« Ai-je tort en envisageant aussi tristement l'avenir ?

« Je ne puis oublier que ce malheureux fut autrefois mon ami, et je ne vois réellement plus d'espoir pour lui.

« Il brave délibérément la violence des coquins et la contagion !…

« Qui pourra l'arracher à cette terrible besogne ?

« Une seule personne, et son union avec elle serait l'achèvement de sa ruine…

« Je parle de Mercy Merrick.

« Dieu sait les malheurs que mon pénible devoir peut m'obliger à vous apprendre dans ma prochaine lettre !

« Vous êtes assez bonne pour me demander de vous donner des nouvelles et pour m'interroger sur mes projets.

« J'ai fort peu de choses à vous dire sur ces deux points.

« Après ce que j'ai souffert, ayant vu tous mes sentiments foulés aux pieds, toute ma confiance trahie, je suis,

quant à présent, à peine en état de décider ce que je ferai plus tard.

« Reprendre mon ancienne profession, rentrer dans l'armée, je ne veux pas y penser.

« Dans ces jours d'égalité, une personne obscure en état de passer un examen, peut arriver au même grade que moi, m'appeler son frère, et un jour peut-être me commander même comme mon supérieur hiérarchique !

« Si je songe à une carrière quelconque, c'est à la carrière diplomatique.

« La naissance et l'éducation n'y ont point tout à fait disparu et sont des qualités essentielles dans cette branche du service public.

« Mais je n'ai encore rien décidé.

« Ma mère et mes sœurs au cas où vous viendriez en Angleterre, me prient de vous dire qu'il leur serait on ne peut plus agréable de faire connaissance avec vous.

« Sympathisant avec moi, elles n'oublient pas ce que vous aussi, vous avez souffert.

« Un accueil cordial vous attend quand vous pourrez nous faire votre première visite.

« Bien sincèrement à vous,

« HORACE HOLMCROFT. »

II

Mlle GRACE ROSEBERRY À M. HORACE HOLMCROFT.

« Cher monsieur Holmcroft,

« Je m'arrache pendant quelques instants à mes autres occupations pour vous remercier de votre délicieuse et très intéressante lettre.

« Comme vous dépeignez bien les choses ! Comme vous les jugez bien !

« Si la littérature tenait une place un peu plus élevée dans l'échelle des professions, je vous conseillerais presque… mais non, si vous entriez dans la littérature comment pourriez-vous frayer avec les gens que vous seriez forcé d'y rencontrer ?

« Entre nous, j'ai toujours jugé M. Julian Gray comme un homme surfait.

« Je ne veux pas dire qu'il ait justifié mon opinion ; je veux dire seulement que je le plains.

« Mais, cher monsieur Holmcroft comment pouvez-vous, avec votre esprit si sain, poser sur le même plan les tristes alternatives qui l'attendent ?

« Mourir dans ce faubourg perdu ou tomber entre les griffes de cette vile misérable.

« Y a-t-il une comparaison entre les deux cas ?

« Plutôt mourir mille fois au poste du devoir que d'épouser Mercy Merrick !

« J'ai écrit le nom de cette créature, je puis ajouter de façon à en avoir fini le plus vite possible avec tout ce qui la regarde, que j'attendrai impatiemment votre prochaine lettre. Ne supposez pas un seul instant que j'éprouve la moindre curiosité au sujet de cette artificieuse et misérable femme ; l'intérêt qu'elle m'inspire est purement religieux.

« Pour des personnes d'un esprit tourné à la dévotion comme le mien, elle est un terrible enseignement.

« Quand je sentirai le démon près de moi, ce sera un des moyens de la grâce divine de me suggérer la pensée de Mercy Merrick.

« Pauvre Lady Janet ! J'ai remarqué ces signes d'affaiblissement mental auxquels vous faites si délicatement allusion pendant la dernière entrevue que j'eus avec elle.

« Si vous en trouvez l'occasion, voulez-vous lui présenter les vœux que je forme pour elle à présent et toujours, et voulez-vous ajouter, je vous prie, que je n'omets jamais de placer son nom dans mes prières.

« Je bénis un hasard qui justement me fera visiter l'Angleterre vers la fin de l'automne.

« Mon sort s'est amélioré depuis la dernière lettre que je vous ai adressée.

« J'ai été reçue comme lectrice et dame de compagnie chez une dame dont le mari est un de nos plus hauts fonctionnaires de l'ordre judiciaire dans cette partie du monde.

« Il ne m'intéresse pas énormément quant à lui, c'est ce qu'on appelle un homme qui s'est fait lui-même.

« La femme est charmante ; outre que c'est une personne d'un sens intellectuel très-relevé, elle est grandement supérieure à son mari.

« Vous me comprendrez aisément quand je vous aurai dit qu'elle est unie aux Sommery de Pommery ; non les Pommery de Sommery qui, ainsi que votre connaissance des anciennes familles vous le démontrera, réclament sans droit des liens de parenté avec la plus jeune branche de cette ancienne race.

« Dans cette compagnie élégante et raffinée dont je jouis actuellement, je me trouverais tout à fait heureuse, s'il n'y avait pas une ombre au tableau.

« Le climat du Canada n'est pas favorable à ma bienveillante amie et ses médecins lui recommandent de passer l'hiver à Londres.

« Dans ce cas j'aurai le privilège de l'y accompagner.

« Est-il nécessaire d'ajouter que ma première visite sera pour votre maison ?

« Je me sens déjà unie de sympathie à votre mère et à vos sœurs. Il y a une sorte de franc-maçonnerie parmi les femmes bien nées, n'est-il pas vrai ?

« Avec mes meilleurs remercîments, mes meilleurs souvenirs, et bien des assurances du plaisir que me promet

votre prochaine lettre, croyez-moi, cher monsieur Holmcroft, votre bien sincèrement dévouée

« GRACE ROSEBERRY. »

III

M. HORACE HOLMCROFT À Mlle GRACE ROSEBERRY.

« Chère mademoiselle Roseberry,

« Veuillez excuser mon long silence. J'ai attendu d'un courrier à l'autre dans l'espoir d'être plus à même de vous envoyer quelque bonne nouvelle.

« Hélas ! c'était une attente inutile.

« Mes plus mauvais pressentiments se sont réalisés.

« Mon devoir est pénible, car il m'oblige à vous écrire une lettre qui vous causera autant de surprise que d'indignation.

« Laissez-moi vous raconter les événements dans leur ordre tels qu'ils se sont produits.

« De cette façon je saurai peut-être préparer votre esprit à ce qui va suivre.

« Environ trois semaines après la date de ma dernière lettre, Julian Gray paya la peine de son audacieuse témérité. Je n'entends pas dire qu'il ait souffert d'aucune violence des gens parmi lesquels il avait voulu vivre : au contraire, il avait réussi, si incroyable que cela puisse paraître, à produire une impression favorable sur les coquins qui l'entouraient.

« D'après ce que j'ai pu apprendre, ils commencèrent à respecter son courage qui le faisait s'aventurer seul au milieu d'eux, et ils finirent par être persuadés qu'il prenait un intérêt sincère à leur amélioration et à leur bien-être ; mais il est devenu victime de l'autre péril indiqué dans ma dernière lettre : la maladie.

« Peu de temps après qu'il eût commencé son œuvre dans le quartier, la fièvre y éclata.

« Nous apprîmes que Julian avait été frappé par l'épidémie trop tard pour l'emmener hors du logement qu'il occupait dans le voisinage.

« Je fis personnellement des recherches au moment où la nouvelle nous arriva.

« Le docteur qui le soignait n'entendait point répondre de sa vie.

« Dans ces circonstances alarmantes, la pauvre Lady Janet, impétueuse et déraisonnable comme toujours, voulut quitter son hôtel et établir sa résidence auprès de son neveu.

« Comme il était impossible de la convaincre de la folie qu'il y avait à déserter à son âge sa maison et son confort ordinaire, je pensai qu'il était de mon devoir de l'accompagner.

« Nous trouvâmes un semblant de logement dans une auberge, sur le bord de la rivière ; cette maison était surtout fréquentée par des capitaines de la marine marchande et des commis-voyageurs.

« Je pris sur moi de me procurer l'aide des meilleurs médecins, les préjugés de Lady Janet contre les médecins l'obligeant à s'en remettre entièrement à moi sur ce point.

« À quoi bon vous fatiguer par des détails inutiles au sujet de la maladie de Julian ?

« La fièvre poursuivit son cours ordinaire avec des alternatives menaçantes de délire et d'épuisement qui se succédaient.

« Les événements postérieurs, qu'il est malheureusement nécessaire de vous apprendre, ne me laissent pas le loisir de m'arrêter sur le mal du pauvre garçon.

« Dans la plupart des cas, les divagations des malheureux atteints de cette fièvre sont, à ce qu'il paraît, très-diverses.

« Dans le cas de Julian, elles n'avaient qu'un objet : il parlait incessamment de Mercy Merrick, suppliant sans cesse les médecins qu'on voulût bien la chercher et l'amener près de lui.

« Nuit et jour cette idée occupait uniquement son esprit, ce seul nom était sur ses lèvres.

« Naturellement les médecins me firent des questions sur cette personne absente.

« Je fus obligé en confidence de leur raconter nettement les choses.

« Le médecin éminent que j'avais appelé pour diriger le traitement, se conduisit à merveille.

« Bien qu'il fût sorti des plus basses classes du peuple, il avait, chose rare, les instincts d'un gentilhomme.

« Il comprit très-bien notre pénible situation et l'importance qu'il y avait à ne point fournir à une personne

comme Mercy Merrick cette occasion de s'introduire au chevet du malade.

« Une prescription calmante, suivant lui, était la seule chose nécessaire au malade.

« Le médecin de la localité, au contraire, un jeune homme, évidemment un rouge et ardent radical, se montra fort entêté et même tout à fait malhonnête.

« – Je n'ai rien à voir à la moralité de cette dame et à l'opinion que vous avez d'elle, me dit-il, j'ai seulement à vous montrer les moyens les plus probables de sauver la vie du malade. Les ressources de notre art sont épuisées. Envoyez chercher Mercy Merrick, n'importe ce qu'elle est ou qui elle est. Il y a chance, surtout si c'est une personne raisonnable et une bonne garde-malade, qu'il puisse vous étonner tous en la reconnaissant. Dans ce cas seulement sa guérison est possible ; si vous persistez à repousser ses demandes, et si vous laissez le délire continuer pendant vingt-quatre heures encore, c'est un homme mort. »

« Lady Janet était malheureusement présente quand cette opinion impudente nous fut exprimée au chevet du malade.

« Ai-je besoin de vous dire la suite ?

« Appelée à choisir entre la voie indiquée par un médecin qui se fait dix mille livres par an, qui est certainement le premier médecin annobli en Angleterre, et l'avis donné par un petit praticien obscur d'un quartier perdu de Londres, qui ne gagne rien, ai-je besoin de vous informer quelle fut la décision de Sa Seigneurie ?

« Vous la connaissez ; et vous ne comprendrez que trop bien que son premier soin fut de rendre une troisième visite au Refuge.

« Deux heures plus tard, je vous donne ma parole d'honneur que je n'exagère rien, Mercy Merrick était établie au chevet de Julian.

« Son service ne pouvait plus lui permettre de s'abandonner à aucun scrupule personnel quand une autorité médicale avait déclaré qu'elle pouvait seule sauver la vie du malade.

« Vous ne serez pas étonnée d'apprendre que je m'éloignai du lieu de cette scène.

« Le premier médecin suivit mon exemple après avoir écrit sa prescription calmante et avoir été grossièrement insulté par le petit praticien de la localité, qui refusait d'en faire usage.

« Je partis dans la voiture du médecin.

« Il me parla avec beaucoup de sentiment et de convenance.

« Sans donner aucune opinion positive, je pus voir qu'il avait perdu tout espoir du rétablissement de Julian.

« – Nous sommes dans les mains de la Providence, M. Holmcroft. »

« Ce furent ses derniers mots quand il me déposa à la porte de la maison de ma mère.

« Je me sens à peine le cœur de continuer.

« Si je suivais mon sentiment, je ne serais que trop disposé à m'arrêter ici.

« Laissez-moi du moins hâter le dénouement.

« Au bout de deux ou trois jours, je reçus la première nouvelle du malade et de sa garde.

« Lady Janet m'apprit qu'il l'avait reconnue.

« C'était le commencement, je me sentis préparé pour ce qui allait suivre.

« Le rapport suivant m'annonça qu'il reprenait des forces, puisqu'il était hors de danger.

« Là-dessus, Lady Janet retourna chez elle.

« J'y suis allé il y a une huitaine de jours, et j'ai appris que Julian avait été emmené au bord de la mer.

« J'y suis retourné hier et j'ai reçu les derniers renseignements de la bouche même de Sa Seigneurie.

« Ma plume se refuse presque à les écrire.

« Mercy Merrick a consenti à l'épouser !…

« Un outrage à la société… voilà comment ma mère et mes sœurs envisagent cette chose incroyable ; voilà comment vous l'envisagerez vous-même.

« Ma mère a effacé de sa main le nom de Julian de sa liste d'invitations ; les domestiques ont ordre, s'il osait se présenter, de répondre : Madame n'y est pas.

« Je ne suis malheureusement que trop sûr d'être exact en vous affirmant que cette méprisable union est comme un fait accompli.

« Lady Janet a été jusqu'à me montrer les lettres… une de Julian, l'autre de cette femme elle-même.

« Voyez-vous cela, Mercy Merrick en correspondance avec Lady Janet Roy ! s'adressant à elle en ces termes : « Ma chère Lady Janet, » et signant : « Votre affectionnée. »

« Je n'ai pas eu la patience de finir aucune de ces deux lettres.

« Le ton de Julian est celui d'un socialiste.

« Dans mon opinion, son Évêque devrait en être informé.

« Quant à Mercy, elle joue son rôle tout aussi habilement avec la plume qu'elle le jouait avec ses mines, ses poses savantes et ses larmes.

« Je ne puis me dissimuler à moi-même combien j'ai tort en cédant, » écrit-elle. « De tristes pressentiments remplissent mon esprit quand je songe à l'avenir… Je sens que le premier regard de mépris jeté sur mon mari pourra détruire mon bonheur, n'en fût-il pas troublé lui-même. Tant que j'ai été séparée de lui, j'ai pu maîtriser ma propre faiblesse. Je pouvais accepter mon sort cruel. Mais comment puis-je lui résister après avoir veillé pendant des semaines à son chevet, après avoir vu son premier sourire, après avoir entendu ses premières paroles de gratitude, tandis que je le ramenais doucement à la vie. »

« Voilà le ton dont elle se sert durant quatre pages d'écriture serrée, d'une humilité nauséabonde et d'un sentiment à effet.

« Cela suffirait pour faire mépriser les femmes.

« Dieu merci, j'ai le contraste sous les yeux pour me rappeler ce qui est dû à quelques femmes bien nées.

« Je sais que ma mère et mes sœurs me sont doublement chères à présent.

« Puis-je ajouter au nombre de mes consolations et de mes reconnaissances le privilège de correspondre avec vous ?

« Adieu, quant à présent.

« Je suis trop rudement secoué dans mes convictions les plus chères, je suis trop abattu et trop découragé pour en écrire davantage.

« Tous mes bons souhaits pour vous, chère mademoiselle Roseberry, jusqu'à ce que nous puissions nous revoir.

« Votre très dévoué

« HORACE HOLMCROFT. »

EXTRAITS DU JOURNAL DU RÉVÉREND JULIAN GRAY.

PREMIER EXTRAIT.

« … Il y a un mois aujourd'hui que nous sommes mariés !

« Je n'ai qu'une seule chose à dire : je repasserais volontiers et gaîment par tout ce que j'ai souffert pour revivre encore ce mois-là.

« Je n'avais jamais su jusqu'à présent ce que c'était que le bonheur ; mieux encore, j'ai persuadé Mercy que tout cela est son ouvrage.

« J'ai dissipé ses sombres pressentiments ; elle est obligée de se soumettre à l'évidence et d'avouer qu'elle peut faire la joie de ma vie.

« Nous retournons demain à Londres.

« Elle regrette de quitter le tranquille isolement de ce bain de mer éloigné… elle redoute le changement.

« Je ne m'en inquiète pas.

« Peu m'importe où j'irai, aussi longtemps que ma femme sera près de moi. »

DEUXIÈME EXTRAIT.

« Le premier nuage s'est levé.

« Je viens d'entrer dans la chambre sans y être attendu, et je l'ai trouvée en larmes.

« Je réussis, après de grandes difficultés, à lui persuader de me dire ce qui était arrivé.

« On sait bien que tous les malheurs peuvent être causés par la langue d'une femme folle.

« La propriétaire de mon logement est l'artisan de tout ceci.

« N'ayant encore rien arrêté pour nos projets d'avenir, nous sommes retournés, très-malheureusement, à l'appartement que j'habitais à Londres quand j'étais garçon.

« Il est à moi pour six semaines encore, et Mercy n'a pas voulu me faire faire la dépense de la mener à l'hôtel.

« Ce matin, pendant le déjeuner, je me félicitais inconsidérément, devant ma femme, de trouver une bien moins grande quantité de lettres et de cartes accumulées en mon absence que d'habitude.

« Le déjeuner fini, je fus obligé de sortir.

« La pauvre enfant, douloureusement sensible à tout changement qui se produit dans mes relations avec le petit monde qui m'entoure, et toujours craignant que ce changement ne se relie à l'événement de mon mariage, questionna la propriétaire en mon absence sur la diminution de mes visites et de mes correspondances.

« Cette femme saisit une si belle occasion de bavarder sur moi et sur mes affaires.

« La rapide intelligence de Mercy en tira aisément la véritable conclusion.

« Mon mariage avait décidé certains chefs de famille sages à rompre toutes relations sociales avec moi.

« Les faits, par malheur, parlaient d'eux-mêmes.

« Les gens qui, les années précédentes, avaient habitude de venir me voir et de m'inviter… ou qui, au cas où ils me trouvaient absent, m'écrivaient en cette saison… s'étaient abstenus avec affectation cette année.

« C'est une manifestation unanime.

« C'eût été perdre le temps… et, d'ailleurs, manquer de confiance envers ma femme… que d'essayer de parer les choses et de combattre la conclusion que Mercy en tirait.

« J'arrivai seulement à lui faire bien voir que je n'en éprouvais pas l'ombre d'une contrariété ou d'une mortification.

« De cette façon, j'ai, jusqu'à un certain point, réussi à calmer ma pauvre bien-aimée.

« Mais le coup a été porté et vivement ressenti.

« Il n'y a pas à déguiser ce qui arrive, il faut regarder résolument le péril en face.

« Tout insignifiant que soit cet incident à mes yeux, il m'a fait prendre une décision irrévocable.

« En réglant mon genre de vie futur, je suis maintenant résolu à agir d'après mes propres convictions… plutôt que de prendre jamais l'avis bien intentionné d'amis tels que ceux qui me restent.

« La meilleure partie de mon succès dans la vie publique, je le dois à la chaire.

« Je suis ce qu'on appelle un prédicateur populaire… mais je n'ai jamais, dans mon for intérieur, ressenti aucun orgueil de ma notoriété ni aucune estime excessive des moyens par lesquels je l'ai acquise.

« En premier lieu, j'ai une très-mince idée de l'éloquence dans l'ordre des mérites intellectuels.

« Il n'y a pas d'autre art où les conditions de succès soient si aisément atteintes ; il n'y en a pas d'autre dans la pratique duquel ce qui est purement superficiel passe aussi souvent pour de la profondeur.

« Et combien l'éloquence produit au fond de pauvres résultats !

« Prenons mon cas personnel.

« Combien de fois, par exemple, n'ai-je pas tonné de tout mon cœur et de toute mon âme contre l'extravagance chez les femmes… contre leurs faux cheveux, leurs poudres nauséabondes, et leurs fards plus nauséabonds encore !

« Combien de fois, pour prendre un autre exemple, ai-je dénoncé l'esprit mercantile et matériel de ce siècle, les corruptions habituelles et les fraudes du commerce dans toutes les classes !

« Quel bien ai-je fait ?

« J'ai charmé les gens que j'avais pour but de châtier.

« Quel délicieux sermon ! » « Plus éloquent que jamais ! » « Je redoute habituellement le sermon dans d'autres églises… Eh bien ! savez-vous que j'attends toujours celui-ci avec impatience ? »

« Voilà l'effet que je produis le dimanche.

« Le lundi les femmes s'en vont chez les marchandes de modes dépenser plus d'argent que jamais ; les hommes d'affaires vont à leur besogne pour gagner plus d'argent que jamais… tandis que mon épicier, qui chantait bruyamment mes louanges dans son habit du dimanche, remet ses bouts de manches le premier jour de semaine et falsifie le sucre de son prédicateur favori !

« J'ai souvent, les années passées, trouvé les objections que je viens d'indiquer ici et qui déjà m'engageaient à ne point poursuivre ma carrière.

« Elles étaient amèrement présentes à mon esprit quand j'ai renoncé à ma cure, et maintenant elles m'agitent plus que jamais.

« Je suis las de mes succès de prédicateur obtenus à si peu de frais.

« Je suis las de la société telle que je la vois composée ou mêlée à notre époque.

« J'ai ressenti quelque respect pour moi-même, j'ai mis du cœur et de l'espoir dans mon œuvre au milieu des misérables créatures parmi lesquelles je vivais dans le faubourg.

« Mais je ne puis, je ne dois pas retourner parmi eux ; je n'ai pas le droit à présent de jouer avec ma santé et ma vie.

« Il faut que je recommence à prêcher ou que je quitte l'Angleterre.

« Au milieu d'un peuple primitif, loin des villes… dans l'Est lointain et fertile du grand continent américain… je puis vivre heureusement avec ma femme et faire du bien parmi mes semblables ; sûr de trouver ce qui est nécessaire à nos besoins en dehors du modeste revenu qui m'est presque inutile ici.

« Dans la vie que je me dépeins ainsi à moi-même, je vois l'amour, la paix, la santé, les devoirs, et les occupations dignes d'un homme vraiment chrétien.

« Quel avenir m'attend si je prends l'avis de mes amis et si je reste ici ?

« Un travail dont je suis fatigué parce que depuis longtemps j'ai cessé de le respecter ; de mesquines méchancetés qui m'atteindront dans ma femme, qui la déchireront et l'humilieront.

« Si je n'avais à penser qu'à moi, je braverais les pires inventions des méchants.

« Mais je dois penser à Mercy… à Mercy que j'aime plus que ma propre vie !

« Les femmes, pauvres créatures, ne vivent que de l'opinion des autres.

« J'ai déjà reçu un avertissement, et je sais ce que ma femme peut souffrir de mes amis… Le ciel me pardonne de si mal employer ce mot.

« L'exposerai-je délibérément à de nouvelles mortifications ?… et cela pour l'envie de rentrer dans une carrière dont je n'apprécie plus depuis longtemps les récompenses ?

« Non !

« Tous les deux nous serons heureux… Tous les deux nous serons libres !

« Dieu est miséricordieux, la nature est tendre, l'amour est sincère dans le Nouveau-Monde aussi bien que dans l'ancien.

« Nous vivrons dans le Nouveau-Monde. »

TROISIÈME EXTRAIT.

« Je sais à peine si j'ai bien ou mal fait.

« J'ai raconté hier à Lady Janet la froide réception qui m'a été faite à mon retour à Londres et la pénible sensation que ma femme en a éprouvée.

« Ma tante envisage la question à son point de vue particulier, et par conséquent en tient fort peu de cas.

« – Vous ne serez jamais compris, et vous ne comprendrez jamais la société, Julian, m'a dit Sa Seigneurie. Ce qu'il y a tout simplement, c'est que ces pauvres imbéciles ne savent pas ce qu'ils doivent faire. Ils attendent qu'une personne de distinction leur apprenne s'ils ne doivent pas reconnaître votre mariage. En bon anglais, ils attendent que je les dirige. Regardez cela comme fait. Je les fixerai. »

« Je pensais que ma tante plaisantait.

« L'événement d'aujourd'hui m'a prouvé qu'elle est terriblement sérieuse.

« Lady Janet a lancé des invitations pour un grand bal, et elle a fait courir le bruit que le but de cette fête était de célébrer le mariage de M. et de Mme Julian Gray !

« J'ai d'abord refusé d'y assister.

« À mon grand étonnement, Mercy s'est rangée du côté de ma tante.

« Elle m'a rappelé tout ce que nous devons à Lady Janet et elle m'a persuadé de changer d'idée.

« Nous devons aller au bal, et nous irons sur la demande formelle de ma femme.

« La signification de tout ceci, je le crains bien, c'est que ma pauvre bien-aimée est poursuivie par l'idée que mon mariage m'a fait du tort dans l'opinion générale.

« Elle souffrira tout, risquera tout, croira tout pour être délivrée de cette pensée qui l'obsède.

« Lady Janet prédit un triomphe social ; et le désespoir de ma femme… qui cependant n'ose y croire… accepte la prophétie.

« Quant à moi, je suis préparé au résultat.

« Cela finira par notre départ pour le Nouveau-Monde, où nous irons étudier la société à son enfance au milieu des forêts et des plaines.

« Je dois tout préparer tranquillement pour notre départ et confesser seulement ce que j'aurai fait au moment opportun, c'est-à-dire après le bal. »

QUATRIÈME EXTRAIT.

« J'ai fait la rencontre d'un homme qui peut servir mes projets.

« C'est un vieil ami de collège à moi, qui est aujourd'hui l'associé d'une grande maison d'armateurs et qui s'occupe beaucoup d'émigration.

« Un de leurs navires doit partir pour l'Amérique et quitter le port de Londres dans une quinzaine de jours pour relâcher à Plymouth.

« Par une heureuse coïncidence, le bal de Lady Janet doit avoir lieu dans quatorze jours.

« Je vois ce que j'ai à faire.

« Avec l'aide bienveillante de mon ami, je me suis arrangé pour qu'une cabine me fut réservée en déposant seulement quelques arbres.

« Si le bal se termine, comme j'en ai l'assurance, par de nouvelles mortifications pour Mercy, et qu'ils fassent ce qu'ils voudront, je les défie de me mortifier, moi… je n'ai qu'un mot à envoyer par le télégraphe et nous rejoignons le navire à Plymouth.

« Je sais l'émotion qui s'emparera de Mercy quand je lui en annoncerai la nouvelle ; mais j'ai mon remède tout prêt.

« Les pages de mon journal, écrites les années précédentes, lui montreront assez clairement que ce n'est pas elle qui m'entraîne loin de l'Angleterre.

« Elle y verra mes aspirations pour d'autres labeurs et d'autres pays que j'exprimais à satiété bien avant le jour où nous nous sommes rencontrés tous les deux. »

CINQUIÈME EXTRAIT.

« La robe de bal de Mercy, cadeau de la bonne Lady Janet, est terminée.

« Il m'a été accordé d'assister à la première épreuve, aux répétitions préalables de cet objet d'art.

« Je n'entends rien du tout aux mérites de la soie et de la dentelle ; mais je sais une chose, c'est que ma femme sera la plus jolie femme du bal.

« Ce même jour, j'ai fait une visite à Lady Janet pour la remercier.

« Là, je devais avoir une nouvelle révélation du caractère entêté et original de ma chère vieille tante.

« Elle était sur le point de déchirer une lettre quand je suis entré dans sa chambre.

« En me voyant, elle différa son projet et me tendit la lettre.

« Elle était de l'écriture de Mercy.

« Lady Janet me signala un passage du dernier feuillet.

« – Dites à votre femme, en lui portant mes tendresses, dit-elle, que je suis la plus obstinée de nous deux. Je refuse absolument de la lire, comme je refuse absolument de

l'écouter toutes les fois qu'elle essaie de revenir à ce même sujet. Maintenant, rendez-moi cette lettre. »

« Je la lui rendis et je la vis déchirer devant moi.

« Le seul sujet défendu à Mercy aussi sévèrement que jamais, était toujours son aventure avec Mlle Grace Roseberry !

« Rien ne pouvait être plus naturellement introduit ou plus délicatement arrangé qu'une légère allusion de ma femme à ce sujet.

« N'importe.

« La lecture de la première ligne suffisait.

« Lady Janet voulait vivre et mourir absolument ignorante de l'histoire de Mercy Merrick.

« Quelles énigmes indéchiffrables nous sommes.

« Est-il donc étonnant que nous manquions perpétuellement de nous comprendre les uns les autres ! »

DERNIER EXTRAIT.

« Le matin après le bal.

« C'est fait et terminé.

« La société a battu Lady Janet.

« Je n'ai ni la patience ni le temps de m'étendre longtemps sur ce sujet.

« Nous partons pour Plymouth par le train express de l'après-midi.

« Il était un peu tard lorsque nous sommes arrivés à ce bal.

« Les splendides appartements de Lady Janet furent bien vite remplis.

« En les traversant avec ma femme, elle appela mon attention sur un fait que jusque-là je n'avais pas remarqué.

« – Julian, me dit-elle, regardez donc au milieu de ces dames et dites-moi si vous ne voyez pas quelque chose ***de*** singulier ? »

« Comme je regardais, l'orchestre commença à jouer une valse.

« Je remarquai d'abord que quelques personnes passaient auprès de nous pour se rendre à la salle de bal.

« Je remarquai ensuite que dans ces quelques personnes, il y en avait fort peu de jeunes.

« Enfin cette singularité me sauta aux yeux.

« À certaines exceptions près, assez rares pour faire ressortir la règle, il n'y avait pas de jeunes filles au bal de Lady Janet.

« Je ramenai Mercy au salon de réception.

« La physionomie de Lady Janet me montra qu'elle aussi, s'était aperçue de ce qui arrivait.

« Les invités entraient toujours en foule.

« Nous reçûmes les hommes et leurs femmes, les hommes et leurs mères, les hommes et leurs grand'mères, mais quant à leurs filles à marier, ils nous firent quelques excuses bien trouvées, avec une politesse dénuée de scrupules et vraiment étonnante à voir.

« Oui, c'est ainsi que les matrones du grand monde avaient tourné la difficulté de se rencontrer avec Mme Julian Gray chez Lady Janet.

« Laissez-moi rendre une stricte justice à chacun.

« Les dames présentes témoignèrent le respect nécessaire pour leur hôtesse : elles firent leur devoir, sans le surpasser ; telle est peut-être la meilleure expression que je puisse employer.

« Je n'avais pas réellement une idée suffisante de la grossièreté et de la brutalité qui se sont introduites dans la société depuis ces derniers temps ; l'accueil fait à ma femme m'éclaira.

« Les jours de pruderie et de préjugés sont passés.

« L'amabilité excessive et la libéralité excessive sont les deux grandes prétentions favorites de la génération moderne.

« Il fallait entendre les femmes exprimant leur oubli libéral des malheurs de la mienne et les hommes leur sollicitude aimable et encourageante pour le mari.

« C'étaient les mêmes phrases préparées et répétées dans chaque salon.

« Bien charmée de faire votre connaissance, madame Gray. » « Bien obligée à cette chère Lady Janet de nous

avoir fourni cette occasion ! » « Julian, mon cher, quelle belle créature ! Je vous envie ; sur mon honneur ! je vous envie ! »

« Recevoir cette sorte de bienvenue au milieu de cette exagération de poignées de main et parfois même jusqu'à des baisers donnés à ma femme, et, en me retournant, constater que sur trente de ces personnes pas une n'avait amené sa fille à notre bal, c'était, je le crois maintenant, voir la nature humaine civilisée sous son aspect le plus triste, le plus hypocrite, et le plus vil.

« Le Nouveau-Monde peut nous garder aussi ses désenchantements, mais il n'est pas possible qu'il nous donne un spectacle aussi abject que celui dont nous avons été témoin au bal de ma tante.

« Lady Janet montra qu'elle ressentait le procédé imaginé par ses hôtes en les livrant à eux-mêmes.

« Elle se retira.

« Les invités restèrent et soupèrent de grand cœur.

« Ils savaient tous par expérience qu'il n'y avait que des mets délicats et des vins de qualité supérieure chez Lady Janet.

« Ils vidèrent les bouteilles et ne laissèrent pas une truffe.

« Avant de quitter le bal nous eûmes, Mercy et moi, une entrevue avec ma tante dans les appartements supérieurs.

« Je trouvai nécessaire d'exposer nettement ma résolution de quitter l'Angleterre.

« La scène qui en résulta fut si pénible que je ne puis prendre sur moi d'y revenir dans ces pages rapides.

« Ma femme est réconciliée avec l'idée de notre départ, et Lady Janet nous accompagne jusqu'à Plymouth.

« Voilà le dénouement.

« Je ne connais point de mots capables d'exprimer le soulagement que j'éprouve à cette heure ; tout est arrangé.

« Le seul chagrin que j'emporterai avec moi des rives de l'Angleterre, sera celui de me séparer de ma chère tante Lady Janet au cœur ardent et bon : à son âge c'est une séparation pour la vie.

« C'est ainsi que finissent mes rapports avec mon pays.

« J'ai Mercy auprès de moi, j'envisage l'avenir, et je suis sûr d'emporter mon bonheur avec moi en quelque endroit que la fortune me mène.

« Nous trouverons cinq cents aventuriers comme nous quand nous aurons rejoint le navire émigrant ; pour eux leur pays natal n'a ni travail ni foyer.

« MM. les Membres du Bureau de la Statistique, ajoutez deux noms à la liste des faillites sociales qui se sont produites en Angleterre dans l'année du Seigneur mil huit cent soixante-et-onze : Julian Gray et Mercy Merrick. »

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Août 2022

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, AlainC, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.